F 02.014

# REVUE
# ARCHÉOLOGIQUE

---

JUILLET-DÉCEMBRE 1932

# REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

E. POTTIER ET S. REINACH

MEMBRES DE L'INSTITUT

---

CINQUIÈME SÉRIE. — TOME XXXVI

JUILLET-DÉCEMBRE 1932

---

PARIS

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

28, RUE BONAPARTE (VI^e^)

1932

Tous droits réservés

# LES DONNÉES NUMÉRIQUES FONDAMENTALES DE LA GÉOGRAPHIE ANTIQUE

## D'ÉRATOSTHÈNE A PTOLÉMÉE (1)

La géographie et la cartographie, qui définit ses champs d'action, reposent sur des bases mathématiques, mesures astronomiques et mesures terrestres.

Les premières semblent d'origine babylonienne, dérivant des méthodes employées pour l'établissement des cadrans solaires (Voir *Annuaire du Bureau des Longitudes*, 1921, et art. *Dial* dans *Encyclopedia Britannica*). La division de la circonférence terrestre ou grand cercle en 360 degrés vient aussi de Chaldée. Mais l'unité de mesure adoptée par les quatre grands géographes mathématiciens de l'antiquité, Ératosthène, Hipparque, Posidonios et Ptolémée, fut le stade égyptien de 300 coudées, 157 m. 50 [2].

Cela tient à ce que le calcul géodésique inaugurant l'histoire de la géographie scientifique fut effectué en Égypte par Érastosthène (276-193), l'illustre directeur du musée d'Alexandrie. Son œuvre est caractérisée par l'association des observations astronomiques et des mensurations terrestres. Il mesura l'obliquité de l'écliptique, définissant la place des

1. Le sujet traité étant l'appréciation de données numériques, je me suis abstenu de citer les ouvrages concernant l'histoire de la géographie antique, depuis d'Anville et Gosselin jusqu'à Berger, et de discuter les avis formulés par eux sur les chiffres relatés ici. Ces controverses eussent grossi la présente note, sans y rien ajouter d'essentiel. Nonobstant la connexité apparente, l'objet de ce travail étant autre que celui de Thalamas *(La géographie d'Eratosthène)* et de Kubitschek (art. *Karten* dans Pauly-Wissowa), j'ai fait peu d'usage de leurs ingénieuses dissertations.

2. A. Berthelot, *Sur l'unité de longueur employée dans les premières mesures de la circonférence terrestre*, dans *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, 18 avril 1932.

tropiques et des cercles polaires et, par là même, l'étendue des zones torride, tempérées, glaciales, différenciées par la répartition de l'éclairage solaire.

Nous savons par la Syntaxe mathématique (*Almageste*) de Ptolémée qu'il situait le tropique à une distance de l'équateur égale aux 11/166 de la circonférence terrestre, ce qui, dans le langage adopté ensuite à l'instigation d'Hipparque, s'exprime : 23°51′46″, ou, en chiffres arrondis : 23°52′.

L'obliquité de l'écliptique, dans la période astronomique actuelle, diminue chaque siècle d'environ 47″6. Elle était, d'après Newcomb, au 1er janvier 1925, d'environ 23°26′57″. Vers l'an 225 avant J.-C., elle devait être d'à peu près 23°45′43″. Ératosthène, l'évaluant à 23°51′46″, ne s'est guère trompé que de 6 minutes : 1/238 de la grandeur mesurée.

Il entreprit ensuite sa fameuse mesure de la circonférence terrestre. Le principe en est bien connu : observations de l'ombre du gnomon au midi du jour solsticial. Déterminant par ces observations un segment du grand cercle entre deux points de distance connue, on en déduit la valeur de ce grand cercle.

L'opération comporte, d'une part, des observations aux deux extrémités de la base choisie ; d'autre part, la mesure sur la face terrestre de la distance séparant ces deux points.

Ératosthène, comparant la hauteur du soleil solsticial à Syène et Alexandrie, en conclut à un intervalle égal aux 5/252 du grand cercle terrestre (Strabon, II, 5, 7, et II, 5, 34 ; Vitruve, I, 6 ; Macrobe, *Somn. Scip.*, I, 20). Se fondant sur les mesures des géomètres arpenteurs royaux (Martianus Capella, *De nuptiis*, VI, 1), il évalua la distance à vol d'oiseau entre Syène et Alexandrie à 5.000 stades (voir aussi Pline, II, 75, 1 et 2 ; Strabon, II, 5, 7 et 35), ce qui donnait 252.000 stades pour la circonférence de la terre [1] et, dans la graduation

1. Cléomède dit 250.000, mais paraît avoir arrondi le chiffre : cela est manifeste pour Pline (II, 162, 8) qui dit 250.000, mais aussitôt après 31.500 milles, lesquels équivalent à 252.000 stades. Cela n'est vrai que du stade attique, mais Pline confond constamment le stade égyptien et le stade attique. Ce qu'il dit à ce sujet, XII, 30, 1, est catégorique :

« Le schœne, d'après l'évaluation d'Ératosthène, vaut 40 stades, c'est-à-dire

ensuite généralisée par Hipparque, 700 stades par degré.

On peut tenir pour certain que le stade d'Ératosthène est le stade égyptien de 300 coudées, 157 m. 50 [1]. Entre autres preuves, nous avons l'origine de sa mesure empruntée aux mesures officielles d'un État dont il était fonctionnaire.

Il attribuait donc à la circonférence terrestre 39.690 kilomètres, 110.250 mètres au degré moyen du grand cercle. Ces résultats sont remarquables et ont depuis l'antiquité excité l'admiration. On a pourtant essayé de les critiquer, alléguant que l'exactitude finale était accidentelle, due à des compensations imprévues entre les erreurs des calculs partiels.

Ignorant ou négligeant l'aplatissement polaire, les Anciens assimilaient un degré de latitude pris n'importe où au degré moyen; en réalité, le degré moyen de l'Égypte entre Syène et Alexandrie ne vaut que 110.800 mètres au lieu de 111.132 du degré moyen pris sur le 45e parallèle. Ce fait rapproche encore de la vérité l'évaluation d'Ératosthène et atténuerait l'erreur de 1/126 commise dans l'estimation de la circonférence terrestre.

Les critiques visent les deux éléments du calcul : la mesure astronomique et la mesure terrestre. Les extrémités de la base ne sont pas précisées; il n'est pas établi que les lieux des observations gnomoniques soient les points de départ et d'arrivée de la mesure terrestre. Chacune des mesures confrontées isolément avec celles des géodésiens modernes accuse des divergences sensibles. Syène et Alexandrie ne sont pas sur le même méridien, de sorte que la distance qui les sépare exprime à la fois l'intervalle des latitudes et celui des longitudes; il faut donc la décomposer entre ces deux facteurs, l'un et l'autre calculés sur le parallèle moyen de l'Égypte, qui est sensiblement notre 27°30′ lat. nord.

5.000 pas (cinq milles romains). *Schœnus patet Eratosthenis ratione stadia XL hoc est passuum quinque millibus.* »

Le schœne est spécifiquement égyptien. Quarante schœnes représentaient 12.000 coudées, soit 6.300 mètres.

1. Babelon, art. *Poids et mesures* dans *Grande Encyclopédie*, t. XXVI, p. 1184 et 1188. — Voir aussi *Klio*, XIV, 1914, p. 23 et suiv. — Hueltsch, *Metrologie*, p. 60 et suiv.

A nos yeux, Syène (Assouan) se place au 24°5′23″, Alexandrie au 31°11′43″; l'intervalle des latitudes est donc de 7°6′20″. Ératosthène dit 5/252 de 360 degrés, soit 7°8′34″. Nos lieux d'observation sont le phare d'Alexandrie et le fort d'Assouan. Mais pour Alexandrie on présume que l'observation gnomonique eut lieu au Musée, c'est-à-dire à 40 minutes sud du Phare. Pour Syène, le phénomène qui avait frappé les Anciens était l'existence d'un puits (Pline, I, 75, 1) où, le jour du solstice, le soleil était visible jusqu'au fond[1]. L'emplacement de ce puits est inconnu et le point d'attache des mesures peut varier sur l'étendue du territoire de Syène, tout au moins depuis le nord de l'île d'Éléphantine jusqu'au voisinage de la cataracte, c'est-à-dire sur un espace de 5 à 6 kilomètres trois minutes de latitude, du 24°6′ au 24°3′. Le segment mesuré a donc pu être au minimum de 7°5′ et au maximum de 7°8′40″.

Mais Ératosthène a-t-il effectué à Syène une observation directe ? Les récits des auteurs anciens pourraient laisser croire qu'il admit que Syène était sur le Tropique et chiffra le segment mesuré d'Alexandrie au Tropique.

Pline (V, 34, 3) affirme que c'est à Bérénice qu'il conçut son projet de mesure de la terre, en y constatant la verticalité des rayons solaires au milieu du jour solsticial. Il s'ensuivrait que le point de départ méridional de sa mesure aurait été le Tropique, Alexandrie jalonnant l'extrémité septentrionale. Syène fut préférée parce qu'on supposa qu'elle était à peu près sur le méridien d'Alexandrie, alors que Bérénice était plus à l'est. Ni Bérénice, sise au 23°57′, ni Syène n'étaient sur le tropique qui passait alors au 23°46′ et qu'Ératosthène plaçait au 23°52′ environ. Le Tropique était à 19, ou tout au moins 17 minutes sud de Syène; de sorte qu'un arc mesuré du 23°46′ au 31°8′30″ aurait, non pas 7°8′, mais plus de 7°22′, ce qui grèverait Ératosthène d'une erreur d'observation qui, d'après sa propre localisation du Tropique,

1. Pline dit qu'il avait été creusé afin d'expérimenter la chose : *puteum ejus experimenti gratia factum totum illuminari.*

atteindrait 8 minutes et, d'après la nôtre, 14 à 15 minutes.

On peut répondre qu'au solstice la verticalité des rayons solaires ne s'observe pas seulement sur la ligne du Tropique, mais à quelque distance. Les Anciens (Cléomède, I, 10 et 11, 1, p. 53 et p. 76 de l'éd. Balfour) avaient constaté le phénomène jusqu'à 200 stades du Tropique, soit 31.500 mètres correspondant à 17 minutes, c'est-à-dire jusqu'au 24°3′, lequel traverse le territoire de Syène.

On sait d'autre part (Strabon, II, 5, 7) que, pour sa définition géographique, Ératosthène mettait le parallèle de Syène, présumé contigu au Tropique, à 16.800 stades de l'équateur, autant dire au 24e degré, puisque 24 degrés de 700 stades font 16.800. Or, quand il s'agissait de définir l'étendue de la zone tempérée, jusqu'au cercle passant par Thulé, il l'évaluait à 29.600 stades (Strabon, I, 4, 2), ce qui revenait à chiffrer la distance du Tropique au cercle polaire à 42°17′ et à placer le Tropique au 23°51′30″. On peut donc soutenir qu'il n'a pas commis la faute de placer Syène exactement sur le Tropique et que pour sa mesure de l'arc entre Syène et Alexandrie, il est parti du 24e parallèle [1], auquel cas son estimation serait très voisine de la nôtre.

En somme, le contrôle de la mesure astronomique Syène-Alexandrie comporte quelque incertitude, mais il n'est pas possible de prouver qu'Ératosthène ait commis une erreur sérieuse.

Quant à la mesure terrestre, son inexactitude relative est certaine. D'Alexandrie à Syène, il faut compter, non pas 5.000 stades, mais 5.346, dont 4.995 expriment l'écart des latitudes [2].

En effet, les deux villes ne sont pas sur le même méridien, Alexandrie se plaçant au 29°52′ et Assouan (Syène) au 32°54′ est de Greenwich, ce qui, calculé d'après la valeur

1. D'après Strabon, II, 2, 2, Syène est à la limite du Tropique.

2. En comptant du 24° 5′ au 31° 11′, un intervalle de 7° 6 à raison de 110.800 mètres pour le degré moyen de l'Égypte, fait 786.680 mètres, à peu près 4.995 stades. Cette évaluation diffère légèrement de celle d'Ératosthène qui ne donnait au degré que 110.250 mètres et comptait 7° 8′34″.

moyenne du degré égyptien, représente un intervalle de 300 kilomètres entre les méridiens de Syène et d'Alexandrie. L'estimation de la base terrestre était donc beaucoup trop faible et on a le droit de dire que c'est l'erreur commise à ce sujet qui a compensé celle plaçant les deux extrémités de la base sur le même méridien. Si Ératosthène, ayant commis cette erreur, avait connu la distance réelle séparant Syène d'Alexandrie, il aurait été conduit à donner à la circonférence terrestre 269.438 stades, 42.436 kilomètres, majorant de 6 p. 100 le chiffre vrai, tandis que son calcul l'amenait à le minorer de moins de huit millièmes. Même en faisant état des rectifications, l'approximation de 6 p. 100 demeurerait un résultat remarquable pour l'époque. Il faut en retenir la précision des observations astronomiques qui est une des gloires d'Ératosthène. Hipparque et Posidonios ont pu lui être supérieurs comme théoriciens, mais sont loin de l'avoir égalé comme observateurs.

A nous en tenir à ses conclusions, sans analyser et critiquer chaque élément de ses calculs, Ératosthène attribuait à la zone tempérée 29.600 stades mesurés du 23°51′30″ au 66°8′30″[1] et, par conséquent, le quadrant, ayant d'après lui 63.000 stades, la demi-zone glaciale et la demi-zone torride avaient chacune 16.700 stades[2]. Il a dû connaître le calcul d'Archimède (287-212) estimant à 22/7 le rapport de la circonférence au diamètre[3], ce qui représentait pour lui un rayon de 40.091 stades, en chiffres ronds 40.000.

D'après nos évaluations, la zone tempérée aurait dû mesurer du 23°46′ au 66°14′ environ 29.960 stades, la demi-zone glaciale un peu moins de 16.620 et la demi-zone torride un peu moins de 16.920; la circonférence terrestre ayant[4] 254.016 stades, le quadrant 63.504 et le rayon terrestre

1. Les chiffres sont légèrement arrondis.

2. Ce qui confirme qu'il plaçait le parallèle de Syène à 100 stades nord du Tropique.

3. Archimède avait étudié à Alexandrie auprès de Conon de Samos, auquel il marquait une haute estime.

4. Ellipsoïde de Clarke, méridien elliptique 40.007 km. 472

40.428 stades, on voit combien les évaluations déduites des mesures d'Ératosthène étaient proches de la vérité.

Il a prolongé sa base géodésique vers le sud jusqu'à Méroé, vers le nord jusqu'à Rhodes. Il est vraisemblable qu'il ne s'agit plus que d'observations gnomoniques, dont la traduction en stades fut effectuée d'après le barème calculé sur la base mesurée entre Syène et Alexandrie donnant 4.200 stades pour le 60e du grand cercle et 700 pour le 360e que nous dénommons degré. Cette estimation dut toutefois être contrôlée sommairement par le relevé des distances itinéraires.

D'Alexandrie à Méroé il comptait 10.000 stades, 1.575 kilomètres, équivalant, d'après son barème, à 14°17'9''; l'intervalle réel des latitudes est à nos yeux de 14°16'[1], à 2 ou 3 minutes près, les lieux précis des observations n'étant pas déterminés. Ici encore la différence des longitudes est négligée; comme elle approche de 4 degrés de longitude, valant environ 407 kilomètres, elle aurait majoré d'une quarantaine de kilomètres (environ 250 stades) le chiffre de la distance à vol d'oiseau mesurée d'Alexandrie à Méroé. Mais cette fois il ne s'agit pas d'une base; le chiffre donné par Ératosthène concerne certainement l'intervalle des latitudes (Strabon, I, 4, 2). Quant à la distance d'Alexandrie à Rhodes, voici ce qu'écrit Strabon (II, 5, 24): « De Rhodes à Alexandrie le trajet est par le Borée de 4.000 stades environ, le périple double. Ératosthène affirme que telle est l'opinion des marins sur le trajet en haute mer, les uns disant ainsi, les autres ne craignant pas de parler de 5.000, lui-même par les ombres du gnomon avoir trouvé 3.750. » Pline (V, 36, 1) confirme ce chiffre. Strabon (II, 1, 33) précise que de Rhodes à Alexandrie la distance est d'un peu moins de 4.000 stades.

L'estimation d'Ératosthène, 3.750 stades, montre que d'après son observation l'arc compris entre le parallèle d'Alexandrie et le parallèle de Rhodes égalait 10/672 de la circonférence terrestre. La distance réelle à vol d'oiseau est de 3.800 stades, dont 3.673 représentant l'intervalle des latitudes.

1. Valant 1.580 kilomètres.

La mesure itinéraire était donc exacte à 50 stades près, approximation de 1/75 par défaut; la mesure astronomique comportait une approximation de 1/50 par excès. Traduites en degrés, ces mesures concluaient à un écart de 5°21′. Nous en constatons 5°16′[1].

Ératosthène poursuivait la détermination des latitudes, qualifiant les parallèles principaux par le nom de la localité où avaient été faites les observations ou les mesures qui en avaient fixé la position. Reliant ses propres données à celles de Pythéas, qui était lui aussi un observateur excellent, il put encadrer dans des limites exactes toute la zone tempérée.

Strabon (I, 4, 2), citant le travail d'Hipparque, nous apprend qu'Ératosthène comptait d'Alexandrie au parallèle de l'Hellespont 8.100 stades, de là jusqu'à celui de Borysthène 5.000, puis environ 11.500 jusqu'au cercle (polaire arctique) qui traversait Thulé « que Pythéas dit se trouver à 6 jours de navigation nord de la Bretagne, auprès de la mer congelée ». Ces notations sont d'inégale valeur; la plus importante et la plus sûre est celle qui concerne le cercle arctique, que le calcul d'Ératosthène sur l'écliptique plaçait vers le 66°8′30″. L'observation émanait de Pythéas et il est parfaitement exact que le cercle polaire, passant alors au 66°14′, traversait sur d'assez grandes étendues le nord de l'Islande en trois endroits. Cléomède (I, 7) écrit que « dans l'île de Thulé, où l'on dit que le philosophe marseillais Pythéas est allé, tout le cercle estival identique à l'arctique est sur la terre » et Strabon (II, 5, 8) reproduit cette assertion qu'il critique. Ératosthène, plus instruit que l'historien pragmatique qui l'a cité, savait que les observations relevées par Pythéas sur la visibilité de la constellation de la Couronne et la durée du jour prouvaient sa véracité. Elle ressort clairement de ce qu'il dit du cercle polaire traversant l'île, car il en résulte qu'il a passé au nord de l'Islande et en a probablement fait le tour puisqu'il affirme le caractère insulaire et le voisinage

1. Notre degré moyen a ici une valeur de 110.900, alors qu'Ératosthène lui attribuait 110.250 mètres.

de la banquise; celle-ci se trouve souvent à moins de 100 kilomètres au nord-ouest.

Pline (IV, 30, 3) précise : *A Thule unius diei navigatione mare concretum a nonnullis Cronium appellatur.*

On a contesté l'identification de Thulé avec l'Islande et voulu la chercher sur la côte de Norvège : la méthode du calembour a conduit au Telemarken — hypothèse ridicule, car cette province atteint à peine le 60°. Pour rencontrer la banquise du côté du littoral scandinave, il faudrait s'avancer bien au delà du cercle arctique. A moins de dépasser le cap Nord, l'Islande est la seule terre européenne au voisinage de laquelle on trouve la mer gelée. Cette constatation est décisive pour son assimilation à Thulé. Ajoutons que le nom de Cronion appliqué à la mer gelée (Pline, IV, 27, 4 et 30, 3) serait d'origine celtique. On peut croire que Pythéas fut renseigné par des marins bretons (d'Écosse ou d'Irlande) sur la position de Thulé : les six jours de navigation sont une mesure de distance, et s'agissant en haute mer de nycthémères, journées de 24 heures, représentent un trajet de plus de 1.000 kilomètres, ce qui ferait croire que Pythéas accosta la côte occidentale de l'Islande où fut toujours le principal établissement humain.

Cléomède (I, 7) semble dire qu'à Thulé le jour solsticial dure un mois. Il est possible que ce soit l'écho d'une remarque de Pythéas; en effet, aujourd'hui, le jour de 24 heures s'observe dès le 65°59′, puisque le cercle polaire passe au 66°33′ et que la réfraction intervient pour 34 minutes de degré. Et dès le 70e degré le jour polaire arctique dure 70 fois 24 heures; par conséquent, compte tenu de la réfraction, le jour de 24 heures se produisait au temps de Pythéas dès le 65°40′ qui traverse le milieu de l'Islande, dont le nord affleure le 66°33′. Pythéas, allant à la banquise et la trouvant au bout d'une journée de navigation, qui normalement pouvait atteindre et dépasser 1.000 stades, un degré et demi, aura constaté vers le 67°40′ le jour mensuel, signalé par Cléomède [1].

1. On peut interpréter de même ce qu'écrit César (*Bell. Gall.*, V., 13)

Il s'ensuit que l'explorateur marseillais aurait atteint la banquise vers le 5 juillet, en direction de la baie Scoresby.

Ératosthène a dû considérer le parallèle de Thulé comme bien déterminé et c'est d'après sa position cosmographique qu'il a chiffré la distance qui le séparait d'Alexandrie. Quant aux cercles intermédiaires, leur situation a dû être calculée d'après des observations fautives ou des relevés de distances où l'on a négligé les détours et les angles de la route (terrestre ou nautique). Le cercle de l'Hellespont, à 8.100 stades d'Alexandrie, serait au 42°35′, alors que Lampsaque, qui marque le milieu du détroit, est seulement à 40°20′ lat. nord. La ville de Borysthène est mise à 5.000 stades de l'Hellespont et 11.500 du cercle polaire, c'est-à-dire vers 49°45′; elle se trouvait vers 46°40′.

En direction du midi, une indication un peu vague situait à 3.400 stades du parallèle de Méroé, c'est-à-dire au 12°, un cercle que l'on présumait passer par l'île de Taprobane et la région de la cannelle (Cinnamomifère), notre côte des Somalis. Il la longe, en effet, passant très près du cap Gardafui, mais très au nord de Ceylan (Taprobane). Ne se fondant plus sur des observations astronomiques bien exécutées, les calculs de latitude perdent leur précision. Cela tenait aussi à ce que les régions dont il s'agit étaient moins connues et les distances itinéraires moins bien relevées que dans les

d'une nuit de trente jours, soit d'après Pythéas, soit d'après des récits de marins celtes. Mais il se pourrait que ce ne fût qu'une induction, car la nuit polaire de vingt-quatre heures ne se constate qu'au 67° 7′, qui correspond au 66° 48′ du IVe siècle avant J.-C.; pour trouver la nuit de trente jours, il aurait fallu, au solstice d'hiver, avancer jusqu'au 68° 45′. On pourrait encore supposer que les petites îles, voisines de la Bretagne, dont parle César, sont les Lofoden. Conjecture bien hasardée : on sait que Pythéas regardait Thulé comme la plus septentrionale des Brettanides (Strabon, II, 5, 8), tandis que rien n'indique que des terres scandinaves aient été comprises sous ce vocable.

Toutefois, une fiche de Pline (IV, 30, 3) semble attester l'existence d'une marine scandinave. Après avoir cité, d'après Timée, l'énigmatique Mictis, productrice d'étain, où les Bretons se rendent sur des barques de bois tressé cousues de cuir, il ajoute : *sunt qui et alias prodant Scandiam, Dumnam, Bergos, maximamque omnium Nerigon, ex qua in Thule navigatur. A Thule unius diei...* (voir ci-dessus). Nerigon semble désigner la Norvège.

pays de la Méditerranée ou de l'ancien empire achéménide.

Lorsqu'on passait au calcul des longitudes, on ne disposait plus guère que de ces données, car les Anciens n'étaient pas en possession de méthodes et d'instruments permettant de calculer les différences de méridien.

On sait que la longitude se calcule en notant la différence des heures locales marquées au même instant en deux endroits dont l'un est situé sur le méridien initial ou repéré par rapport à celui-ci. Avant d'utiliser les signaux électriques, on employait le chronomètre portatif; les anciens ne le possédaient pas. Bien que les astronomes grecs semblent avoir su que la longitude peut se déterminer par l'observation des distances lunaires et qu'ils aient explicitement parlé de la méthode comparant l'heure des éclipses et plus généralement des occultations, ils ne sont pas arrivés ainsi à des résultats pratiques et leurs longitudes expriment toujours des distances routières plus ou moins rectifiées et ajustées avec les distances traduites en écarts de latitudes.

Dans ce domaine, le travail fondamental remonte à Dicéarque de Messène (347-285), l'auteur de la première biogéographie et de la seule tentative relatée par les Anciens pour mesurer directement la hauteur des montagnes[1]. Il traça d'ouest en est une ligne parallèle à l'équateur, appelée diaphragme, la fit passer par le détroit des Colonnes d'Hercule, la Sicile, le Péloponèse, Rhodes, le nord de la Perse, le mont Paropamise. Le 36e parallèle passe, en effet, par le détroit de Gibraltar, Rhodes, le nord de la Perse (mont Demawend) et de l'Hindou-Kouch, mais laisse au nord la Sicile et le Péloponèse. Sur son diaphragme, Dicéarque abaissa à Rhodes une perpendiculaire qui lui servit de premier méridien[2], à partir duquel il put tracer les autres, répartis le long du diaphragme et jalonnant la longueur de la terre; la dimension des territoires connus était beaucoup plus grande d'Occident

1. Il paraît avoir employé le stade égyptien et obtenu des résultats presque exacts : dix stades, 1.575 mètres pour le Pélion qui en a 1.618; quinze stades, 2.362 mètres, pour le Cyllène qui en a 2.374.

2. Il correspond à notre 28° E. de Greenwich.

en Orient que du midi au septentrion; d'où le choix des appellations : longueur et largeur de l'*Œcumène* (terre habitée).

Mesurée de l'Océan Atlantique à l'extrémité orientale de l'Inde, la longueur paraît avoir été estimée en additionnant à celle de la Méditerranée, du détroit de Gibraltar au méridien de Rhodes, celle de l'empire perse connue par les mesures routières des Achéménides et des bématistes d'Alexandre depuis la mer Égée jusqu'à l'Indus, puis la longueur présumée de l'Inde entre l'Indus et l'embouchure orientale du Gange. Nous ignorons les chiffres de Dicéarque; Strabon nous apprend qu'il comptait 7.000 stades des Colonnes au détroit de Messine et de là 3.000 jusqu'au Péloponèse. La première évaluation est beaucoup trop faible : du méridien de Gibraltar à celui de Messine, sur le 36e parallèle, nous comptons 1.940 kilomètres qui, même en adoptant le stade olympique de 192 mètres, dépasseraient 10.000 stades. Du méridien de Messine (15°34′) à celui du cap Ténare (22°30′), nous comptons environ 615 kilomètres, qui feraient près de 4.000 stades égyptiens. Polybe (Strabon, II, 4, 2) a discuté et critiqué la première partie de l'évaluation de Dicéarque, mais il calcule à plus de 16.500 stades l'intervalle du détroit de Messine à celui de Gibraltar, évaluation tout aussi inexacte que celle de Dicéarque. En stades égyptiens, le chiffre vrai serait d'environ 12.300; en stades attiques, à peu près 10.500, même en faisant état de la différence des latitudes qui majore la distance d'une douzaine de kilomètres.

Ératosthène rectifia ces chiffres (Strabon, I, 4, 5). Il compte 7 sections :

| | | |
|---|---|---|
| Des Colonnes à Carthage. . . . . | 8.000 stades | 1.260 km. |
| De là à l'embouchure canopique du Nil. . . . . | 13.500 — | 2.126,25 |
| A Péluse (Thapsaque). . . . . | 1.300 — | 204,75 |
| A l'Euphrate. . . . . | 5.000 — | 787,50 |
| Aux Portes Caspiennes. . . . . | 10.000 — | 1.575 |
| A l'Inde . . . . . | 14.000 — | 2.205 |
| Aux limites de l'Inde . . . . . | 16.000 — | 2.520 |
| Aux promontoires extrêmes . . . | 3.000 — | 472,50 |
| | 70.800 stades | 11.151 km. |

Il ajoutait pour la saillie de l'Europe au delà des Colonnes 3.000 stades; et de plus, pour les parties inconnues, 2.000 stades à l'ouest et 2.000 à l'est, de manière à obtenir une longitude qui, conformément à l'opinion courante, fut plus du double de la latitude, chiffrée à 38.000 stades environ du parallèle cinnamomifère au cercle polaire.

Cette dernière considération est bizarre. C'est une manifestation du goût littéraire que les Grecs comme les Hindous professaient pour les généralisations naïves d'allure pseudo-philosophique. Quoi qu'il en soit, Ératosthène conclut à un espace connaissable de 77.800 stades et réellement connu de 73.800. Il dépassait un peu le chiffre de 70.000, auquel semble, depuis les temps d'Alexandre et d'Aristote, s'être arrêtée l'opinion moyenne. Sa plus forte estimation revient à 12.176 kilomètres, qui, sur le parallèle de Rhodes, représentent à peu près 135 degrés, plus du tiers et moins de 2/5 de la circonférence terrestre. Il ne se faisait pas d'illusion sur l'étendue des régions ignorées, mais il amplifiait quelque peu celle des pays connus et parcourus : de Gibraltar jusqu'à Alexandrie, nous mesurons un intervalle de 35°13 qui, sur le parallèle moyen, valent environ 3.270 kilomètres, 20.760 stades. Si on décompose le parcours en deux étapes, comme Carthage est au nord de Gibraltar, la valeur du degré moyen est moindre et l'on ne trouve que 8.860 et 11.400 stades, au total 20.260. Somme toute, pour la Méditerranée, l'approximation est bonne et le progrès frappant depuis Dicéarque et Polybe. Ératosthène était en rapport avec la marine royale et a pu obtenir des informations meilleures que ses prédécesseurs ; nous l'avons déjà vérifié pour le trajet vers Rhodes.

En Asie, les chiffres sont trop forts et leur exagération deviendrait déraisonnable s'ils étaient formulés en stades plus grands que le stade égyptien. De Péluse à l'Euphrate, l'intervalle des méridiens représente 4.300 stades, mais celui des parallèles est presque aussi grand, de sorte que la distance à vol d'oiseau atteint 5.360 stades.

Après l'Euphrate, nous nous retrouvons sur le 36e parallèle; les Portes Caspiennes sont à 8.600 stades au lieu de 10.000;

de ce défilé à l'Indus (vers Attock) il y a environ 11.000 stades et non pas 14.000; enfin, de l'Indus à l'embouchure du Gange, 12.000 stades au lieu de 16.000.

Ces chiffres ont été sévèrement critiqués par le second des grands géographes, Hipparque, comme confondant la distance routière avec le parcours à vol d'oiseau et l'intervalle des longitudes. Strabon (II, 1, 39) objecte que le critique, pas plus qu'Ératosthène, ne disposait d'instruments lui ayant permis d'observations directes sur les lieux et que ses estimations sont aussi conjecturales.

Hipparque de Nicée, qui paraît avoir vécu vers 160-145 avant J.-C. et travaillé à Rhodes et Alexandrie [1], est surtout connu par l'intermédiaire de Ptolémée, comme mathématicien et astronome, promoteur de la trigonométrie sphérique; on sait qu'il calcula la durée exacte de l'année; les premières tables solaires et lunaires; un catalogue d'étoiles (suscité par l'apparition d'une *Nova*); qu'il découvrit la précession des équinoxes, etc. Aux géographes, il enseigna la projection stéréographique, fit adopter la division de la circonférence en 360 degrés, insista pour fonder les cartes sur des observations astronomiques déterminant les deux coordonnées des lieux. Il accepta d'une manière générale les chiffres d'Ératosthène, circonférence de 252.000 stades [2], impliquant un degré moyen de 700 stades, position de Thulé à 46.200 stades de l'équateur, ce qui fixait le cercle polaire au 66° [3]. Il a critiqué son prédécesseur au sujet de la carte d'Asie, mais commit lui-même des erreurs : évaluant à 8.000 stades la distance de Péluse à Thapsaque, qu'il majorait ainsi de 50 p. 100 [4]; estimant la durée du jour solsticial à 18 heures

1. Ptolémée rapporte des observations d'Hipparque faites sur la longitude d'Alexandrie (Voir *Syntaxe*, éd. Halma, p. 160); or, il savait pertinemment que Rhodes est à une autre longitude.

2. Pline dit à tort 275.000.

3. Chiffre sans doute arrondi.

4. Il accepte cependant l'évaluation à 6.300 stades de l'intervalle entre les méridiens de Rhodes (présumé être celui de Canope et de Thapsaque); c'est donc la confusion commise entre la distance réelle et la part qui y revenait à l'écart des longitudes qui a motivé sa critique.

dès le 56°15′[1] et 19 heures au nord de la Bretagne[2], alors que Cléomède indique d'après Pythéas 18 heures au nord de la Bretagne, ce qui est exact. Mesurant avec le gnomon la latitude de Byzance, il trouva le même chiffre que Pythéas à Marseille et crut que les deux villes avaient la même latitude (Strabon, I, 4, 4; II, 4, 3; et surtout II, 5, 8). L'observation de Pythéas était bonne, celle d'Hipparque mauvaise, car si Marseille est bien au 43°18′, Byzance est au 41°; l'erreur d'Hipparque a faussé les cartes anciennes, reculant de plus de deux degrés vers le nord Byzance et le Pont-Euxin.

Pour la longitude de la terre connue, Hipparque s'en est tenu à 70.000 stades, écartant les additions théoriques d'Ératosthène et réduisant probablement les distances asiatiques où l'on n'avait pas assez discriminé entre les parcours itinéraires et la fraction qui y représentait l'écart entre méridiens. Comme son centre d'opérations était à Rhodes, on peut admettre qu'il mesurait la longitude sur le diaphragme de Dicéarque, parallèle de Rhodes, le 36° ou plus exactement le 36°25′. Un degré de longitude y vaut à peu près 89.700 mètres et, d'après l'estimation d'Ératosthène, 89.100 mètres ou 565 stades. Les 70.000 stades, valant 11.025 kilomètres, faisaient environ 123 ou 124 degrés, ce qui, partant de Gibraltar, amènerait au fond du golfe de Petchili ou au littoral du Chantoung (Kiao-tcheou est au 120°). J'ai rappelé dans mon *Asie ancienne* la continuité des relations entre les colonies grecques de la Mer Noire et la Mongolie; les fouilles de l'expédition Kozlov en ont prouvé l'importance.

C'est probablement d'après Hipparque que Strabon compte 30.000 stades entre la mer Caspienne et l'Océan oriental. On croyait que l'alignement du Taurus se poursuivait le long du 36e parallèle par une chaîne dorsale asiatique aboutissant au cap Tamaron (que Mela, III, 7, nomme *Tamum* et Pline, VI, 20, *Tabin*). Cette dorsale représente les monts Elbourz, Hindou-Kouch, Altyntagh et Nan-chan ou Thian-chan, le

1. A 9.100 stades soit 13 degrés nord de Marseille (Strabon, II, 1, 18).
2. Ce qui allongerait celle-ci au-delà du 60°.

rebord oriental du plateau de Mongolie, le promontoire extrême correspondant au Chan-toung ou même à la Corée. La distance de 30. 000 stades est trop faible comptée sur le 36°25′, puisqu'elle ne conduirait qu'à 53 degrés de la Caspienne, au 107° long. E. de Greenwich. Mais en suivant l'itinéraire des caravanes par le nord de la Caspienne et la dépression du Dzoungarie, le long du 45e parallèle, le degré tombe à 500 stades, ce qui atténuerait beaucoup la divergence entre ces appréciations et les cartes modernes.

Nonobstant ces fautes de détail, Hipparque fournit aux géographes un excellent instrument de travail. « Il enregistra, dit-il lui-même, les apparences célestes futures pour chaque lieu de la terre situé dans notre quadrant depuis l'équateur jusqu'au pôle boréal » (Strabon, II, 5, 34). C'est la première esquisse de la « Connaissance des temps ». Munis de ce document, les observateurs et spécialement les voyageurs pouvaient par le degré d'élévation, l'heure du lever et du coucher du soleil et des étoiles, déterminer la position du lieu. La comparaison des apparitions horaires aurait permis le calcul des longitudes, mais on ne voit pas qu'ils y aient réussi; sans chronomètre, il est malaisé de contrôler l'heure exacte d'observations exécutées en des lieux différents.

De tous les chiffres que nous avons cités, il ressort qu'Hipparque adoptait la même unité de mesure qu'Ératosthène, ce qui semble montrer que le stade routier égyptien était d'usage courant chez les géographes, Hipparque étant natif de Bithynie et ayant vécu à Rhodes un demi-siècle après Ératosthène.

En somme, vers l'an 150 avant J.-C., la géographie disposait des mesures fondamentales assez voisines de celles qu'a précisées la géodésie moderne; les estimations d'itinéraires nautiques procuraient une bonne approximation de la longueur de la Méditerranée et une assez bonne de celle de la traversée médiane du continent asiatique. Aux siècles suivants, l'horizon se modifie. Les Romains succèdent aux Grecs dont ils n'ont pas l'esprit rationaliste; les Parthes ferment l'accès de l'Iran; les progrès se font dans l'Europe

intérieure, l'Afrique et l'Océan Indien, grâce à la marine gréco-égyptienne. Mais le cadre mathématique va être faussé.

Posidonios d'Apamée (135-151 av. J.-C.), le philosophe et le professeur le plus illustre de son temps, maître de Cicéron, honoré par Pompée comme par Marius, entreprit de recommencer la mesure de la circonférence effectuée par Ératosthène. Fâcheuse idée dont l'effet a été d'altérer pendant 1.600 ans les notions sur la grandeur de notre planète.

Il adopta une autre méthode, préférant à l'observation gnomonique du jour solsticial celle de la hauteur d'une étoile au-dessus du plan de l'horizon. Cette méthode est plus délicate, mais elle a l'avantage de pouvoir être mise en œuvre un jour quelconque de l'année.

Voici la description qu'en fait Cléomède (*Meteora*, I, 10, p. 50 à 52 de l'éd. Balfour; Bordeaux, 1605). Chaque méridien représente un grand cercle de la terre. Rhodes et Alexandrie sont sur le même méridien. Posidonios part de la division duodécimale de la sphère céleste entre les signes du Zodiaque; subdivisant chacun en quatre, il obtient 48 parties égales correspondant à 48 segments du méridien. Il observe l'étoile Canope, de beaucoup la plus brillante du midi, tenant la place du gouvernail dans la constellation du navire Argo; — c'est notre $\alpha$ du Navire. Elle n'est pas visible en Grèce, de sorte qu'Aratos n'en parle pas dans ses *Phénomènes*. A ceux qui vont du nord au sud elle apparaît d'abord à Rhodes; aperçue à l'horizon, elle se couche aussitôt. « Naviguant de Rhodes à Alexandrie sur 5.000 stades, nous arrivons à Alexandrie; on trouve cette étoile au-dessus de l'horizon lorsqu'elle est exactement au plus haut (de sa course) à la quatrième section du Zodiaque qui est le 1/48 du méridien passant par Rhodes et Alexandrie. Il faut donc que le segment du méridien situé au-dessous, intervalle entre Rhodes et Alexandrie, en soit le 1/48, puisque c'est la distance entre l'horizon de Rhodes et l'horizon d'Alexandrie. Comme, donc, la portion de la terre située au-dessous de ce segment paraît être de 5.000 stades et que celles situées sous les autres sont de

5.000 stades, le grand cercle de la terre se trouve en avoir 240.000, *s'il y en a* 5.000 *depuis Rhodes, sinon en proportion de la distance*[1].

« Telle fut la voie suivie par Posidonios pour déterminer la grandeur de la terre. »

Il résulte clairement de cet exposé que l'essentiel est l'observation astronomique; la mesure itinéraire est sujette à vérification; le chiffre de 240.000 stades est provisoire et sous réserve de vérification de la longueur de la base.

Cette évaluation primitive de Posidonios comportait une double erreur : de 2/7 dans l'observation astronomique; de 24 p. 100 dans la mesure de la distance de base.

La deuxième erreur, relevée déjà par Ératosthène (voir ci-dessus) a dû être vite rectifiée par le témoignage des navigateurs expérimentés de Rhodes et d'Alexandrie, lesquels savaient pertinemment que le trajet n'atteignait pas 4.000 stades. Traversée couramment accomplie, comme l'est de nos jours celle de Marseille à Alger, les deux ports étant alors à la fois parmi les plus actifs de la Méditerranée et les centres principaux des études scientifiques.

En effet, Strabon, qui a longuement parlé de Posidonios et le cite souvent (II, 2, 2), affirme qu'il attribuait à la terre un périmètre de 180.000 stades : κἀν τῶν νεωτέρων δὲ ἀναμετρήσεων εἰσάγηται ἡ ἐλαχίστην ποιοῦσα τὴν γῆν οἵαν ὁ Ποσειδώνιος ἐγχρίνει περὶ ὀκτωκαίδεκα μυριάδας οὖσαν...

« Si, des plus récentes mensurations, on prend celle qui fait la terre très petite[2], telle que l'admet Posidonios, 180.000... »

Cette mention est insérée dans un chapitre consacré à l'analyse des écrits géographiques de Posidonios, à propos d'une discussion sur l'étendue de la zone tropicale. Les termes employés par l'auteur et le contexte excluent toute idée d'une différence dans les unités de mesure employées

1. ὁ μέγιστος κύκλος τῆς γῆς εὑρίσκεται μυριάδων τεσσάρων καὶ εἴκοσιν ἐὰν ὦσιν οἱ ἀπὸ Ῥόδου πεντακισχίλιοι, εἰ δὲ μή, πρὸς λόγον τοῦ διαστήματος. Cléomède, *Meteora*, éd. Balfour; Bordeaux, 1605, p. 52, livre I, chap. 10.

2. On peut aussi traduire « la plus petite », *minima*.

par Posidonios et par Ératosthène, dont il compare les appréciations.

Le témoignage des écrivains postérieurs qui ont adopté l'évaluation à 180.000 stades, fixant à 500 stades la dimension du degré de latitude, ne laisse aucun doute sur l'opinion finale de Posidonios. Il a donc lui-même corrigé son premier travail. C'était un enquêteur scrupuleux et sceptique (V. Strabon, II, 5, 14; III, 1, 5; III, 4, 13; III, 5, 9; X, 3, 5). L'assertion catégorique enregistrée par Strabon (II, 1, 32) finit par s'imposer à lui; en fin de compte, il a dû lui-même rectifier l'erreur et revenir au chiffre de distance accepté par Ératosthène et d'ailleurs très proche de la vérité, 3.750 stades, ce qui conduit à celui de 180.000 stades pour la circonférence terrestre, puisque $180.000 = 3.750 \times 48$.

Ce chiffre de 180.000 une fois admis, Posidonios en tira d'importantes conclusions. Ses prédécesseurs estimaient à 70.000 stades la longueur connue de la terre, depuis l'extrémité occidentale de l'Espagne jusqu'à l'extrémité orientale de l'Inde. Mesurée sur le « diaphragme » tracé le long du parallèle de Rhodes, sur lequel le tour de la terre n'est guère que les 4 5 du grand cercle moyen, environ 144.000 stades, cette longueur représentait à peu près la moitié du circuit. Voici comment Strabon (II, 3, 6) rapporte cette remarque de Posidonios : « Il présume que la grandeur de l'*Œcumène* (terre habitée), environ 70.000 stades, est la moitié du cercle total sur lequel est prise (cette mesure), de sorte que, dit-il, un navire poussé par l'Euros (vent d'est) dans la direction du couchant, atteindrait les Indes au bout du même nombre de stades. » C'est le programme du voyage de Christophe Colomb.

La réduction des dimensions de la terre entraînait celle du degré, qui était la 360e partie du grand cercle; Posidonios le ramenait à 500 stades et comme il conservait l'unité de mesure d'Ératosthène et d'Hipparque, son degré représente seulement 78.750 mètres. Sur le parallèle de Rhodes, il se trouvait valoir 404 stades, chiffre que Posidonios arrondit à 400 et qui passa ainsi dans l'usage courant. On continua

de mesurer sur ce parallèle la longueur de l'*Œcumène*, ce qui littéralement signifie la terre habitée et était pris comme synonyme de « partie connue de la terre ».

Comme on ne connaissait qu'une fraction du sphéroïde terrestre, la minoration de la dimension du degré n'avait aucune conséquence pratique dans le sens des longitudes; celles-ci exprimaient seulement des distances, puisqu'on ne savait pas mesurer de concordances horaires. Lorsqu'on était à 6.000 stades de Rhodes, on supposait être à 15 degrés, ce qui impliquait une heure de différence avec l'heure rhodienne, tandis qu'en réalité l'écart ne dépassait guère 10 degrés et la différence horaire était inférieure à 42 minutes. Mais comme on ne s'en rendait pas compte, l'erreur touchant les longitudes n'avait pas d'effet pratique et est demeurée inaperçue pendant 1.500 ans.

Par contre, en ce qui regarde les latitudes, l'erreur propagée par Posidonios créait une discordance entre les mesures astronomiques sur lesquelles s'appuyait le calcul des latitudes et les mesures terrestres chiffrant la distance entre les lieux d'observation. On ne pouvait s'en tirer qu'en exagérant les écarts de longitude ou les détours de la route suivie. De Syène à Méroé, on remontait le Nil : l'intervalle des latitudes défini astronomiquement était de 5.000 stades, ce qui exprimait bien la distance d'une ville à l'autre. Adoptant le système de Posidonios, on réduisait l'intervalle des latitudes à 3.500 stades; pour se procurer les 1.500 stades dont on avait besoin afin de compléter la distance, il fallut amplifier les détours du Nil dont on longeait le cours. Un coup d'œil sur la carte de Ptolémée le montre. Dans des pays où l'on ne disposait pas d'observations sérieuses, on s'est borné à exagérer le nombre des degrés de latitude. Ainsi, du fond du golfe Persique à la mer Caspienne, il y a un peu plus de sept degrés; on en compta dix de 500 stades représentant sensiblement la même distance, et la Caspienne se trouva repoussée de trois degrés de latitude vers le nord.

Les commentateurs superficiels de Ptolémée ont été surtout frappés de l'exagération dans le numérotage des degrés

de longitude; elle a peu d'importance et n'aurait pas nui au tracé des cartes, tandis qu'appliquée aux latitudes, la minoration de 2/7 a entraîné de graves déformations dans le dessin des pays à cause de la difficulté de concilier les distances routières avec la graduation fondée sur des faits cosmographiques. Regardez les cartes ptoléméennes de l'Italie, de la Chersonèse cimbrique (Slesvig et Jutland), de la Petite Bretagne (Écosse).

Comment les cartographes sont-ils durant quinze siècles restés prisonniers de l'erreur de Posidonios, n'ont-ils pas aperçu et corrigé une faute aussi lourde [1] ?

L'antiquité et plus encore le moyen âge étaient imprégnés du principe de l'autorité, du respect des vieux auteurs. Strabon place en tête des géographes Homère, déclare que sa poésie est plus utile que l'histoire et la philosophie, qu'elle est elle-même philosophique (I, 2, 8 et 17); il préfère son autorité à celles d'Ératosthène et d'Hipparque.

Les savants ont vécu à part, très peu lus; les hommages qui furent rendus à quelques-uns s'adressaient aux philosophes. Leur rôle dans la société antique était bien moindre que dans notre société moderne, où les applications industrielles et militaires de la science les ont placés au premier plan. Aujourd'hui même, combien y a-t-il de parlementaires ou de publicistes qui comprennent que si les Grecs sont les pères spirituels de la culture moderne, de cette civilisation scientifique industrielle qui a procuré aux Européens la maîtrise de la planète et la domination des forces naturelles, ils le doivent non pas aux poèmes d'Homère ou aux tragédies de Sophocle, mais aux découvertes des Pythagoriciens et d'Archimède ?

Au siècle d'Auguste, personne ne s'en doutait. Le colossal travail d'arpentage et de levé routier de l'empire romain s'est

1. Le barème posidonien concordait avec la fausse position attribuée à Byzance par Hipparque; elle est à 5 degrés nord du 36e parallèle : Hipparque disait 7 degrés; selon la norme de Posidonios, qui réduisait la valeur du degré de 700 à 500 stades, ces 7 degrés représentaient la distance réelle entre les latitudes sur un trajet bien connu et fréquemment parcouru.

poursuivi 32 ans (44-12 av. J.-C.), du temps de César à celui d'Agrippa, sans que les géomètres gréco-romains aient songé à prendre pour cadre de leur topographie les observations des mathématiciens géographes. Ce que Strabon et Pline nous ont appris des mesures enregistrées par Agrippa prouve l'ignorance de ses collaborateurs. L'Espagne était orientée à angle droit de sa position véritable, les Pyrénées étant tracées du sud au nord et le littoral méditerranéen d'est en ouest, de sorte que Gibraltar se trouvait à la même latitude que le cap Cerbère. Un coup d'œil sur les écrits d'Ératosthène ou d'Hipparque eût suffi pour apprendre qu'entre Narbonne située sur le parallèle de Marseille et le détroit des Colonnes d'Hercule, il y avait sept degrés de latitude, valant 4.900 stades ou, selon Posidonios, au moins 3.500 stades.

La mesure capitale du diamètre de la Méditerranée reflète la même erreur. Du golfe de Gadès au golfe d'Issus, Agrippa (Pline, VI, 38, 2) comptait en ligne droite 3.440 milles, dont 1.250 entre le détroit de Messine et Alexandrie. Cadix et Issus sont sensiblement à la même latitude, l'intervalle des longitudes est de 42°20′ environ, valant à peu près 3.800 kilomètres, au lieu des 5.091 spécifiés par Agrippa. Entre Messine et Alexandrie, l'intervalle des longitudes est de 14°17′ valant 1.300 kilomètres, la distance d'environ 1.380 kilomètres, 930 milles romains. Comparez avec les évaluations d'Ératosthène à qui Polybe et Strabon reprochent d'avoir mal connu la Méditerranée occidentale!

A la Gaule (Narbonnaise exclue) Agrippa attribuait 420 milles de long, de l'Océan et des Pyrénées au Rhin, 318 de large des Cévennes au Jura (Pline, IV, 32, 1). Les deux lignes ne sont pas perpendiculaires, mais presque parallèles, le premier chiffre est beaucoup trop faible.

Du Bosphore à l'embouchure du Danube, 615 milles (Pline, IV, 18, 7); même en collant au rivage jusqu'à l'embouchure septentrionale, on ne parcourt pas plus de 615 kilomètres; la majoration approche de 50 p. 100.

De Péluse à Arsinoé (N.-E. de Suez), 125 milles, 185 kilomètres; en fait, à peine 120 kilomètres.

Sur les dimensions fondamentales, nous trouvons deux indications nouvelles : Asie Mineure (Pline, V, 28, 3), de la mer Égée à l'Arménie et de la mer Noire à la mer d'Égypte, 575 milles de long, 325 de large, chiffres inférieurs à la réalité; il eût fallu compter 700 et 450 milles.

Inde, 3.300 milles de long, 2.300 de large (Pline, VI, 21, 2), ce qui se traduirait pour nous par 4.884 kilomètres, plus de 48 degrés de longitude, à partir du delta de l'Indus, nous conduisant bien au delà du Tonkin, vers Hong-Kong; pour la largeur 3.400 kilomètres, 30 et 31 degrés de latitude : mesurés à partir du diaphragme (36° ou 36°25′) qui traverse le Baltistan, ils amèneraient bien au sud du cap Comorin, mais au nord de Singapour. Nous ne savons rien sur la source de ces estimations.

En somme, les mesures enregistrées par Agrippa révèlent une méconnaissance profonde de la forme des pays dont il parle et il n'y a pas grand'chose à en retenir pour les données fondamentales d'une cartographie et d'une géographie dignes de ce nom. C'est d'ailleurs ce qu'ont pensé les Anciens. Malgré le prestige des noms de César et d'Agrippa et d'une vaste entreprise officielle, les géographes postérieurs puisèrent leurs données essentielles chez les savants de Rhodes et d'Alexandrie. Ceux-là seuls pouvaient fournir les éléments de cartes susceptibles de représenter le terrain. Les itinéraires relevés par les soins d'Agrippa et de ses successeurs, peints sur le portique qu'il édifia, s'offraient sous l'aspect conservé dans les Tables de Peutinger : une série de bandes juxtaposées, suffisantes pour documenter un trajet, mais non pas pour parcourir un pays, naviguer de l'un à l'autre. Document topographique, au même titre que les itinéraires des voyageurs et les stadiasmes terrestres ou maritimes, l'*Orbis pictus* assemblait une masse de distances de ville à ville soigneusement mesurées qu'il fallait faire entrer dans le cadre préparé par les savants grecs.

L'effort fut tenté à la fin du I^er^ siècle de notre ère par Marin de Tyr, réalisé au second par Ptolémée. Marin [1],

1. Sur Marin de Tyr, voir Berthelot, *Asie ancienne*, p. 113 à 116 et 147 à 154.

dans une série de publications, multiplia les calculs de latitude et ceux de longitude; il les groupait séparément, de sorte qu'il a rarement spécifié les deux coordonnées de la même localité, ne dressant pas de carte et ne livrant pas de documents suffisants pour en établir une (Ptolémée, I, 18). Il adopta la mesure de la terre de Posidonios avec degré moyen de 500 stades pour la latitude; pour la longitude, il employa uniformément la valeur moyenne de 400 stades admise pour le diaphragme, faute grossière que Ptolémée lui reproche avec plusieurs autres. Il paraît avoir dans ses calculs confondu la distance itinéraire avec la distance réelle et souvent additionné purement et simplement les intervalles de latitude aux intervalles de longitude.

Il prit comme premier méridien celui des îles Fortunées (Canaries), supposant qu'il était à 2°30′ ouest de celui du cap Sacré (cap Saint-Vincent), seul vraiment rattaché au diaphragme; il le situait donc à 1.000 stades, 157.500 mètres ouest, ce qui équivaut pour nous à 1°49′ (sur le 37e parallèle) ou même 1°36′ (sur le 28e au voisinage de l'île de Fer, la plus occidentale des Canaries). Son premier méridien correspond donc à peu près à notre 10°40′ ouest de Greenwich, ou au 40°30′ ouest d'Alexandrie. Il a été conservé jusqu'au XIXe siècle, mais la situation de l'île de Fer fut rectifiée par les cartographes modernes[1].

Du côté des latitudes, Marin arrêta au 63° la position de Thulé, identifiée dès lors avec les îles Shetland. Son coup d'éclat fut d'élargir les dimensions de la terre connue, par l'interprétation erronée de quatre explorations récentes. Calculant sur un degré trop court et développant en ligne droite deux itinéraires militaires africains, il prétendit qu'ils avaient atteint le Tropique austral, 24° lat. sud, alors qu'ils

1. Un congrès convoqué par Richelieu à Paris, le 25 avril 1634, la fixa à 20° long. ouest du méridien de Paris et les cartes employèrent ce méridien théorique.

En fait, la pointe occidentale est à 20°31′ O. de Paris, soit 18°11′ O. de Greenwich. L'emplacement théorique attribué par Marin et ensuite par Ptolémée au méridien initial était donc fort inexact.

n'avaient probablement pas dépassé le 8° latitude nord[1]. Par la même méthode appliquée à un itinéraire terrestre vers Sera (*Si-ngan*) et à un itinéraire maritime vers Cattigra (*Tchang-tchéou*), il situa ces deux villes chinoises sur le 225e méridien. Dans le sens de la largeur, il évaluait la terre connue à 43.500 stades (87 degrés de 500 stades), chiffre inférieur aux 46.200 comptés par Hipparque de l'Équateur au cercle polaire. Dans le sens de la longueur il admettait 90.000 stades (225 degrés de 400 stades), 14.175 kilomètres. Plaçant Tchang-tchéou au 117°45′, nous compterions depuis le cap Saint-Vincent, sur le parallèle moyen qui est à peu près le 31°, environ 12.100 kilomètres, mais jusqu'à Si-ngan, 10.600 kilomètres seulement. Indépendamment de son erreur initiale sur la valeur du degré, Marin s'était donc trompé dans l'estimation des distances. Il était laborieux, mais dénué d'esprit critique et médiocre mathématicien. Son principal mérite est d'avoir fourni à Ptolémée des matériaux qui lui ont facilité l'énorme travail exigé par la composition de son « Guide géographique », en lui transmettant malheureusement une foule d'inexactitudes dont beaucoup ne furent pas corrigées.

Claude Ptolémée, l'astronome et le géographe dont l'autorité demeura prépondérante jusqu'au XVIe siècle, ne nous est connu que par ses œuvres; il a observé et travaillé de l'an 126 à l'an 160 après J.-C. Disciple d'Hipparque, il a mis en œuvre les renseignements recueillis par les voyageurs à l'aide de ses tables et ceux publiés par Marin de Tyr. Il calcula ou rassembla ainsi une liste de 8.000 positions réparties dans les cadres géodésiques définis d'après Hipparque et Posidonios, concentrant dans sa Γεωγραφικὴ ὑφήγησις la science géographique de l'antiquité. Cet ouvrage a la forme d'un lexique cartographique. Dans l'introduction, il pose les règles pour le dessin des cartes (I, 24) : latitudes dessinant des courbes concentriques, longitudes des droites convergeant vers le pôle. Il ne paraît pas avoir suivi ces règles, car pour

1. A. Berthelot, *Afrique saharienne et soudanaise*, p. 407 à 410

chacune des cartes, il spécifie une valeur moyenne du degré de longitude, d'où il résulte qu'il renonçait à faire converger ses méridiens et les traçait équidistants sur toute la surface de la carte partielle. Il s'ensuit que les degrés de latitude étaient également figurés par des droites parallèles coupant les méridiens à angle droit. Par conséquent, la distance d'un point à un autre est mesurée par l'hypoténuse d'un triangle rectangle, où les deux côtés de l'angle droit expriment l'un l'intervalle des longitudes, l'autre l'intervalle des latitudes.

La description donnée par l'auteur (I, 24) supposerait une carte d'ensemble. Nous ignorons s'il l'a dressée. Son ouvrage décrit 26 cartes partielles dessinées selon un canevas plus simple. Nulle trace ne nous est parvenue d'une carte d'ensemble remontant au IIe siècle ou dérivée de celle-ci. Elle a pu être facilement dessinée par les éditeurs modernes (Mercator, Muller, etc.), mais on ne doit pas oublier qu'elle ne concorde pas exactement avec les cartes partielles, parce que chacune de celles-ci négligeant la convergence des méridiens, l'intervalle entre les degrés de longitude varie d'une carte à l'autre : sur deux cartes contiguës, la 8e et la 11e, cette discordance atteint la proportion de 2 à 3. On ne peut pas les raccorder en les juxtaposant. Ce n'est pas là une négligence du géographe, mais une preuve de sa sincérité. Il a dû calculer des milliers de positions définies par leurs deux coordonnées. Les éléments de ces calculs ont été, pour les latitudes, les observations astronomiques et les notations de durée du jour le plus long de l'année confrontées avec les tables d'Hipparque. Mais pour beaucoup de lieux, il a fallu s'en tenir aux distances itinéraires chiffrées entre deux points définis comme ci-dessus. Quant à la longitude, elle a toujours été déterminée d'après ces indications de distance. La valeur du degré étant fixée, si deux points sont sur le même méridien, la distance qui les sépare se traduit aussitôt en intervalles de latitude; inversement, s'ils sont sur la même latitude ou des latitudes différentes et connues, un calcul facile détermine leur longitude. Mais ce calcul suppose la connaissance de la

valeur moyenne du degré entre les deux latitudes. Or, les voyageurs dont les relations fournissaient des documents ne mesuraient pas les angles; ceux-ci ne figuraient pas sur les itinéraires administratifs où l'on pouvait puiser les distances routières. Il s'ensuit que, pour la plupart des positions, il fallait par tâtonnement ventiler la distance entre l'écart des latitudes et l'écart des longitudes. On supposait constante la valeur du degré de latitude, mais celle du degré de longitude étant variable, le géographe se serait épuisé en essais de calculs hypothétiques s'il n'avait admis pour chacune des positions à calculer une valeur constante du degré de longitude. Des esprits peu scientifiques, comme Marin de Tyr, adoptaient pour valeur moyenne et constante celle du parallèle moyen de l'*Œcumène* ou Diaphragme. L'approximation pouvait être acceptable pour le bassin de la Méditerranée, mais aboutissait à de graves erreurs dès qu'on s'éloignait du 36e parallèle. Ptolémée choisit une représentation empirique limitant les chances d'erreur en adoptant, pour chacune des 26 cartes entre lesquelles il partagea la surface connue de la terre, une valeur moyenne du degré de longitude : elle conditionne non seulement le tracé de la carte, mais la valeur des coordonnées de chacune des localités qui y sont figurées.

Toutefois, pour les linéaments généraux et la délimitation du terrain compris dans chaque carte fragmentaire, il est clair que Ptolémée a dû calculer selon la vérité mathématique les positions fondamentales en utilisant à la fois les observations astronomiques et les chiffres des distances réduits en principe à la distance rectiligne dite à vol d'oiseau.

Il a procédé comme Ératosthène et ses successeurs, dressant une liste des parallèles principaux définis par l'endroit où ils passaient. Il les a rangés selon la durée du jour maximum depuis l'équateur, où il admettait le jour de 12 heures, jusqu'au 63e degré correspondant au jour de 20 heures. Mais ces indications sur la durée du jour ne sont exactes que pour 7 des 21 parallèles espacés de quart d'heure en quart d'heure, puis de demi-heure en demi-heure; en l'espèce ceux de Méroé (à 30′ près), de Syène, de la Basse Égypte, de Tyr, Rhodes,

Smyrne et Marseille; au sud de Méroé comme au nord de Marseille l'indication astronomique répond à la position du parallèle, mais pas à celle de l'endroit par lequel il est à tort censé passer [1]. Par exemple, le parallèle de Thulé est le 63°, défini par le jour de 20 heures; cela est vrai pour le 63°, mais la Thulé de Ptolémée (Shetland) se trouve sur le 60°30′ où la durée du jour ne dépasse pas 18 h. 45. Le parallèle de l'embouchure du Tanaïs (Don) est le 54° défini par le jour de 17 heures : cela est vrai du 54°, mais l'embouchure du Don se trouve au 47°, où la durée du jour ne dépasse guère 15 h. 45.

Par contre, en dehors de ces parallèles distribués selon une vue théorique, il a dû être fait un certain nombre d'observations de bonne qualité : outre les latitudes d'Alexandrie et de Marseille, de Syène et de Méroé, de Tyr et de Rhodes, celles d'Athènes et de Rome, d'Anouradhapoura, de Tanger et de Cologne (voir mon *Asie Ancienne*, p. 125 et suiv.) sont exactes à très peu près; de même, celles de la source du Volga (prise à la Cheksna), du plateau de Valdaï (monts Rhipées), de l'embouchure du Niémen, de la source de l'Oikhardès (Iénisei prise au Kemtchik), etc.

Vers le sud, grand progrès : Ératosthène et Hipparque s'arrêtaient au 12° latitude nord; l'équateur n'était à leurs yeux qu'une notion scientifique; à ceux de Ptolémée, il exprime une vision concrète. Les marins et marchands égyptiens ont pénétré dans l'hémisphère austral; c'est vers 8°25′ et 8°50′ latitude sud que Ptolémée trace la limite des régions connues, signalant même au delà l'île de Menuthias (Madagascar) et le cap Prason (Mozambique). Dans l'Insulinde, il s'arrête à l'île de Java. Le passage de l'Équateur s'observant facilement, il a été noté scientifiquement, de sorte que les mesures de latitude australe en repartent. Ainsi Java, qui est au 6° latitude sud, est pour Ptolémée

1. Il en est de même pour les longitudes qui sont définies par des intervalles horaires rapportés à l'heure d'Alexandrie; ces indications expriment en langage astronomique les longitudes hypothétiques, elles ne relatent pas du tout des observations directes et comparatives.

au 8°30′[1] : les 5/7 de 8°30′ font 6°5′. Nos 6 degrés valent 663 kilomètres ; les 8°30′ de Ptolémée, 634 kilomètres.

Partant des points dont la latitude était fixée par des observations dont la qualité s'avère bonne, le géographe a défini les longitudes en les rapportant au méridien d'Alexandrie, mais en les chiffrant d'après un premier méridien théorique qu'il supposait passer aux îles Fortunées (Canaries) ; en fait, les mesures de distance d'après lesquelles il évaluait les longitudes s'arrêtaient au cap Sacré (cap Saint-Vincent), angle sud-ouest de l'Espagne. Ces mesures étaient généralement exactes, aussi bien pour les trajets maritimes que pour ceux effectués par les routes romaines soigneusement bornées. Nous en avons pour garantie la comparaison avec les cartes modernes.

Beaucoup de commentateurs de Ptolémée ont méconnu l'exactitude des mesures d'après lesquelles il a établi sa carte, parce qu'ils se sont trompés sur l'unité de mesure qu'il employait. Il s'en est tenu, ainsi que Marin de Tyr, aux données de Posidonios, conservant comme lui le stade égyptien d'Ératosthène ; il s'ensuit que le degré de latitude valait pour lui 78.750 mètres. On trouvera ci-après quelques exemples de l'exactitude des mesures chiffrées avec cette unité. Mieux encore, une preuve décisive est fournie par la concordance des chiffres d'Ératosthène et de ceux de Ptolémée dans la mesure fondamentale des cartes antiques, le diamètre de la Méditerranée, car la concordance des chiffres implique l'emploi de la même unité pour les deux géographes alexandrins.

Ératosthène, avons-nous dit, comptait, pour l'intervalle des méridiens, 21.500 stades de la bouche canopique aux Colonnes d'Hercule.

Au chapitre 12 du livre I, Ptolémée indique les chiffres admis par Marin pour les longitudes occidentales, chiffres qu'il a conservés dans son ouvrage :

| | |
|---|---|
| Du méridien initial des îles Fortunées au cap Sacré. | 2°30′ valant 1.000 stades, |

1. Au port d'Argyré (Anjer).

Puis successivement :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Détroit et Calpé . . . . . | 5° | valant | 2.000 stades |
| Caralis (Sardaigne) . . . . | 25° | — | 10.000 — |
| Lilybée . . . . . | 4°30′ | — | 1.800 — |
| Cap Pachynon . . . . . | 3° | — | 1.200 — |
| Ténare. . . . . | 10° | — | 4.000 — |
| Rhodes . . . . . | 8°15′ | — | 3.300 — |
| Issus . . . . . | 11°15′ | — | 4.500 — |
| Euphrate (Hiérapolis). . . | 2°30′ | — | 1.000 — |
| Total . . . . . | 72° | valant | 29.200 stades |

Ces mesures sont prises par le milieu de la Méditerranée et ne mentionnent ni Alexandrie, ni Canope.

D'autre part, Ptolémée ne mettait pas Rhodes sur le méridien d'Alexandrie, mais à 2°13′ ouest. Il comptait donc avec Marin 20.300 stades du méridien de Calpé à celui de Rhodes et, jusqu'à celui d'Alexandrie, sur le diaphragme 21.200 correspondant à 53 degrés; enfin Canope étant à 20 minutes est de la capitale égyptienne, l'intervalle entre les méridiens de Calpé et de Canope se trouvait chiffré, selon le calcul de Marin, à 21.333 stades. Mesurant directement cet intervalle sur le parallèle moyen, selon la méthode rationnelle, qui était la sienne, Ptolémée devait chiffrer l'écart entre deux degrés consécutifs de longitude aux 49 60 de 500 stades et non pas aux 48 60 comme on faisait le long du Diaphragme, et arriver ainsi à 21.778 stades[1].

Au chapitre 11, Ptolémée a pris soin d'écrire qu'il accepte les données de Marin sur les longitudes comprises entre les îles Fortunées et le passage de l'Euphrate à Hiérapolis, en raison de la continuité de l'expérience, διὰ τὸ συνεχῆ τῆς πείρας, et de ce qu'il a manifestement opéré sur les distances, les corrections exigées par les détours et irrégularités des trajets, comptant le degré pour 400 stades, sur le parallèle de Rhodes qui est le 36e à partir de l'équateur. Bref, la traduction de la distance en degrés a été effectuée selon le

1. En Hispanie il estime le degré moyen à 45/60 du degré de latitude; en Égypte à 53/60; la moyenne est 49/60.

comput de Posidonios et cette distance chiffrée selon une expérience continue qui a confirmé l'évaluation d'Ératosthène 21.500 (d'après Strabon) en 21.000 (d'après Pline) stades du méridien de Calpé à celui de Canope.

Évaluée en stades égyptiens, la distance ainsi chiffrée est un peu supérieure à la réalité, puisque pour nous l'intervalle est de 33°40′ longitude, valant sur le parallèle moyen 33°40′ latitude, à peu près 92.750 mètres, soit 3.123 kilomètres, pas tout à fait 20.000 stades. Mais la ligne sur laquelle Marin et Ptolémée, se référant à une expérience continue, ont mesuré la distance entre Calpé et Rhodes, n'est pas, comme ils le croyaient, une ligne droite. On en jugera par le tableau suivant.

| | Longitude | | Latitude | Distance à vol d'oiseau en stades | Intervalle des longitudes |
|---|---|---|---|---|---|
| | — | | — | — | — |
| Gibraltar. . . . . | 5°21′ | ouest | 36°7′ | | |
| Cagliari . . . . . | 9°7′ | est | 39°13′ | 9.220 | 8.120 |
| Lilybée . . . . . | 12°36′ | | 37°48′ | 2.110 | 1.830 |
| Pachynon . . . . | 15°8′ | | 36°48′ | 1.655 | 1.500 |
| Ténare. . . . . | 22°30′ | | 36°23′ | 4.180 | 4.170 |
| Rhodes . . . . . | 28°15′ | | 36°25′ | 3.555 | 3.555 |
| | | | | 20.720 | 19.175 |

Les distances à vol d'oiseau sont calculées selon la méthode de Ptolémée qui procure une approximation suffisante : le calcul de petits segments d'ellipsoïde ou même dans des cercles définis selon la valeur locale du degré de latitude et du degré de longitude serait fort compliqué et dépasserait la précision des cartes, quelle que soit la projection employée.

Si l'on veut compléter la comparaison avec l'évaluation d'Ératosthène, il faut ajouter pour l'intervalle des longitudes entre Rhodes et Canope environ 1.140 stades, ce qui élèverait le total à un peu plus de 20.300. Mesurant sur la ligne supposée du Diaphragme, les Anciens comptaient un millier de stades de trop. Leur mesure nautique fondamentale comportait ainsi une approximation de 5 à 6 p. 100.

Si l'on s'en tenait aux chiffres de longitudes antiques,

la discordance avec les nôtres paraîtrait énorme, mais cette illusion tombe aussitôt qu'on calcule les distances exprimées par ces chiffres, car elles sont assez voisines de nos estimations.

Cette exactitude relative transparaît dans l'œuvre de Ptolémée sous les chiffres de latitudes et de longitudes faussés par l'erreur initiale sur la valeur du degré, dérivée de la faute commise par Posidonios. Voici quelques exemples : Pour la Gaule, le point solide est Marseille, dont la latitude a été déterminée par Pythéas à 43°5′[1] : à l'autre extrémité est Gesoriacum (Boulogne), raccordement probable du canevas de la carte de Gaule et de celui des Iles Britanniques. Ptolémée la place au 53°30′, nous, au 50°44′; compte tenu de l'écart des méridiens qui est minime, ces chiffres exprimant une distance à vol d'oiseau de 825 kilomètres; les nôtres 841.

Pour les routes caravanières d'Europe en Asie par le nord de la Caspienne, le point de repère est l'embouchure du Rha (Volga); Ptolémée la place à 27°30′ est du méridien d'Alexandrie, valant d'après lui 1.444 kilomètres, nous disons 18 degrés valant 1.395 kilomètres. Pour la latitude, il indique 48°50′, nous 46. La divergence est de 2°50′ (de Ptolémée) représentant 223 kilomètres. Pour trouver un parallèle scientifiquement déterminé, commun aux géographes anciens et modernes, il faut aller au 36°, latitude de Rhodes; partant de là, l'estimation de Ptolémée paraît inférieure de 110 kilomètres environ à l'intervalle réel des latitudes. L'erreur n'est pas très forte pour des parcours compliqués, d'autant que pour les longitudes l'approximation est remarquable.

Elle est encore meilleure pour la distance mesurée de l'embouchure du Rha à l'extrémité nord des monts Anniba (auj. Sayan), borne septentrionale de la Sérique (Chine du nord et Mongolie); l'intervalle des longitudes correspond à la véritable distance entre les méridiens[2] et la différence entre les chiffres de latitude indiqués par Ptolémée représente les

1. Ce qui, en tenant compte de la pénombre, donne 43°18′.
2. 3.439 kilomètres d'après Ptolémée; 3.370 d'après nous.

7/5 de la différence inscrite dans notre graduation : il dit 11°10′; nous, 8°; or 8 × 7/5 = 11°12′[1]. Il estime la distance à vol d'oiseau à 3.550 kilomètres, alors qu'elle dépasse un peu 3.480 kilomètres.

On constate la même exactitude dans l'appréciation des grands trajets maritimes, par exemple pour le périmètre côtier de l'Inde (voir mon *Asie Ancienne*, p. 311 à 313), ou pour celui du nord de l'Afrique[2].

En résumé, les observations astronomiques laissaient peu à désirer, facilitées par la consultation du *memento* d'Hipparque; les estimations de distances routières étaient exactes, mais la sous-estimation de la valeur du degré a mis obstacle à la coordination des deux sources des calculs du canevas géographique; l'inaptitude des Anciens à mesurer directement les angles a faussé la direction des itinéraires terrestres et nautiques, de sorte que pour faire concorder les mesures astronomiques et les mesures terrestres, on a déformé les pays, allongeant l'Italie vers le sud-est, l'Espagne vers le sud-ouest, orientant la Petite Bretagne (Écosse) à angle droit de la Grande-Bretagne, vers l'est, aplatissant la péninsule de l'Inde, etc.

Ptolémée, mieux documenté qu'Agrippa qui avait négligé les observations scientifiques, rectifie les fautes de ses prédécesseurs, mais incomplètement, paralysé par l'erreur initiale sur les dimensions de la sphère terrestre.

Comparé à celui d'Ératosthène, son horizon s'est élargi par l'exploration du bassin du Volga, les relations de voyages terrestres vers la Mongolie et la Chine du nord, de voyages maritimes vers l'Insulinde et la Chine du sud, et aussi le long du rivage oriental d'Afrique; vers l'occident, les marins de Gadès ont apporté des informations, mais l'effacement de la marine celtique a fait oublier le chemin de l'Islande; là seulement il y a régression.

1. En distance 879 kilomètres, d'après Ptolémée; 889, d'après nous.

2. Marcien d'Héraclée dit, d'après Ptolémée, 30.280 stades, soit 4.769 kilomètres. Mesurant sommairement sans pénétrer dans les anfractuosités secondaires, nous comptons 4.600 kilomètres.

Malgré l'avance vers le sud qui porte la frontière des pays reconnus au 15e degré de latitude australe, tandis qu'on l'arrêtait vers le nord au 63° [1], la largeur de l'*Ecumène* n'est évaluée qu'à 39.000 stades, alors que du pays de la cannelle à Thulé, entre le 12° et le 66° latitude nord, Hipparque en mesurait 37.800; tel était l'effet de la fausse observation de l'étoile Canope par Posidonios.

Elle n'influait pas sur l'estimation de la longueur, fondée exclusivement sur des mesures routières. Ptolémée la fixait à 180 degrés, valant, sur le parallèle de Rhodes, 72.000 stades. Les positions directement déterminées étaient un peu en dedans de ce cadre : du cap Sacré (Saint-Vincent) au 2°30′, à la ville de Sera (Si-ngan) au 177°15′ [2], la distance était sensiblement 70.000 stades, chiffre traditionnel. A vol d'oiseau, nous l'estimons aujourd'hui à 67.500 stades.

Que l'on envisage les mesures d'ensemble ou les mesures partielles, on en reconnaît l'exactitude relative qui est remarquable et n'a pu être méconnue que par les commentateurs qui se sont trompés sur l'unité de mesure employée par Ptolémée, tout de même que le grand astronome alexandrin s'était trompé quand, pour traduire les constatations astronomiques en données cartographiques, il avait choisi la valeur unitaire du degré calculée par Posidonios au lieu de la valeur presque exacte déterminée par Ératosthène [3].

L'erreur commise en observant la hauteur de l'étoile $\alpha$ du Navire a faussé pour quinze siècles la physionomie de la carte du monde; mais, tardive compensation, elle a suscité la découverte de l'Amérique.

André Berthelot.

1. En théorie; en fait, au 61°.

2. Il leur attribuait presque la même latitude : Sera 38° 35′, cap Sacré 38° 15′; en fait, Si-ngan est au 34° 15′ et le cap Saint-Vincent au 37°.

3. 118 degrés mesurés sur le parallèle moyen 35° 37′ font à peu près 10.630 kilomètres; l'écart des latitudes est négligeable : il majore le chiffre d'une dizaine de kilomètres.

# PLAQUES DU CULTE DE SABAZIOS

## PROVENANT D'AMPURIAS

Dans l'*Anuari d'Estudis catalans* de 1908, M. Cazurro a publié deux plaques de bronze repoussé et argenté provenant d'Ampurias et achetées par le Musée de Gérone [1]. Elles avaient été découvertes par un habitant de la région qui recherchait des objets de valeur, en fouillant pour son propre compte, dans la nécropole romaine située à l'ouest des ruines de la cité hellénique. D'après lui, elles étaient placées dans l'intérieur d'une niche funéraire, enroulées, à côté d'une urne cylindrique de plomb qui contenait les ossements d'un enfant. Elles avaient dû être appliquées à un coffret, dit le premier éditeur, car les traces de clous y sont visibles. L'une de ces plaques [2], comme le montrait avec raison M. Cazurro, représentait un des Dioscures armé de la lance, debout près de son cheval dont on ne voit que l'avant-train. Près de la tête du héros, paraît une étoile à six branches. Beaucoup plus énigmatique semblait le sujet de la seconde plaque. Au centre, debout, un personnage barbu coiffé du bonnet asiatique, élevant sa main droite et s'appuyant de la gauche sur une lance [3]. Autour de lui toutes sortes d'objets étranges dont la signification était au moins obscure. M. Cazurro et, quelques années plus tard, M. Pierre Paris [4], dans une brève notice consacrée à cette trouvaille, montraient que la plaque devait se rapporter à

1. *Anuari d'Estudis catalans*, 1908, p. 454.
2. Mesures : 31 centimètres de hauteur sur 41 centimètres de largeur; on a dû rassembler cinq morceaux pour la reconstituer.
3. Mesures : 31 centimètres de hauteur sur 28 centimètres de largeur.
4. *Bulletin hispanique*, XV, 1913, p. 141 sq.

un culte oriental et tous deux reconnaissaient en elle une figuration de Mithra. Quelques années auparavant, les fouilles de Mérida avaient livré de précieux témoignages de la célébration du culte de ce dieu dans l'Espagne romaine.

Il m'a paru que ces deux bronzes étaient dignes d'un nouvel examen, à la lumière des travaux plus récents sur les religions orientales dans l'Empire romain. En effet, on ne voit pas comment on peut reconnaître ici la grande divinité perse[1]. Seule la coiffure orientale serait un élément de ressemblance. Mithra est toujours glabre et n'a pas l'attitude hiératique de ce personnage. Enfin, les attributs qui encombrent le champ de la gravure ne paraissent pas pouvoir se rapporter à son culte, alors qu'il en manque le symbole principal, le taureau poignardé. Au contraire, l'analogie est frappante avec une série d'objets qui ont donné lieu à une étude bien connue de Blinkenberg, les sceptres et les plaques du culte de Sabazios[2].

Si nous étudions les représentations du dieu thraco-phrygien, nous verrons qu'elles sont identiques au personnage central de la plaque d'Ampurias. Sabazios porte une barbe abondante et sa longue chevelure passe sous son bonnet et cache ses oreilles. Il est coiffé du béret classique des montagnards d'Anatolie. Malgré la mutilation regrettable du bronze, nous nous rendons fort bien compte que ce personnage, à la différence des dieux gréco-romains, est représenté entièrement couvert d'un vêtement ajusté et serré aux bras et aux jambes. L'étoffe en est étrange. Des lignes pointillées y tracent une sorte de carrelage et au centre de chacun de ces carreaux il y a un petit cercle. C'est sans doute là un costume oriental, orné de broderies. Un buste de bronze trouvé dans le Tibre, représentant Sabazios, est

1. De son côté, M. Seyrig, dans *Syria*, 1929, p. 323, mettait en lumière le caractère sabaziaque de cet objet.

2. Blinkenberg, *Archäologische Studien*, Copenhague, 1904, p. 66 sq.; cf. l'article de M. F. Cumont sur Sabazios dans le *Dictionnaire des Antiquités*, et le chapitre dans les *Religions orientales dans l'Empire romain*, Paris, 1929, p. 60 sq., complété par les notes; Eisele, art. *Sabazios*, dans Roscher, *Lexikon der Mythologie*; Perdrizet, *Cultes et Mythes du Pangée*, Nancy, 1910.

coiffé d'un bonnet où sont gravées des étoiles avec un centre d'argent [1]. Il est possible que l'auteur peu adroit de la plaque d'Ampurias ait voulu revêtir l'image divine d'un tissu pareillement décoré.

D'ailleurs, par toute l'attitude du personnage, nous sommes certain qu'il s'agit de Sabazios. De sa main gauche, le dieu tient une lance ou un sceptre, comme sur la plaque du musée de Copenhague. De son bras droit levé, de sa main ouverte avec le pouce, l'index et le médius dressés, il accomplit le geste de bénédiction caractéristique de son culte et deux mains votives ouvertes de la même façon terminent les deux sceptres qui surmontent l'autel figuré dans la partie gauche de la plaque. La tête de bélier, sur laquelle Sabazios pose son pied droit, est un des attributs les plus fréquents de son culte; nous en avons de nombreux exemples et le dieu a souvent cette même attitude [2]. C'est sans doute là, comme a bien voulu me le suggérer M. Franz Cumont, une figuration du sacrifice sanglant offert à Sabazios et les trois vases de libations placés à côté représenteraient le sacrifice non sanglant.

Dans chacune des figures gravées sur cette plaque, nous trouverons une confirmation de notre hypothèse. Tout à fait à droite, on distingue un personnage armé de la bipenne. La double hache était un objet consacré non seulement dans le culte syrien de Jupiter Dolichenus [3], mais aussi dans celui de la déesse phrygienne Mâ-Bellone. C'était devenu pour les prêtres et les fanatiques phrygiens un véritable insigne religieux [4] et il n'est pas surprenant que la bipenne figure sur cet objet destiné à honorer une divinité originaire du même pays. Plus à gauche se dresse un pin, reconnaissable à ses aiguilles et à ses pommes. C'est l'arbre de Cybèle et aussi de Sabazios [5]. Autour du tronc s'enroule un serpent dont

1. Cf. Cumont, *Religions orientales*, pl. III, fig. 2.
2. Blinkenberg, *o. c.*, p. 82.
3. Cumont, *o. c.*, p. 105.
4. Graillot, *Le Culte de Cybèle*, Paris, 1912, p. 279; Cumont, *o. c.*, pl. II, fig. 2 ; cf. la plaque du musée de Sofia reproduite par Rostovtzeff, *History of the ancient World*, 1927, II, p. 339.
5. Cumont, *o. c.*, fig. 3, p. 53.

la tête est surmontée d'une crête. On sait que ce groupe apparaît souvent sur les représentations mithriaques [1], mais il est aussi très fréquent dans le culte du « Cavalier thrace [2] » et dans celui de Sabazios. Sur le bas-relief de Blaundos qui est d'une époque bien antérieure, on voit le serpent s'enrouler autour de l'arbre, à côté du dieu [3]. Il figure de même autour du poignet des mains votives et sur la plaque de Copenhague. C'est donc un des attributs essentiels de la divinité phrygienne.

De l'autre côté de Sabazios, on voit tout d'abord le buste d'Hermès coiffé du petase. Nous remarquons, à l'extrémité gauche de la plaque, un grand caducée, et le même instrument apparaît sur la plaque de Copenhague. Quant à Mercure lui-même, il est souvent le compagnon de Sabazios, car il y avait entre eux deux plus d'un lien. Nous savons que les mystères assignaient un rôle à Hermès Psychopompe. C'est lui qui, dans la fresque de la catacombe de Prétextat, guide la défunte pour la mener au festin d'immortalité [4].

Faisant pendant au pin, se dresse un arbre dont le tronc est orné de bandelettes comme s'il était préparé pour quelque cérémonie sacrée. Est-ce un tronc de lierre, ou est-ce un figuier? L'un et l'autre sont plausibles, mais il semble bien que c'est Dionysos, au front ceint d'une couronne de vigne, dont le buste paraît sortir du feuillage de l'arbre. Ainsi le dieu paraît naître du végétal. Cette figure rappelle une représentation assez fréquente sur les monuments mithriaques [5], et aussi l'enfant qui émerge de l'arbre sur un des bas-reliefs de l'autel des dieux palmyréniens du Capitole [6]. La signifi-

1. Cf. le monument de Heddernheim, dans Cumont, *Mon. Myst. Mithra*, t. II, n° 251, pl. VII, et dans le même volume (n° 25, p. 208) un piédestal provenant de la Porte Flaminia sur lequel on voit un serpent dont la tête est surmontée de six rayons.

2. Wissowa, art. *Heros* dans *Roscher's Lexikon*, col. 2466 sq.

3. Roscher, art. *Sabazios*, fig. 2.

4. F. Cumont, *Religions orientales*, p. 227, n. 51.

5. Cumont, *Mon. Myst. Mithra*, t. II, n° 251 : monument de Heddernheim, sur la frise et n° 246, monument d'Osterbrucken.

6. Cumont, *Les religions orientales*, pl. X.

cation en est assez énigmatique, mais on sait les rapports étroits entre Sabazios et Bacchus.

Les deux cultes avaient une même origine [1]. Ce sont, dit-on, les deux noms d'une même divinité. Sans doute s'agit-il ici avant tout de Dionysos, dieu de la végétation. Devant l'arbre s'entre-croisent deux thyrses auxquels sont suspendus un tambourin et des cymbales. On sait l'importance de ces instruments de musique dans les cultes tauroboliques originaires d'Asie [2]. Les fanatiques de Sabazios aussi frappaient sur le tambourin pour honorer leur dieu et en même temps, dans leur enthousiasme, ils agitaient des thyrses au-dessus d'eux [3]. Ces objets sont souvent représentés sur les monuments sabaziaques [4], de même que le couteau de sacrifice qui est placé près du buste de Dionysos. Comme les fanatiques de Cybèle, les orgiastes phrygiens se tailladaient sans doute les bras et les épaules avec le couteau à double tranchant et à pointe acérée [5]. Mais peut-être faut-il voir ici le couteau qui servait à l'immolation du bélier consacré.

Au-dessous, l'autel surmonté des deux sceptres et d'où s'élève une flamme est sans doute celui où l'on offre à Sabazios les sacrifices non sanglants; car le grand cratère placé au-devant contient certainement le vin consacré aux libations.

Nous avons donc vu le dieu phrygien, ses parèdres Dionysos et Hermès, et les attributs essentiels de son culte; mais il reste encore des figures à expliquer.

Ce n'était, en effet, pas assez pour les fidèles de Sabazios de voir l'image de leur dieu et les attributs ou les symboles de son culte; ils voulaient aussi admirer la représentation de ces deux mondes mystérieux, témoignages de leur foi, le monde céleste et le monde souterrain. En haut sont les

1. Id., *ibid.*, p. 304, notes 2 et 3; Eisele, *art. cité*, col. 257 sq. Le buste de Dionysos est représenté sur la main d'Avenches, Blinkenberg, *o. c.*, p. 77, nº 17; cf. Perdrizet, *o. c.*, chap. VI.
2. Graillot, *Culte de Cybèle*, p. 257 sq.
3. Aristophane, *fragm.* 556; Démosthène, *Sur la Couronne*, 259 sq.
4. Blinkenberg, *o. c.*, p. 82 sq.: Jamblique, 3, 9.
5. Graillot, *o. c.*, p. 127 et 140.

astres. Le croissant lunaire avec l'étoile occupe l'angle supérieur gauche de la plaque; un peu plus bas brillent deux autres étoiles, à huit et à six branches, l'une à gauche du buste de Bacchus, la seconde près des rameaux du pin. Enfin, près de la main droite de Sabazios, on distingue encore quelques rayons de ce qui devait être le disque solaire. Nous savons que ces astres ont de tout temps joué un rôle fort important dans les croyances phrygiennes. Le croissant lunaire surmonte souvent l'image de Cybèle, l'*Ourania*, ou bien les bustes de Séléné et d'Hélios l'encadrent [1]. A côté d'Attis, dieu solaire, Men, l'antique divinité des pâtres d'Anatolie, est un dieu lunaire et les liens entre son culte et celui de Sabazios sont nombreux et profonds [2]. Sur la plaque de Copenhague, le char de Phœbus apparaît sur le fronton de l'édifice qui contient l'image du dieu et les bustes des deux divinités du jour et de la nuit l'entourent. D'ailleurs, à l'époque hellénistique et romaine, sous l'influence du syncrétisme religieux, il est devenu un dieu universel. A Pergame, il est déjà Zeus-Sabazios. Il est le maître des sphères étoilées [3] et peut-être la broderie de son vêtement souligne-t-elle ce caractère de dieu stellaire. Le jour et la nuit, il fait apparaître et disparaître les astres. C'est pourquoi, sur notre plaque, on voit à droite l'étoile du matin qui disparaît devant l'éclat du jour. Le soleil derrière la main du dieu est au centre du tableau et après lui vient l'étoile du soir, annonciatrice de la venue de la lune. Il y avait sans doute, dans la partie mutilée de la plaque, deux autres étoiles. Ainsi on pouvait voir l'ensemble des sept planètes avec les deux astres majeurs. Comme tous les cultes asiatiques, la religion sabaziaque était en rapports avec l'astrologie et attribuait aux mouvements des astres une influence sur la destinée humaine [4].

1. Graillot, *o. c.*, p. 137.

2. Eisele, dans Roscher, *Lexikon*, t. IV, col. 262; Drexler, *ibid.*, t. II, col. 2575.

3. Cumont, *Les Religions orientales*, p. 60; sur Sabazios, dieu solaire, cf. Perdrizet, *o. c.*, p. 59, et Vollgraff, *B. C. H.*, 1927, p. 450 sq.

4. Id., *ibid.*, p. 160 sq.

C'est aussi à l'enseignement des mystères que font allusion les scènes du monde souterrain figurées dans la partie inférieure de notre plaque. En effet, aux pieds des deux arbres, sous les racines, sont représentées deux cavernes. Dans celle de gauche, une femme couverte d'un long voile est assise devant un autel dont elle paraît entretenir la flamme. Sur la muraille, on voit un lézard et deux tortues. A droite, on distingue une autre silhouette féminine, et sur ses genoux un enfant. La première des deux scènes semble d'une interprétation aisée. Comme pour Cybèle, la Terre Mère, qu'on vénérait dans des sanctuaires souterrains [1], les fidèles de Sabazios devaient pratiquer leurs cérémonies dans des cavernes et nous voyons sans doute ici une prêtresse entretenant la flamme sacrée semblable à celle qui figure en haut parmi les attributs du culte. Lézards et tortues comptent parmi les animaux symboliques de la religion sabaziaque [2]. Quant à l'autre scène, elle est loin d'être unique dans l'iconographie du culte phrygien. Sous diverses mains votives, on voit une femme couchée ou assise tenant un nouveau-né entre ses bras, et l'oiseau apparaît toujours auprès d'elle [3]. Blinkenberg, dans son ouvrage fondamental, a d'ailleurs étudié ce sujet. Il croit qu'il devait y avoir dans l'enseignement des mystères un mythe relatif à une accouchée souterraine, et, d'après lui, l'oiseau serait sans doute envoyé par la divinité, s'il n'est pas la divinité elle-même [4]. Sans vouloir tirer de ce fait des conclusions trop précises, on peut rappeler que Cybèle était la protectrice des nouveau-nés et que les mères venaient poser leurs enfants dans ses bras. Si les arbres sont juste au-dessus des grottes, est-ce seulement pour des motifs artistiques, ou y a-t-il là aussi un symbole? Peut-être ce détail souligne-t-il le caractère de

1. Graillot, *o. c.*, p. 2.
2. Cf. Blinkenberg, *o. c.*, p. 82, 83.
3. Id., *ibid.*, p. 103 sq.; cf. la main votive de Resina et surtout celle de Vado, où la composition est presque analogue à celle que nous étudions ici (cf. Blinkenberg, p. 77, n° 17). Voir ci-après p. 43, note 2.
4. Graillot, *o. c.*, p. 206.

dieu de la végétation et de dieu chtonien qui est un des traits originaux du Sabazios thraco-phrygien [1]. C'est des entrailles mêmes de la terre que vient la divine sève grâce à laquelle poussent les arbres sacrés.

Il apparaît donc avec évidence que cette plaque se rapporte au culte de Sabazios et qu'elle a été placée dans ce sépulcre par quelque sectateur de ce dieu. Mais pourquoi a-t-on trouvé à côté l'image d'un Dioscure? Ce n'est pas simple coïncidence. La légende des fils de Léda a sa place dans les religions orientales. Les Jumeaux ont été confondus avec les Cabires. On les a associés aux divinités célestes de Syrie et particulièrement avec le Baal à qui les Romains donnèrent le nom de *Jupiter summus exsuperantissimus* [2]. Participant alternativement à la vie et à la mort, ils personnifient les deux hémisphères célestes. Ils font partie du même ensemble de croyances religieuses et astrologiques que Sabazios, dieu céleste. Ils apparaissent non seulement sur des monuments du culte de la Grande Mère Idéenne [3], mais aussi sur la plaque du Musée de Copenhague où on les a représentés dans les angles supérieurs, de chaque côté du char d'Hélios. Il est très probable qu'à Ampurias la plaque de Sabazios était encadrée par les images des deux *Castores* représentant les hémisphères célestes. Le caractère sidéral du cavalier est encore souligné par l'étoile à six branches gravée près de son casque[4]. Il y a donc un lien étroit entre ces deux objets découverts dans la même tombe.

Nous avons donc ici un témoignage nouveau sur la vie religieuse au moment où les cultes orientaux se répandent dans toutes les parties du monde romain. Jusqu'à présent, on n'avait pas trouvé de vestiges de la religion sabaziaque dans la péninsule ibérique [5]. Il n'est pas surprenant que le

1. Foucart, *Le Culte de Dionysos en Attique* (*Mém. Acad. Inscr.*, XXXVII, 1904, p. 22 sq.).
2. Cumont, *Archiv. für Religionswissenschaft*, IX, 1906, p. 236 sq.
3. Graillot, *Revue archéologique*, 1904, I, p. 345 sq.
4. J. Carcopino, *La basilique pythagoricienne de la Porte Majeure*, Paris, 1927, p. 364 sq.
5. Eisele, dans Roscher, *Lexikon*, IV, col. 240 sq., ne nomme pas l'Es-

dieu phrygien ait eu des adeptes dans un port comme Ampurias, ouvert aux influences de l'Orient et peuplé, dans une certaine proportion, d'habitants originaires d'autres régions de l'Empire. Ces plaques ont été placées dans un sépulcre par des gens initiés au culte du dieu phrygien, pour servir de talisman au mort contre les dangers de l'au-delà et lui permettre de jouir des bienfaits de l'immortalité céleste [1]. Ainsi, la religion se rapproche à la fois de l'astrologie et de la magie. Au culte se joint la croyance en l'influence des astres sur la destinée humaine et en la puissance apotropaïque de certains objets [2].

Adrien Bruhl.

pagne dans la liste des pays où on a trouvé des monuments sabaziaques.

1. Même si leur usage comme parures sacerdotales est démontré dans certains cas, cf. Blinkenberg, *o. c.*, p. 112.

2. La belle étude de H. Seyrig, *l. c.*, p. 324, sur les rites dionysiaques d'allaitement mystique suggère l'hypothèse de l'identité de la courotrophe des monuments sabaziaques avec la divinité mère phrygienne Hipta, nourrice de Dionysos, invoquée avec Sabazios dans les hymnes et les inscriptions d'Asie. Cf. Kern, *Orphicorum fragmenta*, Berlin, 1922, p. 121 sq., et *P. W. Realenc.*, art. *Hipta*.

# CÉLÈBRES VISAGES INCONNUS

Dans la salle des bustes romains de la Glyptothèque Ny Carlsberg l'arrangement est fondé sur ce principe général : tandis que, le long d'un des murs longitudinaux, les rayons supportent les bustes et les têtes de Romains célèbres, de Pompée à Commode, hommes et femmes que nous pouvons nommer tous, parce que leurs images sont connues par des effigies de monnaies romaines, les rayons de l'autre mur donnent asile à des portraits de gens totalement inconnus, hommes et femmes aux images desquels nous ne pouvons donner un nom, et dont seuls des détails de style, la coiffure, etc., nous indiquent la date.

Mais il y a un groupe qui occupe un échelon intermédiaire, portraits dont existent des répliques dans d'autres musées, sans qu'il soit, provisoirement, possible de leur donner un nom. Eux aussi sont placés sur les rayons à côté des empereurs et des autres célébrités, car, à leur époque, ils ont appartenu aux « visages de la ville [1] », et, seules, des circonstances défavorables ont empêché de les identifier. Dernièrement, un type romain bien connu est tombé du rang de portrait d'empereur à celui de célébrité sans nom; c'est le portrait de l'obèse romain connu sous le nom d'empereur Vitellius. Cette appellation remonte jusqu'au temps de la Renaissance; elle a trouvé crédit, malgré le peu de ressemblance avec les effigies des monnaies, et le portrait exerçait un tel charme que le nombre des faux, pendant la Renaissance et les époques baroque et rococo, dépassa la centaine. Aucun musée antique, se respectant un tant soit peu, ne pouvait se passer d'un buste de Vitellius, mais la réaction ne se fit pas attendre. Jusqu'à ces temps derniers tous les prétendus

1 Cicéron, *Ad familiares*, XV, 17, 21, mentionne un πρόσωπον πόλεως.

bustes de Vitellius ont passé pour des faux modernes. Au printemps 1925, j'eus l'occasion d'examiner la merveilleuse tête de « Vitellius » du musée archéologique de Venise (fig. 1) et j'arrivai à ce résultat que l'authenticité en était indubitable. En 1927, l'archéologue italien Carlo Anti écrivit un

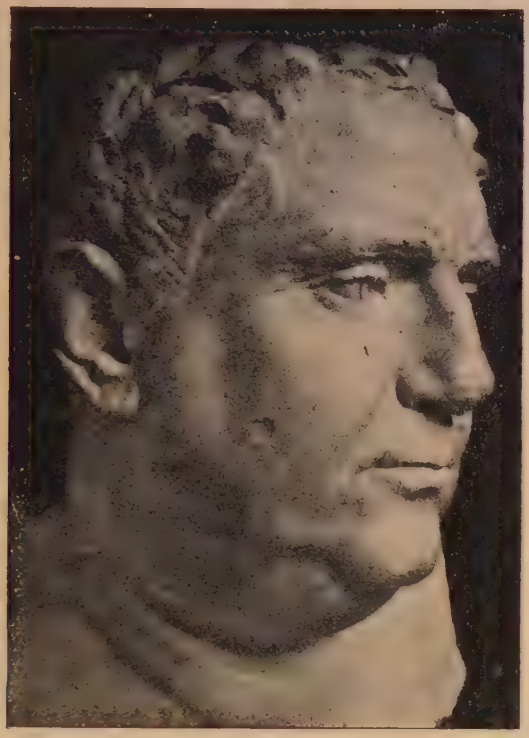


Fig. 1.

article [1] dans lequel il établit aussi l'authenticité de la tête. S'appuyant sur cette démonstration, l'Allemand Sieveking entreprit un nouvel examen [2] et prouva que tout ensemble, le traitement de la chevelure, la nature caractéristique de

1. *Dedalo*, VII, 1927, 630 ss.
2. *Festschrift für Habich*, 43 ss.

la peau et le creusement des pupilles, permettaient de désigner avec certitude cette tête vénitienne qui provient du Palazzo Grimani, et une autre sûre réplique, comme des œuvres de l'époque de l'empereur Hadrien. Ainsi, le nom de Vitellius est hors de cause et, selon toute vraisemblance,

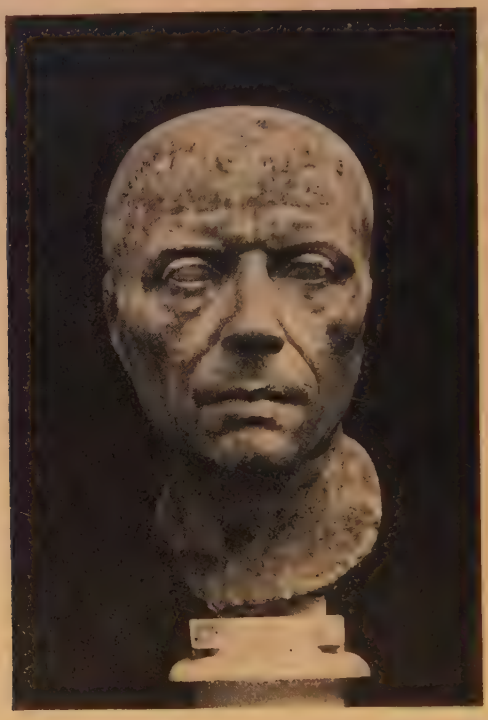


Fig. 2.

il s'agit d'un personnage de la cour d'Hadrien, d'autant plus que son visage gras se retrouve dans plusieurs des reliefs de l'arc de Constantin, enlevés sans doute à un monument quelconque de cette époque. Dans une chasse au sanglier, outre l'empereur, Antinoüs et lui sont les seules personnes représentées, ce qui prouve qu'il a dû être un personnage important, bien que nous ne puissions encore lui donner un nom. Obèse, il l'est évidemment, cependant il y a plus de

caractère dans son visage que nous n'oserions en attribuer à l'incapable Vitellius.

Nous arrivons aux « visages » sans noms de la Glyptothèque Ny Carlsberg, et nous commençons par la tête d'un vieil homme maladif, aux petits yeux mélancoliques et à la bouche

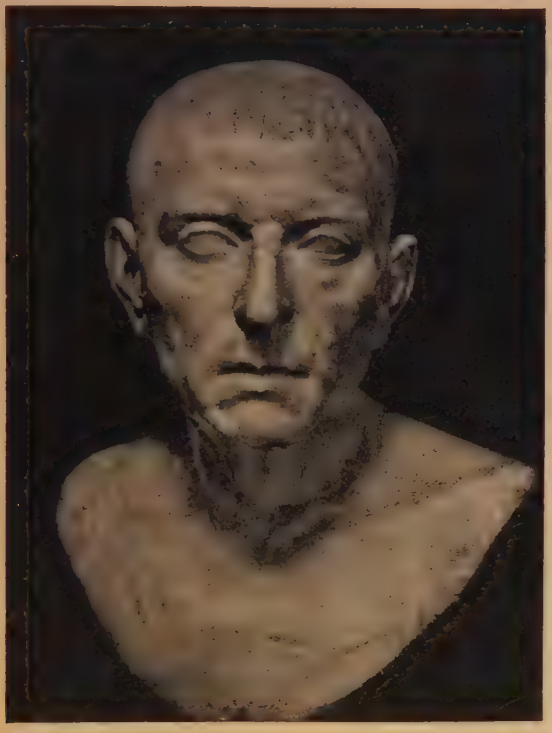


Fig. 3.

douloureusement contractée, n° 571 (fig. 2). L'exécution du cou montre que la tête devait surmonter une statue. Le même personnage est représenté dans un buste des Offices à Florence, et la façon même dont le bas du buste est découpé permet d'en fixer la date au commencement de l'Empire (fig. 3)[1].

1. Hekler, *Bildniskunst*, 146 a; Arndt-Bruckmann, 299-300; Bernoulli, *Röm. Ikon.*, I, 273 ss.

Un troisième portrait du même se trouve à Naples, un quatrième, avec la bouche légèrement ouverte, au musée Torlonia de Rome [1], et, il y a quelques années, j'ai reçu de Mrs. Zelia Nuttall, à Mexico, la photographie d'une tête de marbre, acquise par elle en Espagne, offrant une telle res-

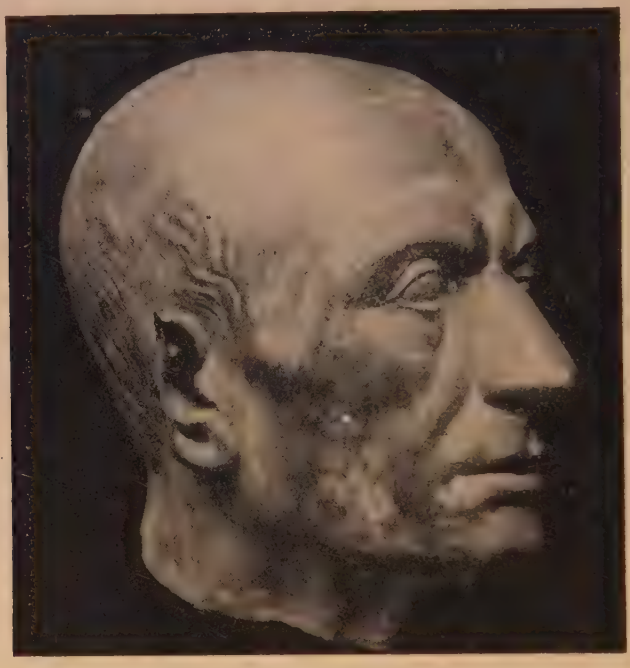


Fig. 4.

semblance avec les précédentes qu'il y aurait lieu d'hésiter, si la calvitie plus avancée et la puissance du regard ne s'opposaient à une telle identification (fig. 4).

Un portrait apparenté à ce type est la tête de Corbulon dont le Louvre seul possède deux exemplaires (fig. 5) [2]. Cependant, c'est au Musée Capitolin [3] que se trouve le meil-

1. Museo Torlonia, Pl., XXXIV, 135.
2. Photo Giraudon, 1349; Arndt-Bruckmann, 290.
3. Arndt-Bruckmann, 296-297; Bernoulli, I, 271 et pl. XXIII; Helbig, *Führer*[3], 826.

leur portrait de Corbulon. Cn. Domitius Corbulon était le père de Domitia Longina, femme de Domitien, et il occupait, sous les empereurs Claude et Néron, la même situation qu'Agrippa sous le règne d'Auguste, pour avoir remporté de grandes victoires sur les Germains et sur les Parthes. Il

Fig. 5.

aurait facilement pu être proclamé empereur; pour cette raison, Néron le fit appeler près de lui à Corinthe, en l'année 67, et lui ordonna de se donner la mort. Mais par la suite il eut sa revanche, car sa fille Domitia fut hautement vénérée par les successeurs de Domitien et, après sa mort, on lui éleva à Gabies un temple commémoratif qui fut retrouvé en 1792. Dans ce temple se trouvaient un buste et une statue de Corbulon, de sorte que la dénomination est absolument certaine.

Corbulon est plus chevelu que l'homme maladif dont les traits rappellent les siens, et son visage est plus dur et plus énergique. Seulement dans une réplique à Leningrad (fig. 6), où la tête est rattachée à un buste moderne, les traits de Corbulon sont à la fois plus grossiers et plus mous. Une belle tête d'homme à Boston a porté pendant longtemps, mais à

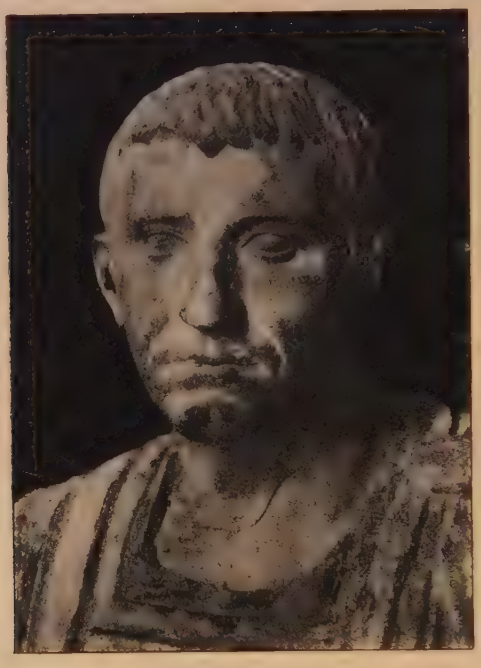


Fig. 6.

tort comme on l'a reconnu maintenant, le nom de Corbulon[1]. Il est inadmissible de vouloir le retrouver dans un buste de Toulouse qui représente un Romain d'une énergie tout à fait rare dans l'expression[2].

Le portrait de Corbulon ne peut servir qu'à fixer l'époque et le milieu, mais il ne nous aide pas à une désignation plus

1. Caskey, *Catalogue of Greek and Roman sculpture in Boston*, 199, n° 115.
2. Espérandieu, *Recueil*, II, p. 73.

exacte de « l'homme malade » des Offices et de la Glyptothèque. Bien que notre type reste ainsi provisoirement anonyme, il a eu néanmoins une plus grande importance que de nombreux portraits romains bien connus. Jusqu'à ces temps derniers le buste des Offices (fig. 3) fut considéré comme un portrait de Cicéron et, pour cette raison, copié et repro-

Fig. 7.

duit par les faussaires à de nombreux exemplaires. Même dans la collection Gustav Philipsen, à Copenhague, se trouvait un buste faux, exécuté d'après le portrait des Offices. Celui-ci appartient au plus ancien groupe d'antiques du musée et s'est vraisemblablement déjà trouvé dans la possession de la famille des Médicis. Il a sans doute reçu le nom de Cicéron à cause d'une petite verrue sur la joue droite, car, par une fausse interprétation d'un passage de Plutarque disant que le nom de la famille était dû à une verrue en forme de pois

(cicer) sur le nez du grand-père, on avait pensé que c'était Cicéron lui-même qui avait une verrue au visage. Studniczka va encore plus loin et prétend que le buste de Niccolo da Uzzano par Donatello, au Bargello à Florence, est un portrait de Cicéron, fait d'après le buste antique. Mais cet article très scientifique est fort peu convaincant [1].

A peu près contemporain de « l'homme malade » est le buste n° 655 de la Glyptothèque (fig. 7) [2], qui d'abord fut nommé Agrippa par Helbig et Carl Jacobsen et plus tard reçut le même nom qu'un portrait en buste du Louvre, à savoir Galba (fig. 8) [3]. Le seul portrait de Galba tout à fait authentique, et concordant avec les effigies monétaires, est une tête en bronze fort endommagée du Musée de Naples [4], et elle n'offre pas la plus lointaine ressemblance avec le type Ny Carlsberg-Louvre. Le prétendu Galba du Musée du Capitole est entièrement remanié [5], et ce même nom, pour un portrait républicain du type de masque mortuaire au Musée National de Stockholm, ne repose sur rien [6].

Mais si le type n° 655 n'est pas Galba, c'est en tout cas une personnalité connue, dont on possède aussi un troisième portrait, peut-être falsifié, au Museo Torlonia (Pl. XXXVI, n° 142). Pour la désignation de la date, le buste de la Glyptothèque est plus important que celui du Louvre, dans lequel seule la tête est antique et, par des surfaces de jonction, raccordée au cou d'un buste drapé moderne. Dans le buste de la Glyptothèque, la forme entière du buste est antique, de sorte que cela nous permet de fixer la date de ce rude vieux seigneur au règne d'Auguste ou de Tibère. D'autres portraits apparentés au point de vue physiognomique se trouvent dans plusieurs musées [7]; tous semblent représenter

1. *Festschrift für H. Wœlfflin*, p. 135.
2. Arndt-Bruckmann, 8-9.
3. Bernoulli, *Röm. Ikon.*, II, 2, 3.
4. Bernoulli, *l. c.*, pl. I; *Guida* Ruesch, n° 963.
5. Stuart Jones, *Museo Capitolino*, pl. 49, n° 18 (p. 192).
6. H. Brising, *Antik Konst i National Museum*, pl. LI.
7. New-York, Gisela Richter, *Handbook of the classical collection* (1927), 287, fig. 202; Vatican, Amelung, *Vat. Kat.*, I, pl. VIII, n° 49 (p. 69); Pet

de vieux fonctionnaires consciencieux, tels que l'administration impériale les formait. On peut se figurer sous le même aspect que notre « Galba » le vieux père de Vespasien en l'honneur duquel des villes de province élevèrent des statues avec l'inscription : le bon douanier[1]. L'époque convient

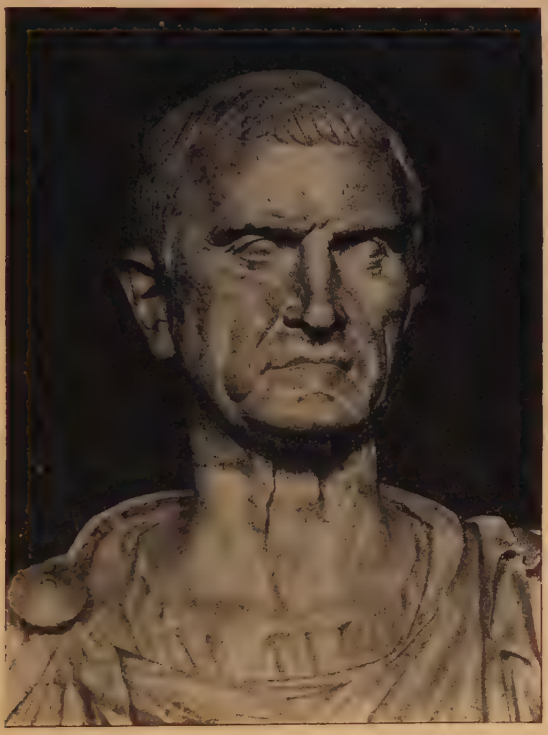


Fig. 8.

assez bien, mais ce qui suit va démontrer que ce ne peut pas être lui, mais plutôt un homme de la famille des Pisons.

Le portrait suivant de notre catégorie est la tête de la Glyptothèque nº 599 (fig. 9)[2]. Le cou et le nez ont été res-

worth House, M. Wyndham, *Catalogue of the Leconfield Collection*, pl. LXXV.

1. Suétone, *Vespasien I.*
2. Arndt-Bruckmann, 849-850.

taurés en marbre et quelques parties des oreilles en plâtre; les cheveux présentent des vestiges de couleur rouge. Helbig lui donnait en son temps le nom de Cassius et croyait se trouver en présence d'une image du meurtrier de César. La cause en est que la tête avait été trouvée à Rome dans un prétendu tombeau des Licinii, qui contenait quelques por-

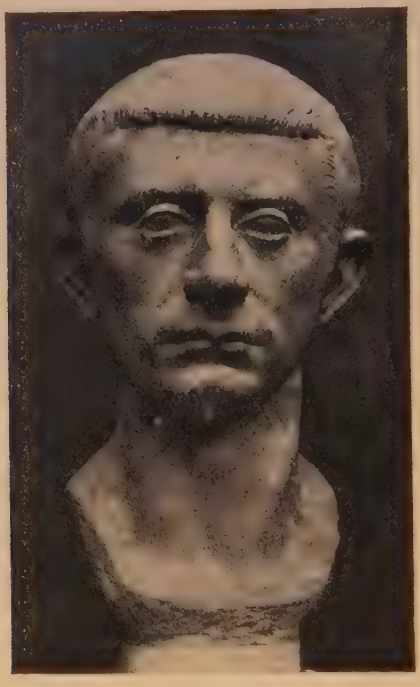


Fig. 9.

traits de Romains célèbres et, d'après l'opinion de Helbig, de Brutus et de sa famille. A l'occasion de cette curieuse trouvaille funéraire, dans une lettre du 20 août 1887, Helbig écrit à Carl Jacobsen ce qui suit :

« Il y a environ deux ans, on découvrait, près de la porte Salaria, sur le terrain à bâtir qui appartient à la Banque Générale, le tombeau des Licinii, tombeau de famille composé de trois chambres communiquant entre elles. La plus

grande partie du contenu fut volée au cours de fouilles nocturnes faites par des maçons. Arrivèrent seulement dans la possession de la banque les cippes dressés au-dessus du tombeau et les sarcophages de la troisième chambre. Ce qui fut détourné et mis en vente a été acquis par le comte Michel Tyszkiewicz. Je vous donne un court aperçu de ces objets. La première chambre du tombeau des Licinii était formée comme un tablinum transporté de la demeure au tombeau, et les masques de cire des ancêtres copiés en marbre. Les têtes de marbre se trouvaient ici sous de petits frontons de marbre, supportés par de minces colonnes, et placés le long des murailles. Dans cette première chambre se trouvaient :

1. Pompée (n° 597 actuel de la Glyptothèque):
2. Le jeune Brutus (601) [1] ;
3. Agrippa (655; voir ci-dessus fig. 7);
4. Livia (614);
5. Antonia Domitii Ahenobarbi (605);
6. Antonia Drusi Majoris (606);
7. Agrippina Germanici (630);
8. Agrippina Claudii (635).

Portrait inconnu de la même chambre :

9. Buste de jeune garçon du type des Julii (631).

En outre, trois têtes de femmes ressemblent d'une manière frappante au jeune Brutus, savoir :

10. Matrone, peut-être Servilia, mère de Brutus (602);

11-12. Deux jeunes filles, peut-être les sœurs de Brutus (603-604).

Comme toutes ces personnalités sûrement connues appartiennent à la famille des Licinii, on ose supposer qu'il en est de même pour les autres et par là le cercle est nettement limité.

Portraits de la deuxième chambre :

13. Antonin le Pieux jeune (695);
14. Annius Verus (705);
15. Manlia Scantilla (717).

1. Les numéros entre parenthèses sont ceux du catalogue de la Glyptothèque Ny Carlsberg et peuvent se contrôler à l'aide des « Billedtavler ».

Je n'ai pas encore eu l'occasion de rechercher pourquoi ces portraits étaient placés dans le tombeau des Licinii. Les recherches sont très difficiles parce que, à partir de la fin de la dynastie Julienne, l'histoire de la famille se perd dans l'obscurité.

Du reste, je ne considère pas comme impossible que plusieurs portraits encore de ces deux chambres ne se tiennent cachés dans Rome, jusqu'à ce que l'oubli se soit fait sur l'affaire. »

Dans une lettre du 1er décembre 1887 à Carl Jacobsen, Helbig poursuit au sujet des mêmes fouilles :

« Voici ce que je sais maintenant de la trouvaille. Le marchand d'antiquités Eliseo Borghi (sur la Piazza Barberini) apporta d'abord à Tyszkiewicz Brutus et les trois femmes qui lui ressemblent. Il ne faisait alors aucun mystère sur leur provenance du tombeau des Licinii, peut-être parce qu'il n'était pas au courant de la situation au point de vue légal. Je me rendis sur le lieu des fouilles et là je vis une quantité de fragments de petites colonnes et de fronton épars tout autour, fragments qui ne pouvaient provenir que des petits monuments en forme de temples, comme ceux sous lesquels, par exemple, se trouvaient les bustes des Haterii [1]. Comme ces fragments avaient été trouvés dans la première chambre, j'en tirai la conclusion que cette chambre formait en quelque sorte un tablinum dans lequel des masques d'ancêtres, non de cire, mais de marbre, étaient exposés. Peu après, le scandale menaçait d'éclater; le directeur de la banque avait été averti que plusieurs des cippes érigés à l'intérieur et autour du tombeau avaient été enlevés à la faveur de la nuit et du brouillard. Les ouvriers les avaient vendus à Tyszkiewicz et le priaient à hauts cris de les leur rendre. Tyszkiewicz y consentit, et maintenant les cippes ont été livrés à M. Mancini. Après cette aventure, Borghi devint plus réservé. Lui et un autre marchand d'art, duquel je me suis engagé sur l'honneur à taire le

1. Cf. Hekler, *Bildniskunst*, 225 a et 237 a.

nom, apportèrent les autres bustes à Tyszkiewicz. Tous deux, sous le sceau du secret, m'ont avoué avoir acquis les bustes des ouvriers qui avaient travaillé à la construction près de laquelle le tombeau des Licinii fut trouvé. Un contremaître de ma connaissance était occupé à ces travaux; je le priai de questionner ses ouvriers sur l'affaire. Il formula ainsi le résultat de ses investigations : *che molti busti siano stati trovati nella prima, tre nella seconda camera.* Je lui donnai ensuite des esquisses des trois bustes qui se distinguent de l'ensemble des autres et le priai de s'enquérir pour savoir si peut-être ces bustes avaient été trouvés dans la deuxième chambre. La réponse fut affirmative. »

Voilà les communications de Helbig. On conçoit combien il est difficile de bâtir quelque chose de certain sur un récit qui repose sur les dires d'ouvriers ayant pris part à des fouilles secrètes, et à cela s'ajoute la propre légèreté de Helbig dans l'appellation des bustes et des têtes trouvés A l'exception de Pompée et de Livie (597 et 614), tous les autres noms sont faux ou ne reposent sur rien de solide. Le prétendu Agrippa (655) est, comme nous l'avons vu (fig. 7), un homme célèbre, mais inconnu pour nous. De tous les autres qui sont énumérés, il n'existe aucune réplique, de sorte qu'il n'y a pas le plus faible motif de croire que ce sont des célébrités et non d'ordinaires portraits privés, comme on en connaît des milliers par d'autres trouvailles funéraires. Un comique spécial s'attache à la dénomination du n° 602 (fig. 10) [1] interprété comme Servilia, la mère de Brutus. Ainsi cette brave vieille poule couveuse, aux cheveux tirés qui ont l'air d'avoir été peignés au râteau, serait cette Servilia que César, connaisseur de femmes et homme de plaisir, aimait tant qu'il lui offrit une perle d'une valeur de 6 millions de sesterces et lui permit, en tant que première femme de Rome, de jouer un rôle politique important [2]! C'était évidem-

1. Arndt-Bruckmann, 61-62; Hekler, 208 a et p. XXXIII; Steininger, *Weibliche Haartrachten*, 16; G. Lippold, *Antike Sculpturen der Ny Carlsberg Glyptothek*, p. 30 et fig. 38.

2. Cicéron, *Ad Atticum*, XV, 11.

ment une sœur du sévère Caton, mais elle n'en écrivait pas moins d'inconvenantes lettres à César [1], et une de ses filles semble aussi avoir été légère, car Cicéron mentionne [2] qu'un don Juan de l'époque se promenait partout avec son por-

Fig. 10.

trait, ainsi qu'avec les portraits (imagunculæ) de quatre autres matrones, dans ses bagages.

L'incertitude de la relation sur cette ancienne trouvaille s'étend jusqu'au nom du tombeau lui-même. Les autels funéraires (les cippes) de ce tombeau furent, comme il est mentionné plus haut, rendus par le comte Tyszkiewicz; ils

1. Plutarque, *Brutus*, 5.
2. Cicéron, *Ad Atticum*, VI, 1

sont connus et publiés [1]. Ils montrent que ce n'est pas la famille des Licinii qui est enterrée là, mais, en majorité, des membres de la famille des Pisons; de plus, on voit que de nombreux fragments d'architecture n'ont pas été trouvés dans les chambres du tombeau, mais dans un dépôt qu'un sculpteur marbrier avait rassemblé en cet endroit au XVIII[e] siècle. Personne ne peut savoir si quelques-uns des bustes, peut-être même les deux qu'on appelle Pompée et Livie, ne proviennent pas aussi de ce dépôt et n'ont donc ainsi pas le moindre rapport avec le tombeau. D'autre part, il est tout à fait certain que la famille des Pisons était alliée à nombre des familles romaines les plus distinguées, comme le dit expressément Tacite [2] de Caius Pison, à propos de la conspiration de celui-ci contre Néron : *multas insignesque familias paterna nobilitate complexus*. Au sujet de la description chez Tacite [3] des funérailles de la femme de Cassius : « Vingt images des plus célèbres familles furent portées devant le cortège », Helbig pensait qu'un tombeau de la famille des Licinii, conçu comme un Panthéon de célébrités romaines, n'est pas inadmissible [4]. Pompée est incontestablement apparenté aux Pisons et aux Licinii [5]. Par contre, il est impossible de placer Livia dans le tableau généalogique.

Une série de Pisons non seulement de l'époque julio-claudienne, mais aussi des règnes de Trajan et d'Adrien, sont nommés dans les inscriptions des cippes. Donc, pendant tout ce temps le tombeau a été employé. Quant aux bustes de la deuxième chambre, qui d'après leur style appartiennent à la dernière moitié du II[e] siècle après J.-C., il est difficile de décider s'ils représentent ou non des membres de la famille. Du grand emplacement funéraire placé sous la Vigna Codini, près de la Via Appia, on connaît un emploi semblable de

1. *Bollettino communale*, XIII, 1885, p. 101 ; *Notizie degli Scavi*, 1885, p. 528 ; Altmann, *Römische Grabaltäre*, 36 et suiv.
2. *Annales*, XV, 48.
3. *Annales*, III, 76.
4. Cf. *Ephemeris epigraphica*, I, 1872, p. 146.
5. *Prosopogr. Imperii Romani*, III, p. 185.

longue durée pour les trois grands columbaria qui composent le lieu de sépulture; mais ici il y a cette différence que, tandis que l'emploi du tombeau était paisible et continu jusqu'au commencement du IIe siècle, une nouvelle situation se produisit comme en beaucoup d'autres tombeaux, sous le règne des Antonins, situation qui s'aggrava au IIIe siècle et à la suite de laquelle quelques-uns des vieux tombeaux furent expropriés et employés de nouveau [1]. Quelque chose de semblable pourrait s'être produit pour le tombeau des Pisons. Mais naturellement on peut aussi penser qu'une chambre sépulcrale entièrement nouvelle a été ajoutée aux deux plus anciennes.

Il est aussi vraisemblable que le nº 655 de la Glyptothèque (fig. 7), avec une égale inconséquence nommé Agrippa ou Galba, mais qui certainement représente un homme célèbre, appartient à la famille des Pisons; il en est de même pour « Cassius » nº 599 (fig. 9), qui évidemment n'est pas nommé dans la première liste d'Helbig, mais qui certainement plus tard a été reconnu comme provenant du tombeau des Pisons. Le nom de Cassius est naturellement dû à la présence supposée de Brutus et de sa famille dans le tombeau, mais le style de la tête indique une époque postérieure, plutôt celle du règne de Claude, ainsi qu'un portrait apparenté du musée du Capitole, buste qui par sa forme est de l'époque qui suivit le règne d'Auguste [2]. Maintenant il n'y aurait rien d'impossible à imaginer que, pendant la période impériale, un Romain aux idées républicaines ait fait exécuter des portraits de Brutus et de Cassius, qui avaient une « bonne presse » même chez le pusillanime écrivain de la cour de Tibère, Velleius Paterculus [3]. Mais cet échafaudage, tout bien considéré, manque de base.

Par contre, « Cassius » semble avoir vraiment été, lui aussi, un homme célèbre. Deux fois, à des années d'intervalle et des intervalles d'oubli, j'ai retrouvé ses traits curieux sur

1. G. Lugli, *La Zona archeo ogica di Romani*, p. 305 et suiv.
2. Arndt-Bruckmann, 847-848.
3. II, 72, 2.

un camée du commencement de l'Empire (fig. 11)[1]. Une comparaison avec le profil du côté droit de la tête de la Glyptothèque (fig. 12) montre naturellement plus de détails dans la tête de marbre, mais offre une indéniable ressemblance dans le contour de la chevelure, la forme de la bouche et certaines particularités d'aspect dans le bas du visage. Il faut essayer d'oublier le lourd nez restauré.

Fig. 11.

Parmi les cippes recueillis dans le tombeau des Pisons il y en a deux qui portent des épitaphes sur des hommes célèbres de la famille. L'un d'entre eux est Lucius Calpurnius Piso Frugi Licinianus, qui fut adopté par l'empereur Galba et tué avec lui en l'année 69, âgé seulement de 31 ans. Il ne peut concorder en style et en âge avec notre « Cassius ». L'autre est Marcus Licinius Crassus Frugi, prætor urbanus en 24 après J.-C., consul en 27, et qui était si cher à l'empereur Claude qu'on le vit, dans un costume brodé de palmes[2], sur un cheval orné de médailles, à côté du char de l'empereur pendant le triomphe de celui-ci à l'occasion de la victoire britannique, et que l'empereur donna à son fils, qui portait le fier nom de Cneius Pompeius Magnus, sa fille Antonia en mariage. Le nom du fils est motivé par ce fait que la mère, Scribonia, était en réalité parente du grand Pompée[3], et ceci peut aussi expliquer la trouvaille du buste de Pompée (n° 597) dans le tombeau. Le père et le fils eurent du reste tous deux un triste destin, ils tombèrent en disgrâce auprès de l'empereur et furent tués dans l'année 47. Dans son traité satirique, après la mort de Claude[4], Sénèque s'exprime ainsi au sujet du père : *tam fatuum ut etiam regnare posset*, et plus loin : *Claudio tam similem quam ovo ovum* (il était tellement stupide que lui aussi pouvait être appelé à régner[5], et Claude lui ressemblait comme un œuf ressemble à un autre

1. Furtwängler, *Gemmen*, I, pl. XLVII, n° 30.
2. Suétone, *Claude*, 17; *Prosopographia Imp. Rom.*, II, p. 276.
3. *Prosopographia Imp. Rom.*, III, p. 185.
4. *Ludus de morte Claudii*, 11, 2 et 5.
5. Cf. *Ludus*, 6, 1.

œuf). En effet « Cassius » montre la même empreinte de niaiserie que les images de Claude lui-même, et, si on conçoit sa ressemblance à l'empereur plutôt au point de vue moral que physique, les mots conviennent admirablement à

Fig. 12.

ce visage nigaud et dégénéré, dont le règne de Claude comme indication de date ne peut être mis en doute.

Nous arrivons maintenant à un portrait qui ne peut, avec la même certitude que les précédents, être désigné comme visage connu; c'est la tête nº 658 de la Glyptothèque (fig. 13)[1].

1. Crowfoot, *Journ. of Hell. stud.*, XX, 1900, p. 35 et pl. III; Hekler; *Bildniskunst*, 221; Lippold, *Röm. Mitth.*, XXXIII, 1918, p. 28, note 3; F. Poulsen, *Ikonographische Miscellen*, p. 70.

La pointe du nez, ainsi qu'une partie du menton et du cou, sont restaurées en plâtre. Quelques boucles et des parties d'oreilles sont brisées. La tête a été fendue et semble avoir été arrachée violemment d'une statue. L'absence de barbe

Fig. 13.

et la manière délicate dont la forme est traitée ont conduit plusieurs savants à dater la tête de l'époque flavienne, mais la facture raffinée des boucles du front, leur disposition et la surface polie comme une porcelaine confirment l'indication de l'époque hadrienne comme date. L'absence de barbe est une mode du passé que beaucoup conservèrent pendant le règne d'Hadrien, malgré la courte barbe entière de l'empereur. Il en est encore de même à l'époque des Antonins,

ainsi que le montre une magnifique tête de Boston [1]. Une comparaison avec des portraits certains de l'époque d'Adrien des Offices [2] et du Vatican [3] prouve la justesse de cette datation; dans ce dernier musée se trouve aussi une série de bustes apparentés, de l'époque Trajane, qui nous expliquent la tradition, dans le traitement de la forme, représentée par la tête de la Glyptothèque [4].

La tête a été trouvée près de Pozzuoli et a toujours fait partie des plus beaux portraits romains de la Glyptothèque. C'est un visage distingué, l'image d'un viveur orgueilleux et égoïste; le traitement de la forme montre une délicatesse, avec un certain *staccato* dans l'exécution, qui convient à l'âge d'argent de Rome et évoque le style de Tacite. D'un grand effet sont les rides profondes qui, du coin interne de l'œil, courent obliquement sur les joues, et les lignes qui leur sont parallèles, partant des narines et des commissures des lèvres. A tout cela s'ajoute le merveilleux modelé de la lèvre supérieure, dont le fort gonflement du milieu est souligné par le dur pli de la lèvre inférieure. La ride transversale du front, ainsi que les hachures des sourcils, concourent à l'impression de l'ensemble.

Je ne connais aucune réplique de cette tête, mais à Holkham Hall, en Angleterre, j'ai trouvé un buste d'un homme aux cheveux courts, de la même époque et du même âge, qui manifestement doit représenter un frère ou un autre proche parent (fig. 14) [5]. Ce « frère » est plus ridé, mais autrement il lui ressemble trait pour trait. Ce que j'ignorais alors, c'est qu'il existe une réplique du buste de Holkham, qui autrefois se trouvait dans le commerce et fut aussi offerte à Carl Jacobsen, sans résultat, malheureusement (fig. 15). Le professeur Arndt m'avait fait savoir que ce superbe buste pro-

1. Hekler, 229.
2. Arndt-Bruckmann, 781-784.
3. Amelung, *Vat. Kat.*, II, pl. LXXI, n° 360 (p. 550).
4. Amelung, I, pl. LXXIII, n° 560 (p. 684); pl. XIV, n° 88 (p. 103) et pl. XXXV, n° 27 (p 332).
5. Fr. Poulsen, *Greek and Roman portraits in English country houses*, n° 64.

vient de Mallorque, probablement de la collection Despuig, et que pendant de nombreuses années ensuite il avait été dans un atelier de Paris chez le sculpteur portugais Roselló; mais bien que j'aie entrepris d'actives recherches dans le quartier et dans l'atelier même, je n'ai réussi à retrouver

Fig. 11.

ni le sculpteur, ni le buste. Ainsi que dans le portrait de Holkham, dans la forme de ce buste la hauteur est typique pour l'époque adrienne, et non flavienne, ni trajane. Dans le buste de Roselló se montre de plus un signe caractéristique, les pupilles creusées, qui ne font leur apparition qu'au temps d'Adrien pour devenir communes dans la période suivante.

Est-ce bien aussi le même homme que représente le buste

de Holkham ? Le visage plus plein, le menton plus puissant pourraient protester contre cette hypothèse, mais de tels écarts sont connus aussi dans des portraits différents d'un même homme. Si on ne trouve pas la ressemblance suffi-

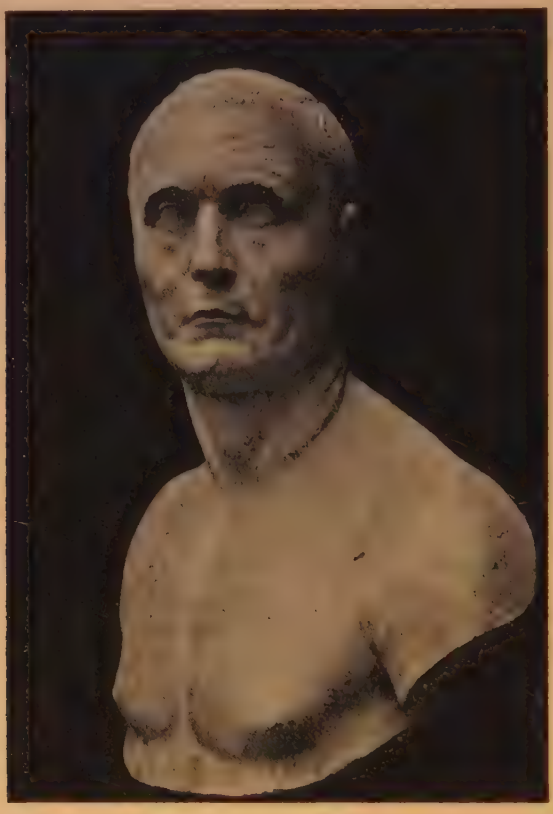


Fig. 15.

sante, il pourrait s'agir d'un troisième frère, et peut-être apprendrons-nous un jour quelle est la famille distinguée — famille de sénateur, imaginerait-on volontiers — à laquelle cet intéressant groupe de portraits appartient.

Nous nous trouvons sur un terrain plus solide en nous tournant vers la petite et amusante tête de femme, le n° 694

de la Glyptothèque (fig. 16), acquise autrefois d'une collection napolitaine avec la tête de Démosthène nº 436, placée alors sur un horrible buste moderne. Cette tête de femme, dont la pointe du nez a été restaurée, est curieuse pour n'avoir pas les pupilles creusées bien que, ainsi qu'en témoigne la

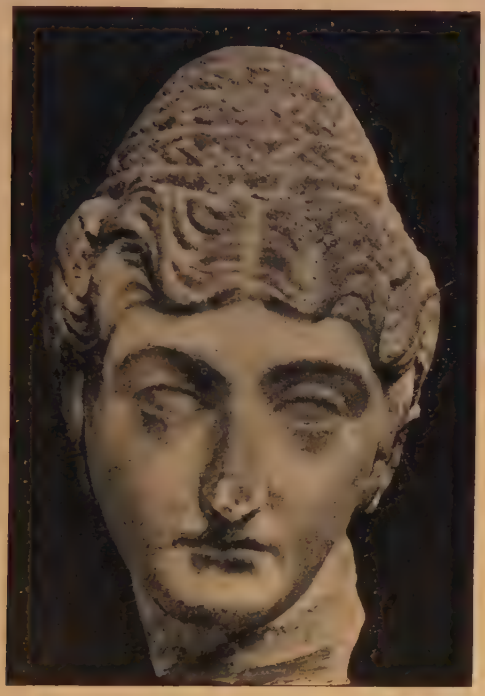


Fig. 16.

coiffure, elle appartienne à l'époque de Faustine l'Aînée, la femme d'Antonin le Pieux. La tête a été désignée par Carl Jacobsen comme un portrait de Faustine l'Aînée et une certaine ressemblance, en effet, n'est pas douteuse. Cependant il y a aussi un assez grand nombre de dissemblances, notamment dans la direction oblique des yeux, dans les sourcils hautement arqués, dans les lourdes paupières donnant dans l'ensemble au visage un caractère presque japo-

nais. Aussi oserons-nous prétendre, avec certitude, que c'est une autre femme d'une beauté moins classique, mais plus piquante que Faustine. Nous reproduisons, pour pouvoir faire la comparaison, le buste colossal de l'impératrice au Vatican (fig. 17) [1] dans lequel seule la tête est ancienne. On voit que les divergences ne se limitent pas à la région des

Fig. 17.

yeux, mais qu'aussi la bouche et le bas du visage sont entièrement différents dans les deux portraits. La tête de femme de la Glyptothèque nº 694 (fig. 16) ne saurait non plus représenter Faustine jeune, car il se trouve aussi des portraits de jeunesse de l'impératrice montrant une tout autre coiffure et un visage tout différent [2].

1. Hekler, 283 b.

2. R. Delbrück, *Bildnisse römischer Kaiser*, pl. XXI; Bernoulli, *Röm. Ikon.*, II, 2, pl. XLVII (p. 153, nº 7).

D'autre part, on connaît des répliques du n° 694 : d'abord un portrait de femme du même âge, moins bien exécuté, au musée de Hanovre (fig. 18)[1]. Les sourcils arrondis, les lignes de la bouche et l'expression sont les mêmes et les dissemblances (pupilles plus grandes, menton un peu plus large)

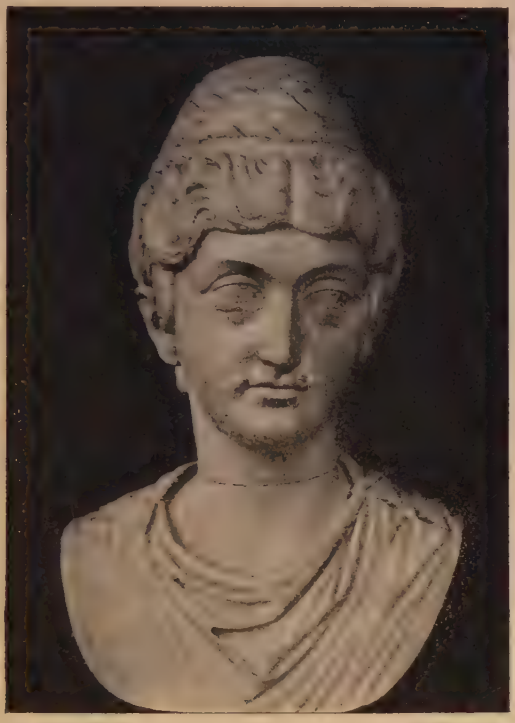


Fig. 18.

ne sont pas essentielles. Une comparaison avec l'impératrice Faustine montre que les têtes de Copenhague et de Hanovre concordent et ne peuvent d'aucune manière s'identifier avec les traits de l'impératrice.

En outre, on reconnaît la même femme plus âgée dans

1. Carl Küthmann, *Katalog* (1914), n° 32.

un buste de Madrid (fig. 19)[1]. Elle a beaucoup épaissi et son expression a pris de l'assurance; le piquant « japonais » s'est évaporé avec les années, et on voit maintenant plus nettement combien, en ce qui concerne la beauté, elle est

Fig. 19.

inférieure à l'impératrice Faustine. Comme degré intermédiaire entre les portraits de la jeune femme et celui de Madrid je compte un buste des Offices, dans lequel la tête seule est antique (fig. 20)[2]. Il est généralement appelé Faustine

1. Arndt-Bruckmann, 758.
2. Photo Alinari, 1229.

l'Aînée, mais c'est indubitablement « l'autre », beaucoup moins charmant.

La ressemblance qu'on a voulu trouver avec Faustine l'Aînée n'est pas plus grande ici que dans d'autres portraits

Fig. 20.

contemporains. Le seul fait solide est simplement qu'elle est contemporaine de l'impératrice, ce qu'atteste la coiffure, et que c'est un visage célèbre puisqu'il s'en trouve des reproductions jusqu'en Espagne. Tous ces indices conduisent nos recherches dans la maison impériale même; car seules les femmes de la Cour jouissaient d'une réputation aussi étendue, et ici il n'y en a qu'une qui puisse entrer en considération :

c'est la mère de l'empereur Marc-Aurèle qui, par une faute dans la *Vie de Marc-Aurèle* de Julius Capitolinus, s'appelle Domitia Calvisia, mais dont le véritable nom était Domitia Lucilla, connu par de nombreux cachets imprimés sur les tuiles des fabriques de l'opulente famille des Domitii. Elle ne vécut pas assez pour voir son fils devenir empereur, car

Fig 21.

elle mourut probablement peu avant 160, mais Faustine l'Aînée étant morte déjà en 141, Domitia Lucilla, elle-même veuve dès 130, pendant près de vingt ans, sous le règne de l'empereur Antonin le Pieux et à titre de mère de l'héritier adoptif du trône, a été la femme la plus distinguée de la cour impériale [1]. Que son fils Marc, dans ses *Pensées* (13), la loue et vante sa piété, sa bienfaisance et la modestie de

1. Pauly-Wissowa, s. v. *Domitius*, p. 1518, n° 105, et s. v. *Annius*, p. 2289, table généalogique.

sa vie ne signifie pas grand'chose, car l'aimable empereur ne dit en somme que du bien de son entourage; mais sa situation de premier plan est suffisante pour expliquer que nous ayons des portraits d'elle à des âges divers.

La dernière pièce du groupe des célébrités dont les noms sont inconnus, est une tête colossale (43 cm. de haut), exé-

Fig. 22.

cutée pour être adaptée à une statue, nº 774 de la Glyptothèque (fig. 21)[1]. Acquise à Rome, elle a le bout du nez et les oreilles restaurés en plâtre, et elle présente une surface quelque peu effritée et tachée. Dans les catalogues de Carl Jacobsen la tête figurait sous le nom de Constantin le Grand, mais à tort comme le prouve une comparaison avec de grandes images de ce dernier. Par contre, au sujet de la date, Carl Jacobsen avait raison, et il n'était pas juste de

1. Arndt-Bruckmann, 560.

l'abandonner à cause de la ressemblance dans la construction de la tête et dans la disposition des cheveux et de la barbe avec Maximinus Thrax (fig. 22), en faveur d'une date antérieure : 230-240 environ après J.-C. Le modelé des paupières, le forage des pupilles, le contour grossier de la chevelure et

Fig. 23.

les boucles de la barbe sont des détails connus par des portraits d'environ 300 après J.-C. [1]

Notre Romain inconnu a donc son propre et curieux visage d'oiseau, au front bas, étroit, droit, aux tempes creuses, aux profondes dépressions sous l'arcade sourcilière, aux sourcils légèrement hachés, aux grands yeux dont les pupilles sont profondément forées. La paupière inférieure est fortement creusée, et au-dessous la pommette s'accuse vigou-

1. M. P. l'Orange traitera du groupe entier dans un plus grand ouvrage Comp. provisoirement avec le buste du Musée Torlonia, pl. CLIX, nº 163

reusement. Il a de grandes joues, un mince nez crochu fortement creusé à la racine et de puissantes mâchoires. Malgré son cou de lourd géant, la grande tête allongée éveille néanmoins l'impression d'une tête d'oiseau. L'expression est inintelligente, pour ne pas dire quelque chose de pis.

Fig. 24.

A Berlin se trouve une réplique de cette tête (fig. 23)[1], qui, en meilleur état, montre la barbe des joues et du cou beaucoup plus visiblement que le portrait de la Glyptothèque. A Berlin la tête portait le nom de Maximinus Thrax, ce qui, comme il a été déjà dit, n'est pas exact. Il est, par contre, vraisemblable que cet homme, dont les particularités de visage peuvent évoquer Ildefonso de Greco à Illescas[2], est un des empereurs ou des Césars de l'empire démembré de Dioclétien, et M. l'Orange propose, en partie à cause de sa ressemblance avec Constantin le Grand, d'y voir le père de celui-ci, Constance Chlore. Dans ce cas le buste, trouvé en 1825 dans le cirque de Maxence et conservé au musée Torlonia, ne peut pas représenter Constance[3]. Il me semble n'y avoir accord avec aucun des quatre souverains de la colonne de porphyre à Venise[4], ni avec les effigies ordinaires des monnaies. Cependant, avec un peu de bonne volonté, on pourrait trouver quelque similitude avec certaines monnaies de Constance qui semblent le montrer comme un homme ayant une tête extraordinaire longue et au front bas, sur un cou énorme (fig. 24)[5]. Mais il pourrait y avoir de tout aussi bons motifs pour reconnaître cette curieuse tête dans

Fig. 25.

1. *Aus dem Berliner Museum, Kekulé gewidmet*, pl. III; L. Curtius, *Die antike Kunst*, p. 2, fig. 1.
2. Meier-Graefe, *Spanische Reise*, p. 117.
3. Bernoulli, *Röm. Ikon.*, II, 3, p. 200; *Museo Torlonia*, pl. CLIX, n° 611.
4. Delbrück, *Bildnisse röm. Kaiser*, pl. XXXIX.
5. M. Bernhardt, *Handbuch zur Münzkunde der römischen Kaiserzeit*, pl. XIX, n° 13.

certaines effigies monétaires d'Antioche de Maximin Daia (fig. 25)[1]. Toutefois, comme ce César mourut avant d'avoir accompli sa trentième année, il peut difficilement être représenté dans des têtes de marbre qui ont l'air d'être beaucoup plus âgées. Delbrück, comme on le sait, veut reconnaître Maximin dans le buste de porphyre d'Athribis[2]. Le seul fait certain est que nous avons en définitive deux portraits d'un homme célèbre, sans doute un empereur, et provisoirement nous pouvons fort bien le nommer Constance Chlore.

Frederik Poulsen.

1. J. Maurice, *Numismatique Constantinienne*, pl. VI, n° 10.
2. *Antike Portraits*, pl. LIV.

# LES PÉLÉIADES

Le plus ancien sanctuaire du peuple hellénique connu de nous est Dodone, en Épire : situé dans une vallée fertile entre les chaînes balkaniques, le Tcharakovista moderne [1], et voué au culte du dieu du ciel indo-européen, le grand Zeus lui-même. Le centre de ce culte était un chêne séculaire, sans doute dieu dendromorphe, au pied duquel une source fraîche jaillissait du sol, siège d'un oracle hydromantique [2]. L'image de Zeus, évidemment d'une époque plutôt moderne, — les temps archaïques ignoraient les images sculptées, — portait une couronne de feuilles de l'arbre sacré, comme on le voit dans les monnaies de l'Épire [3]. La situation du sanctuaire n'est nullement le résultat d'un accident fortuit. Cette vallée, en effet, se distingue par les orages qui s'y font entendre pendant toute la chaude saison et, dit-on, plus fréquemment que dans n'importe quelle partie du continent européen. Or Zeus était dieu du ciel et dieu du tonnerre; c'est en cette qualité de dieu du tonnerre et de dieu de la pluie qu'on l'adorait à Dodone [5]. D'autre part, le chêne est l'arbre du tonnerre par excellence, car on avait observé qu'il est frappé par la foudre beaucoup plus souvent que les autres arbres de la flore européenne [6].

1. Sir James G. Frazer, *Pausanias' Description of Greece*. Londres, 1898, II, 159.

2. Servius ad Verg., *Aen*, III, 466.

3. J. Overbeck, *Griechische Kunstmythologie*, II (Leipzig, 1878), p. 232 et suiv.; Fr. Lenormant, dans *Gazette archéologique*, III (1877), p. 95 et suiv.; L. R. Farnell, *The Cults of the Greek States*. Oxford, 1896-1909, I, 107 et suiv.

4. Auguste Mommsen, *Delphica*. Leipzig, 1878, p. 4 et suiv.; W. H. Roscher, *Die Gorgonen und Verwandtes*. Leipzig, 1879, p. 21 et 40.

5. B. Lorentz, *Die Taube im Altertume*, Progr. Wurzen, 1886, p. 25 et suiv.

6. Voir ma *Mythologie Universelle*. Paris, Payot, 1930, p. 43, et la biblio-

## I

Sans approfondir tous les aspects de ce culte archaïque [1], je me contenterai d'attirer l'attention de mes lecteurs sur une particularité qui n'a pas reçu jusqu'ici une explication vraiment satisfaisante : les colombes sacrées appelées πελειάδες. Le *locus classicus* est un passage suffisamment connu d'Hérodote [2] :

> Les prophétesses de Dodone, de leur côté, font ce récit : deux colombes noires s'étaient envolées de Thèbes d'Égypte, l'une en Libye, l'autre chez les Dodoniens; cette dernière se percha sur un chêne et, prenant une voix humaine, elle leur dit qu'il fallait en ce lieu établir un oracle de Zeus; le peuple comprit que ce message était divin; il fit donc aussitôt ce qu'il prescrivait.
>
> Selon moi, en outre, ces femmes (c'est-à-dire les prophétesses) ont été appelées par les Dodoniens colombes, parce qu'elles étaient barbares, et qu'on trouva leur langue semblable à celle des oiseaux.

Ce texte, on le voit, n'explique pas les étranges rapports de la colombe avec le dieu du chêne et du tonnerre. Aussi faut-il voir plus loin.

Dans le culte de Dodone, le dieu du ciel avait pour compagne une déesse, Dioné, sans doute ancienne Terre-Mère; elle était l'épouse de Zeus suivant les idées du ἱερὸς γ ος, longtemps avant Héra, c'est-à-dire, avant la migration des tribus helléniques dans la péninsule du sud [3]. D'autre part, Dioné est la mère d'Aphrodite, suivant un passage homérique [4], et les auteurs des temps hellénistiques, entre autres Théocrite [5], vont jusqu'à identifier Aphrodite et Dione. En raison

graphie à la page 52. Ajouter : Carl Bœtticher, *Der Baumkultus der Hellenen.* Berlin, 1856, p. 111 et suiv.; Pauly-Wissowa, *R.-E.*, III, 163.

1. *Ibid.*, IX, 1257 et suiv.; Frazer, *op. cit.*, II, 160; A. Bouché-Leclercq, *Histoire de la divination grecque dans l'antiquité*, II (Paris, 1880), p. 277-331.

2. *Hist.*, II, 55 et 57.

3. Frazer, *The Magic Art and the Evolution of Kings.* Londres, 1911, II, 189; Farnell, *op. cit.*, I, 39 et 41.

4. *Iliade*, V, 312 : Διὸς θυγάτηρ Ἀφροδίτη ; cf. *ibid.*, 370 ; Euripide, *Hel.* 1098 : Κόρη Διώνης Κύπρι.

5. VII, 116.

du rôle important de la colombe dans le culte d'Aphrodite, elle-même d'origine sémitique [1], on pourrait penser que les colombes de Dodone n'ont rien à voir avec le dieu du ciel, mais sont plutôt attachées à la figure de Dioné [2], grâce à des influences sémitiques très anciennes. C'est à peu près la conclusion que j'ai tirée dans ma *Mythologie Universelle* [3], quoique je n'ignorasse certainement pas les difficultés d'une pareille hypothèse.

C'est que nous ignorons toujours les vraies causes des rapports d'Aphrodite et de Dioné [4]. Il faut considérer la possibilité que c'est grâce aux colombes, communes aux deux déesses, qu'on a d'abord songé à les rapprocher l'une de l'autre. Enfin, nous ne savons absolument rien sur les influences sémitiques dans les montagnes de l'Épire, surtout dans la période reculée dont il s'agit; l'on ne conçoit certes pas comment et pourquoi les marchands phéniciens y auraient pénétré. Aussi vaut-il mieux séparer les colombes de Dodone de celles de la grande déesse sémitique, d'autant qu'elles se retrouvent dans le culte de Zeus à Thisbé, en Béotie, culte dont Dioné est absente [5]. Sans doute il s'agit, à Dodone comme à Thisbé, non pas de la colombe domestique, mais de la colombe sauvage, la même que celle de la fable de Jean de Capoue [6]. Ces colombes sauvages avaient leurs nids dans le chêne sacré, ce qui expliquerait, dans une certaine mesure, leur rôle dans le culte de Zeus, dieu du chêne.

D'un autre côté, on a déjà comparé à plusieurs reprises, dans l'antiquité comme dans les temps modernes, les colombes de Zeus avec le pic noir de Mars, comparaison d'autant plus correcte que l'arbre de Mars et du pic noir était sans doute le chêne [7]. A cela, il convient d'ajouter un autre parallèle

1. Farnell, *op. cit.*, II, 618 et suiv.; Lorentz, *op.* et *loc. cit.*
2. Lorentz, p. 31, qui ne partage pas d'ailleurs cette opinion.
3. Voir à la page 274; cf. Bouché-Leclercq, *op. cit.*, II, 293 et suiv.
4. Farnell, II, 621.
5. Schol. Stat., *Theb.*, VII, 261.
6. Lorentz, p. 8 et suiv.; O. Keller, *Die antike Tierwelt*, II (Leipzig, 1913), p. 123. Cf. L. Hervieux, *Les Fabulistes latins*, V (Paris, 1899), p. 336.
7. Dion. Hal., *Ant. Rom.*, I, 14, 41 : ἐν ταύτῃ (c.-à-d. Tisra) λέγεται

italien. Dans un passage virgilien, deux colombes conduisent le pieux Énée dans la sombre vallée où croît, sur un grand chêne, le rameau d'or, sans doute le gui [1]. Sir James G. Frazer, qui discute ces vers dans son style charmant et lumineux [2], se demande si c'est parce qu'on savait, dans l'antiquité [3], que ce sont surtout les colombes et les grives qui déposent les grains du gui sur l'écorce des arbres [4]. Peu de savants, je crois, seront disposés à voir la véritable base de cette tradition dans ce fait d'ordre d'histoire naturelle, forcément connu d'une minorité seulement. Au contraire, il doit y avoir des rapports entre la colombe et le chêne, comme nous venons de le constater à Dodone.

Pour en arriver à la raison de cette relation, il vaut la peine de nous arrêter à la comparaison établie par Denys d'Halicarnasse entre la colombe du Zeus dodonien et le pic noir de Mars. On ne peut s'empêcher de croire qu'une même cause explique le rôle des deux oiseaux dans le culte grec et l'italique. Le caractère du pic noir et son rôle dans la mythologie sont absolument clairs : c'est l'oiseau du tonnerre et du chêne par excellence. J'en ai apporté bon nombre d'exemples dans

χρηστήριον Ἄρεος γενέσθαι, πάνυ ἀρχαῖον. ὁ δὲ τρόπος αὐτοῦ παραπλήσιος ἦν ὡς φασι τῷ παρὰ Δωδωναίοις μυθολογουμένῳ ποτὲ γενέσθαι· πλὴν ὅσον ἐκεῖ μὲν ἐπὶ δρυὸς ἱερᾶς < πέλεια > καθεζομένη θεσπιῳδεῖν ἐλέγετο, παρὰ δὲ τοῖς Ἀβοριγίσι θεόπεμπτος ὄρνις, ὃν αὐτοὶ μὲν πῖκον, Ἕλληνες δὲ δρυκολάπτην καλοῦσιν, ἐπὶ κίονος ξυλίνου φαινόμενος τὸ αὐτὸ ἔδρα. Pline, *N. H.*, XIII, 39 ; Keller, II, 123.

1. Virgile, *Aen.*, VI, 190 et suiv. :

*Vix ea fatus erat, geminæ cum forte columbæ*
*Ipsa sub ora viri cælo venere volantes,*
*Et viridi sedere solo.*

. . . . . .

*Pascentes illæ tantum prodire volando,*
*Quantum acie possent oculi servare sequentum.*
*Inde ubi venere ad fauces grave olentis Averni,*
*Tollunt se celeres liquidumque per aera lapsae*
*Sedibus optatis gemina super arbore sidunt,*
*Discolor unde auri per ramos aura refulsit.*

2. *Balder the Beautiful.* Londres, 1913, II, 285.
3. *Ibid.*, p. 316, p. 1.
4. Athénée, IX, p. 394 c; Pline, *N. H.*, XVI, 44 (93), 247.

une étude récente aisément accessible à tous mes lecteurs [1]. On se demande alors si la colombe sauvage qui joue un rôle dans le culte du Zeus dodonien serait elle aussi un oiseau du tonnerre.

Qu'elle le fût, en effet, il est facile de le prouver.

D'abord, c'est la colombe qui, suivant un ancien mythe conservé dans un passage de l'*Odyssée*, apporte à Zeus l'ambroisie du pays d'outre-tombe [2] :

> On trouve, d'un côté, les Pierres du Pinacle, où rugit le grand flot azuré d'Amphitrite : chez les dieux fortunés, on les appelle Planktes. La première jamais ne s'est laissée frôler des oiseaux, même pas des timides colombes, qui vont à Zeus le père apporter l'ambroisie; mais le chauve rocher, chaque fois, en prend une que Zeus doit remplacer pour rétablir le nombre.

Ce mythe repose déjà, du moins en partie, sur le catastérisme de ces colombes qui forment, on le sait, la constellation des Pléiades, catastérisme dû en dernière analyse à une étymologie populaire ou à un calembour [3]. Nous n'avons pas à nous y arrêter. Mais le mythe grec de l'enlèvement de l'ambroisie est essentiellement le même que le mythe indien de l'enlèvement du soma par Indra sous forme de faucon, et le mythe scandinave de l'enlèvement de la boisson d'inspiration par Odin transformé en aigle [4].

D'autre part, il est difficile de séparer ce groupe de mythes d'un autre, très répandu, qui conte l'enlèvement du feu par un oiseau, presque toujours à la fois oiseau du feu et oiseau

1. *Indogermanische Forschungen*, L. 63-69.
2. XII, 59 et suiv. :

> ἔνθεν μὲν γὰρ Πέτραι Ἐπηρεφέες · προτὶ δ' αὐτὰς
> κῦμα μέγα βρυχθεῖ κυανώπιδος Ἀμφιτρίτης ·
> Πλαγκτὰς δή τοι τάς γε θεοὶ μάκαρες καλέουσι
> τῇ μέν τ' οὐ [πετεην]ὰ παρέρχεται, οὐδὲ πέλειαι
> τρήρωνες, ταί τ' ἀμβροσίην Διὶ πατρὶ φέρουσιν ·
> ἀλλά τε καὶ τῶν αἰὲν ἀφαιρεῖται λὶς πέτρη ·
> ἀλλ' ἄλλην ἐνέησι πατὴρ ἐναρίθμιον εἶναι.

3. Lorentz, p. 35.
4. *Ibid.*, p. 32 et suiv.; Adalbert Kuhn, *Mythologische Studien*, Gütersloh, 1886; cf. mes *Études de mythologie et de folklore germaniques*. Paris, Leroux, 1928, p. 53 et suiv.

du tonnerre, pour des raisons évidentes [1]. Si les colombes apportent donc l'ambroisie au dieu du tonnerre hellénique, c'est qu'elles sont elles-mêmes des oiseaux du tonnerre.

Il n'en est pas autrement chez les Slaves. Là, la colombe était l'oiseau de Perun, dieu du tonnerre. Au siècle passé, les enfants russes chantaient, pour faire cesser la pluie : « Ne viens pas, ô Pluie. Trois colombes viendront qui te prendront sur leurs ailes pour te porter ailleurs. » Les colombes protègent les maisons contre le feu (originairement la foudre). En outre, si une colombe vole par la fenêtre ouverte dans une maison, c'est le signe d'un incendie prochain. Pour toutes ces raisons, la colombe est toujours, en Russie, un oiseau sacré que les paysans russes se refusent à manger [2]. On ne sera donc pas surpris de retrouver, chez les Russes, la relation de la colombe avec le chêne, arbre du tonnerre par excellence. Dans un chant russe, on parle de deux colombes perchées sur deux chênes, au milieu de l'océan, et qui se mettent à créer la terre et l'univers visible, en se plongeant dans les profondeurs de la mer pour en retirer le sol. C'est une légende d'origine iranienne, répandue dans toute la Sibérie et une grande partie de l'Amérique du Nord, légende qui est venue s'attacher aux colombes de Perun, le grand dieu slave [3].

Le rôle de la colombe comme oiseau du feu n'est nullement propre aux peuples de langue indo-européenne. Aux îles Andaman, on conte, par exemple, comment la colombe enleva le feu céleste au profit de l'homme [4]. J'espère avoir démontré ainsi que les colombes de Dodone sont bien attachées au grand Zeus, le dieu hellénique du tonnerre et du

1. Sur tout ce sujet voir maintenant Sir James G. Frazer, *Myths of the Origin of Fire*. Londres, 1930, qui ne rend pourtant pas superflu l'excellent livre de M. Rendel Harris, *Boanerges*. Cambridge, 1913. Voir surtout les pages 31 et suiv.

2. W. R. S. Ralston, *The Songs of the Russian People*. Londres, 1872, p. 180; E. Hahn, *Die Haustiere und ihre Beziehungen zur Wirtschaft des Menschen*. Leipzig, 1896, p. 46 et 337.

3. Ralston, *op. cit.*, p. 194 et suiv. Sur la légende de la création par un oiseau plongeur, voir O. Dähnhardt, *Natursagen*. Leipzig, 1907-1912, I, 1 et suiv.

4. Frazer, *Myths*, p. 98 et suiv., 209.

chêne [1]. Le rôle de cet oiseau est donc absolument analogue à celui du pic relevé dans d'autres mythes.

## II

Les difficultés ne finissent pourtant pas là. Le nom de Πελειάδες n'était pas seulement celui des colombes de Dodone; il était aussi celui des prêtresses ou prophétesses du sanctuaire; de là, l'interprétation évhémériste précitée d'Hérodote. L'antiquité n'a pas réussi à démêler le problème présenté par ce nom; et les modernes, s'ils ne sont pas tombés dans le système évhéméristе d'Hérodote, se sont en général abstenus d'y pénétrer. Aussi faut-il que nous nous en occupions.

Il est à noter d'abord que si Hérodote appelle du nom de Πελειάδες les prêtresses de Dodone, il n'y a pas la moindre raison de soupçonner qu'il ait donné arbitrairement le nom des oiseaux à des femmes en chair et en os. Au contraire, de son texte, il résulte clairement que ce nom, propre aux oiseaux sacrés, ne l'est pas moins aux prêtresses [2].

Hérodote parle de trois *péléiades*, qu'il appelle Προμένεια, « la Prévoyante », Τιμαρέτη, « celle qui honore la vertu », et Νικάνδρη, « celle qui vainc les hommes ». Il est difficile de n'y voir que des noms individuels portés par les trois prêtresses qui officiaient au temps où l'historien visita le sanctuaire. Tout porte plutôt à croire qu'il s'agit de noms permanents, portés par toutes les prêtresses de Dodone. S'il en eût été autrement, on se demanderait pourquoi il en aurait fait mention, puisque l'une ou l'autre était sans doute déjà morte quand l'ouvrage vit le jour.

Ces prêtresses sont aussi au nombre de trois dans Euripide [3],

1. J'hésite à attacher de l'importance au récit débité par le compilateur Elien (*Var. hist.*, I, 15), suivant lequel Zeus se transforma en colombe pour faire la cour à une jeune fille appelée Phthia. C'est que beaucoup des « mythes » contés par lui ne sont que des inventions tardives et sans aucune valeur traditionnelle.

2. Lorentz, p. 37.

3. Schol. Soph. *Trach.*, 172 (fr. 1021, Nauck²).

tandis que Pindare [1] n'en connaît que deux. Ce qui est plus curieux, c'est que Strabon, dans un passage du septième livre de sa *Géographie*, s'exprime ainsi [2] :

> D'abord les prophètes du sanctuaire étaient des hommes ; mais plus tard on nomma trois vieilles femmes prophétesses, après qu'on eut nommé Dioné la compagne de Zeus.

On ignore la source du compilateur, dont il est difficile d'accepter les dires. D'abord on croirait, à lire ce texte, que les femmes de Dodone y ont succédé à des hommes; mais nous savons, par ailleurs, que les prêtres n'en continuaient pas moins à desservir le sanctuaire. Il n'est pas plus vraisemblable que les prêtresses appartiennent à un stade plutôt récent du culte. C'est que chez bien des peuples, certainement chez les nations de langue indo-européenne, le beau sexe a toujours joui de la réputation d'en savoir plus long que les hommes sur les choses qui touchent au surnaturel. Cela valut aux femmes germaines un fameux passage élogieux de Tacite; cela les faisait monter sur le bûcher au moyen âge; cela fait aussi que, de notre temps, à Paris non moins que dans les pays anglo-saxons, les clairvoyantes surpassent en nombre les clairvoyants et les sorciers [3]. Mais on peut constater que dans les cultes officiels, ce sont, en général, les hommes qui prennent la place des femmes. La principale raison est sans doute le fait bien connu que, dans les grandes organisations religieuses qui ont atteint un certain âge, l'élément visionnaire, mystique, inspirateur, fait de plus en plus place à des préoccupations différentes et beaucoup plus terre à terre. Enfin, nous n'avons pas la moindre raison de supposer que Dioné, femme de Zeus, d'après la preuve fournie par l'étymologie [4], soit une tard-venue à Dodone ou ailleurs. Le dire

1. Dans la même scholie; voir Schrœder, *frg.* 58, p. 403.

2. Strabon, VII, 7, 12 : ὕστερον δ' ἀπεδείχθησαν τρεῖς γραῖαι, ἐπειδὴ καὶ σύνναος τῷ Διὶ προσαπεδείχθη καὶ ἡ Διώνη.

3. Voir Salomon Reinach, *Cultes, Mythes et Religions*, III (1913), p. 258.

4. Paul Kretschmer, *Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache.* Gœttingue, 1896, p 91.

de Strabon repose donc sur un effort rationnel de la part du compilateur qui ne pouvait plus s'imaginer un culte de Zeus desservi par des prêtresses. Ce texte n'est donc d'aucune valeur historique, si ce n'est pour le nom curieux qu'il donne aux femmes de Dodone, qu'il appelle γραῖαι. C'est que ce mot rappelle les Γραῖαι, les Grées de la mythologie hellénique. Comme il y a au moins une possibilité que Strabon (ou sa source) n'ait pas choisi arbitrairement ce mot, mais qu'au contraire on l'employât généralement comme synonyme de Πελειάδες, il est peut-être bon d'y regarder de plus près.

## III

Les Grées sont, on le sait, des êtres mythiques qui jouent un certain rôle dans le mythe de Persée. Suivant Hésiode [1], elles sont au nombre de deux; Eschyle [2] semble avoir été le premier à parler de trois Grées. Dans le mythe de Persée, il s'agit évidemment de trois êtres plus ou moins monstrueux, apparentés aux Gorgones. Mais il est fort douteux que ce soit là la tradition la plus ancienne. C'est que, suivant Eschyle, elles avaient la forme de trois cygnes [3]; c'étaient donc des vierges-cygnes, on l'a fait remarquer il y a longtemps [4]. Mais les vierges-cygnes ne sont pas précisément des « monstres », quoique certainement elles touchent au surnaturel. Il y a plus. Eschyle est l'auteur d'un drame perdu, *Les Phorcides*, qui a dû mettre en scène les Grées, puisque dans la tradition postérieure ce sont toujours elles, et non pas les autres enfants de Phorkos, qu'on nomme ainsi. Or, nous savons que le chœur des Euménides du drame existant, composé plus tard, a effrayé les spectateurs athéniens. Il faut donc supposer que c'était là une nouveauté et peut-être une

1. *Théog.*, 273.
2. *Prom.*, 792-793.
3. *Ibid.*, 797 : Κόραι τρεῖς κυκνόμορφοι.
4. Voir F. L. W. Schwartz, *Der Ursprung der Mythologie*. Berlin, 1860, p. 194; Salomon Reinach, *op. cit.*, II (1896), p. 42 et suiv.

hardiesse. Mais alors, comment admettre que le poète ait dépeint en monstres les Grées de son drame antérieur ? Sans doute les a-t-il humanisées en leur donnant l'apparence de simples nymphes, ce qui s'accorderait d'ailleurs avec les κόραι κυκνόμορφοι du *Prométhée*. Or, il est très curieux que, dans le cycle des vierges-cygnes, la colombe soit l'oiseau qui souvent remplace le cygne. Aphrodite est accompagnée non seulement de colombes, mais souvent d'un cygne[1]. Sans doute cet oiseau est son *alter ego*, comme la colombe. Dans le poème moyen haut-allemand *Frédéric de Souabe*, les trois vierges-cygnes surprises par le héros, suivant la formule du conte bleu bien connu, sont en réalité trois vierges-colombes; il en est de même dans un très grand nombre de variantes du conte bleu[2]. Il est permis d'en conclure que dans ces imaginations bizarres et très répandues, le cygne et la colombe prennent facilement la place l'un de l'autre, si bien qu'il est difficile, sinon impossible, de préciser lequel des deux oiseaux appartient à l'archétype du conte. Une autre conclusion qui s'en dégage avec la même netteté, c'est que les Grées-Péléiades, c'est-à-dire les Grées-colombes de Dodone, sont, dans une certaine mesure, identiques avec les Grées κυκνόμορφοι, les Grées-cygnes de la mythologie. Reste à savoir ce qu'il faut penser de ces dernières.

1. Voir L. v. Schrœder, *Griechische Götter und Heroen* I (Berlin, 1887), p. 39 et suiv.; Kalkmann, *Aphrodite auf dem Schwan*, dans *Jahrbücher d. kais. dtsch. archäol. Inst.*, I (1886), p. 231.

2. E. Cosquin, *Contes populaires de Lorraine*. Paris, 1886, II, 14; V. Chauvin, *Bibliographie*, VI, 2, et VII, 41; Ralston, *op. cit.*, p. 179; I. Kunos, *Turkish Fairy Tales*, Londres, 1901, p. 169; Th. Menzel, *Der Zauberspiegel*, Hannover, 1924, p. 66; J. Wenzig, *Westslavischer Märchenschatz*. Leipzig, 1857, p. 70; V. Tille, *Verzeichnis der böhmischen Märchen*, I (1921), p. 105; W. Webster, *Basque Legends*. Londres, 1877, p. 120; Maspons y Labros, *Lo Rondallayre*. Barcelone, 1875, I, 85; *Biblioteca de las tradiciones populares españolas*, I, (1884), p. 187; Th. Braga, *Contos tradicionaes do povo portuguez*. Lisbonne, 1914-1915, I, 70; C. Schneller, *Märchen und Sagen aus Wälschtirol*, Innsbruck, 1867, p. 72; Jones-Kropf, *The Folk-Tales of the Magyars*. Londres, 1886, p. 101; et surtout H. Holmström, *Studier over Svanjungfrumotivet i Volundarqvida och annorstädes*, Malmö, 1919, *passim*.

## IV

La tradition est unanime en faisant des Grées les filles de Phorkys, appelé *Phorkos* par Pindare, *Porkos* par Alcman. Aux temps historiques, c'est un dieu marin assez important dont on a fait le père de certains monstres tels que les Sirènes [1], Charybde et Scylla [2], etc. Cela ne surprend guère, puisqu'on sait qu'un autre dieu marin, infiniment plus important, à savoir Poseidon, est lui aussi le père de géants et de monstres; qu'il suffise de rappeler les noms de Polyphème, des Molionides, des Aloades, etc. Mais il est également clair que, dans le cas de Phorkos et des Grées, il ne saurait s'agir d'une simple analogie. C'est que les Grées, et les Grées seules, s'appellent les Phorcides, ce qui démontre le caractère original de cette généalogie.

Qui était Phorkos ? D'abord il est à noter que pas plus que Poseidon il n'était dieu marin à l'origine. C'est que les Grecs, pas plus que les Romains ou les Anglais, n'ont commencé leur rôle historique sur mer. Ses filles, les Grées, n'ont rien à voir avec la mer, quoique leur forme de vierges-cygnes laisse entrevoir certains rapports avec l'élément humide, sans doute quelque lac ou étang; car c'est près d'un lac ou d'un étang que le héros du conte bleu surprend en général les vierges-cygnes. Pour plusieurs raisons d'un autre ordre, on a voulu voir en Phorkos un ancien dieu du tonnerre [3], hypothèse qui est, en effet, confirmée par l'étymologie du nom.

Il faut prendre pour point de départ la forme *Porkos* donnée par Alcman; elle est dérivée de la même racine que le védique *Parjanya*, le baltique *Perkuns*, le slave *Perun*, le scandinave *Fjörgyn*, le nom *Ferguna* ou *Virgunna* (gr. Ἀρκύνια, lat. *Hercynia* silva), « forêt de chênes », l'ancien mot germanique pour « chêne » étant *foraha*, apparenté au

1. Georg Weicker, *Der Seelenvogel in der alten Literatur und Kunst*. Leipzig, 1902, p. 40.
2. *Ibid.*, p. 49.
3. Voir le *Lexique* de Roscher, I, 1729 et suiv.

latin *quercus*[1]. Tous ces mots se réduisent à une racine *par-k* ou *per-k*, qui veut dire « frapper », et l'on ne saurait douter que Parjanya, Perkuns, Perun, Fjorgyn et Porkos correspondent tous à un ancien dieu du tonnerre commun à la plupart des peuples de langue indo-européenne. L'arbre de ce dieu était, ainsi que nous venons de le voir, le chêne. L'histoire ne fait que confirmer la linguistique. Le sanctuaire central des anciens Prussiens était le chêne de Perkuns, à Romowe. Les chants lettons traduits par W. Mannhardt mettent en scène le dieu du tonnerre qui frappe le chêne. Les chroniqueurs médiévaux et les chants populaires russes parlent du chêne de Perun. Fjörgyn est la mère de Thor, dieu du tonnerre des anciens Scandinaves, et équivalent du Donar germanique dont saint Boniface coupa le chêne sacré près de Gaismar, en Hesse. Il est donc permis de conclure que Porkos était lui aussi originairement un dieu du tonnerre et du chêne; d'où il résulte que les Grées du mythe, comme celle de Dodone, sont les filles du dieu du tonnerre et du chêne.

Reste à expliquer la forme Φόρκος. Je la considère comme secondaire, due à une assimilation à φῶκος et datant du temps où Phorkos était déjà dieu marin. C'est que les dieux marins des Grecs font souvent leur apparition sous forme de phoque; on se rappelle le dieu Néreus, suivant une généalogie frère de Phorkos, lui aussi, comme les Grées, espèce de prophète, quoique, comme elles, il faille l'obliger à révéler l'avenir et les choses cachées.

Mais retournons aux Grées. Nous avons vu que les sources les plus anciennes, celles qui précèdent Eschyle, n'en connaissent que deux[2]. Il en est de même des Grées de Dodone suivant Pindare, ainsi que je l'ai indiqué ci-dessus. Il est donc à présumer que la trinité s'est développée sur le tard

1. Voir G. Bühler, dans *Orient und Occident*, I, 214 et suiv.; L. v. Schrœder, *Arische Religion*, II (Leipzig, 1916), p. 599 et suiv. Pour le changement de sens de *foraha* (all. *Föhre* veut dire « pin »), voir J. Hoops, *Waldbäume und Kulturpflanzen im germanischen Altertum*. Strasbourg, 1905, p. 117 et suiv.

2. Hésiode, *Théog.*, 273; voir aussi Tzetz. *ad Lyc.*, 838, et Ovide, *Métam.*, IV, 772.

d'une dyade plus ancienne, phénomène qui se laisse observer dans le cas de plusieurs autres groupes mythiques tels que les Charites [1]. Ce qui est plus remarquable, c'est qu'Ovide les appelle « jumelles », *geminas sorores Phorcidas*. L'ancien dieu du tonnerre, en effet, est généralement le père soit de fils jumeaux, soit de filles jumelles. En voici quelques exemples. Zeus, on le sait, est le père des Διὸς κοῦροι, les jumeaux célestes classiques, dont on connaît les rapports avec le chêne [2]. Perkuns est le père de Pikols et Pokols, qui partagent avec lui le sanctuaire de Romowe et qui sont deux jumeaux sous forme de pics [3]. Thor, fils et successeur de Fjorgyn chez les Scandinaves, est le père de deux filles jumelles, Thorgerd et Irpa, qui partagent son sanctuaire [4]. Chez les anciens Hittites d'Asie Mineure, on a trouvé le culte de deux déesses jumelles qu'on représentait en général debout sur un aigle, oiseau sacré, forme animale du grand dieu du tonnerre, prototype de Zeus et du Jupiter de Doliché [5]. Sans doute qu'il s'agit des filles jumelles de ce dieu. A part ces exemples, pris dans le stade de l'anthropomorphisme divin, les rapports des jumeaux avec le chêne sont constants. J'en ai parlé ailleurs [6].

## V

Avant d'aller plus loin, examinons deux particularités des Grées, qui se rattachent à l'œil qu'elles ont en commun. Il est probable que, pareil à l'œil des Gorgones [7], c'est un mauvais œil et un symbole de l'éclair, d'autant qu'on regardait généralement l'éclair comme un coup d'œil, en général

1. J. E. Harrison, *Prolegomena to the Study of Greek Religion*. Cambridge, 1908, p. 286 et suiv.

2. Ils se cachent dans le creux d'un chêne pour y attendre leurs adversaires, les Apharides.

3. *Indogermanische Forschungen, loc. cit.*

4. *Modern Language Review*, XXI, 57.

5. John Garstang, *The Land of the Hittites*. Londres, 1910, p. 223, 235; *The Hittite Empire*. Londres, 1930, p. 99, 105, 113 et suiv., 302 et suiv.

6. *Mythologie universelle*. Paris, Payot, 1930, p. 77-78, 189 et 346.

7. Roscher, *op. cit.*, p. 73.

mauvais, de Zeus[1]. Ce qui est encore plus curieux, c'est la façon dont Persée les force à lui donner certains renseignements : il leur enlève leur œil commun, les mettant par là à sa merci. On parcourrait en vain la mythologie hellénique, et même toutes les mythologies asiatiques et méditerranéennes, pour découvrir un parallèle de cet épisode. Il n'en manque pourtant pas.

Dans un conte norvégien, le héros rencontre trois *trolls* (monstres géants) qui ont un seul œil en commun. Il s'en empare et ne le leur rend qu'après avoir obtenu leur trésor[2]. Ce parallélisme entre le mythe grec et le conte scandinave donne à penser, car personne ne soutiendra que ce dernier soit dû à des influences classiques. Ce qui est clair, c'est qu'il faut chercher dans les pays du Nord, très probablement l'Europe centrale, la patrie originelle des Grées. Qu'aux temps historiques on en eût perdu le souvenir précis, et qu'on se contentât alors de les placer vaguement vers les confins de la terre connue, cela se comprend.

On sait que les Grecs sont venus du nord, sans doute de la Hongrie, en passant par l'Épire. Le plus ancien stade de leur religion se ressent de cette origine nordique : Zeus et Apollon sont bien nordiques, les dieux des barbares blonds, d'une blancheur rare parmi les Méditerranéens. Zeus surtout est le grand dieu de l'arbre le plus puissant de ces régions, en outre dieu d'un ciel pluvieux, que percent rarement les rayons du soleil. Mais nous savons aussi que les peuples de langue indo-européenne distinguaient, en général, entre le dieu du ciel et le dieu des orages : Parjanya n'est ni Dyâus, ni Varuna, Donar-Thor n'est pas Tyr, et le Taranus celtique n'était certes pas le dieu du ciel, mais tout simplement un

1. A. B. Cook, *Zeus*, II (Cambridge, 1925), p. 501 et suiv.; Roscher, p. 14, 63 et 71.

2. P. C. Asbjörnsen, *Juleträet for 1850*, Christiania, p. 72 et suiv.; W. A Craigie, *Scandinavian Folk-Lore*. Londres, 1896, p. 67 et suiv.; Sir George W. Dasent, *Tales from the Fjeld*, New-York, 1896, p. 223; Karl Müllenhoff, *Sagen, Märchen und Lieder der Herzogtümer, Schleswig Holstein und Lauenburg*. Kiel, 1845, p. 453, n° 21; Paul Zaunert, *Deutsche Märchen seit Grimm*, Iéna, 1922-1923, I, 179.

dieu du tonnerre. Il n'y a rien non plus qui prouve que Perun ait été un dieu du ciel. Les Grecs et les Latins sont en somme les seuls à identifier le dieu du ciel et le dieu du tonnerre. Du moins est-ce vrai dans les temps historiques. Mais la reconstruction d'un dieu grec appelé *Porkos*, équivalent du *quercus* latin, dieu du tonnerre et père de deux jumelles célestes, suggère la question de savoir si ce dieu du tonnerre et du chêne n'a pas été le prédécesseur du Zeus dodonien. Ce qui paraît certain, c'est que le Zeus de Dodone avait, en effet, un prédécesseur appelé Νάϊος, comme l'indique l'épithète bien connue du Zeus dodonien. Ce serait donc un dieu préposé à l'élément humide. Sans doute il s'agit du génie de la source au pied du chêne sacré [1]. Mais sur l'ancien nom du dieu du chêne lui-même, cette épithète ne nous apprend rien. C'est que le grand Zeus avait bel et bien accaparé le sanctuaire de son précédesseur quel qu'il ait été; mais il est vraisemblable, d'après ce qui a été dit ci-dessus, que ce prédécesseur disparu fut Porkos, père des Grées.

Ce qui confirme cette conclusion d'une façon assez inattendue, c'est que dans les poètes orphiques, Porkos (qu'ils appellent, suivant Homère, *Phorkys*) est le septième des Titans; à lui correspond une septième Titanide qui n'est autre que... Dioné, compagne même du Zeus de Dodone! Cette Titanide se retrouve dans la compilation attribuée à Apollodore, qui ne connaît pourtant que six Titans [2]. Puisqu'ils correspondent à sept Titanides, il est évident que ce compilateur a supprimé Porkos, ayant besoin de lui ailleurs, à des fins généalogiques. Le certain, c'est qu'une de ses sources faisait de Porkos et de Dioné un couple divin [3].

1. Voir là-dessus Pauly-Wissowa, *op.* et *loc. cit.* Il est, bien entendu, impossible de séparer ce dieu Νάϊος des *naïades*, nymphes des eaux, mais en liaison étroite avec les arbres. C'est ainsi que Cybèle tue la belle Sangaris en taillant l'écorce de son arbre; voir Ovide, *Fast.*, IV, 231 et suiv. :

*Naïda vulneribus succidit in arbore factis.*
*Illa perit : fatum Naïdos arbor erat.*

2. *Bibl.*, I, 1, 3.

3. M. Mayer, *Die Giganten und Titanen in der antiken Sage und Kunst.* Berlin, 1887, p. 55 et suiv.

## VI

Tout cela est assez plausible, nous dira-t-on; par malheur, on ne nous apprend toujours pas la raison pour laquelle on appelait du nom des vierges-colombes certaines prêtresses qui, suivant la coutume hellénique et à en croire les récits des anciens auteurs, étaient certainement de vieilles femmes. On a depuis longtemps fait observer [1] que les Grecs, comme bien d'autres peuples, aimaient à assimiler leurs prêtres et leurs prêtresses à la divinité dont ils desservaient le culte; de là les « abeilles », nom des prêtresses de Déméter [2]; de là les « taureaux », nom donné aux jeunes Éphésiens qui servaient à boire dans les fêtes de Poseidon [3]; de là enfin les « ourses », nom des prêtresses d'Artémis à Brauron et à Munychie [4]. Les prêtres de Jupiter Dolichène portaient habituellement soit le nom de *Barlaha*, c'est-à-dire *Barhadad*, « fils de Hadad », *Hadad* étant le nom araméen de ce dieu du tonnerre, soit celui d'*Aquila*, d'après l'oiseau sacré de ce dieu, dieu thériomorphe, soit celui d'un des Dioscures classiques, Castor et Pollux [5]. Mais nous savons par ailleurs que le dieu du tonnerre hittite et araméen, Teshub, plus tard Hadad ou Jupiter Dolichenus, était censé être le père des jumeaux divins ou des jumelles divines [6]. On a donc identifié des prêtres en chair et en os, dont nous connaissons les tombeaux avec les inscriptions funéraires, aux enfants jumeaux mythiques du dieu du tonnerre dont ils desservaient le culte. C'est là, sans doute, un parallèle frappant de ce que je me suis hasardé à soutenir, à savoir, que les prêtresses de Dodone portaient le nom de Πελειάδες d'après les jumelles divines, *geminas sorores Phorcidas*,

1. Bouché-Leclercq, *op. cit.*, II, 293.
2. Schol. Pind., *Pyth.*, IV, 104.
3. Athénée, X, 25.
4. Suidas, s. v. Ἄρκτοι.
5. Rendel Harris, *Picus who is also Zeus*. Cambridge, 1916, p. 1 et suiv.
6. *Ibid.*

filles du dieu du chêne et du tonnerre, Πόρκος, prédécesseur du Zeus dodonéen.

Faut-il penser à des influences orientales ? Cela est à la rigueur possible, quoique fort douteux, et, à mon avis, pas du tout nécessaire. Chez les Germains de l'Europe Centrale et de la Scandinavie, les *disir*, ancêtres des Valkyres d'un âge postérieur, étaient non seulement des êtres mythiques, mais probablement aussi des prêtresses ou des prophétesses [1]. Parmi les Valkyres elles-mêmes, on a reconnu depuis longtemps des femmes mortelles [2]. Enfin, il est difficile de croire que les fameuses vierges hyperboréennes, qui jouent un rôle dans les cultes d'Apollon à Delphes et à Délos, n'aient été que les créations de l'imagination mythopoétique. C'est qu'elles font trop l'effet de prêtresses attachées au culte et aux sanctuaires du plus grand des dieux jumeaux helléniques. Je compte y revenir l'un de ces jours.

Résumons. Les colombes de Dodone sont bien oiseaux du tonnerre et appartiennent au culte soit de Zeus, soit de son prédécesseur. Ce sont des vierges-colombes, les Grées, originairement au nombre de deux, censées être les filles jumelles de Porkos. Porkos lui-même est un ancien dieu du chêne et du tonnerre, dont le nom est l'équivalent du *quercus* latin, correspondant au Parjanya védique, au Perkuns baltique, au Perun slave et au Fjorgyn scandinave. Les prêtresses, assimilées au dieu, étaient originairement regardées comme ses filles et désignées des noms de Πελειάδες et de Γραῖαι, comme les filles jumelles du dieu : c'est ainsi qu'en Syrie les prêtres du dieu du tonnerre portaient le nom des jumeaux célestes qui en étaient les fils.

Alexander Haggerty Krappe.
The George Washington University, Washington, D. C.

1. Bertha S. Philpotts, *The Elder Edda and Ancient Scandinavian Drama*. Cambridge, 1920, p. 164.
2. W. Golther, dans *Abh. d. Münchener Akad., philos.-philol. Cl.*, XVIII (1890), p. 406.

# VARIÉTÉ

## Le Congrès archéologique de France.

En tenant son 95e congrès à Aix-en-Provence et dans le pays de Nice, la Société française d'archéologie n'entendait pas seulement offrir à ses adhérents une série d'excursions dans une région où la beauté des paysages ne le cède en rien à l'agrément du climat : elle voulait aussi porter ses investigations sur les monuments d'une province dont l'antique civilisation, le développement intellectuel à toutes les époques de son histoire en font un des foyers d'art les plus attachants de la France.

Aussi bien, dès la séance d'ouverture qui s'est tenue dans la salle des États-Généraux de Provence, les discours qui l'inauguraient marquèrent-ils de la manière la plus heureuse et les traditions historiques qui avaient attiré à Aix les membres de la Société française d'archéologie et le cadre des études qui devaient se poursuivre durant la semaine. Tandis que M. Bry, professeur à la Faculté de droit, accueillait les congressistes au nom de la municipalité et M. Rigaud, président de l'Académie d'Aix, au nom de sa compagnie et des autres sociétés savantes, M. Adrien Blanchet, membre de l'Institut, délégué de M. le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, rappelait les travaux et les recherches du grand érudit aixois Peiresc, héritier des grands humanistes de la Renaissance, qui, dès la fin du XVIe siècle, ouvrit sur bien des points la voie aux archéologues de l'avenir. Enfin, le président du Congrès, M. Marcel Aubert, professeur à l'École des chartes, traçait le programme des problèmes que le Congrès se proposait d'étudier et qui s'étendaient depuis l'époque romaine jusqu'à la fin de l'ancien régime.

Car la Provence, terre de haute civilisation, a gardé assez de vestiges de son lointain passé pour permettre de suivre, pas à pas l'histoire artistique de notre pays. C'est pourquoi, dans ce bref compte rendu d'une semaine de fructueux examens, je ne saurais suivre jour par jour les travaux du Congrès; je voudrais plutôt en indiquer les étapes dans l'ordre historique des monuments.

Sans insister sur les belles colonnes corinthiennes de Riez, dont on ignore encore à quel édifice elles ont pu appartenir, c'est à Fréjus surtout, le *Forum Julii* des anciens, la colonie de la VIIIe légion romaine, que les congressistes purent juger de l'importance des vestiges dont les fouilles révèlent chaque jour l'existence. Aux arènes, au théâtre dont M. J. Formigé indiqua avec précision les dispositions anciennes plus simples que celles du théâtre d'Orange, au *Prætorium*, au quartier des *horrea*, où M. le docteur Donnadieu fit lire sur le sol les installations du port antique et de la demeure du préfet maritime, les congressistes purent juger de la puissance romaine dans une de ses plus florissantes colonies. A Vernègues, c'est un temple dont l'existence a été reconnue. Les colonnes qui subsistent, accolées à une chapelle d'époque romane,

les substructions qui apparaissent au ras du sol prouvent qu'il y eut là un sanctuaire important, peut-être une cité dont l'existence ne pourra se préciser que par des fouilles plus complètes. Enfin, à la Turbie, le grand trophée d'Auguste, dont les majestueuses et colossales ruines dominent le paysage féerique de la baie de Beaulieu et de Monaco, ne pouvait que soulever l'admiration des congressistes. Grâce à la générosité de M. Edward Tuck, M. Formigé a pu effectuer les consolidations indispensables à la sauvegarde d'un des monuments les plus étonnants que nous ait laissés l'antiquité romaine. Il semble d'ailleurs désirable que l'on ne poursuive pas plus avant ces travaux et l'on pourrait souhaiter que le petit bâtiment du musée ne fût pas en direction de la mer; mais l'installation dans ce musée, par M. Casimir, d'une documentation déjà très complète sur le monument, des études ou essais anciens de reconstitution dont il a été l'objet, ainsi que des fragments divers retrouvés aux alentours, est d'un puissant intérêt et complète dignement cette magnifique évocation de l'empire méditerranéen de Rome.

Si la région visitée par le Congrès est particulièrement riche en souvenirs de l'antiquité — et je ne saurais parler ici des collections si importantes réunies par M. de Gérin-Ricard au musée Borély à Marseille — elle ne l'est pas moins en monuments des premiers temps du christianisme en Gaule. A la vieille église Saint-Victor de Marseille, la crypte dont M. Fernand Benoît montra, avec beaucoup de sagacité, les dispositions, est sans doute le plus ancien sanctuaire voûté de la Gaule, et c'est probablement vers la fin du IVe siècle ou du Ve que l'on construisit ses trois nefs à l'imitation des basiliques chrétiennes d'Orient, non sans analogie, d'ailleurs, avec la basilique de la porte Majeure à Rome, qui a fait l'objet de la belle étude que l'on sait de M. Jérôme Carcopino. Les transformations successives que l'édifice a subies, les adjonctions qui y ont été faites rendent d'ailleurs difficiles des conclusions définitives.

Les baptistères dont les cuves centrales ont été dégagées dans ces dernières années par M. Formigé, Riez, Fréjus, Saint-Sauveur d'Aix, monuments que l'on peut dater entre le Ve et le VIIe siècle, donnent aussi, sur les monuments chrétiens de l'époque mérovingienne en Gaule, des précisions que l'on ne possédait guère jusqu'ici que sur ceux d'Afrique ou de Syrie.

Les temps carolingiens sont au contraire moins bien représentés en Basse-Provence. Ce n'est qu'à Vence qu'on peut en percevoir des souvenirs; dans les murs et sur les piliers de l'antique cathédrale sont incrustés de magnifiques fragments sculptés d'entrelacs très caractéristiques de cette époque et les lourds piliers rectangulaires de la nef, les tribunes basses s'ouvrant par de larges baies en plein cintre, l'ancien emplacement d'un sanctuaire à l'Occident comme à l'Orient offrent comme le reflet lointain — l'édifice actuel ne serait que du XVe siècle — d'un édifice analogue aux églises carolingiennes de la vallée du Rhin.

Les monuments romans de la Provence ont, on le sait, une belle ampleur que leur donnent leur nef unique voûtée d'un vaste berceau brisé, leurs lignes architecturales pures et sévères, et ce sont ces caractères que les congressistes eurent à remarquer à Notre-Dame-du-Bourg à Digne, dont M. Georges Bailhache détailla l'histoire et la construction, ainsi qu'aux belles églises cisterciennes du Thoronet et de Silvacane, où M. Marcel Aubert montra, dans un lumineux exposé, comment les moines, soucieux de respecter les règles de simplicité et les

dispositions générales édictées par saint Bernard, s'adressèrent cependant à des constructeurs méridionaux qui élevèrent des édifices dans le style même qui leur était familier. Les cloîtres et les bâtiments abbatiaux de ces monastères permettent de faire les mêmes constatations. Mais, à côté de ces grands édifices, de petites chapelles comme celles de l'île Saint-Honorat, l'une octogonale, l'autre carrée à chevet trichor, comme aussi la chapelle quadrilobée de Peyrolle, montrent comment au XI^e^ siècle, ou au début du XII^e^, des plans d'origine très ancienne subsistèrent dans cette région aux traditions fortement assurées.

Les édifices gothiques sont assurément moins attrayants que dans les autres provinces françaises. Les lourdes voûtes sur croisées d'ogives au profil carré de Fréjus, d'Apt, de la Major de Marseille; la pauvreté architecturale de Cimiez, de Luceram, de Grasse, de Saint-Paul, ne sont compensées que par les vastes et élégants vaisseaux de Saint-Maximin, la grâce charmante du cloître à deux étages de Fréjus, le pittoresque de l'abbaye-forteresse de Saint-Honorat de Lérins. Dans les uns comme dans les autres, M. Robert Doré sut toutefois en montrer l'intérêt et la filiation en même temps qu'il donnait, sur les trésors d'orfèvrerie et de peintures qu'ils contiennent, les éclaircissements les plus complets.

Le château de Lourmarin et les ruines de celui de la Tour d'Aigues, l'un du début du XVI^e^ siècle, l'autre de la seconde moitié, permirent à M. Aude et à M. Paul Vitry d'indiquer comment l'art de la Renaissance se développa en Basse-Provence. Enfin les beaux hôtels d'Aix, leurs ferronneries et leurs portes sculptées, les fontaines si justement célèbres qui bruissent aux carrefours des avenues plantées de platanes séculaires éveillèrent à la voix de M. Aude, chez leurs visiteurs d'un jour, l'idée de ce que fut au XVII^e^ siècle la calme richesse de cette cité d'aristocratie parlementaire.

Je ne saurais terminer sans rappeler que bien des églises visitées par le Congrès possèdent de beaux retables peints du XV^e^ et du XVI^e^ siècle. M. Léon Labande nous donnera prochainement un livre sur ce groupe si important de nos primitifs français de la Basse-Provence et du comté de Nice : Nicolas Froment, du Buisson ardent d'Aix, le maître de l'Annonciation à Aix aussi, Jean Miralhet à Nice, les Bréa à Cimiez, Jacques Durandi à Luceram, Antoine Aondi à Antibes, bien d'autres anonymes encore. M. Labande voulut bien, devant quelques-unes de ces œuvres mêmes, exposer aux congressistes les conclusions auxquelles il est parvenu et il chargea, ne pouvant le faire lui-même, M. Levrot, bibliothécaire à Nice, qui avait en 1912 rédigé le catalogue si documenté de l'Exposition des primitifs niçois, de présenter dans une vue d'ensemble l'œuvre de ces maîtres. Celui-ci, dans une brillante causerie à la salle Bréa, à Nice, fit partager à ses auditeurs son admiration pour des peintres dont la foi ardente inspira des œuvres, naïves parfois, mais toujours sincères et, par suite, vraies et touchantes.

JEAN VERRIER.

(*Débats*, 17 juin 1932.)

# NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

## HENRI GAIDOZ

Au mois de juin 1932 est mort, à l'âge de 90 ans, un des savants qui ont le plus contribué en France à la renaissance des études celtiques (philologie, archéologie, mythologie) et de folklore entendu au sens le plus large. Il fut le fondateur et, pendant quelques années, le directeur de la *Revue celtique ;* il fonda et dirigea, jusqu'au bout du dixième et dernier volume, la précieuse *Mélusine*, revue de folklore; il donna à la *Revue archéologique* d'importants articles sur la mythologie gauloise et, à l'*Encyclopédie des sciences religieuses*, un article d'ensemble, excellent pour l'époque, sur les religions des Celtes[1]. Gaidoz fut longtemps directeur à l'École des Hautes Études, où il enseignait la langue et la littérature celtiques. Il y a bien des années, j'entendais Gaston Paris citer son nom parmi ceux de savants qui manquaient à l'Institut; mais je ne pense pas qu'il ait jamais fait acte de candidat, sa spécialité principale étant représentée là par d'Arbois et plus tard par MM. Loth et Vendryès. Il était un des membres les plus anciens de la Société des Antiquaires de France. Sa vieillesse fut attristée par la cécité.

S. R.

## JOSEPH DESTRÉE

Conservateur (honoraire, depuis 1920) du Musée du Cinquantenaire à Bruxelles, auteur d'une monographie très estimée sur Hugo van der Goes, Joseph Destrée, né en 1853, est mort le 26 mars 1932. Il s'était distingué comme organisateur et comme connaisseur des tapisseries, des miniatures flamandes, de la sculpture du Brabant, etc. Ce fut, suivant le mot de Marcel Laurent (*Bull. des Musées royaux*, mai 1932, p. 55), un « bon ouvrier de l'érudition ».

S. R.

## MAURICE ROY

Né en 1856, mort au mois de juin 1932, Maurice Roy avait succédé à Th. Reinach comme membre libre de l'Académie des Inscriptions (1929). Économiste, conseiller référendaire à la Cour des Comptes, Roy s'est acquis une place honorable parmi les historiens de l'art en donnant la preuve qu'il faut distinguer deux peintres du nom de Jean Cousin, le père et le fils. D'autres découvertes sur l'art français du XVI^e^ siècle lui furent fournies par

1. *La Religion gauloise*, 1879 (1881) ; *les Religions de la Grande-Bretagne*, 1885 ; *La Mythol. gauloise, le dieu du Soleil*, 1886 ; *Le blason populaire de la France*, 1884 ; *L'art de l'empire gaulois*, 1886 ; *La rage et saint Hubert*, 1889, etc. Ce sont plutôt des opuscules que des livres, mais riches d'idées.

les archives notariales qu'il se plut à interroger. Rappelons encore qu'il a cru pouvoir attribuer à Rosso, non à Michel-Ange, la *Léda* de la National Gallery et qu'il a retiré la *Diane au Cerf*, autrefois au château d'Anet, de l'école française, pour l'attribuer à Benvenuto Cellini ou à l'un de ses disciples italiens.

S. R

## PAUL ALPHANDÉRY (20 mai 1875-25 mai 1932).

La mort subite de Paul Alphandéry, directeur à l'École des Hautes-Étude[s] (sciences religieuses) depuis 1914 et codirecteur depuis 1908 de la *Revue de l'Histoire des Religions*, est une perte très grave pour la branche du savoir à laquelle il avait voué son activité. Nul mieux que lui, dans le monde laïc du moins, ne connaissait les hérésies du moyen âge et les grands mouvements religieux et intellectuels dont elles furent l'expression.

Fils d'un magistrat très estimé, né et élevé à Bordeaux, il vint à Paris en 1894 et là, tant à la Sorbonne qu'à l'École des Hautes-Études, s'initia à la critique historique et à l'exégèse; les maîtres dont il subit surtout l'influence furent Jean Réville et Ch.-V. Langlois. Dès 1900, il fut chargé de cours aux Hautes-Études; en 1902, il fut nommé, par Jean Réville secrétaire de la *Revue de l'Histoire des Religions*. Lors de la mort prématurée de ce dernier (1908), il prit la direction de la *Revue* avec René Dussaud et eut le mérite de la maintenir au niveau élevé qui, dès le temps de son fondateur, Albert Réville, lui a valu une légitime autorité.

Très actif, toujours prêt à donner son temps à de bonnes causes, Alphandéry prit une grande part à l'organisation des Congrès internationaux d'histoire des religions (depuis 1900); il fonda, en 1919, la *Société Ernest Renan*, qui tient ses séances au Louvre, dont il resta le secrétaire général pendant de longues années ; il fonda la Société française de folklore, etc.

Alphandéry avait une curiosité presque omnivore; bien qu'il n'écrivît que sur les questions de son ressort, il s'intéressait à toutes les recherches scientifiques. Ceux qui ont eu l'occasion de recourir à lui ont toujours été touchés de son obligeance et ont admiré sa vaste information [1].

S. R.

## G H. HALLAM

Professeur à Harrow, connaisseur très expert de l'archéologie italienne — il fut l'ami intime de Thomas Ashby — G. H. Hallam est mort à Tivoli, au mois de juillet 1932, à l'âge de 86 ans. On a de lui, dans le *Journal of Roman Studies*, des articles originaux sur une tombe de vestale découverte à Tivoli et sur le culte d'*Hercules victor*. Peu d'hommes ont mieux étudié la Campagne romaine. Ayant pris sa retraite en 1906, il fonda à l'École de Harrow un

1. *Les Idées morales chez les hétérodoxes latins au début du XIII^e siècle*, 1903 (thèse); *Mahomet Antichrist dans le moyen âge latin*, 1909 (*Mél. H. Derembourg*); *Jean Astruc et la critique biblique au XVIII^e siècle*, 1924 (avec Lods); *Le Gnosticisme dans les Sectes médiévales latines*, 1927 (*Rev. d'Hist. et de Phil. relig. de Strasbourg*); *les Citations bibliques chez les historiens de la 1^re croisade*, 1929 (*Rev. hist. rel.*); *Documents médiévaux relatifs à des états psychasthéniques*, 1929 (*Journ. de psychol.*), etc. Alphandéry laisse de nombreux manuscrits de Cours par lui professés à l'École des Hautes-Études ; il faut espérer qu'ils seront mis en lieu sûr à la disposition des chercheurs.

prix annuel pour permettre à un brillant élève de passer quelques semaines en Italie (*Times*, 14 juillet 1932).

S. R.

## EDWARD PRIOR

Né en 1852, mort au mois d'août 1932, Edward Prior se fit avantageusement connaître comme architecte. En 1912, il devint professeur de l'histoire de l'art à Cambridge, succédant à Walston. On lui doit notamment une histoire de l'arthitecture gothique en Angleterre (1900) et, en collaboration avec Arthur Gardner, un ouvrage d'ensemble sur la sculpture médiévale en Angleterre (1912). Il avait fondé, à l'Université de Cambridge, une école pour les études d'architecture (*Times*, 22 août 1932).

S. R.

## BALDWIN BROWN

Né à Londres en 1849, formé à Oxford, le professeur Baldwin Brown est mort au mois de juillet 1932, à l'âge de 82 ans. Il avait enseigné pendant un plein demi-siècle à l'Université d'Edimbourg, où il introduisit l'étude de l'histoire de l'art. Son activité, à cet égard, fut étonnante; on a de lui des ouvrages sur Rembrandt et sur Hogarth, comme sur l'art préhistorique. En vue de ce dernier travail, qui fit la substance de ses *Munro lectures* [1], on le vit, à 80 ans, parcourir la France et l'Espagne et pénétrer dans les cavernes à peintures. Mais son œuvre capitale, en six volumes (1903-1930), concerne les origines de l'art en Grande-Bretagne (*The arts in early England*). Il connaissait admirablement ce difficile sujet, bien qu'on lui ait parfois reproché d'exagérer l'importance de l'élément germanique aux dépens des influences classiques et orientales. Il était, je crois, un des archéologues les plus compétents de l'Europe sur l'art et l'industrie de l'époque des grandes invasions [2].

S. R.

## Hommage à Nicolas Jorga.

A l'éminent archéologue, historien et polygraphe, qui présidait alors le Conseil des Ministresen Roumanie, la revue *Byzantion* a offert, à titre d'hommage, le tome VII de sa publication, dont le premier fascicule a paru au printemps de 1932. Ce fascicule contient une série de mémoires de haute valeur; celui qui se recommande le plus aux archéologues est relatif à la nouvelle mosaïque de la *Dormition de la Vierge*, découverte dans l'ancienne église de Kahrié-Djami, à Constantinople; c'est un des chefs-d'œuvre de l'art byzantin, reproduit ici dans son ensemble et en détail. Il serait inutile de citer seulement le titre des autres; mais je signalerai particulièrement aux byzantinistes la longue étude sur les voyages de l'Espagnol Pero Tafur, qui visita et décrivit, entre autres lieux, Constantinople et Trébizonde, presque à la veille de l'écroulement de l'Empire d'Orient. Bien que publié en Espagne dès 1874 et traduit en anglais, cet important témoignage mérite plus d'attention qu'il n'en a reçu.

S. R.

---

1. *The art of the cave-dweller*, 1928.
2. Voir une longue notice dans le *Times* du 14 juillet 1932.

**Hommage à Luigi Cantarelli (1858-1931).**

Nous devons à M. A. M. Colini une notice détaillée sur cet excellent historien et archéologue, qui fut pendant près d'un demi-siècle le collaborateur le plus assidu du *Bulletino della Commissione archeologica comunale di Roma* et le directeur, depuis 1925, de cette publication. De sa profession, jusqu'en 1920, il était secrétaire, puis *réviseur* de la Chambre des députés, ce qui ne l'empêcha pas d'enseigner à la *Sapienza* et à l'Université de Rome. Sa spécialité était l'étude de la Rome impériale, en particulier du Bas Empire. M. Colini a dressé la longue bibliographie de ses travaux (*Bull. comm. arch. Communale*, 1932, LIX, p. 277-282); quelques-uns de ses articles les plus importants ont été réunis dans le volume *Studj romani e bizantini*, Rome, 1915.

S. R.

**« Préhistoire ».**

La naissance d'un nouveau périodique doit être annoncée sans mauvaise humeur et même avec gratitude quand il vient remplir une lacune et ne fait double emploi avec rien d'existant. Tel est le cas de *Préhistoire*, recueil in-4° dirigé par M. Lantier, dont le premier fascicule a paru chez Leroux, dans l'été de 1932. Le format permet la publication de grandes planches et la multiplication, dans le texte, de gravures en simili ou au trait. Ce n'est pas proprement une revue, car il n'y a ni nouvelles, ni controverses, ni bibliographie. Comparé à l'*Anthropologie*, c'est un peu comme les *Monuments Piot* par rapport à la *Revue archéologique*. La première livraison contient les mémoires suivants, tous intéressants, surtout celui de M. Forrer : H. Martin, *Les sculptures du Roc ;* H. Obermaier, *La grotte du Pendo, près de Santander* [1] ; R. Forrer, *Les chars cultuels préhistoriques.*

S. R.

**L'« interpénétration ».**

Tel est le nom proposé par M. le docteur Morlet, dans un important article du *Mercure de France* (15 sept. 1932, p. 712-724), pour un ensemble de phénomènes, aujourd'hui incontestables, qui marquent l'avènement de formes néolithiques dans le paléolithique et la survivance de formes paléolithiques dans le néolithique. Cela est surtout sensible à l'époque qualifiée par les uns de *hiatus*, par les autres de *mésolithique* ou *d'épipaléolithique*. Ainsi l'existence de la poterie paléolithique, niée avec intolérance par Mortillet et son école, n'a pas seulement été affirmée par les fouilleurs belges; le docteur Henri Martin, auteur des fouilles si fructueuses du Roc (Charente), a trouvé un fragment de poterie paléolithique en compagnie d'os de rennes et de crânes

1. Les signes graphiques sur le bâton de commandement del Pendo (fig. 13) sont qualifiés de « soi-disantes marques de chasse » et l'auteur ajoute : « D'aucuns, à l'imagination extravagante, les *interpréteront* peut-être comme une écriture paléolithique. » M. Obermaier devrait savoir, ou il affecte d'ignorer, que ces signes ont été publiés dans le *Mercure* en liaison avec ceux de La Madeleine, de Rochebertier de St-Marcel, etc., comme les premiers essais de l'écriture linéaire qui devait fleurir ensuite à Glozel. Je n'incrimine pas sa bonne foi, mais j'y fais appel.

humains certainement quaternaires; une constatation analogue avait été faite en 1908 dans une grotte entre Montpellier et Ganges. Quant à la survivance du paléolithique dans le néolithique le plus ancien, elle est attestée, en dehors même de Glozel, par des analogies de formes nombreuses qui avaient déjà appelé l'attention de Piette. La théorie d'une interruption complète de la civilisation, conduisant à l'hypothèse d'une invasion de tribus néolithiques venues d'Asie, est désormais condamnée par les faits comme par le bon sens.

S. R.

### A Samarie.

Une trouvaille d'ivoires travaillés, de style égyptisant, a été faite récemment à Samarie. Aucune inscription n'en donne la date, mais l'analogie avec les ivoires d'Arslan Tash (1928) et de Ninive permet de les placer également au IXe siècle. Dans le nombre, il y a deux beaux lions couchés en ronde bosse et un groupe du dieu solaire Ra tenant une statuette de Mart, déesse de la Vérité (phot. dans le *Times* du 16 juin 1932).

X.

### Les inscriptions sémitiques du Sinaï.

Les recherches faites à Serabit et Khadim, au centre des anciennes mines de turquoise, ont notablement accru le nombre de ces textes, dont l'un a été trouvé sur une poterie au sud de la Palestine, à Gezer. Le R. P. Barrois a repris toute la question, avec photographies et fac-similés (*Harvard Theological Review*, avril 1932). Ses conclusions peuvent se résumer ainsi.

Les inscriptions protosinaïtiques datent de la fin du XIXe siècle avant notre ère. Elles sont dans un dialecte sémitique. L'écriture est une imitation des hiéroglyphes, non un emprunt direct. Elle a des rapports avec l'écriture phénicienne, mais n'en dérive pas. Les formes des lettres sont assez voisines de celles des alphabets sémitiques du sud; leur nombre semble être celui des alphabets sémitiques du nord. En dehors des inscriptions votives trouvées dans le temple d'Hathor, les textes paraissent se rapporter aux cavernes et abris où se réfugiaient les mineurs. Il n'y a que trois mots dont la lecture et le sens soient à peu près certains [1].

S. R.

### La question d'Ithaque.

Elle a été exposée de nouveau par M. Seure dans le *Journal des Savants* (mars 1932), en un sens tout opposé à celui de M. Dœrpfeld. Incidemment, l'auteur approuve une hypothèse de M. Mülder : « Ithaque n'est pas toujours, chez Homère, le nom particulier d'une île unique. Il arrive que ce soit le nom générique d'un groupe d'îles » (p. 118). L' « Ithaque maritime » (*amphialos*), c'est le royaume ithacien, un groupe d'îles. « Je ne sache pas que personne avant moi, écrit M. Seure, ait attiré l'attention sur cette interprétation de textes. La possibilité m'en a été suggérée par le commentateur que je cite

1. Le tableau de l'alphabet (p. 139, n° 1) comprend le signe ≐, qui se retrouve (peut-être par hasard) en libyque, à Alvao et à Glozel.

(Mülder), mais la recherche des matériaux et leur mise en œuvre m'appartiennent. » Donnons acte de cette revendication de priorité.

S. R.

**Découvertes à Sykea.**

Sur le site de cette ville, non loin de Corinthe, on a trouvé une construction en forme de π avec des colonnes et une cour pavée de tuiles. Dans cette cour on a trouvé deux statues de marbre de grandeur naturelle, un philosophe romain (?) et une femme, ainsi qu'une tête de marbre bien conservée. Une tombe a donné des statuettes en terre cuite du IV^e^ siècle, au type de la femme assise tenant des oies et d'Artémis (*Times*, 20 juillet 1932).

X.

**Un « Apollon » archaïque à New-York.**

Le *Metropolitan Museum* de New-York vient d'acquérir et expose au mois d'octobre 1932 une grande statue bien conservée de *Kouros*, comparable à celle de Sunium (*Bull.*, 1932, p. 219). Bien entendu, on ne révèle pas la provenance, mais un journal allemand du 12 août, que me communique aimablement M. James Hyde, croit savoir que cette sculpture a la même origine que la *Koré* (contestée) du Musée de Berlin. On ajoute que le vendeur de ces deux statues serait le même et qu'elles auraient été trouvées ensemble, *Kouros* et *Koré*. En tous les cas, voici le premier « Apollon » archaïque qui soit parvenu dans le nouveau monde et il y a lieu sans doute de féliciter le Musée de New-York de cette acquisition.

S. R.

**Le Rubicon.**

De concert avec des géographes consultés par lui, M. Mussolini a décidé que le Rubicon que passa César doit être identifié au Fiumicino, alors que d'autres cours d'eau de la même région avaient brigué cet honneur. C'est la première fois qu'un vieux problème académique est ainsi résolu par un *fiat lux* du pouvoir politique... Des bornes portant le nom de Rubicon ont été placées sur les bords du Fiumicino à Savignano : *Roma locuta est* (voir *Times*, 2 août 1932).

S. R.

**Les Mémoires de l'Académie américaine de Rome.**

Le dixième volume de cette luxueuse publication (1932), orné de 61 planches, contient quelques travaux archéologiques importants, tout d'abord celui de A. W. van Buren, sur différentes questions soulevées par les découvertes de Pompéi (un *aviarium*, les projectiles de pierre, la maison des Vettii, le *tablinum* de la villa Item, la silhouette d'un Hermès analogue à celui d'Olympie, etc.). Les thermes de Leptis Magna et les *terme nuove* d'Ostie ont été l'objet des études de G. Fraser et B. Kenneth Johnson. James H. Oliver s'est occupé du *pomerium* d'Auguste et D. Price de la petite villa sabine d'Horace. Enfin, A. M. Harmon et Esther V. Hansen ont catalogué avec détail la collection de vases grecs réunie au Musée de l'Académie américaine. D'autres articles concernent l'histoire, l'épigraphie et la religion; notons que M. A. Rubins a

essayé de montrer que Jupiter *Elicius* n'a rien à voir avec les phénomènes naturels, mais avec le rituel dont il est censé le dispensateur. Cela ne paraît guère vraisemblable.

S. R.

**L'anneau de Polycrate.**

On lit dans le *Times* du 6 avril 1932, sous la signature de M. William Radcliffe : « Dans le jet à la mer d'un anneau par Polycrate, tyran de Samos, ainsi que dans quelques faits analogues, S. Reinach, suivi par d'autres érudits, a reconnu un rite de mariage entre un roi maritime et la déesse de la mer, pratique perpétuée pendant des siècles par les doges de Venise épousant l'Adriatique. Le plus récent exemple a mal fini. Le 25 septembre 1925, les bonnes gens de Liverpool célébrèrent le mariage de leur ville avec la mer en y jetant un anneau juste au delà de l'embouchure de la Mersey. Mais deux jours après, le chalutier *Salvor* repêcha l'anneau et le rapporta, au grand émoi du lord-maire et de son conseil. Est-ce que ce rapide retour de l'anneau présage un divorce momentané de Liverpool et de l'Océan *aux innombrables sourires* (Eschyle), ou prouve-t-il, prosaïquement, que les chalutiers d'aujourd'hui se livrent à un travail plus profond dans l'estuaire? »

X.

**Le buste de César au British Museum.**

Au mois de juin 1932, ce buste célèbre, maintes fois reproduit dans des éditions de César et des histoires romaines illustrées, a été retiré de la salle des antiques et placé à l'entrée de la Bibliothèque, faisant pendant à un buste de Néron. La direction a, en effet, fini par reconnaître que Furtwaengler a eu raison quand, il y a longtemps déjà, il déclara que cette belle tête un peu froide était moderne. On la croit aujourd'hui du XVIII^e^ siècle.

S. R.

**A Saint-Bertrand-de-Comminges.**

Les fouilles de *Lugdunum Convenarum* ont été poursuivies avec succès en 1931 par une Commission zélée et compétente. Des résultats nouveaux ont été acquis tant sur la topographie du Forum que sur le monument triomphal dont il subsiste d'importantes sculptures, complétées par des découvertes récentes. Le Musée a été transféré en partie dans un immeuble assez vaste, acquis à la fin de 1930, par la *Société Archéologique du Midi de la France*, et aménagé par le Conservateur, M. B. Sapène. « Sur une plate-forme surélevée, les statues des captifs sont disposées autour des trois arbres trophées, les deux prisonniers barbares agenouillés au centre, la jeune captive et l'éphèbe au collier les encadrant à droite et à gauche. Derrière les statues s'élève le mur... Au-dessus du mur l'*empereur* cuirassé occupe, le bras droit levé, tenant en main le *volumen*, dans l'attitude majestueuse du chef, la position dominante. Aux abords de la plate-forme sont groupés les fragments des diverses statues (Victoires, aigle, dauphin, personnages divers) qui appartenaient selon toute vraisemblance au même monument » (p. 51 du *Rapport*).

Outre le *Rapport* auquel sont empruntées ces lignes, les visiteurs disposent d'une brochure anonyme bien illustrée qui décrit le pays de St-Bertrand-

de-Comminges tant à l'époque romaine qu'au moyen âge et à la Renaissance [1].

S. R.

### A l'Université de Bruxelles.

La *Fondation archéologique de l'Université de Bruxelles* (1929) s'est enrichie d'un petit Musée de moulages, contenant, entre autres, un galvano du Zeus de l'Artemision, donné par le gouvernement grec. M. Hubert Philippart, directeur de la *Fondation*, a publié une notice sur le Musée Léon Leclère (c'est le nom donné à la collection nouvelle, en hommage à un ancien ministre belge des Sciences et des Arts) [2]. Suit un catalogue provisoire, sans bibliographie; il y a 80 numéros, depuis le Goudéa du Louvre jusqu'à un buste de Napoléon par Canova. Philippart a distribué en même temps une courte brochure illustrée sur le Zeus de l'Artémision.

S. R.

### Conférences annoncées par les Instituts des études islamiques et d'histoire de l'art.

1re Série, janvier 1932. — *Afrique du Nord et Espagne.*

*a*) Georges Marçais, professeur à l'Université d'Alger :

1° 13 janvier. — La grande mosquée de Kairouan et l'Art roman d'Afrique.

2° 15 janvier. — La grande Mosquée de Kairouan et l'Art fatimite.

3° 16 janvier. — La grande Mosquée de Kairouan et l'Art andalou.

*b*) Henri Terrasse, directeur d'Études à l'Institut des Hautes Études marocaines de Rabat.

4° 20 janvier. — L'Art omeyyade d'Espagne.

5° 22 janvier. — La Mosquée de Cordoue.

6° 23 janvier. — La Mosquée de Tinmel et la Koutoubia de Marrakech.

*c*) Élie Lambert, professeur à l'Université de Caen.

7° 27 janvier. — L'Art musulman d'Espagne et l'Art roman.

8° 29 janvier. — Grenade et l'Alhambra.

9° 30 janvier. — L'Art mudéjar.

2e Série, février et mars 1932. — *Turquie et Perse.*

*a*) Albert Gabriel, directeur de l'Institut français d'Istanbul, professeur à l'Université de Strasbourg.

10° 3 février. — Les monuments seldjoukides d'Anatolie.

11° 5 février. — Les monuments d'Istanbul.

12° 6 février. — Istanbul : les mosquées impériales.

*b*) V. Minorsky, professeur suppléant à l'École des Langues orientales.

13, 14 16 et 18 mars. — Les facteurs géographiques dans l'Art persan (paysage, les centres artistiques jusqu'au XVIe siècle),

---

1. *Rapport sur les fouilles de St-Bertrand-de-Comminges en 1931*, Toulouse, Privat, 1932 : in-4, 51 p., avec 9 figures et 13 planches. — *Saint-Bertrand de-Comminges, trois époques de l'art*, Toulouse, Privat, 1932; in-8, 23 p., avec 23 figures.

2. *Fondation archéologique de l'Université de Bruxelles*, Bruxelles 1932, in-8, 77 p., avec 2 planches.

13 et 14 (*suite*). — Les centres artistiques à partir du XVI^e^ siècle et les influences extérieures.

6 avril. — La miniature persane.

*c*) H. Massé, professeur à l'École des Langues orientales.

8 avril. — État actuel des monuments de la Perse.

3^e^ Série, avril 1932. — *Syrie et Égypte.*

*a*) Jean Sauvaget, secrétaire général de l'Institut français de Damas.

13 avril. — Caractères généraux de l'architecture musulmane en Syrie.

15 avril. — Les monuments de Damas et d'Alep au temps des Croisades.

16 avril. — Les monuments de Damas et d'Alep, des Croisades à nos jours.

*b*) Gaston Wiet, professeur à l'École des Langues orientales.

20 avril. — Les objets d'art de l'Égypte musulmane : esthétique générale : tissus, bois sculptés.

22 avril. — Cuivres, céramique, verres émaillés.

(*Communiqué.*)

## Une nouvelle loi grecque des Antiquités.

Après avoir été adoptée par la Chambre et le Sénat, une nouvelle loi grecque sur les fouilles, les trouvailles dues au hasard et les collections privées d'antiquités a été promulguée le 28 mars 1932. Sauf qu'elle autorise facilement les recherches entreprises par des corps savants étrangers; cette loi en 55 articles est fort draconienne; il y est question sans cesse de défenses, de déclarations obligatoires, de confiscations, d'amendes et même de mois de prison pour les délinquants. Voici, par exemple, l'article 53 : « Quiconque aura sciemment prêté un concours quelconque à l'exportation d'antiquités sera considéré comme complice et puni d'un mois à deux ans de prison. » On sait, depuis Dracon, que les lois trop sévères sont bien difficiles à appliquer, et l'exemple de la loi de prohibition aux États-Unis, qui a donné naissance à l'industrie des *bootleggers*, ne devrait pas être perdu de vue par les législateurs d'autres pays. La Grèce a raison de défendre son patrimoine; mais ne pourrait-elle pas le faire sans infliger trop de vexations aux collectionneurs?

S. R.

## Projet d'un règlement international sur le surmoulage (Atelier du Louvre).

L'atelier de moulage des Musées nationaux ne voit pas d'inconvénient à admettre la pratique du surmoulage, à condition qu'elle soit strictement réglementée.

Voici, à notre avis, les bases de cette réglementation :

1° Le surmoulage ne peut être autorisé qu'en faveur d'un atelier d'exploitation offrant toutes garanties, tant pour la perfection de l'exécution technique que pour l'observation rigoureuse des charges contractuelles résultant de l'application d'une convention internationale.

2° Le droit de surmoulage ne devra pas être autorisé une fois pour toutes

par un contrat général, mais être convenu par contrat spécial pour chaque objet exploité. Ainsi seront évités les malentendus provenant de l'ignorance des clauses particulières grevant l'exploitation d'une sculpture déterminée.

3° Tout contrat d'autorisation et d'exploitation du surmoulage devra comporter la fourniture, par l'atelier exploitant le modèle original, d'une épreuve-type portant son estampille et qui servira à exécuter le moule de seconde main. Lorsque ce moule sera usé, c'est obligatoirement l'épreuve-type qui devra être utilisée pour le remplacer.

4° Les frais d'exécution et d'envoi de l'épreuve-type devraient être payés par l'atelier surmouleur.

5° Toute épreuve tirée dans le moule exécuté par l'atelier surmouleur devrait comporter dans son prix un droit de surmoulage à verser à l'atelier possesseur du creux original.

Le *quantum* de ce droit pourrait être, à notre avis, fixé à 10 0/0 du prix de vente.

En effet, ce pourcentage ne grève pas lourdement le prix de vente, et il nous paraîtrait, d'autre part, illogique que le droit de surmoulage fût plus fort qu'un droit d'auteur. Or, en France, le pourcentage courant versé à titre de droit d'auteur aux sculpteurs vivants sur les moulages de leurs œuvres est de 10 0/0 du prix de vente.

24 mars 1932. (*Communiqué.*)

# BIBLIOGRAPHIE

**Irma A. Richter**. *Rhytmic form in art. An investigation of the principles of composition in the works of the great masters.* Londres, John Lane, 1932; in-4°, 127 pages, avec 72 gravures. — Voici un nouvel ouvrage, très sérieusement préparé, sur la géométrie sous-jacente aux conceptions esthétiques et à celles de leurs réalisations qui flattent notre goût. Il s'ajoute, mais avec des principes et des développements nouveaux, à ceux qu'ont déjà écrits, dans le même ordre d'idées, Th. Cook, Jay Hambidge, Caskey, E. Mossel et C. Ghika. L'autrice raconte qu'elle a abordé ces études il y a cinq ans, en examinant, avec la règle et le compas, des photographies de tableaux de Piero della Francesca. « J'ai un jour appliqué le pentagone à une photographie de la mystérieuse fresque d'Arezzo, *le Songe de Constantin*, avec des résultats très satisfaisants. Peu après, parcourant un portefeuille de dessins du British Museum, je suis tombée sur un dessin à la plume attribué à Baldassare Peruzzi, architecte et peintre de Sienne. C'est un groupe de trois figures dessinées à l'intérieur d'un cercle où est inscrit un pentagone régulier. Les lignes du diagramme géométrique sont pourvues de mesures donnant leurs longueurs relatives. Je m'aperçus avec joie qu'il y avait là une confirmation de ma découverte. » Les lecteurs de Mrs Richter la suivront avec attention dans cette tentative d'esthétique pythagoricienne; c'est une route un peu ardue, exposée à des mirages, mais où l'on ne s'engage pas sans profit ni plaisir, comme dans un voyage d'exploration, avec une boîte de compas pour valise, au pays de la Beauté.

S. R.

**Archivo de Prehistoria Levantina**, vol. I, 1928. Valence, 1929; in-4°, 262 pages et nombreuses planches. — Publié en novembre 1930, ce magnifique volume ouvre la série des Annuaires du Service des recherches préhistoriques de la province de Valence. Il contient des mémoires originaux, des nouvelles de fouilles et une copieuse bibliographie. Parmi les mémoires, signalons particulièrement : Gonzalo Vines, *La Cova Negra* (Jativa); Breuil, *Station moustérienne et peintures préhistoriques du Canalizo el Rasson* (Minateda); L. Pericot, *Le dépôt de bracelets de coquille à Penya Roja ;* Ballester Tormo, *La Grotte sépulcrale de Camel Real* (Albaida); N. Gomez, *Un hiatus préhistorique dans les stations levantines d'altitude ;* L. Pericot, *Le village ibérique de Charpolar;* B. Gimpera, *Relations entre l'art ibérique et l'art grec.* Sur les haches énéolithiques, les mégalithes, la poterie ibérique, etc., on trouve çà et là des idées neuves; notons aussi une perle de callaïs et une tablette de plomb avec nombreux signes ibériques. — L'archéologie préhistorique et protohistorique de l'est de l'Espagne est aux mains d'investigateurs compétents. L'exécution matérielle est irréprochable; il y a un abondant index.

S. R.

**P. Dahlgren**. *Primitiva Skepp*. Stockholm, Natur och Kultur, 1932; in-8, 96 pages, avec 112 figures. — Spécialiste de choses maritimes, l'auteur passe en revue les représentations primitives de bateaux (Égypte, Assyrie, Crète, Scandinavie, Armorique), et les divise en trois groupes : monoxyles, bateaux à rames, bateaux à voiles. Les monoxyles sont certainement les plus anciens. Le bateau à rames, précurseur du navire long des Vikings, a pu être introduit dans le Nord, vers la fin de l'âge de la pierre, sous une influence armoricaine. Le navire à voiles était connu dans la Baltique à l'âge du bronze; l'auteur suppose que les premiers constructeurs furent les commerçants qui apportaient le bronze dans le Nord, venant de la mer Égée, et que ceux-ci en firent d'abord usage eux-mêmes en naviguant à la recherche de l'ambre. Quatre chapitres sont consacrés à l'étude des types de bateaux dans les gravures rupestres, deux autres aux anciens navires méditerranéens; le dernier concerne le navire scandinave des premiers siècles de notre ère. L'illustration, assez abondante, rendra service à ceux mêmes qui ne lisent pas le suédois. Il manque un index.

S. R.

**Nils Aoberg.** *Bronzezeitliche und früheisenzeitliche Chronologie.* Stockholm, Akademie, 1932; in-4°, 161 pages, avec 302 figures. — Bien qu'élève et admirateur de feu G. Kossinna, auquel il dédie ce volume, l'auteur est plus disposé à accepter l'essai de synthèse de Wilke, paru dans le tome IX de *Mannus*, que celui de Kossinna sur le même sujet. A la différence de ce dernier, qui attribue la civilisation d'Aunjetitz (Bohême) à une influence nordique, Wilke la dérive de la céramique rubanée. En ce qui touche l'origine des Celtes, Germains et Illyriens, Wilke s'exprime ainsi : « Nous avons pu établir que les types industriels dominant dans les périodes proto-historiques de l'Europe centrale se répartissent en trois régions limitrophes, dont les frontières ont varié au début de l'époque de Latène, mais dont le fond reste le même depuis le néolithique. Pour expliquer cela, il faut admettre que dès l'époque néolithique il y avait, dans ces trois cercles de civilisation, des peuples différents et que les mêmes races qui ont habité ces domaines à l'époque de la pierre ont fait le fonds de la population jusqu'à l'époque historique. Comme il appert qu'au début de l'histoire le domaine de l'Allemagne du Sud était celui des Celtes, celui du Nord étant germanique et le plus méridional étant illyrien, nous pouvons conclure que ces peuples habitaient là avant l'histoire. Ainsi le premier développement de ces trois groupes doit s'être produit à l'âge néolithique, et même assez longtemps avant sa fin. » La thèse de Wilke, dit M. Aoberg, aurait été plus remarquée si les preuves sur lesquelles elle s'appuie étaient moins fragiles. Renforcer ces preuves, ce qui est l'objet du présent travail, contribuera à établir la justesse de l'idée fondamentale de Wilke.

On ne peut suivre ici l'auteur dans sa laborieuse enquête qui se termine par une tentative de chronologie fondée sur les trouvailles d'Hissarlik, de Crète et de Mycènes. « Les tombes à fosse de Mycènes sont du XVI^e^ et, en partie, du XV^e^ siècle; le début de cette civilisation est postérieur de peu à 1580, date du début de la XVIII^e^ dynastie égyptienne. Troie II a été détruite au XV^e^ siècle et sa floraison appartient au XVI^e^; l'ère des vases-cloches dans l'Europe centrale doit donc être fixée au XVII^e^ siècle. Troie II, dans

son ensemble, est contemporaine de la culture d'Aunjetiz dans l'Europe centrale et, par suite, un peu plus récente que le développement de l'âge du cuivre tel qu'il apparaît au Mondsée, à Remedello et dans certaines nécropoles de la Hongrie. »

S. R.

**Madeleine Colani.** *Recherches sur le préhistorique indo-chinois* (extr. du *Bull. de l'École française d'Extrême-Orient*, t. XXX). Gr. in-8, 126 pages, avec nombreuses planches et figures dans le texte. S. l. n. d. (1932). — La préhistoire de l'Indo-Chine est très complexe, offrant de nombreuses et importantes variétés dues à la nature du sol et au climat. L'autrice, qui s'est vouée depuis 1929 à cette étude, commence par exposer le sujet dans son ensemble, puis passe en revue quelques-unes des recherches les plus récentes, enfin, sous le titre de « manifestations intellectuelles », parle des maigres vestiges d'une activité intentionnelle relevées sous forme d'incisions (d'après des modèles exclusivement végétaux), de cupules, etc., sur des objets préhistoriques et quelques parois rocheuses. Rien de comparable à la richesse et à la qualité artistique du paléolithique et de l'épipaléolithique en Europe; il n'y a pas de parallélisme sensible avec les industries de notre continent, et rien ne permet, par exemple, de conclure à la contemporanéité des *néolithes* indo-chinois (instruments entièrement polis) avec les nôtres. Ce substantif *néolithe*, proposé par l'autrice, mériterait de trouver place dans le vocabulaire. Une carte d'ensemble (pl. XXXIII) montre les stations préhistoriques actuellement connues dans le sud du Tonkin, le centre et le nord de l'Annam; d'autres ont été découvertes en 1931 au Laos.

S. R.

**R. P. Azaïs et Roger Chambard.** *Cinq années de recherches archéologiques en Ethiopie* (prov. du Harar et Éthiopie Méridionale). Préface de Ed. Pottier. Gr. in-4°, xv-348 pages, avec 6 planches, 1 carte et 30 figures; Atlas de 10 pages, 110 planches. Paris, Geuthner, 1931. — Secondé par la bienveillance du gouvernement abyssin, le P. Azaïs, ancien aumônier militaire, a conduit pendant cinq ans des explorations dans une partie de l'Ethiopie; il nous en donne ici le journal, étape par étape, accompagné d'un très riche album de phototypies. Cette publication offre une grande importance archéologique et pose des questions nouvelles que personne n'est capable de résoudre. On trouve, en effet, dans ces régions d'accès difficile, des monuments remontant à un très lointain passé, dont beaucoup (dolmens, pierres debout[1], statues, menhirs, idoles néolithiques) rappellent étonnamment ceux qu'on dénomme ainsi dans l'ouest de l'Europe; il y a aussi des stèles ornées de poignards sculptés, du type de l'âge du bronze, dont on ne connaît pas encore d'autres exemples. Expliquer par le hasard ou l'*anthropisme* de Clermont-Ganneau, ce qui revient au même, les analogies que le P. Azaïs a signalées, est absolument impossible; tout se présente comme si une même civilisation néolithique et énéolithique, caractérisée par la tendance à manier de grosses pierres non ou peu équarries, mais parfois décorées pour rappeler la figure humaine (surtout féminine), s'était étendue sur un immense territoire sans d'ailleurs l'occuper entièrement. Cela n'implique pas nécessairement l'émi-

1. L'auteur qualifie ces figures de *phalliques*, mais je doute qu'elles le soient.

gration de populations nombreuses, mais le transfert d'idées, peut-être d'une religion. Toutes les hypothèses récentes sur un centre de diffusion africain sont sans fondement ni vraisemblance; on oublie trop aisément les milliers de dolmens de l'Inde.

Je ne puis approuver l'exécution matérielle de l'important ouvrage de MM. Azaïs et Chambard. Le papier du volume de texte est inutilement gros et lourd; les photographies, en partie trop petites et sans intérêt, auraient dû former un volume cousu et maniable, non le contenu difficile à manier d'un carton. S. R.

**M. A. Murray**. *Cambridge Excavations in Minorca*. Londres, Quaritch, 1932; gr. in-8, 50 pages et 52 planches. — Aux frais du Musée d'ethnographie de Cambridge, une mission a exploré les environs de la *taula* de Trapuco à Minorque. On ne trouve que là ces grands monuments en pierre en forme de T (*tabula*), toujours dans le voisinage immédiat des *talayots*, lesquels sont également fréquents à Majorque. La *taula* est entourée d'un mur de construction peut-être plus tardive; en dehors de cette enceinte il y a d'autres édifices ruinés. Les plus anciens objets recueillis au cours des fouilles appartiennent à l'âge du bronze. La poterie faite à la main ressemble à celle de Malte; celle qui est faite au tour rappelle parfois Benacci I, à Bologne. Il y a de nombreux tessons de poterie ibérique. Planches et dessins sont soignés et fournissent un inventaire illustré complet des trouvailles. L'introduction rend un juste hommage aux recherches de Cartailhac, mais réfute sa théorie des *taulas*, monuments dont on peut affirmer seulement le caractère religieux. S. R.

**Ch. Boreux.** *Antiquités égyptiennes (du Musée du Louvre). Catalogue-Guide.* Paris, Musées nationaux, 1932; 2 volumes in-8 de 663 pages au total, avec 80 planches et un index. — On est heureux de posséder enfin une notice détaillée des antiquités égyptiennes du Louvre, remplaçant celle de Rougé revue par Pierret (1883). Regrettons toutefois que cette notice, qui suit l'ordre adopté dans les salles, soit déjà condamnée à perdre bientôt son caractère de fil d'Ariane, à cause des modifications radicales qu'on a décidées, en vue d'une nouvelle et meilleure installation des séries. Mais, quels que doivent être ces remaniements, le catalogue restera, à défaut du guide, et c'est certainement un des meilleurs que possède aucun Musée. La clarté des descriptions et l'excellence des nombreuses illustrations ne laissent rien à désirer; même loin du Louvre, cela est d'une lecture très agréable, à l'adresse de ceux qui savent comme de ceux qui apprennent. Vu la multitude et la dispersion des publications égyptologiques, on aurait voulu, à la fin de la description de chaque sujet, une ligne de sigles indiquant la bibliographie récente ou signifiant par son absence que l'objet est inédit. On trouve en tête l'histoire sommaire de la collection, avec un hommage ému à Bénédite, suivie d'un résumé de l'histoire d'Égypte et de la liste chronologique des rois égyptiens. L'auteur a droit à nos remerciements et à nos félicitations; c'est plus qu'une notice, c'est un bienfait que nous lui devons [1].
S. R.

1. P. 23, Morgan devait être nommé à côté de Petrie et d'Amélineau.

**R. Forrer.** *Six bronzes préhistoriques du Louristan* (extr. du *Bulletin de la Soc. préhist.*). Paris, 1932, 8 pages et 2 planches. — Le conservateur du Musée préhistorique de Strasbourg a acquis d'un marchand oriental, comme provenant de Nehavand, six objets de bronze qui se distinguent de ceux que l'on connaît déjà. Les plus intéressants, à cet égard, sont deux épingles avec tête particulière, où l'auteur reconnaît la « barbarisation » progressive d'une figure d'homme tenant entre ses bras deux boucs en offrande à quelque divinité. Il est remarquable que les longues épingles du Louristan rappellent, en général, celles qu'on trouve en abondance dans les habitations lacustres suisses à la fin de l'âge du bronze et du premier âge du fer; mais la tête est généralement plus variée dans les bronzes asiatiques qui sont venus récemment en grand nombre sur le marché.

S. R.

**R. Dussaud, P. Deschamps, H. Seyrig.** *La Syrie antique et médiévale illustrée.* Paris, Geuthner, 1931; in-4°, avec 160 planches. — Ce fut une heureuse idée de M. H. Ponsot, haut-commissaire français en Syrie, de demander à des savants compétents, à la suite de l'Exposition Coloniale de 1931, la rédaction du présent album, dont le but essentiel, comme on dit dans le jargon actuel, est *touristique*, mais qui est en même temps et au premier chef œuvre d'archéologie. A la suite d'une savante introduction de M. Dussaud qui raconte à grands traits l'histoire de la région syrienne, celle des explorations scientifiques et des fouilles récentes, on trouve une carte et 160 notices accompagnant autant de planches en phototypie. L'antiquité et le moyen âge reçoivent leur juste part; s'il y a 10 planches pour Baalbeck, il y en a 16 pour le Crac des chevaliers, et les restes de la domination turque ne sont pas non plus négligés. Une planche seulement m'a paru inutile : c'est celle qui figure l'*Aphrodite au bain* de Saïda, actuellement dans une collection parisienne. Si l'on voulait reproduire des objets de Syrie qui n'y sont pas restés, un spécimen des admirables sarcophages du Musée de Constantinople aurait occupé avantageusement la même place. Les notices sont numérotées, mais non les planches, ce qui peut avoir des inconvénients. L'ensemble témoigne d'autant de savoir précis que de sens pratique et apporte même du nouveau.

S. R.

**Victor Bérard.** *Tables odysséennes.* Paris, A. Colin, 1932; in-8, 71 gravures. — Ouvrage posthume, mais dont l'auteur avait eu le temps de reviser toutes les épreuves. C'est un excellent travail d'orientation contenant : 1° des renvois à tous les vers de l'*Odyssée* cités, expliqués, critiqués ou condamnés dans les trois tomes de l'*Introduction à l'Odyssée*; 2° pour les deux volumes des *Phéniciens et l'Odyssée* et les quatre volumes des *Navigations d'Ulysse*, un index sommaire des principaux noms historiques et géographiques; 3° un lexique sommaire des noms et mots sémitiques ou censés tels. Ce dernier lexique est classé suivant l'ordre alphabétique des noms grecs ou français, suivis de la transcription hébraïque et de la signification alléguée, par exemple (j'omets les caractères hébreux) : Kimmériens, Κιμμέριοι... *éclipses.* Il y a là bien des étymologies inquiétantes.

S. R.

**Hans Hörmann.** *Die inneren Propyläen von Eleusis* (*Denkmäler antiker Architektur*, I). Berlin et Leipzig, W. de Gruyter, 1932; gr. in-4°, 124 pages, avec 52 planches et 60 figures dans le texte. — La même année où feu Noack publiait son grand ouvrage en deux volumes sur l'histoire architecturale d'Éleusis (1927), l'Institut archéologique allemand décida de consacrer une série de monographies à des monuments antiques dont l'étude détaillée, avec les illustrations afférentes, ne pouvait trouver place dans les périodiques de moindre format. En voici le premier et intéressant spécimen. L'auteur a pris pour sujet les propylées intérieurs d'Eleusis, œuvre de l'époque de Cicéron, alors que les propylées extérieurs sont du IIe siècle de notre ère. Les fouilles, aujourd'hui terminées, du célèbre sanctuaire lui ont fourni tous les éléments d'une restitution minutieuse, dont une vue d'ensemble, d'après une aquarelle trop sommaire, sert de frontispice. On y voit, ornant la façade méridionale, les deux canéphores, dont l'une, très mutilée, est à Cambridge, tandis que la mieux conservée est restée au Musée d'Éleusis. Ces deux grandes statues ont été l'objet d'une étude d'ensemble et de reproductions partielles très utiles. On comparera avec intérêt, sur d'autres points, les résultats obtenus par M. Hörmann avec ceux (discutés par lui) de M. Libertini en 1916, dans un mémoire consacré au même monument, assez négligé des architectes depuis les *Dilettanti* (1817), mais dont François Lenormant s'était occupé aussi avec fruit au cours de ses fouilles d'Éleusis (1860).

S. R.

**Oscar Broneer.** *The Odeum* (*Corinth*, t. X). Harvard et Cambridge, 1932; in-4°, 154 pages, avec 16 planches et 139 figures. — L'Odéon de Corinthe, dont il restait à peine une trace à la surface du sol, a été identifié en 1907 seulement par B. H. Hill, grâce à une indication précise de Pausanias. Vingt ans après (1927-1928), l'emplacement a été complètement déblayé par les soins de l'École américaine d'Athènes. Les ruines de ce théâtre ont beaucoup souffert et paraissent avoir en partie servi de carrière; mais les lignes générales sont reconnaissables et nombre d'éléments constructifs ou décoratifs ont pu être recueillis. La trouvaille la plus intéressante a été celle d'un torse d'Athéna, non pas archaïque, mais certainement archaïsant, qu'il faut rapprocher des Athéna archaïsantes de Naples et de Poitiers, également attribuables à l'époque d'Hadrien. L'imitateur a pris des libertés avec son modèle du VIe siècle, notamment dans le traitement de la draperie. — Les fouilles ont permis de distinguer trois périodes dans l'histoire de l'Odéon : d'abord, une construction en *poros*, remontant au Ier siècle de notre ère, puis un remaniement et un embellissement dû sans doute à la générosité d'Hérode Atticus, enfin une dernière transformation de l'Odéon en arène vers 225, par la suppression de la scène et l'élargissement de l'orchestre. Le mémoire de M. Broneer, qui lui a déjà servi de thèse de doctorat à l'Université de Californie (1931), est rédigé avec soin et compétence; c'est vraiment un modèle de monographie où aucun détail n'est sacrifié; la collaboration d'un architecte a été très utile. Les quelques inscriptions exhumées sont sans importance, ainsi que les marques de tâcherons.

S. R.

**W. de Grüneisen.** *Sculpture grecque archaïque. Étude sur les Kouroi et les Korés de la collection Lazare Montafoff.* Paris, Regina, 1932; in-fol., avec 15 planches et 36 figures (phot.) dans le texte. — Cette luxueuse publication nous révèle quatre têtes et une statue de style archaïque appartenant à la collection de M. Lazare Montafoff, dont, pour ma part, j'ignorais même le nom. Le texte, très développé, comprend une illustration abondante, reproduisant des pièces de comparaison, pour la plupart connues d'ailleurs, mais éditées ici avec grand soin. Un singulier graffite sur bronze, de la même collection, figure la Pythie de Delphes assise sur le trépied entre deux personnages debout (Apollon et un prophète?). On voudrait des renseignements précis, qui font défaut, sur les circonstances où ces objets dignes d'attention ont été découverts quelque part en Attique (?) et acquis par un heureux amateur.

S. R.

**W. Scott Ferguson.** *The treasurers of Athena.* Harvard University et Mitford (Londres); in-8, 198 pages, avec une planche. — Ce savant livre, uniquement destiné aux spécialistes du sujet — parmi lesquels l'auteur nomme M. Eug. Cavaignac — concerne surtout les informations fournies par les inscriptions attiques sur l'activité financière des préposés aux temples athéniens, c'est-à-dire de leurs trésoriers. Comme les inscriptions sont fragmentaires et que tous les menus fragments n'ont pas encore été rapprochés, la difficulté des textes est encore aggravée par leur condition. Ceux qu'a récemment étudiés M. Dinsmoor dans son mémoire sur les documents relatifs à l'Érechtheion ont fourni à M. Ferguson quelques indications complémentaires sur le cycle des secrétaires des trésoriers d'Athéna; d'autres sont dues à des découvertes épigraphiques récentes. L'époque est celle des grands maux financiers et des grands remèdes, celle de la guerre du Péloponèse, au cours de laquelle bien des objets d'or artistement ouvrés furent fondus (p. 122). Pour entrer dans le détail de ces quinze chapitres, suivis de deux appendices, il faudrait le savoir de l'auteur.

S. R.

**Alda Levi.** *Sculture greche e romane del Palazzo Ducale di Mantova.* Rome, Biblioteca d'Arte, 1931; petit in-4°, 126 pages, avec 115 planches. — Le Musée gréco-romain de Mantoue, comprenant environ 200 sculptures, bien installé, depuis 1925, au Palais Ducal, est essentiellement la création de la famille princière des Gonzague. Il en existait déjà un catalogue illustré en trois volumes, œuvre d'un antiquaire de Brescia, Labus. C'est à peu près le plus mauvais ouvrage de ce genre que l'on puisse citer, le texte étant oiseux ou inintelligent, les gravures pitoyables. Faute de mieux, l'archéologie s'est longtemps contentée de Labus et des notices, non illustrées mais correctes, de Dütschke. Voici, grâce à l'autrice qui s'en occupe depuis sept ans au moins, un catalogue raisonné, accompagné d'excellentes phototypies, que l'on peut qualifier de définitif. Les notices, sobres, mais précises, sont précédées de bibliographies très bien informées, avec l'indication, quand il y a lieu, des restaurations.

Celles-ci sont beaucoup moins nombreuses que dans la plupart des vieilles collections italiennes; les sculptures n'ont pas été victimes du polissage,

opération funeste qui transforme les meilleurs marbres en *navets*. D'autre part, le hasard a voulu que presque toutes les périodes de l'art antique fussent représentées à Mantoue, tantôt par des originaux, tantôt par de bonnes copies romaines; la série iconographique, où le buste d'Euripide est particulièrement digne d'attention, comprend une série de têtes remarquables, tant de Grecs et de Romains que de Barbares; il y a aussi de bons sarcophages historiés. On ne peut que féliciter l'autrice de son travail consciencieux, dont chaque page témoigne d'une connaissance approfondie de la sculpture gréco-romaine et des travaux de détail dont elle a été l'objet au siècle passé.

S. R.

**Wilhelm Kraiker**. *Katalog der Sammlung antiker Kleinkunst des arch. Instituts der Universitaet Heidelberg.* I Band. *Die rotfigurigen attischen Vasen*, in-4°, 63 pages, 48 planches. H. Keller, Berlin, 1931. — L'Université d'Heidelberg est une des plus anciennes et une des plus célèbres d'Allemagne. Ses étudiants sont fiers d'elle, comme les Anglais le sont d'Oxford ou de Cambridge. Beaucoup nourrissent à son égard des sentiments d'affection et de reconnaissance qui se traduisent par des manifestations touchantes. Le beau volume de M. Kraiker en est un témoignage. L'Institut archéologique de l'Université possède un musée de petites antiquités, une sorte d'*Antiquarium*, formé en grande partie par des dons d'anciens élèves. Un professeur réputé, Friedrich von Duhn, qui a donné là un enseignement très suivi, de 1880 à 1920, avait songé à en faire une publication spéciale, mais il n'a pas pu faire aboutir son projet qui fut repris par le Recteur actuel, A. von Salis. On a trouvé des fonds et des collaborateurs.

Le tome I^er^ est consacré à la collection des vases peints dont un autre professeur, M. Ludwig Curtius, a confié l'étude à son élève M. W. Kraiker. Pour mener sa tâche à bonne fin, celui-ci a fait plusieurs séjours en Angleterre, en particulier à Oxford où il reçut les conseils et les encouragements de M. J. D. Beazley. On comprend que son travail ainsi surveillé et dirigé se recommande par des qualités particulières de savoir et d'information. Les descriptions sont courtes et précises, attentives aux détails de technique, les groupements chronologiques bien assurés, la bibliographie complète, les planches en phototypie très satisfaisantes.

Il ne s'agit pas d'une collection de musée comme on l'entend d'ordinaire. Les vases complets sont en fort petit nombre; les fragments forment la grande majorité. C'est ce que nous appelons un « tessonnier », c'est-à-dire un recueil de tessons détachés, qui ont été choisis spécialement pour la beauté de l'exécution, ou pour certaines particularités techniques, ou encore pour indiquer les changements du style aux différentes époques. C'est un outillage de « laboratoire », tel qu'aime à l'avoir sous la main un maître qui ne se contente pas d'enseigner à ses élèves l'histoire céramique avec des livres et des projections, mais qui veut leur faire toucher du doigt les détails de la fabrication, les problèmes du façonnage et de la cuisson, les rehauts de la polychromie, et surtout les mettre en état de distinguer la façon de dessiner des bons artistes. A ce point de vue, la collection d'Heidelberg est précieuse. Elle ne vaut pas, évidemment, celle des tessons de l'Acropole d'Athènes qui est justement célèbre et qui fut constituée avec les débris des

ex-voto mêmes que les pèlerins avaient apportés dans le sanctuaire; mais elle a, comme eux, la qualité rare des pièces de choix qui, même réduites au rôle de simples fragments, gardent leur saveur antique et procurent des joies pures à ceux qui savent les regarder. Les fragments des premières planches, attribués au peintre Oltos, les éphèbes des planches IV, VIII, XVI, XXIV, les Silènes des planches VI, XXI, XXII, les femmes des planches XIII, XIX, XXVI, XXXVI, le cavalier de la planche XIV, le profil d'Athéna coiffée d'un lourd bandeau de cheveux (planche XX), la scène de théâtre de la planche XLVIII offrent une variété de types, d'attitudes et de compositions qui, dans un petit volume, condensent à peu près toute l'histoire du dessin dans l'Athènes classique.

C'est un bon livre d'étude, mais c'est encore mieux un répertoire d'originaux pour ceux qui ont la faculté de les tenir en mains et de les examiner de près. Il faut dire que l'élément principal de ce fonds est dû à une donation particulière de Paul Hartwig qui, au cours de ses voyages, avait recueilli cet ensemble pour ses études personnelles; un autre archéologue, dont la science est bien connue, M. Robert Zahn, compte aussi parmi les donateurs. On comprend que sous l'égide de ces maîtres l'Université ait pu s'enrichir de documents remarquables.

Nous avons pourtant une critique à adresser à M. Kraiker. Il ne s'étonnera pas qu'elle vienne de nous. Il cite le *Corpus vasorum antiquorum* d'une façon fautive. Dans maints avis aux lecteurs ou aux souscripteurs (cf. aussi *Rev. archéologiq.*, 1928, I, p. 334), j'ai averti les auteurs que le chiffre placé en bas des planches (à gauche) était seulement un numéro de « contrôle », qui permet de s'assurer qu'aucune planche ne manque au fascicule, mais qui ne se rapporte pas au classement définitif des figures. Comme la plupart de nos livraisons contiennent des catégories différentes de vases, c'est l'*indice de groupement* qui seul sert de base pour les renvois. Par exemple, M. Kraiker, pour les numéros 1 et 2 de ses descriptions (p. 7), renvoie au *Corpus vasorum. Italia*, 129, 1 et 130, 1. Or, quand M. Giglioli aura terminé la publication de la *Villa Giulia*, toutes les planches publiées par lui seront rangées dans l'ordre chronologique établi par les indices de groupement; il n'y aura plus de fascicules distincts, il n'y aura plus de séquence dans les chiffres de contrôle, etc. Les renvois de M. Kraiker seront alors inutilisables. Par conséquent, il faut dès maintenant renvoyer à *Corpus Italia Villa Giulia*, III H *e*, planche XLV, n° 1 (et non pl. CXXIX, 1), et à planche XLVI, n° 1 (et non pl. CXXX, 1). A rectifier aussi le n° 44 : *Corpus France*, 220, 2 (au lieu de *Louvre*, III I *d*, pl. XX, n° 2); les n$^{os}$ 170, *Corpus France*, 173, 5 et 6 (au lieu de *Louvre* III I *d*, pl. XII, n° 1 à 6), etc.

Il a fallu une certaine pénétration pour retrouver les sujets représentés sur un assez grand nombre de fragments qui sont très incomplets. Les hypothèses de M. Kraiker sont, en général, admissibles; elles prêtent à quelques observations. L'éphèbe tenant des lanières de cuir (n° 73, pl. X) est-il occupé à un exercice de la palestre, comme dans les vases cités ou dans l'amphore connue de Munich (Swindler, *Anc. Paint*, fig. 299)? La lanière forme une boucle qui paraît destinée à supporter un poids lourd. Ne serait-ce pas un éphèbe tirant de l'eau hors d'un pithos comme dans d'autres peintures de vases (Saglio, *Dict. Antiq.*, 5891, 5892)? — N° 29, planche IV. A rapprocher du fragment du Louvre G 10 *bis* (Epilykos-

Skythès), Perrot X, fig. 333. — N° 104, pl. XVI. La même facture réaliste et pittoresque du pelage de lièvre se voit sur les coupes du Louvre G 121, G 122, G 142 (*Vases antiq. Louvre*, pl. CX, CXI, CXVI). — N° 128, planche XXII. L'observation de Mlle Speier sur la technique particulière de cette figure semble fort juste; l'imitation d'un dessin ciselé sur métal est très plausible. — N° 129, planche XXIII. Le danseur au gros ventre, vu de face, se retrouve sur un fragment de coupe du Louvre, G 157, de style plus sévère et attribué à l'atelier de Brygos (*Catalog. Louvre*, p. 1007; *Vas. antiq.*, pl. CXXIII); il permet de rétablir la silhouette du personnage. — N° 170, planche XXXII. La réplique exacte du stamnos du Louvre, G 336 (avec des variantes naturellement), montre que dès l'époque d'Hermonax on faisait dans les ateliers des vases pareils, de véritables copies (au sens antique). Dans le même tombeau d'Orvieto on a trouvé deux stamnos d'Hermonax portant le même sujet (*Att. Vasenmal.* de Beazley, p. 299-300, nos 3 et 4; *Catal. vas. Louvre*, add. XLVII, p. 1080). — N° 165, planche XXIV. L'expression du visage n'est pas un effet de la négligence du dessin; on trouve des recherches analogues dans le dessin des yeux sur certains cratères du style encore sévère (*Corp. vas. Louvre*, III I, *d* pl. XI, nos 1, 2, 5); cf. aussi n° 164, planche XXX. — N° 205, planche XXXIX. L'étude des raccourcis, le visage de trois quarts, la pose abandonnée du corps sont des détails intéressants à rapprocher de certaines peintures de lécythes blancs attiques comme points de repère chronologiques (*Corp. vas. Athènes*, III *J d*, pl. XVII, nos 1 et 2).

Les attributions aux artistes connus ou anonymes sont faites par M. Kraiker avec discrétion et mesure. Il indique souvent les œuvres comme avoisinant tel atelier. S'il n'a rien à en dire, il s'abstient ou il mentionne simplement l'avis donné par un autre. Il ne fixe pas non plus de dates; c'est une preuve de modestie et de bon goût. Combien de gens espèrent s'attirer l'admiration du monde en proclamant que tel vase a été peint à Athènes en 470 ou que tel relief chaldéen a été sculpté en l'an 2420 avant notre ère! Laissons-les à leurs chères illusions. Horace s'est chargé de leur répondre (*Sat.* I, 5, 100) : *credat judæus Apella, non ego.*

M. Kraiker a voulu par son travail honorer l'Université qui l'a formé aux bonnes études scientifiques; il y a pleinement réussi.

E. Pottier.

**Max Freiherr von Oppenheim.** *Der Tell Halaf (Eine neue Kultur im ältesten Mesopotamien)*, 276 pages, 131 figures, 2 cartes. Brockhaus, Leipzig, 1931. — Le site de Tell Halaf est placé à peu de distance de la ligne du chemin de fer de Bagdad, sur un des bras du Chabour, affluent de l'Euphrate. Les découvertes qu'y a faites M. le baron von Oppenheim sont d'une importance capitale pour l'histoire artistique de l'Asie Occidentale et, en particulier, de la région mésopotamienne, le Soubartou (p. 42), que les historiens modernes rattachent au royaume des Hittites. Lorsque j'ai écrit mon premier fascicule de l'*Art Hittite* (Geuthner, 1926), j'avais pris comme sources principales de renseignements les fouilles anglaises de Karkémich et les fouilles allemandes de Zendjirli. Il est clair qu'aujourd'hui il me faudrait compléter cette étude avec la riche documentation contenue dans l'ouvrage, abondamment illustré, de l'heureux explorateur qui a rapporté

assez de statues et de bas-reliefs, en originaux ou en moulages, pour remplir un nouveau Musée installé dans une rue de Berlin. La restitution en couleurs du frontispice et la photographie de la planche LXIV donnent une idée imposante de la collection mise sous les yeux du public.

Commencée en 1899, poursuivie régulièrement en 1911-1913, interrompue par la guerre et reprise en 1927 et 1929, l'expédition s'est achevée au milieu de graves difficultés dont triompha la persévérance du chef de la mission, aujourd'hui récompensé de ses efforts par un succès complet. Son livre n'est pas seulement une étude archéologique des monuments retrouvés, mais une sorte de journal de voyage qui nous met au courant de toutes les péripéties survenues. L'auteur se plaît à rendre hommage à la courtoisie et à l'aide efficace des autorités françaises qui, dans un pays placé sous leur mandat, n'ont voulu considérer dans ces recherches que l'intérêt de la science.

Le texte est clair et agréable à lire. Il n'est point chargé de références. Peut-être même en désirerait-on davantage, car les comparaisons à faire avec les découvertes de Suse, de Karkémich, de Zendjirli et de Saksé-Geuzi sont incessantes et elles ne font l'objet que d'indications très vagues dans la partie du texte rédigé par M. von Oppenheim. Il faut chercher dans les Appendices la partie la plus technique du travail pour laquelle l'auteur a su s'entourer de bons conseillers, dont la compétence est connue, comme MM. Herzfeld, Hubert Schmidt, Bruno Meissner. Mais eux aussi sont restés très discrets à l'égard de leurs devanciers : on chercherait vainement dans leurs analyses les noms de Sarzec et Heuzey, Cros, J. de Morgan, R. de Mecquenem, Leonard Woolley, Koldewey, Friedrich, von Luschan, Garstang, etc., pas plus que les titres des ouvrages les plus connus sur la matière. Les « camarades » sont restés dans la coulisse. C'est un procédé assurément commode pour alléger la besogne, mais il s'écarte un peu du principe d'équité et d'exactitude usité dans les publications scientifiques.

Tell-Halaf, comme la plupart de ces petites cités asiatiques, jouait le rôle de place de guerre. Elle possédait une citadelle, distincte de la ville qui s'étendait autour du « burg ». Le palais du roi, les habitations de sa famille, le sanctuaire principal étaient enclos dans l'enceinte de cette acropole; un mur de fortifications protégeait la ville entière et la mettait à l'abri d'un coup de main. Les grandes statues de ronde bosse étaient placées devant la façade des bâtiments (temple et palais); les reliefs sculptés, formant orthostates, étaient juxtaposés en plinthe continue au bas des murs. La même disposition se retrouve à Karkémich et à Zendjirli; on y retrouve aussi la curieuse polychromie architecturale constituée par l'alternance d'un bloc de basalte noir avec un bloc de calcaire revêtu d'une teinte rouge (cf. *Art hittite*, I, p. 16, pl. I; p. 59 (fig. 69) et p. 62). Le style des sculptures dans la très grande majorité des cas est fort archaïque. L'évidement des yeux, aux cavités remplies par une pierre noire enchâssée dans une pierre blanche, augmente encore l'aspect étrange et barbare des figures; ce procédé s'applique aux dieux et aux déesses comme aux lions et aux sphinx. La tête d'un sphinx est couverte d'un voile; ce détail avait trompé M. von Oppenheim dans ses premières recherches quand, ayant trouvé la tête seule, il crut avoir affaire à une déesse sur laquelle il publia une étude intitulée : « Le Tell-Halaf et la déesse voilée » (1908). Il répète encore ici que dans

ce sphinx voilé il faut voir une variante de la grande déesse, mère de tous les autres dieux, mais une telle interprétation est bien contestable et semble destinée à justifier en quelque manière la première explication : en réalité, ce voile est un arrangement particulier du klaft emprunté aux sphinx égyptiens et, à mon avis, n'indique nullement un rang prééminent dans la hiérarchie divine.

Un des éléments les plus intéressants de ce magnifique ensemble est le répertoire d'images constitué par les petits reliefs placés en orthostates au bas des murailles. On en a recueilli 187, presque tous *in situ*, ou du moins dans la place qui leur avait été assignée par les architectes du roi Kapara, chargés de la réfection des bâtiments. Les sujets en sont extrêmement variés : guerriers, cavaliers, chars de guerre accompagnés de chiens, combats d'hommes et d'animaux, lions dévorant leur proie, panthère à peau tachetée, barque et poissons, pêcheur à la ligne, voyageur grimpé sur un chameau (une plaque identique à Karkémich), oiseaux, oies, autruche et faucon, arbre de vie entre deux animaux affrontés, griffons, sphinx, génies à quatre et même six ailes, dieu à corps de poisson, dieu ailé à queue de scorpion, dieu ailé à tête de lion, génies à jambes de taureau portant le disque ailé du soleil comme un étendard, combats et exploits de Gilgamès, meurtre d'un homme captif par deux assaillants (une plaque analogue à Karkémich), etc. C'est une illustration continue de la vie, des croyances, des mœurs et des costumes de la race qui occupait Tell-Halaf. On y trouve même, comme à Our et en Égypte, des scènes caricaturales faisant sans doute allusion à des contes et à des fables qui circulaient dans la région : un lion assis jouant de la lyre, vers lequel s'avance un âne debout sur ses pieds de derrière, un ours avec une cymbale (?) dans les pattes, une gazelle portant un vase, etc.

Dans le bataillon imposant des statues de pierre signalons avant tout la grande déesse en basalte, assise sur un trône (1 m. 80 de hauteur), œuvre d'une originalité profonde, animée d'un sourire faiblement indiqué, qui évoque le souvenir des archaïsmes grecs et semble une ancêtre des statues des Branchides; puis le groupe de la chambre du culte, le dieu et la déesse assis côte à côte, et encore le trio de colosses (2 m. 60), deux masculins et un féminin, peut-être le dieu Teshoub entre deux parèdres, tous trois debout, à la mode hittite, sur des animaux de taille également colossale : lion, taureau, lionne. N'oublions pas la représentation gigantesque ( 1 m. 84) d'un aigle posé sur un chapiteau de feuilles d'acanthe que l'auteur appelle l'oiseau du soleil et qu'il suppose consacré au culte astral; j'y verrais, pour ma part, un dérivé de l'aigle héraldique de Lagach, de l'oiseau Imgig, nommé dans les inscriptions et symbolisant la force de la ville qui triomphe de ses ennemis (cf. *Revue arch.*, 1926, I, p. 24; Heuzey, *Catal. antiq. chald.*, p. 92, 122). Une autre figuration remarquable est celle de deux griffons, placés dans un passage du grand temple; on remarque sur le corps de l'un d'eux des ornements en spirale qui nous incitent à en rapprocher le décor usité en Crète.

Enfin, il faut compter parmi les plus anciens et les plus curieux produits de cet art local le groupe de sculptures découvert sur un emplacement appelé Djebelet-el-Béda (la montagne blanche), éloigné d'environ 70 kilomètres de Tell-Halaf; elles étaient dressées dans un enclos funéraire où elles marquaient la place de sépultures importantes (fig. p. 111). Trois de ces monuments subsistent : une statue de ronde bosse et deux stèles dont les deux

côtés sont ornés du même sujet, face et revers; sur l'une, un dieu barbu porté sur un pavois par deux hommes; sur l'autre, un dieu vêtu du kaunakès chaldéen, debout sur un taureau. La statue représente aussi un homme vêtu de l'antique kaunakès qui atteste un souvenir précis du costume archaïque de la région.

On voit la richesse et la qualité artistique de cet ensemble, et nous n'avons pas parlé de la céramique qui pourrait être l'objet d'observations très importantes, ni des bijoux d'or, ni des statuettes, ni des objets du culte, etc. On ne saurait trop féliciter le baron von Oppenheim d'avoir si largement agrandi le domaine de nos connaissances sur l'art de la Mésopotamie. Mais ces éléments inédits amèneront eux-mêmes de nouvelles discussions, car la grosse difficulté est de les dater. C'est la *crux* de l'archéologie orientale où l'on fait volontiers varier les chiffres de plusieurs siècles, parfois même de millénaires! Le tableau que M. Herzfeld a dressé pour résumer ses observations sur la chronologie de Tell-Halaf (p. 231) n'est pas fait pour nous tranquilliser. Il place au delà de l'an 3000 les sculptures de Djebelet; vers 3000 (au temps de Mésilim et d'Our-Nina) les petits reliefs de calcaire et une partie de ceux qui sont en basalte, vers 2900 l'autre partie; vers 2850 (époque d'Éannatoun) la grande déesse assise; vers 2800 les reliefs plus volumineux, les animaux formant supports de statues et l'aigle colossal; vers 2500 (Naramsin) le groupe assis de la chambre du culte; vers 2400 (Goudéa) les grandes statues des façades. D'autre part, on sait par les inscriptions cunéiformes gravées sur les orthostates et sur quelques-unes des statues que les édifices de Tell-Halaf furent rétablis et reconstruits par le roi Kapara, fils de Chadianou, qui se vante d'avoir réalisé ce que n'avaient pu faire ni son père ni son grand-père. On place ce prince approximativement au XII^e^ siècle avant notre ère. Il est certain que le plus souvent il s'est contenté d'utiliser les matériaux anciens qui parfois sont réunis sans ordre et sans soin; les malfaçons abondent. Le même fait a été constaté à Karkémich et à Zendjirli; mais on s'est gardé, dans l'étude de ces deux sites, de placer une telle différence d'époque entre l'exécution des sculptures et la reconstruction des bâtiments (elle atteindrait ici entre 10 et 20 siècles!). Si la chronologie de M. Herzfeld est exacte, il nous faudrait rayer de nos papiers tout ce que nous avons appelé « hittite », puisque l'arrivée des Hittites en Asie Mineure se produit seulement vers l'an 2000 (voir *Art Hittite*, II, p. 57 et suiv.). C'est donc une assez grosse affaire et l'on comprend qu'elle ait besoin d'être soigneusement examinée. Les objections ne manqueront pas. Pour ma part, j'en prévois de très nombreuses et la comparaison que l'on peut faire avec les reliefs de Karkémich et de Zendjirli, si étroitement apparentés à ceux de Tell-Halaf, fournira d'utiles points de repère.

Contentons-nous, pour le moment, de dire notre gratitude à ceux qui nous apportent un si beau complément d'informations et une si riche matière pour les travaux de l'avenir. L'expérience nous a depuis longtemps enseigné que la publication des monuments est, en somme, le résultat le plus sûr et le bénéfice immédiat des fouilles fécondes. On peut ensuite les examiner, les scruter et en parler pendant longtemps : la besogne des commentaires a coutume de cheminer *pede lento*, et ce n'est pas un mal.

E. Pottier.

**Maurice Croiset**. *La civilisation de la Grèce antique*. Paris, Payot, 1932; in-8, 351 pages, avec deux cartes. — Un petit ouvrage du même savant, publié en 1922 sous un titre presque identique, avait été accueilli avec une juste faveur. L'auteur en a élargi le cadre et l'a développé dans le volume que nous annonçons, qui est de premier ordre. Il faut avoir vécu plus d'un demi-siècle dans l'intimité de l'hellénisme pour pouvoir exposer ou résumer avec une pareille maîtrise, ce qui fait sa gloire. Sauf l'histoire politique, censée connue dans ses grandes lignes, on trouve ici tout ce qui concerne les institutions, les mœurs, l'économie politique, la littérature, les religions, les philosophies de la Grèce jusqu'à l'époque byzantine et même les survivances de la pensée grecque à travers les civilisations chrétiennes. L'art n'est pas négligé et l'on admire qu'en un petit nombre de pages on ait pu tracer un tableau d'ensemble où rien d'essentiel n'est omis, où l'évolution des styles est marquée avec tant de sûreté et un choix si réfléchi des détails. Je ne ferai que deux objections. Les Achéens n'étaient pas plus grands bâtisseurs que leurs cousins hallstattiens ou illyriens; tout ce qui est *cyclopéen* en Grèce et en Italie appartient à une population antérieure, celle des Pélasges, proches parents de nos constructeurs de dolmens. En second lieu, j'aurais voulu trouver, dans l'exposé de la religion, quelques lignes sur les thiases, où l'idée de la fraternité cultuelle, contrastant avec la froideur du paganisme officiel, paraît pour la première fois autour des noms de divinités étrangères. La thèse de Foucart à ce sujet, excellente bien qu'aboutissant à des conclusions contestables, n'est pas citée dans la bibliographie à côté d'autres ouvrages du même. Quant à des erreurs proprement dites, j'en ai vainement cherché au cours d'une lecture très attentive qui m'a laissé sous le charme. Je ne puis que souhaiter le même plaisir à tous les archéologues et amis de l'hellénisme. Ce livre mérite d'être traduit dans toutes les langues; c'est un chef-d'œuvre.

S. R.

**Henri Peyre.** *Bibliographie critique de l'hellénisme en France de* 1843 à 1870. New Haven, Yale University Press, 1932; gr. in-8, 230 pages. — « Nous n'avons pas prétendu, dit l'auteur, faire l'histoire de l'hellénisme en France de 1843 à 1870, mais fournir la bibliographie d'un tel travail et présenter quelques suggestions. » M. Henri Peyre pèche par excès de modestie. Non seulement sa bibliographie, qui s'étend à tous les domaines de l'hellénisme, tels que l'archéologie et l'art, est excellente, fruit d'un dépouillement où revues et même journaux quotidiens n'ont pas été négligés, mais la longue introduction qui précède a toutes les qualités d'information et de discernement que réclamait le choix d'un sujet aussi complexe. Biographe de Louis Ménard, païen hellénisant, qui inspira Leconte de Lisle et d'autres admirateurs de la pensée grecque, M. Peyre a très heureusement caractérisé la plupart de ceux qui, comme Sainte-Beuve et Renan, remirent en honneur et en évidence le legs de la Grèce à notre civilisation. Le rôle de l'École française d'Athènes n'est pas oublié, non plus que celui de l'Association des Études grecques, à la fin d'une période qui commence (1843) avec la réaction contre le Romantisme échevelé (chute des *Burgraves*) et l'hommage rendu au génie de Racine par celui de Rachel[1].

S. R.

1. Il y a des index très complets. Dans le détail, il y a des objections à faire, mais je n'ai remarqué, au cours d'une lecture agréable, aucune grave erreur.

**P. Couissin.** *Les Institutions militaires et navales (des Grecs).* Paris, Les Belles-Lettres, 1932; pet. in-4°, 159 p., avec 40 planches. — Il était bien difficile d'exposer, en un nombre si restreint de pages, deux sujets complexes comme l'armée et la marine des Grecs aux différentes époques de leur histoire, et de le faire avec une information à la fois très abondante et très sûre, sans accumulation de détails, ni sécheresse. Il fallait pour cela, comme feu Couissin, avoir étudié ces questions de première main et les connaître d'assez longue date pour pouvoir les dominer. Heureusement, notre regretté collaborateur et ami a pu corriger toutes les épreuves; ce qui restait à faire l'a été très bien par M. Jacques Heuzey. Tel qu'il est, cet ouvrage n'a pas d'équivalent dans notre langue et sera longtemps consulté et lu; les références et notes bibliographiques rejetées à la fin en recommandent l'usage même aux spécialistes. Partout domine l'idée de la mobilité des institutions; il n'y a pas un type abstrait du soldat et du marin grec, mais autant de types s'adaptant aux nécessités du temps. Les peuples avec lesquels ces Grecs ont été en conflit ou en contact, Perses, Scythes, Gaulois, etc., n'ont pas été négligés, bien que ce qui les concerne soit nécessairement plus bref. Les illustrations hors texte sont très bien choisies; il y a un excellent index.

S. R.

**Charles Alex. Robinson.** *The Ephemerides of Alexander's expedition.* Providence, Brown University, 1932; in-4°, 81 pages, avec une planche et une carte. — La question des sources de nos cinq historiens anciens d'Alexandre a été fort débattue depuis le grand ouvrage de Sainte-Croix (2e éd., 1804), que l'on s'étonne de ne pas voir citer ici, car il n'a pas manqué de tenir compte des *Éphémérides* et de l'*Itinéraire* (p. 45 et suiv.). M. Ch. A. Robinson a fait effort pour restituer ces documents sur cinq colonnes, notant avec soin des divergences qui ne s'expliquent pas facilement. Pour les *Éphémérides* officielles, perdues de bonne heure, mais dont s'était servi l'historiographe Callisthène, il a fait observer que des trois parties qu'il distingue dans cette source, la première et la troisième, dans les récits qui nous restent, présentent moins d'incertitude que la seconde; il en conclut que cette seconde partie, après l'interruption de l'œuvre de Callisthène (327), n'a pas été accessible aux historiens postérieurs. Nous ne savons malheureusement rien de l'ouvrage en cinq livres que Strattis d'Olynthe, suivant Suidas, aurait consacré aux *Éphémérides*. Un appendice discute la chronologie des marches d'Alexandre au cours des hivers de 330 à 328.

S. R.

**Annie N. Zadoks Joseph Jitta.** *Ancestral portraiture in Rome.* Amsterdam, 1932; gr. in-8, 110 pages et 22 planches. — Il est certain que le portrait romain sculpté du 1er siècle avant notre ère ne dérive pas seulement du portrait hellénistique, mais, dans une moindre mesure, du portrait étrusco-italique, des *imagines majorum*, des portraits de famille en cire, des moulages pris sur des têtes de morts. Ces influences relèvent du tempérament et des usages particuliers de la péninsule; il serait aussi incorrect d'en faire abstraction que de les exagérer et de parler à ce propos d'un art romain non pas à l'école de l'art hellénistique, mais en réaction plus ou moins consciente

contre les *exemplaria græca* [1]. Le présent travail, où l'on trouve des résultats de détail et des monuments nouveaux, contient notamment une étude soignée de l'évolution des *imagines* et des masques funéraires, tant d'après les spécimens conservés que d'après les textes (où manque pourtant le commentaire qui s'imposait sur les vers de Juvénal, *pictos ostendere vultus majorum*, etc.[2]). Il y a aussi des remarques intéressantes sur les origines du buste romain et ses variations, sur la coutume ancienne et moderne de mouler le visage des défunts, sur le prétendu *jus imaginum* (l'expression n'est pas antique), etc. Ce livre est bon et donne à réfléchir.

S. R.

**Gaston Delayen.** *Cléopâtre.* Paris, Colin, 1932; in-8, 254 pages. — Pour l'historien de nos jours, Cléopâtre n'est pas la *regina meretrix*, mais une femme avec de hautes visées politiques, peut-être aussi religieuses, qui a fait servir ses brillants attraits à ses grands desseins. Elle veut non seulement sauvegarder l'empire des Lagides, mais en agrandir les bornes et « créer déjà un empire d'Orient, capable de rivaliser avec celui d'Occident ». Pour cela, il lui fallait un Romain puissant et amoureux : elle essaya de César, mais ne trouva le parfait instrument de ses projets que dans le soudard Antoine. Celui-ci disparu, elle crut pouvoir encore séduire le vainqueur Octave, mais n'y réussit point; il ne lui restait qu'à mourir. Il est intéressant de noter que Corneille avait eu comme un pressentiment de cette thèse, toute à l'avantage de la mémoire de Cléopâtre. Cette nouvelle biographie de la belle princesse est écrite pour le très grand public et, dans le détail, passablement romancée. Les références, d'ailleurs sommaires et le plus souvent imprécises, sont reléguées dans 30 pages de notes, où Ferrero est l'auteur le plus cité. On y relève plus d'une erreur, par exemple « les chants XI et XII de la *Pharsale* ne nous sont point parvenus » (ils n'ont jamais été écrits), — qu'un savant anglais aurait constaté des lésions syphilitiques dans des momies — qu'on n'aurait jamais trouvé de monnaies d'Alexandre à Alexandrie. Le texte témoigne trop souvent de quelque légèreté.

S. R.

**Maria Camaggio.** *La Decorazione figurata del Sarcophago di Melfi* (extr. de *Historia*, janvier-mars 1932). Gr. in-8, 43 pages, avec 7 figures. — Après Delbrück (*Jahrb.* de 1913), l'autrice a entrepris une étude très détaillée du beau sarcophage de Melfi, analysant chaque figure et insistant sur les analogies qu'elle offre avec d'autres œuvres, en ronde bosse ou en relief, de la statuaire antique (IVe siècle). Elle a montré, dans cet exercice, une compétence et un savoir auxquels on doit rendre hommage; mais quelle abondance de paroles ! Tout cela eût pu tenir en quelques pages sobres. Il est grand temps de réagir contre l'archéologie verbeuse, telle qu'on la trouve, par exemple, dans mille livres et articles, devenus illisibles, du siècle dernier. L'économie, même en cette manière, devrait être à l'ordre du jour, de l'un et l'autre côté des Alpes, des Pyrénées, de la Manche et du Rhin.

S. R.

1. P. 77 : « Le rôle de l'art étrusque et celui de l'art campanien ont été fort exagérés dans ces derniers temps » (p. 77). On ne peut qu'en tomber d'accord.
2. Ce passage n'est cité que dans l'appendice et, à mon avis, mal interprété (p. 107). Il s'agit de sculptures polychromes, comme l'avait pensé Mommsen.

**P. Y. C. Baur, M. I. Rostovtzeff et A. R. Bellinger.** *Excavations at Dura-Europos*, III, 1929-1930. Newhaven (Yale) et Oxford (Milford); in-4°, 168 p., avec 20 planches. — Poursuivie par une élite de savants, avec de nombreux ouvriers — jusqu'à 200 — l'exploration de 1929-1930 a été contrecarrée par des pluies trop abondantes et la maladie de l'éminent architecte, M. Pillet. Elle n'en a pas moins donné de brillants résultats, en particulier le déblaiement des deux temples voisins d'Artémis et d'Atargatis, avec des *ex-voto*, des inscriptions, des monnaies, etc. Une dédicace à Julia Domna a fait connaître le nom de Doura à l'époque de Caracalla : *colonia Aurelia Antoniniana Europos*. Un important bas-relief, représentant Hadad et Atargatis (pl. XIV), est d'un art très grossier, mais intéressant pour l'histoire des religions orientales. En général, le style des sculptures exhumées est pis que provincial et plutôt asiatique que gréco-romain. Les monnaies séleucides, à partir de Seleucus Ier (306-281), sont nombreuses : celles des Parthes et de Palmyre le sont beaucoup moins. La série des monnaies romaines commence avec Claude; la plupart ont été frappées à Antioche.

S. R.

**Harald Ingholt.** *Quelques fresques récemment découvertes à Palmyre* (extr. des *Acta Archaeologica*). Copenhague, Levin, 1932; in-4°, 20 pages avec 4 planches. — La suite des recherches effectuées dans la nécropole de Palmyre a donné trois nouvelles fresques funéraires que l'on trouve ici reproduites en couleur et commentées avec détail. Deux d'entre elles ont le mérite de fournir une date (150 de notre ère) qui n'est pas invraisemblable pour plusieurs autres. On constate dans ces monuments assez bien conservés le mélange, déjà plusieurs fois signalé, d'influences helléniques et orientales; la comparaison s'impose avec les fresques de Doura, plus anciennes et d'une qualité artistique supérieure. Là comme à Palmyre, on se trouve en présence d'un art de second ordre, mais particulier, n'ayant rien de commun avec celui de la Campanie romaine et que M. Ingholt, après d'autres, appelle avec raison « un art Byzantin avant byzance ».

S. R.

**G. A. S. Snijder.** *Ein Priester der Magna Mater aus Smyrna*. Leyde, 1932; in-4°, 14 pages, avec 6 gravures. — La sculpture dont il s'agit est une tête mutilée, de bon style (1er siècle), qui appartient au musée de Leyde et provient peut-être de Smyrne. Au prix d'une analyse minutieuse, l'auteur croit pouvoir établir que cette tête est celle de la statue d'un prêtre de Cybèle; le meilleur argument se fonde sur un médaillon ornant le diadème où l'on croit reconnaître un buste féminin (la tête manque), et un attribut en forme d'épis. M. Snijder a insisté sur les caractères qui distinguent les diverses écoles de sculpture hellénistiques: nous manquons pour cela d'originaux de date et de provenances certaines. — P. 4, le caractère praxitélien de la sculpture alexandrine a été affirmé d'abord par Amelung, non par Dickins.

S. R.

**K. Baedeker.** *Italie septentrionale*. Leipzig, Baedeker, 1932, 19e édition; in-8, LXXXII-736 pages, avec 46 cartes, 49 plans de villes, 10 plans d'édifices et de musées et un panorama. — Publié pour la première fois en 1861,

ce *Guide* a été revisé et accru d'édition en édition. Celle-ci est presque trop lourde pour la poche d'un touriste; la 20e devra économiser de la place par l'adoption de signes et de sigles plus nombreux. Certaines abréviations, dont le tableau serait donné en tête du volume, deviennent indispensables; on pourrait aussi condenser quelques descriptions. Comme toujours, dans cette collection célèbre, les catalogues sommaires des musées sont très bien faits; rien qu'à l'aide des notices éparses dans ces nombreux guides, on compilerait un répertoire iconographique très utile (représentations de saints, portraits historiques, etc.). Le chapitre consacré à la géographie et à la géologie (par S. Passarge) ne me semble pas indispensable. Celui qui concerne l'art dans l'Italie septentrionale (par H. Nachod et J. Mesnil) n'est pas à la portée du commun des voyageurs et se laisse aller trop souvent à des digressions d'une valeur douteuse. Ainsi, page LXXVI, il est dit des sculptures de Michel-Ange à la chapelle des Médicis : « Ces figures expriment quelque chose de plus profond encore qu'une révolte contre le classicisme : une sorte de répulsion pour la tendance de la Renaissance à jouir sans souci d'une vie qu'elle osait vivre, et surtout la conscience de la responsabilité qui résulte de l'obligation de vivre. » Si cela a un sens, ce n'est pas vrai, et si cela n'a pas de sens, il était préférable de ne pas l'imprimer. J'ajoute qu'il n'y a rien sur l'art italien du XIXe siècle, lequel n'est pourtant pas une page blanche dans l'histoire artistique de la péninsule; peut-on ignorer un paysagiste aussi original que Segantini, qui manque d'ailleurs aussi à la table alphabétique des artistes?

S. R.

**L. Halphen.** *L'Essor de l'Europe (XIe-XIIIe siècles)*. Paris, Alcan, 1932; gr. in-8, 609 pages (série des *Peuples et Civilisations*). — Le titre original adopté pour ce grand ouvrage en précise d'un mot l'inspiration et l'idée directrice : il s'agit, en effet, après la destruction presque complète de l'œuvre organisatrice de l'Empire romain, livré aux invasions barbares, de la réaction de l'Europe christianisée, réveillée, contre les périls mortels qui la menacent. Le XIe siècle s'achève par le refoulement des Asiatiques sur le pourtour de la Méditerranée. Sans doute, avec les Turcs et surtout les Mongols, l'Europe subira encore de dures épreuves, mais les succès des envahisseurs seront limités ou éphémères. Le réveil européen se manifeste d'ailleurs dans tous les domaines, notamment ceux de la pensée et de l'art; ce dernier, naturellement, n'a pas été décrit ici en détail, mais le peu qui en est dit est exact et au courant, comme la bibliographie, des résultats les plus récents de la science.

On ne peut lire un seul chapitre de ce livre magistral sans rendre hommage à l'érudition aisée et au talent littéraire de l'auteur. Cette histoire a la solidité du métal; peut-on ajouter qu'elle en a aussi la froideur? Ceux qu'ont instruits la lecture de l'*Essai sur les Mœurs* et de Michelet doivent s'habituer à cette conception nouvelle de l'histoire écrite *ad intelligendum*, non *ad probandum*, avec son indifférence sereine aux vices et aux vertus, son culte hégélien du succès : *cole felices, miseros fuge*. On évite ainsi la déclamation, mais aussi les jugements de valeur qui, tôt ou tard, réclament leur dû.

S. R.

**Charles Bertram Lewis.** *Classical Mythology and Arthurian Romance.* A study of the sources of Chrestien de Troyes' *Yvain* and other Arthurian

Romances. Published for St Andrews University by Humphrey Milford. Oxford, 1932; in-8, XVIII-332 pages. — Le livre de M. Ch. B. Lewis est une contribution importante à la recherche des sources des romans arthuriens. L'auteur s'arrête particulièrement sur ceux de Chrestien de Troyes et combat la thèse des celtisants qui cherchent dans ces romans des reflets et des réminiscences des contes celtiques. Pour M. Lewis, qui partage le point de vue développé par M. E. Faral dans ses travaux sur Geoffroy de Monmouth, les auteurs des romans arthuriens ont puisé toute leur matière, le plus souvent jusqu'aux moindres détails, aux sources classiques. Ainsi, à la base du plus ancien roman connu de Chrestien de Troyes, *Erec et Enide*, l'auteur découvre différentes aventures quelque peu travesties, mais tirées toutes de la légende de Thésée et du Minotaure. La même légende aurait servi de fondement à *Yvain ou le Chevalier du Lion*. Chrestien aurait simplement varié et modifié les motifs qui lui servirent de point de départ dans les deux poèmes. Il se serait, en outre, servi d'autres légendes crétoises et de la description du rituel du culte de Zeus à Dodone. Les thèmes utilisés dans le *Roman de Thèbes* (voir l'épisode de Jocaste) et celui du lion d'Androclès n'ont pas été non plus négligés par le poète français. Le *Lancelot ou le Chevalier de la Charette* sera la forme médiévale de l'aventure de la belle Hélène reconquise par Agamemnon et Ménélas, bien que la matière ait subi maintes modifications et que l'esprit de l'*amour courtois* ait profondément défiguré les données du conte antique. Enfin, *Perceval le Gallois ou le Conte de Graal* aurait aussi pour source des légendes grecques. C'est une réplique de l'histoire d'Oreste, fils d'Agamemnon, vengeur de son père et meurtrier d'Égisthe, les symboles de la lance et de Graal remontant aussi à la légende des Atrides. D'autres romans arthuriens de Chrestien et de ses émules dépendent, d'après M. Lewis, des mêmes sources, plus ou moins modifiées, par les auteurs français, pour varier l'intérêt romanesque des aventures. Cette *étoffe* antique, ces légendes classiques, vulgarisées probablement par les mythographes latins, ont dû être apportées oralement par les pèlerins venus de Rome et de l'Orient. En ce qui concerne l'élément celtique, l'auteur réduit son rôle à quelques détails secondaires et insignifiants, aux noms surtout, répandus peut-être par la chronique de Geoffroy de Monmouth.

Telle est la thèse de M. Lewis. L'auteur analyse chaque épisode important des romans français, et en précise les parallèles antiques qu'il considère comme leurs sources. La fontaine de Barenton, le perron d'émeraude, le « bacin de fer », l'arbre aux oiseaux chanteurs, etc., tous ces détails concrets, ces accessoires, ce décor merveilleux qui sont les éléments essentiels des romans du cycle breton, sont juxtaposés aux thèmes antiques plus ou moins analogues.

Pour intéressante qu'elle soit, la thèse de M. Lewis ne paraît pas être à l'abri de la critique. Elle se rapproche de celle que, jadis, Sofus Bugge a soutenue pour expliquer les données de l'épopée scandinave (les images mythologiques de Edda ne seraient que la transposition de celles qui ont été léguées par l'antiquité et dont les skalds nordiques ont pris connaissance en Irlande). Les scandinavistes sont actuellement revenus à des idées plus voisines de la tradition. La méthode de M. Lewis consiste à construire une série de conjectures dont la preuve préalable serait nécessaire pour donner une assise à sa démonstration. Cette méthode, où chaque roman est modifié ou reconstruit

selon les besoins de la cause, d'après les conclusions que l'auteur veut en déduire, nous paraît fort contestable. D'ailleurs, dans son exposé et dans ses démonstrations, l'érudit n'observe pas toujours le précepte qu'il enseigne, à la fin de son ouvrage, à savoir que la version la plus cohérente et la plus logique d'une légende n'est pas nécessairement la plus ancienne. D'autre part, les thèmes tirés du folklore sont souvent communs à la plupart des peuples indo-européens, ce qui n'implique pas nécessairement des emprunts (surtout dans les formes aussi générales que les présente M. Lewis). En outre, c'est en Irlande que se trouvait, au début du moyen âge, le principal dépôt de l'héritage classique. Donc, l'opposition des deux thèses — classique et celtique — est peut-être beaucoup moins nette et moins nécessaire qu'on ne le croit. Enfin, le témoignage, évoqué unanimement et constamment par tous les poètes français de l'époque (et par Chrestien) des *contes bretons*, de la Bretagne comme de la source de leur inspiration, ne peut être toujours pris pour une imposture. Naturellement, ces *contes bretons* ont pu être composés en français, mais un certain élément, une certaine ambiance celtique ont dû entrer en jeu et ne peuvent être négligés. La popularité des personnages celtiques, l'emploi constant des noms propres celtiques, la localisation des contes, le succès même de la chronique de Geoffroy de Monmouth, etc. (voir un certain nombre de motifs irlandais incontestables qu'on retrouve dans les lais et romans français, dans le livre de Cross sur les éléments celtiques dans les lais de Lanval, Graalant, Guingamor) — tout cela témoigne que l'élément celtique de ces créations littéraires n'est pas aussi insignifiant que le croit M. Lewis.

M. Jirmounsky.

**A. Mahr**. *Christian Art in Ancient Ireland, selected objects illustrated and described*. Vol. I. Dublin, Stationery Office, 1932; in-4° raisin, 27 pages, 80 planches. — Sous ce titre un peu vague, le docteur Mahr, conservateur des collections archéologiques du Musée de Dublin, a réuni, à bien peu d'exceptions près, tout ce que l'on connaît actuellement de l'orfèvrerie irlandaise antérieure à la conquête normande. Ceux qui ont essayé de se documenter sur l'art irlandais comprendront et apprécieront l'importance d'une telle publication. Jusqu'ici, à moins d'aller à Dublin, à Londres et en Norvège, on en était réduit, pour connaître les œuvres que M. Mahr nous présente réunies, à consulter quelques manuels incomplets et des articles dispersés dans diverses revues. On en tirait forcément une vue erronée de l'orfèvrerie antérieure à l'an 1000, et ce qui subsiste, ne provenant jamais d'une fouille méthodique, est difficile à dater. Les Musées norvégiens, au contraire, possèdent un grand nombre d'objets pris en Irlande par les Vikings et découverts dans leurs tombes. De ce que ces tombes remontent presque toutes au début du IX^e^ siècle, on peut conclure que nous retrouvons en Norvège des débris de l'orfèvrerie irlandaise du VIII^e^ siècle. Certains objets du Musée de Dublin qui, isolés, seraient incompréhensibles, prennent une tout autre signification lorsqu'on les remet dans l'ensemble dont ils font partie. C'est le grand intérêt de ce volume que l'on y trouve enfin groupés autour du calice d'Ardagh et de la broche de Tara les fibules et les extraordinaires appliques en bronze doré des Musées de Bergen, de Trondhjem et d'Oslo. Et ces rapprochements aident à déterminer les traits d'un art jusqu'ici presque insoupçonné dont la

virtuosité technique n'a sans doute pas d'égale au moyen âge. L'orfèvre et l'émailleur qui se sont associés pour créer le calice d'Ardagh raffinent tous deux sur les difficultés de leur art, l'un superposant et juxtaposant d'infimes fils d'or avec une précision exquise, tandis que l'autre couvre ses émaux d'un faux cloisonné pour obtenir une transparence plus grande. Mais à côté de ces œuvres parfaites dont ils justifient la date, des objets de fabrication plus courante montrent ce mélange de subtilité et de violence sauvage qui frappe dans les miniatures et les sculptures de la même époque. La plaque du Musée de Bergen, où d'hallucinants reptiles en haut-relief s'entre-croisent, le museau en l'air, sur un fond de fines arabesques zoomorphiques, est frappante à ce point de vue. C'est le même monde à demi païen, habité par les bêtes sacrées de mythes mal déchus, où l'on a l'impression de plonger dès qu'une loupe vous rend intelligible un fragment du Livre de Kelles.

Cet art à la fois savant et tout bouillonnant de sève disparaît brusquement, interrompu en plein épanouissement par les invasions des Vikings. On connaît mal l'orfèvrerie irlandaise des IX^e^ et X^e^ siècles. Mais aux deux siècles suivants appartiennent toute une série de châsses et de crosses, presque toutes datées par des inscriptions qui montrent un art à la fois moins exubérant et moins habile, mais curieusement influencé par l'art scandinave de la même époque. Sur la crosse du British Museum, le Miosach, le Catach de Saint Columba, la crosse des abbés de Clonmacnoise, etc., on trouve des motifs de feuillages noués et des entrelacs animaux qui appartiennent nettement aux styles de Jellinge et de Ringerike. Vers le milieu du XII^e^ siècle, cet art s'éteint définitivement. M. Mahr suggère qu'il avait épuisé ses possibilités. Une étude approfondie de sa décoration tendrait à le faire croire.

Si le développement de l'art irlandais apparaît maintenant presque intelligible dans ses grandes lignes, il n'en est pas de même de son origine. Et ce n'est pas une partie négligeable de ce volume que le passage de l'introduction où M. Mahr propose quelques solutions à ce problème. On ne sait presque rien de l'archéologie irlandaise pendant les sept premiers siècles de l'ère chrétienne. Il est à souhaiter que des fouilles viennent enfin apporter quelque lumière sur cette période obscure. On admettait, jusqu'ici, que l'art de La Tène s'était conservé en Irlande pour reparaître au VIII^e^ siècle. C'était méconnaître l'élément romain qui modifie fortement l'aspect de l'art celtique, et jusqu'à ses techniques. C'était aussi faire bon marché des données historiques. On sait bien peu de choses sur l'état de l'Angleterre à l'époque saxonne. Mais on commence à comprendre, cependant, qu'une importante population celtique a subsisté à côté des envahissements germaniques. M. Mahr, sans donner à cet élément jusqu'ici méconnu du problème une place qu'on ne saurait lui assigner encore avec certitude, a le grand mérite de poser en hypothèse la participation possible de l'Angleterre celtique à l'élaboration de l'art irlandais. Son introduction est pleine de suggestions de cette valeur que l'on aimerait lui voir développer, telle la part qu'il fait, dans l'évolution de l'art celtique, aux techniques disparues, vannerie, travail du bois et du cuir, etc.

L'introduction se termine par une tentative de classement de l'ensemble de l'art irlandais en quatre périodes : 1° Style celtique (VII^e^ siècle-fin du VIII^e^ siècle) ; 2° Style hiberno-viking (850-1000) ; 3° Dernier style animal irlandais (1000-1125) ; 4° Style hiberno-romanesque (de 1125 à la conquête nor-

mande). Elle mériterait d'être discutée point par point, car elle est le premier effort de synthèse appliqué à l'art irlandais. Le passage sur l'introduction du style III (de Salin) en Irlande nous semble contestable; et l'entrelacs humain, loin d'être un trait tardif, apparaît dès le VII^e^ siècle, sur la croix d'Ahenny et dans le Livre de Kelles. D'autre part, ce serait une erreur de ranger toutes les églises irlandaises dans la dernière période. L'Irlande possède d'importants fragments de sculptures antérieures à l'an 1000, qu'il ne faut pas négliger. Cependant la classification vaut en ce qui concerne les œuvres de métal.

L'illustration est excellente. Si quelques photographies sont moins claires qu'on ne le souhaiterait, les circonstances mêmes de la publication trop hâtive en sont responsables. Ce volume a été publié sous les auspices du gouvernement de l'État libre d'Irlande. Il est à souhaiter qu'il ne soit que le premier d'une série qui nous ferait enfin connaître tant d'œuvres ignorées de l'art irlandais.

FRANÇOISE HENRY.

**Émile Mâle**. *L'art religieux après le Concile de Trente*. Paris, Colin, 1932; in-4°, 532 pages, avec 294 figures. — Si l'auteur n'avait pas été nommé, il y a dix ans, directeur de l'École française de Rome, la science eût été privée de l'œuvre capitale que nous annonçons. Voici pourquoi : au début de ses originales et fécondes études sur l'art religieux depuis le haut moyen âge, M. Mâle pensait qu'après le Concile de Trente, il y avait encore eu des artistes chrétiens, mais pas d'art chrétien. Toute liberté aurait alors été laissée, moyennant certaines réserves, à la fantaisie des artistes. Son long séjour à Rome, où l'art postérieur au Concile est représenté dans des centaines d'églises et de palais, l'a obligé de changer d'avis; son dernier volume nous dit pourquoi. « Je m'aperçus, dit-il, non sans étonnement, qu'au XVII^e^ siècle comme au moyen âge, les *scènes religieuses* obéissaient à des lois. » Il ne s'agit pas, en effet, de l'art profane, qui était libre, parfois même trop libre, mais des œuvres commandées par des gens d'église, imbus de l'esprit de la contre-réforme, à des artistes eux-mêmes fort pieux et que séduisaient les nouvelles formes de la dévotion. De quoi s'agissait-il surtout dans l'art issu du réveil de l'Église romaine, après les terribles dangers courus par elle dans la première partie du XVI^e^ siècle ? De combattre le protestantisme, d'exalter ce qu'il dénigrait (culte marial, culte des saints), d'affirmer hautement ce qu'il mettait en doute, de flatter la sensibilité des foules, leur tendance aux émotions mystiques dont des saints, devenus rapidement populaires, avaient donné l'exemple. En vérité, il n'y eut pas rupture brusque avec le passé. « Chose curieuse, dit encore M. Mâle, le même artiste était tantôt un homme d'autrefois et tantôt un homme de son temps. » Mais quand il était bien de son temps, il se complaisait dans des scènes d'extase, de souffrance, d'angoisse, que la placidité classique d'un Raphaël n'avait pas connues. Ce qu'il représentait le plus volontiers dans la vie des saints et des saintes, c'étaient leurs ravissements, l'instant de leur communion avec Dieu, et aussi leur martyre dans toute son horreur. Car l'Église de la contre-réforme, qui fit elle-même tant de martyrs, qui glorifia la Saint-Barthélemy, par le pinceau de Vasari, sur les murs d'une salle du Vatican, cette Église eut elle-même alors ses martyrs, notamment en Angleterre et au Japon. Dans tout cela, ce n'est plus la

France qui mène le concert, qui crée des modèles et des motifs, mais Rome, dont l'influence, en matière d'art, s'étend sur tous les pays restés catholiques. — L'ouvrage de M. Mâle est plein de nouveautés; on lira avec un intérêt particulier ce qu'il a trouvé à dire sur l'*Iconologie* illustrée de César Ripa (1603) et l'influence énorme, encore méconnue, que ce riche recueil de figures allégoriques a exercée, même sur l'art de Versailles. Inutile d'ajouter que la grâce et la pureté du style ne le cèdent en rien à la vaste érudition de l'auteur. S. R.

**Léon Dorez**. *La cour du Pape Paul III*. Préface par P. de Nolhac. Paris, Leroux, 1932; 2 vol. in-4°, Prix : 400 francs. — Ces deux volumes sont l'œuvre dernière d'un érudit dont toute la vie fut consacrée à l'étude de l'Italie du XVI^e^ siècle. L'*Archivio di Stato* de Rome passait pour posséder tous les registres encore existants de la Trésorerie secrète des Souverains Pontifes. Eugène Müntz les avait utilisés jadis, malgré leurs lacunes, pour son ouvrage sur *Les Arts à la Cour des Papes*. Cependant l'historien du Palais Farnèse, M. Ferdinand de Navenne, ancien ministre plénipotentiaire, fit l'heureuse trouvaille de deux registres disparus concernant les années les plus importantes du règne de Paul III. Il en confia la mise en œuvre à Léon Dorez comme à l'érudit le plus qualifié par sa connaissance du *cinquecento*. Dorez, comprenant aussitôt toute l'importance de tels documents, résolut d'abord de publier intégralement le texte : il choisit une disposition les reproduisant page à page et conservant l'aspect de livres de comptes. Il vit ainsi de près tous les détails si curieux des dépenses privées de Paul III, notamment concernant les artistes au service du pape : architectes, sculpteurs, peintres, musiciens, etc. Il en composa une étude méthodique, contribution de la plus grande valeur et toute nouvelle à l'histoire de celui qui, après les désastres de Clément VII, sut reprendre les traditions des grands pontifes du XVI^e^ siècle.

« Le premier de ces registres, écrivait Dorez, est le plus important. Il comprend les deux derniers mois de l'année 1535 (l'année financière pontificale commençait à la date du couronnement du Pape régnant), les années 1536 et 1537 et enfin l'année 1538, jusqu'au 4 novembre, c'est-à-dire la période héroïque, si je puis dire, du règne de Paul III. Alexandre Farnèse, élu le 12 octobre 1534, à l'âge de soixante-sept ans, était un humaniste distingué; les lettres grecques avaient eu pour lui, dans sa jeunesse, un attrait singulier. Il avait vécu dans le milieu artistique des Alexandre VI, des Jules II, des Léon X, et non pas en vulgaire dilettante éloigné par le sort de tout ce qu'il pouvait aimer ou convoiter, mais en riche cardinal, en grand seigneur, puisqu'il abritait sous le toit de son palais un village entier et que cette « famille », comme on disait à Rome, avait, prétend-on, atteint le millier en 1534. Il était rempli d'une ardeur longtemps contenue par les événements, ardeur toute pacifique et tout artistique. Notre registre prouve — mieux que toutes les inductions et toutes les hypothèses — que son plus vif désir était de continuer les traditions magnifiques de Jules II et de Léon X.

« Dès la première année de son pontificat, Paul III prit en main, outre la suite de la construction de la basilique de Saint-Pierre, trois entreprises considérables et qu'il paraît avoir préférées entre toutes. Il voulut en même temps : 1° relever les ruines du Belvedere de Bramante, déshonoré en 1527 par les reîtres du duc de Bourbon, et dont une galerie tout entière s'était

écroulée sous le pontificat de Clément VII; 2° ajouter à l'ancien jardin du Belvedere un nouveau jardin, en utilisant des terrains laissés jusque-là dans le plus sauvage état de friche et d'abandon; 3° faire compléter par Michel-Ange la décoration de la chapelle de Sixte IV. »

M. Pierre de Nolhac s'est fait un devoir et un honneur de présenter l'ouvrage de son élève et de son ami. « C'est le privilège d'une érudition solide, écrit-il, de voir du premier coup d'œil ce qu'une humble ligne cachée dans le texte d'un document peut apporter de lumière à la grande histoire. » Cette histoire, c'est, par exemple, le voyage de Charles-Quint en Italie, les audiences accordées à onze « écoliers parisiens », Ignace de Loyola et ses premiers compagnons, la peinture du *Jugement dernier*.

Léon Dorez avait vu finir l'impression du texte des deux registres. Il avait presque mis au point une remarquable étude fondée sur leurs renseignements historiques, lorsque la plume tomba prématurément de sa main. Sa veuve et sa fille, disciples improvisés mais fidèles, la reprirent. Aidées par de savants amis, infatigablement dévoués, elles ont préparé la mise au jour de cet important ouvrage. Le voici aujourd'hui tel que l'avait conçu Léon Dorez. C'est un hommage à cette ville de Rome, où Dorez avait passé plusieurs années, les meilleures de sa vie studieuse dans le Palais même des Farnèse. Il pouvait nommer sans hésitation tous les *rioni*, toutes les rues, toutes les églises, tous les édifices de la Ville. Qui pouvait mieux que lui triompher de la sécheresse des mentions de comptabilité pour ressusciter une vie disparue ?

Une illustration choisie, comportant des documents d'art inédits, accompagne les deux vlumes. Un index très étendu des noms augmente encore l'intérêt de la publication, non seulement parce qu'il groupe tout ce qui intéresse chaque personnage ou chaque institution, mais encore parce qu'il traduit, analyse et résume toutes les mentions importantes des deux registres; Cet index est aussi en grande partie l'œuvre de Léon Dorez.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres vient de décerner à ce grand travail le prix Estrade-Delcros. N.

**René Crozet.** *L'Art roman en Berry.* Paris, Leroux, 1932; in-4°, 436 pages, avec une carte et 158 figures. — Alors que Choisy n'a vu dans l'architecture romane du Berry qu'un prolongement septentrional de l'École d'Auvergne, Caumont, plus judicieusement, y a reconnu autrefois une conjonction d'influences venues du Midi languedocien, du Sud-Ouest poitevin, de l'Ile-de-France et de la Bourgogne. Beaucoup de grands édifices du Berry ont disparu, notamment la cathédrale romane de Bourges, dont il ne reste que deux portails; mais on peut encore étudier de nombreuses églises rurales qui contribuent efficacement à la connaissance du style régional. Mieux armé que ses prédécesseurs par une connaissance minutieuse des constructions berrichonnes, même les plus modestes, et les relations commerciales et religieuses de ce pays avec les autres régions de la France, M. Crozet, au prix de longues analyses portant sur les matériaux, les plans, la décoration, la sculpture (en partie d'inspiration gallo-romaine), la peinture, conclut que l'art berrichon ne se laisse pas définir, qu'il est mixte et éclectique comme le pensait Caumont. « Bilan médiocre », écrit-il avec raison; mais, pour le dresser d'une façon qu'on peut croire définitive, il lui a fallu beaucoup de savoir et de recherches personnelles. S. R.

**B. Berenson**. *Quadri senza casa. Il trecento fiorentino.* Milan et Rome, Trèves, 1932; in-4°, pagination discontinue, avec très nombreuses gravures. — Dans cet important mémoire (paru d'abord sous forme d'articles dans *Dedalo*), l'auteur étudie et figure des peintures peu connues du XIV^e^ siècle florentin. La ville de l'Arno était, dès cette époque, la capitale spirituelle de la Toscane et attirait des artistes tant des autres villes italiennes que de l'étranger; mais ces derniers, sous l'influence du milieu, se naturalisaient promptement; M. Berenson ne fait exception, à cet égard, que pour les Lorenzetti, peintres de Sienne, qui ne perdirent pas leur originalité, mais, au contraire, exercèrent sur les Florentins une influence profonde. « Comment cela? C'est un mystère. Mais peut-être l'art giottesque était devenu dès lors trop rigide, trop impersonnel, trop pauvre d'émotion pour répondre à la religiosité accrue des hommes de ce temps. » Je cite ces lignes pour donner une idée des questions plus hautes et d'un intérêt plus général qui occupent l'auteur à côté de sa tâche essentielle, celle de fournir un état civil acceptable à beaucoup de tableaux insuffisamment classés jusqu'à nos jours. Le regard de M. Berenson n'a rien perdu de son acuité et sa mémoire visuelle est toujours aussi prompte à suggérer des rapprochements inattendus.

S. R.

**George Isarlov.** *La peinture française à l'Exposition de Londres.* Paris, Corti, 1932; in-12, 38 pages. — De ce précis intelligemment fait et non sans idées personnelles [1], retenons seulement ce qui concerne l'époque antérieure au XVII^e^ siècle. L'auteur admet, à la suite de M. Demonts, l'identification du peintre de l'*Annonciation* d'Aix avec Colantonio (*Rev. de l'Art*, 1928, I, p. 257), hypothèse séduisante, fondée sur l'étude du *S. Jérôme* de Naples; il pense que la « couleur crue » de Nicolas Froment lui vient d'Espagne; que la grande *Pietà* du Louvre est *espagnolisante* (pourquoi pas plutôt *lusitanienne*, comme le croit M. de Figueiredo?); que la *Descente de la croix* ou *Pietà*, récemment découverte dans la petite église de Nouans et attribuée à l'atelier de Fouquet [2] (voir l'excellent article de M. Vitry dans la *Gazette* du 1^er^ avril 1932), dérive d'un tableau perdu de Van der Goes, etc. — Page 11, le tableau d'Azay-le-Rideau n'est pas une réplique de celui de Richmond, mais une copie moderne.

S. R.

**John Shryock.** *The temples of Anking and their cults.* Paris, Geuthner, 1931; gr. in-8, 206 pages, avec 22 planches. — Une étude sur le polydémonisme, le culte des ancêtres, les rituels, peut trouver d'utiles éléments de comparaison dans ce livre, œuvre d'un homme instruit qui, ayant passé neuf ans en Chine, parle et lit la langue du pays; son observatoire était une ville de 40.000 habitants, la capitale de la province d'Anhui dans la Chine centrale, sur la rive nord du Yangtzé. Cette agglomération relativement modeste compte encore, depuis la chute de la monarchie, 125 sanctuaires,

---

1. Le défaut est l'abus de formules abstraites, de conceptions tout intellectuelles auxquels les grands artistes n'ont jamais songé. Serait-ce encore le domaine de l'inconscient?

2. Original de Fouquet, suivant M. Hulin de Loo (*Acad. de Belgique*).

plus ceux des dieux de la Terre, petits *fana* répandus à profusion tant dans la ville que dans sa banlieue. Ils se réclament les uns du confucianisme, d'autres du bouddhisme ou du taoïsme, d'autres enfin de croyances populaires moins exactement codifiées. Le culte des ancêtres paraît dominer toutes ces formes de religion. Bien que les édifices soient en mauvais état, que beaucoup tombent même en ruines, la dévotion chinoise les fréquente et y perpétue des cérémonies dont il est souvent intéressant de rapprocher celles de l'ancien monde hellénique que nous connaissons d'ailleurs beaucoup moins bien. Il y a d'intéressantes photographies d'édifices, de sculptures, d'objets rituels, de processions, etc.[1].

S. R.

**Genchi Kato.** *Le Shinto, religion nationale du Japon.* Trad. par la Maison franco-japonaise de Tokyo. Paris, Geuthner, 1931; in-8, 250 pages, avec 5 planches. — Il existe au Japon une société qui a pour objet d'étudier les choses de ce pays à la lumière de la science de l'Occident. Cette société a publié en anglais le présent ouvrage, dû au professeur chargé de la chaire de Shinto à l'Université de Tokyo; c'est donc presque un manuel officiel de cette religion « patriotique » qui fait le fonds ou le résidu des croyances japonaises, sous un vernis de confucianisme et de bouddhisme. Suivant l'auteur, c'est toujours, mais simplifiée, moralisée et spiritualisée, la vieille religion de ces îles, qui a passé par toutes les phases des religions primitives, animisme, totémisme, culte des astres et des ancêtres, magie, phallisme, etc., avant d'évoluer vers une sorte de panthéisme sans dogmes, mais non sans doctrine, où la vénération de la dynastie a les exigences d'un culte, où le mikadoïsme est « comme le centre de la foi ». L'évolution, libératrice de superstitions, de mythes et de vaines terreurs, commença au XIII^e^ siècle. Le Shinto n'a pas de formules artistiques qui lui soient propres; il a même passé par une phase iconoclaste; l'art religieux du Japon est chinois ou indou, avec des qualités particulières qui s'expliquent par le tempérament national. Les sanctuaires figurés ici sur les planches hors texte n'ont guère d'intérêt architectural. Quelques chapitres sont bien composés, comme celui qui concerne l'évolution du sacrifice; çà et là, des rapprochements curieux avec des idées grecques et bibliques. Ce qu'il y a de plus important sont d'amples citations de textes religieux du Shinto primitif et du Shinto progressivement épuré. Mais que de détails fastidieux et de nomenclatures sans intérêt pour les Européens! On lira avec plaisir le trop court avant-propos de M. Sylvain Lévi.

S. R.

**Joseph Turmel.** *Histoire des dogmes.* Tome II. Paris, Rieder, 1932; gr. in-8, 534 pages. — Ce second volume d'un ouvrage vraiment monumental — le troisième est sous presse — concerne l'histoire et l'évolution de trois dogmes : la Trinité, l'Incarnation, la Naissance virginale et l'Immaculée

1. On constate avec surprise que le culte des reliques n'existe pas en Chine et que les animaux, bien que jouant un rôle dans les légendes, ne sont jamais figurés sur les tableaux des temples (p. 32). *Ibid.*, ce qui est dit des relations du théâtre avec la religion peut être recommandé aux exégètes comparatistes.

Conception. L'auteur connaît les théologiens modernes et en loue quelques-uns, mais ne discute pas avec eux; il construit ses exposés sur le roc des textes, presque toujours traduits et commentés, cherchant à introduire un ordre logique dans les controverses des Pères de l'Église et des grands docteurs de la scolastique. Ce n'est pas ici le lieu de citer des exemples de la clarté répandue ainsi sur des questions qui peuvent sembler aux uns de minime importance, aux autres d'une obscurité désespérante; la simplicité et la vivacité du style ajoutent de l'attrait à ces élucidations d'antiques disputes où s'est épuisée la subtilité de puissants esprits comme Marcion, Athanase, Augustin et Abélard. M. Turmel écrit en pleine liberté, *sine irâ nec studio*. « L'historien, dit-il, pour qui toutes les doctrines théologiques se valent, témoigne à toutes la même indulgence et il accorde à leurs défenseurs, sauf dans quelques cas exceptionnels, le bénéfice de la sincérité. »

S. R.

**Pierre Lefeuvre.** *Courte histoire des reliques.* Paris, Rieder, 1932; in-12, 250 pages (Collection *Christianisme*). — L'histoire des reliques dans l'antiquité gréco-romaine a été écrite en grand détail par Pfister, que cite et connaît d'ailleurs l'auteur du présent volume; mais pour le moyen âge, les temps modernes, le proche et extrême Orient, nous n'avons guère que des articles d'encyclopédies ou des essais isolés. Le résumé bref, mais savant et souvent spirituel que nous annonçons, embrasse toute l'histoire de la recherche et du culte des reliques (à l'exclusion de ce qui est seulement asiatique), depuis les ossements de Thésée jusqu'au *Soldat inconnu*. Ce qui concerne le moyen âge et les époques plus récentes témoigne de recherches personnelles. La bibliographie, qui ne manque jamais, est parfois capricieuse, mais, semble-t-il, à bon escient; les auteurs contemporains sont volontiers cités, même pour des articles de journal auquel on n'aura pas facilement recours. L'auteur se dit fort âgé et incapable de donner plus qu'une esquisse, mais c'est évidemment un homme de métier, historien et théologien à la fois. Il écrit bien, mais on l'a mal imprimé. Le ton est toujours réservé, avec une nuance d'ironie. Le manque d'un index est regrettable[1].

S. R.

**Louis Chalancon.** *Révélation de l'Apocalypse.* Aix, Bonnefoy, 1932; in-8, 48 pages. — Dans ce texte ténébreux, l'auteur veut voir des allusions à des personnages historiques, Néron, Sénèque, Burrhus, Vitellius, Vespasien, etc., ainsi qu'à la bataille de Bédriac, à la défection des flottes de Ravenne et de Misène. Vues de l'esprit qui échappent à la controverse comme à la critique. L'auteur n'a ni analysé ni discuté l'énorme travail qui s'est fait sur l'Apocalypse depuis Reuss jusqu'à Boll; il l'a totalement ignoré. Son petit mémoire, rempli d'interprétations téméraires, pourrait avoir été écrit au XVI^e^ siècle.

S. R.

**P. Monceaux.** *Saint Jérôme, sa jeunesse.* Paris, Grasset, 1932; in-8, 240 p. — Il s'agit de saint Jérôme jusqu'à l'âge de trente ans, jusqu'à la fin de sa

1. Un amusant appendice expose tout au long l'histoire des reliques des Rois Mages (Cologne).

courte vie d'anachorète, empoisonnée par les querelles dogmatiques des moines du voisinage. Nous y voyons tour à tour ses années d'enfance et d'école, ses voyages en Gaule, à Aquilée, à Antioche, ses premières amitiés, ses premiers écrits, sa vision, son existence au désert. Malgré la forme familière, qui rappelle la manière de G. Boissier, tout cela se fonde sur une érudition solide et de première main. M. Monceaux insiste sur l'erreur des écrivains modernes et des artistes qui, confondant deux périodes de la vie du saint, lui prêtent l'apparence de la vieillesse et la compagnie du lion familier, alors qu'il est dans la fleur de l'âge et n'a pas encore mis le pied à Bethléem. Comme l'art plastique s'est souvent inspiré des épisodes de la vie de saint Jérôme, l'auteur, sans prétendre énumérer et classer des œuvres si nombreuses, a tenu à décrire les plus importantes et les plus typiques, que l'éditeur aurait dû nous rendre plus présentes par quelques reproductions. Je n'ai noté, dans cette partie iconographique, qu'une attribution à corriger : il n'y a pas, que je sache, de saint Jérôme dans l'œuvre de Henner; la peinture visée, bien connue d'ailleurs, est de Bonnat. Entre le *Saint Jérôme* d'Amédée Thierry, charmant mais vieilli, et la docte monographie en deux volumes du R. P. Cavallera, il y avait place pour un *Saint Jérôme* à la fois agréable à lire et parfaitement informé; la première partie de cet ouvrage désirable, nous la devons à la science et au talent littéraire de M. Monceaux.

S. R.

**A. Vayson de Pradenne.** *Les fraudes en archéologie préhistorique, avec quelques exemples de comparaison en archéologie générale et sciences naturelles.* Paris, Nourry, 1932; gr. in-8, 676 pages, avec 46 planches et 40 figures. Prix : 75 francs. — Le défaut principal de ce volume trop gros et trop lourd est plutôt accusé que racheté par la longueur du titre. Il aurait fallu se borner aux fraudes démontrées ou, du moins, vraisemblables, qui intéressent l'archéologie préhistorique. Une douzaine d'entre elles sont étudiées tout au long, avec un luxe très opportun d'illustrations, dans la première partie. L'auteur s'est reporté aux sources, c'est-à-dire aux publications originales et aux controverses qui en ont été la conséquence; c'est ainsi qu'on trouve exposé avec détail tout ce qui concerne le fameux *Flint Jack* anglais, les antiquités lacustres de Concise, les os gravés avec inscriptions sanscrites du Chaffaud, l'âge de l'os en Pologne, l'âge de la corne en Suisse, les silex de Breonio et de l'île Riou[1], etc. Le second chapitre est relatif à des fraudes toutes différentes, celles de la Chapelle-Saint-Éloi (mieux résumées dans le long article de Dom Leclercq, qui n'est pas même cité; M. Vayson ne sait rien des fraudes ou des plaisanteries ultérieures du coupable, grand savant qu'Oppert comparait à une femme du monde qui vole, pour se divertir, des coupons de soie dans les magasins), les faux autographes de Chasles, les *Moabitica*, le trésor de Curium, la tiare, etc. Une mystification touchant à l'histoire naturelle (le *Crapaud accoucheur*) et une autre relative à une momie, racontée entièrement de seconde main, sont hors du sujet; puisqu'on abordait l'archéologie grecque avec Curium, il eût fallu un chapitre sur les fausses terres-cuites d'Asie Mineure et de Tanagre. On ne peut que féliciter

1. Ces derniers silex n'étant pas *faux*, le chapitre n'est pas à sa place ici; même observation pour Calaveras et Moulin-Quignon.

l'auteur de s'être abstenu d'exposer les prétendues fraudes qui n'en sont point et les grandes découvertes qu'il a récemment incriminées lui-même avec tant de légèreté; il lui eût fallu réciter un long *confiteor* [1]. La deuxième partie est intitulée : *Considérations d'ensemble sur la fraude en archéologie préhistorique;* ce sont, à mon avis, des généralités sans grand intérêt, où l'auteur se pose en expert émérite, avec une confiance en soi qui fait sourire. Je pourrais relever bien des assertions contestables et, dans l'histoire de la fameuse tiare, des ignorances qui semblent voulues; mais je veux répéter, en terminant, que les notices de la première partie sont le fruit d'un travail assez personnel et rendront service aux antiquaires, en l'absence de tout ouvrage d'ensemble sur ce sujet.

S. R.

**H. Brocher.** *Le mythe du héros et la mentalité primitive.* Paris, Alcan, 1932; in-8, 126 pages. — Il est certain que l'on peut retrouver dans les mythes et les contes les idées générales d'admiration pour la puissance physique et aussi de compensation, de substitution, de rétribution, qui étaient sans doute familières à l'humanité primitive et nous le sont restées; mais cela n'avance pas beaucoup pour expliquer la naissance des mythes et les analogies parfois singulières qu'ils présentent d'un pays à l'autre. Il y a, dans ce petit livre, nombre d'*excursus* qui n'ont rien à voir avec le sujet abordé. L'auteur connaît Tylor, Frazer, Lévy-Bruhl, Hastings, etc., mais ne cite pas une seule fois Andrew Lang qui a précisément montré que nombre de textes mythiques s'expliquent par les idées et les mœurs des temps les plus reculés. Il a d'ailleurs raison de repousser les explications solaires et sexuelles (Freud); mais quand il définit le mythe « le produit de la réaction de l'homme primitif devant la vie », on peut se demander s'il en a bien saisi la complexité et dégagé les caractères essentiels.

S. R.

1. Au lieu de cela, il a aggravé son cas en publiant (mai 1932), dans le *Bull. de la Soc. préhist.*, un long récit, tout à fait fantaisiste, pour ne pas dire pis, du procès Fradin-Dussaud.

*Le Gérant :* NAILLARD.

7293-32. — Tours, Imprimerie Arrault et Cie.

SALOMON REINACH

(1858-1932)

# SALOMON REINACH

*Après sa famille et ses amis intimes, c'est la* Revue archéologique *qui est le plus douloureusement atteinte par la mort de Salomon Reinach : depuis près de trente ans il la faisait vivre de sa pensée et de son travail. Presque aucune journée ne s'est écoulée sans qu'il lui ait consacré quelques heures ; sa correspondance avec les savants du monde entier, ses lectures quotidiennes des journaux et des revues avaient pour but de procurer à ce recueil des informations ; ses meilleurs articles lui étaient réservés. Dans la* Bibliographie *de ses œuvres qu'il avait établie lui-même en* 1907, *puis en* 1910 *et en* 1927, *enfin dans l'exemplaire interfolié et complété qu'il a laissé et que nous comptons publier, on constate la part prépondérante que la* Revue *a tenue dans son existence. Aussi les Éditeurs et la Direction tiennent tout d'abord à rendre l'hommage qui lui est dû au grand savant qui a continué l'importante publication devenue classique entre les mains d'Alexandre Bertrand et de Georges Perrot, et qui lui a ajouté l'éclat de sa propre renommée.*

*Écrire une notice générale sur la vie et les travaux de Salomon Reinach nous apparaissait comme une tâche redoutable, à laquelle nous ne pouvions pas nous soustraire. D'avance nous savions qu'elle serait bien insuffisante. Mais nous avions oublié que notre ami n'était pas de ceux que l'idée de la mort effraye et qui remettent au lendemain le souci d'y songer. Habitué à parler ici même des vides qui se font sans cesse dans les rangs des érudits et à dresser le bilan de leur activité scientifique, il n'avait pas voulu laisser à ses collaborateurs la peine qu'il avait prise tant de fois pour les autres et l'on a trouvé dans ses papiers toute une série de notes biographiques, écrites de sa main et rédigées à des époques différentes, remises au courant en* 1932. *En réunissant ces pages et, selon l'indication inscrite dans une marge, en mettant l'ensemble au point pour l'impression, nous avons pu constituer la notice qu'on lira ci-après. Fort aussi de son autorisation, nous avons complété par endroits le récit de certains faits et accusé, un peu plus qu'il ne pouvait, son rôle personnel et les hautes qualités qu'il avait déployées en maintes circonstances. Ces retouches ou additions sont d'ailleurs rares et l'on peut considérer cette biographie comme l'expression exacte de son jugement sur sa propre vie et sur sa carrière. On y verra quel haut idéal il s'était proposé et l'exemple sans doute unique qu'il donna, dans notre siècle, d'un homme qui, jouissant largement des biens de la fortune, les employa tout entiers aux progrès de la science, en s'imposant à lui-même un régime ascétique analogue à*

*celui des grands solitaires du Moyen Age ou des Bénédictins. Sa valeur morale était à la hauteur de son incomparable érudition.*

*Ce fut pour moi une tâche souvent amère que de travailler sur ces feuillets couverts de sa fine écriture allongée, dont le réseau serré trahit l'abondance des idées et aussi la grâce un peu féminine qui lui était si particulière. J'ai trouvé cependant une grande douceur à cette triste et dernière collaboration ; j'y ai vu des raisons de l'aimer davantage, en passant en revue cette longue et belle existence. Il me semblait le revoir au début de sa maladie, quand il commençait à marcher plus péniblement, appuyant sa main sur mon bras, parlant lentement de sa voix chaude et bien timbrée, gardant sur ses lèvres son bon sourire accueillant... Essayons maintenant de le raconter lui-même, en nous aidant de ses souvenirs personnels.*

EDMOND POTTIER.

Né à Saint-Germain-en-Laye le 29 août 1858, Salomon Reinach, collaborateur de la *Revue archéologique* depuis 1883, directeur depuis 1903, est mort à Paris, le 1 novembre 1932, dans sa soixante-quinzième année. Il était conservateur des Musées nationaux, directeur du Musée de Saint-Germain, ancien professeur à l'École du Louvre, membre de l'Académie des Inscriptions (1896) et d'un grand nombre de sociétés savantes, tant françaises qu'étrangères, entre autres de l'Académie britannique, qui l'avait élu correspondant dès sa fondation, en 1911. Avec lui disparaît un des savants les plus féconds et sans doute le plus encyclopédique de notre temps. De son immense labeur nous ne marquerons ici que les grandes lignes et les étapes, car il a pris soin de publier lui-même sa Bibliographie précédée d'un *Cursus honorum*, dont la dernière édition (1922), avec supplément (1927), énumère une centaine de volumes et plusieurs milliers de mémoires ou articles [1]. Ajoutons que cette bibliographie si considérable n'est pas complète, car S. Reinach, comme Diderot, aimait à mettre sa plume facile au service d'autrui et n'a pas signé — tant s'en faut ! — tout ce qu'il a écrit, traduit ou retouché et commenté.

1. L'exemplaire interfolié de l'auteur, destiné au Musée de Saint-Germain, a enregistré tous les travaux postérieurs à 1927. Nous espérons qu'il sera publié pour compléter les trois fascicules antérieurs.

La famille Reinach est originaire d'une petite ville de ce nom, près de Bâle, en Suisse, où les israélites étaient encore assez nombreux vers 1840. Un des ancêtres de Salomon se fixa à Mayence dans la première partie du XVIII[e] siècle et y fonda une maison de commerce. Le grand-père de Salomon, nommé Joseph, mort très âgé en 1856, fut citoyen français de 1793 à 1813; il conserva toujours le culte de la Révolution qui avait fait de lui un homme libre et l'égal de ses concitoyens d'autres confessions. Quand Mayence cessa d'être une ville française, chef-lieu du département du Mont-Tonnerre, Joseph Reinach n'y garda qu'un comptoir et élut domicile dans la ville libre de Francfort; c'est là que naquit, en 1814, son fils Hermann-Joseph. Celui-ci (mort en 1899) se fixa définitivement à Paris vers 1843 et y travailla comme banquier et à titre privé [1] jusqu'en 1867; à cette époque, il se retira des affaires pour s'employer à l'éducation de ses fils et à la gestion de ses biens.

C'était un autodidacte, mais d'une intelligence peu commune, bon mathématicien et ami des arts, par-dessus tout hostile à l'oisiveté, à l'ostentation, à toutes les formes du *snobisme mondain:* il exerça une influence prépondérante sur ses trois fils, Joseph, né en 1856 († 1921), Salomon (1858-1932) et Théodore (1860-1928), qui ont pratiqué, à son instigation et à son exemple, la religion du travail [2].

Jusqu'à l'âge de quatorze ans, Salomon fut élevé à Saint-Germain et à Paris, sous la direction de professeurs libres, dont l'un, Charles-Marie Laurent, était poète et lui donna de bonne heure le goût des lettres. Il apprit l'anglais, l'allemand, l'italien, un peu d'hébreu et montra une telle aptitude pour le dessin d'imitation qu'il songea, pendant quelques années, à devenir peintre. Son père voyait familièrement

1. Il fut un des premiers administrateurs du chemin de fer de Montpellier à Sète et s'occupa de la construction de cette voie. En 1848, il fut un des fondateurs, avec Mauguin, du journal *la République française*, où il publia des articles financiers.

2. Les trois Reinach ont peu connu leur mère (Julie Büding), morte après une longue maladie en mai 1870.

quelques hommes éminents ou distingués à divers titres, Claude Bernard, John Lemoinne, Renan, Benloew, Michiels, Xavier Reymond, Eug. Forcade, Koloff, qui contribuèrent à stimuler, chez les jeunes Reinach, le désir de faire parler d'eux un jour — *virum volitare per ora* — et de consacrer leur activité aux choses de l'esprit.

En septembre 1872, Salomon entra au lycée Fontanes (Condorcet), dans une classe de seconde où il eut pour professeur P. Foucart, plus tard son directeur à l'École d'Athènes et son confrère à l'Institut. Il fit ensuite sa rhétorique chez Perrens, Gaucher, Cucheval et sa philosophie chez Aubé. Celui-ci aida beaucoup à éveiller sa vocation scientifique en le priant de traduire pour lui — il écrivait à cette époque l'*Histoire des persécutions de l'Église* — le savant ouvrage de Th. Keim sur le *Discours véritable* de Celse. Salomon fut très brillant élève; il obtint, en trois ans, six prix et dix accessits au Concours général et le prix de l'Association des anciens élèves du Lycée, ce qui le mit en relations amicales avec Guillaume Guizot, président de l'Association. En septembre 1875, pour se conformer au désir de son père, qui rêvait pour lui l'uniforme de l'École polytechnique, il entra dans la classe de mathématiques spéciales; mais il cessa de la fréquenter au bout de quelques mois, sentant que sa préparation était insuffisante, pour se tourner vers l'École normale (section des lettres). Son ancien professeur de rhétorique, Cucheval, qui lui donnait alors quelques leçons de grec, lui fit connaître un ex-professeur libre, Alfred Blot, qui dirigeait, rue du Cherche-Midi, la Revue *l'Instruction publique :* c'est là que Salomon, très désireux de se voir imprimé, publia ses premiers articles sur la philosophie de Tacite, sur l'histoire du texte des fragments d'Empédocle, sur le texte des *Pensées* de Pascal, et beaucoup d'autres sujets où il n'entendait pas encore grand'chose. Reçu le premier à l'École normale en septembre 1876, il employa ses vacances à traduire et à faire imprimer le petit livre de Schopenhauer sur *le Libre Arbitre :* la première édition de cette traduction parut sans le nom du traducteur, le directeur de l'École

normale, Ernest Bersot, ayant amicalement demandé qu'il en fût ainsi. Comme c'était le premier ouvrage de Schopenhauer qui parût dans notre langue, cette publication éveilla de l'intérêt et Salomon crut qu'il se vouerait désormais aux études philosophiques. Mais, à l'École, l'influence d'Édouard Tournier, d'Henri Weil et de l'érudit bibliothécaire, Chantepie, le tourna vers la philologie. Pendant sa seconde année d'école, il tira du *Triennium* de Freund, que lui avait signalé Chantepie, la première esquisse de son *Manuel de Philologie*, qu'il refondit en troisième année. Il fut le premier *cacique général* à choisir la section de grammaire, avec l'approbation de Bersot, qui voyait là un bon exemple (jusque-là, on était plutôt *précipité en grammaire*, quand on ne semblait pas capable d'affronter les autres agrégations). Pendant cette année de préparation à l'examen final, où il conserva le premier rang, Salomon dut beaucoup aux leçons de Ch. Thurot et de Michel Bréal, qui faisait à l'École un cours complémentaire de phonétique, ainsi qu'au commerce journalier de son camarade Vernier, helléniste et latiniste excellent, qui n'a presque rien produit († 1926). C'est aussi à cette époque (1879) qu'il écrivit son premier article à la *Revue critique* sur l'édition de Pascal donnée par A. Molinier; la question lui était familière, car il avait étudié à la Bibliothèque nationale le manuscrit des *Pensées* et publié à ce sujet, dans l'*Instruction publique*, une série d'articles. Mais ce qui le préoccupait surtout était le *Manuel de Philologie*. L'impression allait commencer quand il s'en ouvrit à deux de ses maîtres, Tournier et Bréal. Tournier le reçut fort mal. « Qu'un vieux philologue, blanchi sous le harnois, publie un tel livre, passe encore, mais un tout jeune homme !... » Bréal, plus fin, se contenta de lui dire : « Dépêchez-vous de publier cela; dans un an, vous n'oseriez plus ! »

P. Foucart, qui venait d'être nommé directeur de l'École d'Athènes, conseilla à son ancien élève de se présenter au concours d'admission. S. Reinach fut brillamment reçu mais hésita d'abord à se prévaloir de son nouveau titre. Sa santé était fort ébranlée par des débauches de travail.

« Vous avez l'air d'un homme qui aurait séjourné quinze jours au fond de l'eau », lui disait G. Perrot. Bersot, auquel il était fort attaché, se mourait d'un cancer à la face et voulait le garder auprès de lui à l'École. Pendant les derniers mois de 1879, Salomon y remplit les fonctions de sous-bibliothécaire. Sur ces entrefaites, Bersot mourut et fut remplacé par Fustel de Coulanges. Comme la santé du jeune savant s'était un peu rétablie et que l'amitié de Bersot ne le retenait plus, il refusa une maîtrise de conférences qu'on lui offrait à Douai et partit pour Rome au commencement de 1880. Le *Manuel*, dont il avait pu corriger toutes les épreuves, parut quelques semaines après.

Pendant ses trois années de Rome et d'Athènes, S. Reinach passa la plus grande partie de son temps en Asie Mineure, surveillant tantôt avec E. Pottier, tantôt seul, les fouilles entreprises par l'École à Myrina et à Cymé. Il continua aussi, pendant deux mois, les fouilles d'Homolle à Délos et y fit des découvertes importantes. En 1880, il voyagea dans l'archipel et sur les côtes d'Anatolie à bord de l'aviso *le Latouche-Tréville*, achetant des antiquités pour le Louvre et copiant beaucoup de textes épigraphiques; il visita aussi, en quête d'inscriptions, Thasos, Imbros et Lesbos (1882). Le ministre de France à Athènes, Charles Tissot, l'avait pris en grande amitié; nommé ambassadeur à Constantinople, il invita Salomon à l'y rejoindre. Tout en aidant l'ambassadeur à reviser son travail manuscrit sur la *Géographie comparée de l'Afrique romaine*, Reinach rédigea le *Catalogue du Musée de Tchinli-Kiosk à Constantinople;* ce petit livre, dont il ne put obtenir d'épreuves, fut publié avec une incorrection extrême, en 1882.

A la fin de cette année, S. Reinach revint en France. Tissot, alors ambassadeur à Londres, avait besoin de son aide et demanda à Xavier Charmes, directeur du Service des Missions, d'attacher S. Reinach à la Commission archéologique de Tunisie, dont l'ambassadeur était le président. Nommé secrétaire de cette Commission (1883-1885), Reinach fut surtout le secrétaire particulier de Tissot qui, de plus

en plus affaibli par la maladie, l'appela souvent auprès de lui à Londres et l'employa tous les jours, lorsqu'il eut pris sa retraite, à travailler sous sa direction. De novembre 1883 à mars 1884, Reinach, accompagné de E. Babelon, s'acquitta d'une mission archéologique en Tunisie, au cours de laquelle des fouilles considérables furent exécutées à Gightis, à Ziân et à Carthage.

Tissot mourut le 2 juillet 1884; il avait nommé Reinach son exécuteur testamentaire et lui avait légué tous ses manuscrits, en le chargeant de les publier. Le premier volume de la *Géographie comparée de la province d'Afrique*, dont S. Reinach avait corrigé toutes les épreuves, était à peu près terminé; mais le second, beaucoup plus considérable, restait à l'état d'ébauche. Reinach travailla jusqu'en 1888 à terminer la publication de ce grand ouvrage qu'il accompagna d'un *Atlas* (2e éd. revue, 1891). Entre temps, il était revenu en Tunisie avec R. Cagnat (1885), il avait publié la seconde édition de son *Manuel* (2 vol., 1883-1884), son *Traité d'épigraphie grecque* (1885), sa *Grammaire latine* (1886); il avait aussi commencé, dans la *Revue archéologique*, la série de ses *Chroniques d'Orient* (1883-1896), réunies plus tard en deux gros volumes (1890 et 1896). C'est dans ces *Chroniques* qu'il commença sa longue campagne contre les fausses terres cuites d'Asie Mineure, qui lui fit nombre d'ennemis, mais où il marchait en plein accord avec ses collègues du Louvre, Léon Heuzey et Ed. Pottier (1886-1888), et qui se termina par une victoire complète; plusieurs grands musées d'Europe et d'Amérique, qui en avaient acquis des spécimens, les retirèrent de leurs vitrines (voir sur cette polémique les *Chroniques d'Orient*, II, p. 82, 218, 263, 271, 323, 327, 586).

Alexandre Bertrand, directeur du Musée de Saint-Germain et de la *Revue archéologique*, connaissait S. Reinach depuis son enfance. Quand l'attaché du Musée, G. de Mortillet, qui vivait en mauvais termes avec son chef, fut nommé député de Seine-et-Oise aux élections de 1885, Bertrand proposa à Reinach la place vacante. La chose ne se fit pas sans peine, car une candidature très désagréable à Bertrand

(celle d'Adrien de Mortillet, fils de Gabriel) s'était produite et trouvait des appuis à l'extrême gauche du Parlement. Le ministre de l'Instruction publique, René Goblet, était fort embarrassé; il consulta, au Conseil supérieur, son illustre prédécesseur Victor Duruy, dont la réponse dissipa ses hésitations. S. Reinach était lié depuis 1883 avec ce laborieux vieillard, qui lui témoignait beaucoup d'amitié et le chargeait de réviser sur épreuves la grande édition illustrée de son *Histoire des Grecs* [1].

Entre Alexandre Bertrand et S. Reinach, ce fut désormais une collaboration presque journalière, tant dans l'intérêt du Musée que dans celui de la *Revue*. Dès 1886, il ne s'imprimait pas une page de la *Revue* que Reinach ne la lût en manuscrit et en épreuves ; il s'acquitta ainsi sans titre, pendant seize ans, des fonctions de Secrétaire de la rédaction.

De 1890 à 1892, puis de 1895 à 1902, S. Reinach suppléa Bertrand dans la chaire d'archéologie nationale à l'École du Louvre. Nommé conservateur adjoint en 1893, il devint, en 1902, après la mort de Bertrand, conservateur des Musées Nationaux et professeur titulaire à l'École. En 1902, il y fit, à titre gracieux, un cours d'histoire générale de l'art, qui obtint un vif succès; de 1905 à 1910, à la place du professeur titulaire empêché, il enseigna, devant un auditoire énorme, l'histoire de la peinture de la Renaissance. En 1915, il reprit le cours d'archéologie nationale, où Henri Hubert, attaché,

1. Un autre ami de S. Reinach, mais non de Duruy, était Désiré Nisard-que Reinach admirait comme un des maîtres de notre langue. On trouvera de nombreuses lettres de Nisard dans la volumineuse correspondance de S. Reinach léguée par lui à la Bibliothèque Méjanes d'Aix-en-Provence, mais avec défense de la consulter avant l'an 2000. Cette même restriction s'applique aux dossiers précieux formés par S. Reinach depuis 1914 sur la poétesse Renée Vivien († 1909) et son cercle ; convaincu que R. Vivien (Pauline Tarn) a écrit quelques-uns des plus beaux vers français du xx[e] siècle, il s'est intéressé passionnément à la vie et aux œuvres de cette fille de génie qu'il n'a jamais rencontrée. D'autre part, S. Reinach a légué à la Bibliothèque Nationale l'importante correspondance de Charles Tissot avec sa famille et ses amis (les albums et aquarelles, légués par Tissot à S. Reinach, ont été donnés par lui à la Bibliothèque Doucet).

puis conservateur adjoint, mobilisé en 1915, l'avait suppléé en 1906 et le suppléa de nouveau depuis 1920 jusqu'à sa mort (1927). Depuis, à deux reprises (1926 et 1928), il remonta dans la chaire du Louvre pour faire aux élèves de l'Université de New-York deux séries de leçons en anglais sur l'histoire du mobilier et les peintres primitifs français, sujets qu'il avait étudiés personnellement et sur lesquels il avait déjà écrit.

L'activité de S. Reinach au Musée de Saint-Germain s'est portée principalement sur les séries de comparaison, la bibliothèque, les registres manuscrits et les catalogues. Dès 1887, il publiait le *Catalogue sommaire*, souvent réimprimé et remplacé, de 1917 à 1921, par un *Catalogue illustré* en 2 vol.; en 1889 et en 1896, il publiait deux volumes d'une *Description raisonnée*, qui devait en comprendre sept, mais qu'il ne continua pas; en 1899, il donna un *Guide illustré*, plus tard revisé et augmenté à plusieurs reprises; il fit paraître une notice sur la *Colonne Trajane*, dont les moulages sont au Musée (1886), une autre sur *les Gaulois dans l'art antique*, série éclairée par les moulages réunis par lui dans les salles du rez-de-chaussée (1889), un *Catalogue illustré du Musée chrétien*, également constitué par ses soins dans la chapelle (1903), un *Album des moulages et modèles en vente au Musée* (1908), etc. Le registre d'entrée de la Bibliothèque témoigne des donations continuelles, au nombre de plusieurs milliers, dont il enrichit cette importante collection d'ouvrages d'archéologie et de brochures.

Après avoir publié, en collaboration avec E. Pottier, *la Nécropole de Myrina* (1887), ouvrage couronné par l'Académie française, S. Reinach conçut le projet d'une *Bibliothèque de monuments figurés*, destinée à faire suite à la *Bibliothèque gréco-latine* de Firmin-Didot. Il en donna quatre gros volumes (1888-1895), le dernier en partie à ses frais, et s'arrêta quand il reconnut que le format et le prix de ces rééditions ne répondaient pas aux besoins du grand public. Alors il entreprit, sur un plan à la fois plus vaste et plus modeste, ses *Répertoires de la statuaire, des vases peints, des peintures de*

*la Renaissance, des reliefs grecs et romains, de l'art quaternaire* (1897 et suiv.), *des peintures grecques et romaines* (1922), qui ont popularisé ou fait connaître pour la première fois des milliers de monuments; il compléta ces recueils à bon marché par trois publications plus luxueuses : un *Recueil de têtes antiques* (1903), les *Tableaux inédits ou peu connus de collections françaises* (1906), les *Monuments nouveaux de l'art antique*, réimpression très améliorée de *Courriers de l'art* qu'il avait publiés depuis 1886 dans la *Gazette des Beaux-Arts* (2 vol., 1924).

Aucun archéologue, pas même Montfaucon ou Gerhard, n'a publié autant de monuments que S. Reinach et n'a fait autant que lui pour les mettre à la portée des travailleurs. C'était là, à ses yeux, une manière d'apostolat. Le prix très bas des *Répertoires* a souvent étonné ceux qui en font usage; il s'explique par le fait que S. Reinach, marié depuis 1891, mais resté sans enfants, s'est souvent imposé des sacrifices en vue de ces publications utiles.

S'il avait eu besoin d'être dédommagé, il l'eût été par le grand succès de librairie qu'obtinrent plusieurs de ses ouvrages d'enseignement : *Minerva* (adaptation libre d'un livre anglais de Gow), *Apollo, histoire générale des arts* (1902) [1], *Orpheus, histoire générale des religions* (1909), les trois petites grammaires grecque, latine et française, publiées sous forme de lettres à des jeunes filles : *Eulalie* (1911), *Cornélie* (1912), *Sidonie* (1913), enfin les *Lettres à Zoé sur l'histoire des philosophies* (3 vol., 1926). Il a toujours pensé que ce dernier ouvrage avait quelque mérite, mais, quoiqu'il se soit bien vendu, les philosophes de profession l'ont tenu pour négligeable et n'en ont jamais rien dit. Ces livres, avec le *Manuel de Philologie*, ont plus contribué à sa réputation que ses travaux proprement scientifiques; aussi n'aimait-il pas trop qu'on lui en fît compliment.

Depuis 1900 environ, sous l'influence des écrits de Robertson

1. Le 96e mille a paru en 1930. Cet ouvrage, comme *Orpheus*, a été traduit en beaucoup de langues.

Smith et de Frazer, alors très peu connus en France, S. Reinach s'appliqua avec ardeur à l'étude des religions, en particulier des phénomènes religieux primitifs, notamment les survivances des tabous et du totémisme dans les religions des peuples classiques. De là les nombreux mémoires réunis dans ses cinq volumes *Cultes, mythes et religions* (1905-1923).

D'autres mémoires, réimprimés dans ces volumes ou dans les trois volumes de son recueil intitulé *Amalthée* (1930-1932), concernent des sujets très divers, entre autres les origines du christianisme, la critique des Évangiles, l'histoire des luttes de l'Église romaine contre les hérétiques et les schismatiques. C'est pour répandre la connaissance de ce passé d'oppression et d'intolérance, à un moment où des énergumènes en assuraient le retour (affaire Dreyfus, 1894-1900), qu'il traduisit, avec un auxiliaire pour les deux derniers volumes, la vaste *Histoire de l'Inquisition au Moyen Age* de H. C. Lea (1900-1902). Il fit aussi, à Paris et à Bruxelles, de nombreuses conférences sur l'Inquisition et sur les procès de sorcellerie. Ceux que Voltaire appelait les « scélérats dévots » lui en voulurent et essayèrent de lui nuire [1]; mais il conserva de fidèles amis parmi les catholiques gens de bien, comme le Père jésuite De Cara, P. Viollet, Mgr Duchesne [2].

Sauf pendant la crise aiguë de l'affaire Dreyfus, S. Reinach

1. C'est ainsi qu'une certaine presse n'a jamais cessé de lui attribuer mensongèrement l'acquisition de la fausse tiare d'Olbia par le Louvre; comme ces sottes accusations recommencèrent lors de la controverse de Glozel, il se décida à rétablir la vérité (*Ephém. de Glozel*, t. I, p. 271). Voir la *Note additionnelle* placée à la fin de cette biographie.

2. S. Reinach, né israélite, fut élevé en dehors de toute religion. Vers l'âge de vingt ans, il subit une crise de mysticisme; Jaurès, son camarade plus jeune à l'École normale, disait que le renouveau catholique avait eu pour initiateurs, à l'École, S. Reinach et H. Michel, israélites tous deux. Cette crise passée, il resta agnostique, mais étranger aux études religieuses, jusqu'à ce qu'il commençât, vers 1900, à s'occuper d'exégèse. Profondément ému de la misère des juifs persécutés, S. Reinach s'est beaucoup occupé de leur sort : membre du Comité central de l'Alliance israélite depuis 1885, il fut un des fondateurs de la *Jewish Colonisation Association* (membre du Conseil depuis l'origine) et s'occupa aussi de la colonisation juive (sans arrière-pensée politique) en Palestine.

se tint à l'écart de la politique, mais la guerre de 1914-1918 l'y ramena. Il publia deux petites histoires des premiers mois de la guerre, une courte histoire générale, quatre volumes de *Voix américaines* (traductions et analyses d'articles écrits aux États-Unis), enfin dix volumes d'une *Chronologie de la guerre*, travail très soigné (à partir du 3e vol. surtout) et une brochure, *Paix précaire ou paix durable?* qui eut quelque retentissement, en particulier aux États-Unis [1], où il réclamait, comme seule condition de salut pour l'humanité, menacée par les progrès de la science, l'interdiction internationale des engins de meurtre collectif et la constitution d'une force de police au service de la paix.

La Grande Guerre le frappa cruellement dans ses affections. Son neveu Adolphe, fils de son frère aîné, qui avait montré, tout jeune encore, des dispositions exceptionnelles pour les études d'archéologie et d'histoire, disparut le 30 août 1914, au soir du combat de Fossé (Ardennes). De longues angoisses, traversées de faibles espoirs, soumirent son courage à une dure épreuve; il se consola, comme dans d'autres tristesses, par le travail.

Il espérait que sa vieillesse serait aussi paisible que laborieuse, mais les circonstances et son tempérament ne le voulurent point. D'abord sceptique à l'égard des résultats des fouilles de Glozel (1925), bien qu'elles vinssent à l'appui de la thèse qu'il avait développée dans *le Mirage oriental* (1893), il se rendit sur les lieux en août 1926 et revint entièrement convaincu. Il écrivit alors de très nombreux articles, en partie de polémique, pour soutenir l'authenticité et la haute antiquité des découvertes, contre C. Jullian qui croyait le gisement bas-romain, contre R. Dussaud qui criait à la fraude. En 1928, il exposa en grand détail toute l'affaire dans le tome I des *Éphémérides de Glozel*, suivi d'un second en 1930, et dans une brochure, intitulée *Glozel*, destinée au grand pu-

1. Wilson, dans un de ses Messages, lui a fait un emprunt textuel. Cette brochure avait d'abord été publiée en anglais, dans la *Nation* de New-York, où Reinach écrivit souvent jusqu'en 1920.

blic; au mois d'avril de la même année, il fit partie de la Commission d'études qui, après trois jours de travail sur les lieux et de belles trouvailles, conclut unanimement en faveur de l'authenticité. Cette controverse le brouilla plus ou moins avec de vieux amis, mais il ne regretta pas, cette fois encore, d'avoir combattu pour la justice et la vérité.

S. Reinach avait à peu près retrouvé, vers l'âge de trente-cinq ans, la santé physique qu'il avait perdue avant d'entrer à l'École normale (Charles Tissot, en 1883, le croyait poitrinaire et son vieil ami d'Arbois de Jubainville, dix ans plus tard, ne lui ménageait pas l'affectueuse expression de ses inquiétudes). Mais comme il ignora toujours ce que le monde appelle les plaisirs et n'avait que peu de goût pour la société, il put suffire pendant plus de soixante ans, valétudinaire ou bien portant [1], à une production intense et presque incessante. Dans cette multitude d'articles critiques et de mémoires qu'il a disséminés un peu partout, il y a sans doute bien de l'ivraie; mais S. Reinach se flattait que plus d'une idée juste et féconde avait été jetée par lui, comme graine au vent, dans ses plus petites notices, et qu'on ne perdrait pas toujours son temps à les relire. En tous les cas, on ne s'y ennuiera point, car S. Reinach n'était pas un écrivain maussade; de ses exercices de rhétorique, qui lui valurent ses premiers succès, il avait gardé le goût du trait; même dans les sujets les plus graves, l'usage et même l'abus de l'esprit ne l'effrayaient pas [2]. Nourri de Voltaire, il avait en horreur l'emphase comme la prose ennuyeuse et terne, le galimatias comme la platitude. Archéologue réputé, il se jugeait avec raison très bon écrivain. Le meilleur hommage, dit-il, que ses amis et ses nombreux élèves puissent rendre à sa mémoire sera de montrer qu'il ne s'est pas trop fait d'illusions à cet égard

1. S. Reinach eut plusieurs accès sérieux de diabète et fut condamné, depuis 1906, à un régime alimentaire très strict. En avril 1932, une artérite le cloua sur une chaise longue où il attendit longtemps une guérison que le sort lui refusa, ne pouvant plus aller ni au Musée, ni à l'Institut.

2. Reinach a écrit un grand nombre de petites pièces, surtout épigrammatiques, en grec, latin, français et anglais : on en trouvera des copies dans ses papiers.

et qu'il restera de son œuvre, en dépit des progrès futurs de la science, autre chose que les cinquante ou soixante mille images qu'il a publiées.

La réputation de S. Reinach s'était vite répandue à l'étranger et, comme on peut le voir dans le *Cursus honorum* joint à ses *Bibliographies*, diverses nations lui firent connaître leur grande estime. En France, il était entré fort jeune à l'Académie des Inscriptions, à trente-huit ans. Mais les pouvoirs publics n'ont pas paru s'apercevoir de la place qu'il occupait dans le monde savant. Nommé officier de la Légion d'honneur en 1903 — il y a près de trente ans — il ne dépassa jamais ce grade et vit passer devant lui beaucoup de collègues plus jeunes et moins illustres, bien que depuis longtemps il fût régulièrement présenté par la Direction des Musées nationaux pour une promotion nouvelle. Il ne réclama pas et ne chargea personne de réclamer. On s'étonna aussi qu'après l'éclat retentissant de ses leçons à l'École du Louvre, ses auditeurs et élèves n'eussent pas songé à lui manifester publiquement leur reconnaissance. Il faut rétablir sur ce point la vérité : on voulut lui offrir un volume de *Mélanges*, suivant un usage aujourd'hui courant. Mais S. Reinach, dans ses écrits, s'était résolument prononcé contre ce genre d'ouvrages qui, coûteux à acquérir, n'offrent à chaque lecteur que peu de pages rentrant dans le cercle de ses études. L'idée d'être « pratiquement utile » guida toujours sa conduite. Il remercia et refusa, jugeant avec raison que ces consécrations officielles n'ajouteraient rien au souvenir durable qu'on garderait de lui. *Laboravit et placuit.*

## NOTE ADDITIONNELLE

Par Edmond Pottier.

On a vu plus haut la brève allusion que S. Reinach a faite à la « Tiare de Saïtapharnès » dans une note qu'il a rédigée lui-même (p. 147). Comme, depuis sa mort, sa famille et ses amis sont douloureusement affectés par la persistance que mettent plusieurs auteurs de notices à lui prêter dans cette affaire un rôle qu'il n'a jamais eu, je considère comme un devoir de revenir un moment sur cet épisode de sa carrière. Ceux qui en parlent avec tant d'inexactitude ne pourraient pas invoquer comme excuse l'ignorance des faits, car à deux reprises S. Reinach les a racontés en détail : en 1903, dans l'*Anthropologie* (p. 238 et 261) et dans la *Revue archéologique* (II, p. 104); en 1928, dans les *Éphémérides* de Glozel (I, p. 271). Puisqu'il fit appel alors à mes souvenirs personnels, je répéterai ce que j'écrivais en octobre 1928 à un journaliste très connu, qui n'inséra pas ma rectification et se contenta de dire que j'avais « généreusement plaidé pour un ami » (*Le Temps*, 19 octobre 1928).

Si dans la séance du Comité des conservateurs du Louvre, à laquelle j'assistais en mars 1896, on avait tenu compte des scrupules et des objections de S. Reinach, placé pour la première fois en face de l'objet, il est probable qu'on n'aurait pas acheté la tiare ou que, du moins, on en aurait différé l'acquisition pour procéder à un supplément d'enquête. Après discussion, cédant aux instances et aux raisons que développaient des collègues plus âgés, qu'il respectait et en qui il avait toute confiance, il consentit à se joindre à nous pour voter l'achat. Par une dérision amère, *seul* il avait élevé des objections et *seul* il fut condamné par l'opinion publique à porter le poids de la faute commise. Aujourd'hui encore, c'est pour moi un pesant remords que d'avoir pu contribuer à l'influencer dans ces circonstances.

Que l'archéologue qui est sans péché me jette la première pierre !

Je ne chercherai pas à expliquer pourquoi nous nous trompions; ce serait trop long à dire et, d'ailleurs, la notice détaillée de l'*Anthropologie* fait connaître les fluctuations d'opinions qui agitèrent le monde scientifique à ce sujet, pendant plusieurs années, de 1896 à 1903. Ici il s'agit seulement de savoir si l'opinion de Reinach décida l'acquisition et s'il se montra un partisan déclaré de la tiare. Le croire de bonne foi est une regrettable erreur; le soutenir contre les faits est une calomnie; répéter et propager cette légende est une mauvaise action.

L'impression de notre ami était si peu favorable que tout de suite il commença des recherches pour s'entourer de renseignements sur les vendeurs. Il écrit dans l'*Anthropologie* (p. 246) : « Tous mes amis savent combien cette question me tourmentait. »

Dès 1898, il aboutissait à cette conclusion : « A l'heure actuelle je pense qu'aucun archéologue n'a le droit d'être absolument affirmatif au sujet de la tiare », jugement cité et adopté par Maxime Collignon dans son article des *Monuments Piot* (1899, p. 59). Je me souviens d'une conversation que, vers la même époque, nous eûmes ensemble et où je lui disais : « Au fond, tu as toujours eu peur que la tiare ne fût fausse. » Reinach me répondit avec colère; le mot « peur » sonnait désagréablement à ses oreilles. En effet, nous savions tous qu'il ne craignait pas la bataille et il le prouva maintes fois. Les propos médisants ne l'ont pas épargné à ce sujet; on a parlé de sa crédulité, de sa hâte à se précipiter, tête baissée, au secours des mauvaises causes. C'est une inexactitude de plus. J'ai vu bien des fois Reinach examiner des problèmes difficiles, peser le pour et le contre, hésiter longtemps. Il en fut ainsi dans l'affaire des « Groupes d'Asie Mineure » qui se termina — on l'oublie trop volontiers — par une victoire complète du Louvre (voir le résumé paru dans les *Chroniques d'Orient*, I, p. 586). En soutenant ce bon combat Reinach montra la sûreté de son diagnostic.

Enfin, tout récemment, les extraits de sa correspondance, loyalement publiés par M. le docteur A. Morlet, attestent combien il fut prudent et réservé avant de prendre parti dans l'énigme de Glozel (*Revue de la Quinzaine*, 1, XII, 1932, p. 481).

Tels sont les souvenirs personnels que je puis apporter sur ces questions. Je n'espère pas qu'ils modifient l'attitude de ceux qui, pour des raisons étrangères à la science, poursuivent notre ami de leur inimitié. Mais ceux-là ne nous intéressent pas. Je m'adresse seulement à ceux qui ont souci de la vérité et de l'équité. Je leur demande d'user de justice à l'égard de celui qui, durant sa vie entière, a combattu sous toutes ses formes l'Injustice.

***

Pendant l'impression de cette notice, une autre nouvelle, bien douloureuse, est venue accroître notre deuil.

Mme Salomon Reinach a succombé subitement le 17 janvier à la maladie dont elle souffrait depuis plusieurs années. Elle aura survécu très peu de temps à son mari, comme si son organisme affaibli avait attendu, par un suprême effort, qu'elle eût rempli toute sa tâche envers celui qu'elle aimait si profondément. On a dit aux obsèques, devant ses amis réunis à sa famille, ce que fut la vie admirable de cette femme, digne compagne de celui que nous avons perdu par la hauteur de ses sentiments et de son caractère. Pourvue du grade de docteur en médecine, elle consacrait ses soins aux malades d'un hôpital ; n'ayant pas d'enfant, elle avait tiré de la misère et enlevé à la contagion des mauvais exemples plusieurs générations de petites filles recueillies dans un établissement qu'elle dirigeait et qu'elle entretenait. Ennemie du bruit et de la réclame, elle laissa ignorer à la plupart d'entre nous que ses bonnes œuvres lui avaient valu la croix de la Légion d'honneur. Vivant de la même vie studieuse et retirée, elle était pour Salomon Reinach l'amie et la confidente de chaque jour. Elle a souffert avec lui, et

aussi profondément, des mêmes injustices; jusqu'à ses derniers moments, elle s'efforça de les combattre et de rétablir les vérités nécessaires.

En moins de trois mois nous aurons vu la mort détruire sans pitié ce foyer d'intelligence et de bonté que deux êtres d'élite, unis dans la même affection, avaient formé, que beaucoup d'entre nous ont connu et dont ils se souviendront toujours.

E. P.

23 janvier 1933.

# L'ART GOTHIQUE A SÉVILLE APRÈS LA RECONQUÊTE

## I

Le 23 novembre 1248, réduite à capituler après un siège de quinze mois, Séville se rendait au roi saint Ferdinand, qui parachevait ainsi la reconquête de toute la Basse Andalousie, après avoir successivement repris depuis douze ans Cordoue, Murcie et Jaën. Le preux souverain ne devait plus revoir la Castille : demeuré à Séville après la reddition de la capitale espagnole des Almohades, il y mourut moins de quatre ans plus tard, tandis qu'il se préparait à porter la croisade en Afrique. Sa mort mit pour deux siècles et demi un terme aux progrès de la Guerre Sainte : dès le règne de son fils et successeur Alphonse X, les discordes intérieures et les guerres civiles paralysèrent la puissance castillane et permirent à la diplomatie des souverains musulmans de Grenade de maintenir encore dans la Haute Andalousie la domination de l'Islam.

Depuis Alphonse X le Sage jusqu'à Pierre Ier le Cruel, Séville demeura avec Tolède la principale capitale des « Rois Anciens » de Castille. La figure énigmatique du dernier souverain de la dynastie a plus que toute autre contribué à la rendre célèbre par la légende et par l'histoire. Ses relations d'amitié avec Mohammed V de Grenade éclairent d'un jour singulier l'histoire des rapports entre les Chrétiens et les Musulmans d'Espagne pendant cette période du moyen âge. Le nom de la favorite Maria de Padilla demeure, à tort ou à raison, inséparable du palais mauresque et des jardins de l'Alcazar. Et c'est sans aucun doute à l'action et aux goûts personnels de Pierre Ier qu'il faut attribuer, à Séville comme à Tolède, l'éclat exceptionnel dont y a brillé l'art mudéjar vers le troisième quart du XIVe siècle.

Un siècle auparavant, on sait qu'Alphonse le Sage avait

de même, à Séville comme à Tolède, favorisé le développement d'une civilisation brillante et composite en s'entourant de lettrés, de savants et d'artistes musulmans et juifs aussi bien que chrétiens, et qu'à Séville en particulier les précieux manuscrits de ses œuvres avaient été enluminés par un atelier également familier avec l'art des miniaturistes français et avec celui des décorateurs mudéjars. Les monuments de la capitale andalouse attestent plus encore comment Alphonse X en avait fait, avant son dernier descendant légitime, une de ses résidences favorites; et ils évoquent eux aussi l'histoire d'un règne agité et de drames sanglants ou tragiques à la cour de Castille. Mais tandis qu'à l'époque de Pierre le Cruel les traditions artistiques mauresques étaient redevenues toutes-puissantes, au temps d'Alphonse le Sage c'est une architecture ogivale importée du nord qui nous paraît avoir été, à côté des anciens monuments almohades, le cadre des tragédies de palais et des révoltes familiales dont Séville a été le théâtre dans la deuxième moitié du XIII^e^ siècle.

Depuis les environs de 1220, Burgos avait vu s'élever en Castille, avec sa cathédrale et l'église cistercienne de Las Huelgas, de magnifiques monuments gothiques. A Cuenca, à Siguenza, à Osma, à Tolède, d'autres cathédrales avaient été entreprises ou continuées vers le même temps à l'instar de celles de France. Mais si l'on met à part la cathédrale de Léon, commencée à son tour vers 1255, et quelques autres églises construites par les Cisterciens, l'art nouveau venu du nord des Pyrénées n'avait pas connu dans le reste de l'Espagne le magnifique essor de l'art roman au siècle précédent. La Nouvelle-Castille et l'Aragon étaient en particulier presque entièrement restés fidèles aux traditions mauresques et voyaient surgir alors d'innombrables églises mudéjares. Il est curieux de constater qu'à Cordoue et plus encore à Séville, la Reconquête chrétienne a commencé par importer de toutes pièces l'architecture ogivale comme en Vieille-Castille, puis que l'influence artistique de l'Islam y a bientôt repris le dessus pour éliminer de plus en plus complètement cette forme d'art qui était particulièrement exotique en Andalousie.

Nous avons indiqué ailleurs comment c'étaient probablement l'action des Cisterciens et l'imitation des monuments de la région de Burgos qui expliquent l'existence à Cordoue, autour de l'ancienne grande mosquée omeiyade, de toute une série d'églises gothiques construites en pierre, auxquelles des éléments mudéjars nombreux et divers donnent du reste un caractère local assez prononcé [1]. A Séville aussi on peut constater les mêmes influences artistiques dans l'architecture religieuse au lendemain de la Reconquête. Mais la tradition mauresque et l'emploi de la brique y ont bientôt donné aux églises un aspect tout différent. Et surtout, ce qui est moins connu, des œuvres importantes d'architecture civile y attestent encore que l'action du roi et de son entourage n'y a pas été moindre que celle des évêques et des moines dans l'introduction de cette forme d'art si étrangère aux habitudes et aux goûts du pays.

## II

Le monument religieux gothique le plus important de Séville est, au faubourg fameux de Triana, l'église consacrée à sainte Anne où l'on admire, entre autres œuvres d'art, la célèbre *Vierge à la Rose* du doux et nostalgique Alejo Fernández. Si l'on en croit la tradition, Alphonse le Sage l'aurait fondée en témoignage de gratitude pour la guérison d'une maladie d'yeux dont il souffrait; et tout, en effet, dans le style de l'édifice, paraît indiquer une œuvre de la deuxième moitié du XIII^e^ siècle. C'est certainement l'église de Séville la plus purement gothique, et ce doit être par conséquent la plus anciennement construite après la Reconquête parmi celles qui sont parvenues jusqu'à nous.

A l'exception de l'absidiole de gauche, qui a été remplacée par une chapelle de style baroque, l'œuvre gothique subsiste à peu près intacte. Elle se terminait vers l'Est, comme plu-

1. *L'Art gothique en Espagne aux* XII^e^ *et* XIII^e^ *siècles*, Paris, 1931.

sieurs églises cordouanes contemporaines, par trois absides voûtées d'ogives et sur plan polygonal dont celle du centre, plus profonde, est précédée d'une travée droite. Ce qui singularise cette église et lui donne un caractère beaucoup plus nettement gothique, c'est que les cinq travées de la nef et des collatéraux y sont également couvertes de voûtes d'ogives dont les compartiments de briques sont portés par des arcs en pierre. Les profils des arcs de ces voûtes sont analogues à ceux des monuments de Burgos, et la ressemblance avec ceux-ci est précisée par l'emploi systématique de la lierne longitudinale d'un bout à l'autre des trois vaisseaux. A part l'encadrement de la porte latérale et la tour-minaret de briques qui s'élève à l'extérieur, l'édifice n'a pour ainsi dire rien de mudéjar : on y remarque cependant qu'une des clefs de voûte est ornée d'un hexagone étoilé.

Dans les autres églises de Séville, au contraire, l'influence de la tradition mauresque devient de plus en plus sensible et réduit progressivement les ressemblances que les plus anciennes présentaient avec les monuments gothiques de Burgos. A l'intérieur, on n'y voit plus de voûtes d'ogives que dans le chevet, où l'abside unique, flanquée de chapelles carrées comme dans les petites églises cisterciennes de la région de Burgos, est toute construite en briques et prenait jour à l'origine par d'étroites fenêtres en lancette. La nef et les bas côtés sont couverts en charpente, et l'on y a souvent ajouté de curieuses chapelles carrées, voûtées de coupoles à entrelacs. A l'extérieur, non seulement les tours uniques sont entièrement mudéjares, quand ce ne sont pas d'anciens minarets musulmans, mais encore les éléments mauresques y deviennent de plus en plus nombreux et typiques : les portes et les baies sont fréquemment, comme à Santa Marina ou *Omnium Sanctorum*, surmontées d'arcs outrepassés ou polylobés à encadrement rectangulaire; des claires-voies à réseaux géométriques garnissent parfois les ouvertures; à la façade principale, sous la corniche qui délimite le rectangle en pierre de la partie centrale, un panneau d'entrelacs se voit au-dessus des archivoltes en tiers-point de la

porte, par exemple à San Esteban ou à San Marcos. Enfin, dans les plus récentes de ces églises, ainsi à celle du couvent de Santa Paula, l'emploi de la brique devient exclusif et on la rehausse par endroits de faïences émaillées de couleur.

Au total, l'architecture religieuse n'a guère laissé à Séville après la Reconquête qu'une seule œuvre vraiment gothique avec l'église élevée au faubourg de Triana par Alphonse le Sage. Bientôt après, la tradition almohade s'est fait sentir de plus en plus dans les églises construites souvent sur l'emplacement d'anciennes mosquées au XIVe et au XVe siècle; et le groupe encore nombreux de ces édifices constitue, bien plutôt qu'un ensemble d'œuvres gothiques, une véritable école d'art mudéjar populaire.

## III

Dans l'architecture civile l'inspiration gothique a été à Séville plus éphémère encore; et au lieu de reculer progressivement devant la tradition mauresque populaire sans cesser pour cela de se combiner avec celle-ci, elle a été complètement supplantée par un art mudéjar de cour où se reconnaît aisément l'influence et même la main des artistes musulmans de Grenade. Mais, à cause sans doute des longs séjours d'Alphonse X et de son entourage dans l'ancienne capitale almohade, cette dernière a vu s'élever alors d'importants palais gothiques, qui n'ont d'ailleurs encore été que très imparfaitement décrits.

Dix ans après la reddition de Séville, l'infant Don Fadrique, fils puîné de saint Ferdinand, s'y était fait construire un palais près du Guadalquivir, à l'opposé dans le nord de la ville du quartier où s'élevaient la grande mosquée cathédrale et l'Alcazar royal. Quand Alphonse le Sage l'eut fait mettre à mort et eut confisqué ses biens, après le décès de l'infant Fernando de la Cerda et la fuite en Aragon de la reine Violante, le palais tout entier fut donné aux religieuses de Sainte-Claire; et à côté du couvent de celles-ci s'élève encore

la tour puissante qui servait de donjon au turbulent frère du roi philosophe. Bien connue à Séville sous le nom de *Torreón de Don Fadrique*, cette construction est une œuvre toute gothique, fort différente des autres tours construites alors dans la ville et très analogue par certains éléments de son architecture aux monuments de la région de Burgos.

A chacun des trois étages, dont celui du bas est en pierre et les deux autres en brique, une grande salle carrée est voûtée d'ogives. Dans les deux salles inférieures, d'une architecture très simple, les arcs très robustes ont un profil simplement épannelé et forment une croisée d'ogives ordinaire dans celle du bas, une voûte à liernes à l'étage intermédiaire. La salle haute est, comme d'habitude dans les constructions de ce genre, beaucoup plus richement conçue et couverte d'une voûte magnifique : aux quatre angles, de petites voûtes supplémentaires, dont les nervures médianes retombent sur des consoles sculptées, délimitent une grande voûte octogonale dont les arcs se croisent au centre; d'autres consoles sculptées de figures reçoivent les retombées aux angles de l'octogone. L'ensemble n'est pas sans analogie avec certaines parties de la cathédrale de Burgos ou de l'abbaye de Las Huelgas, et cette ressemblance se précise dans la mouluration très fine des nervures et des arcs.

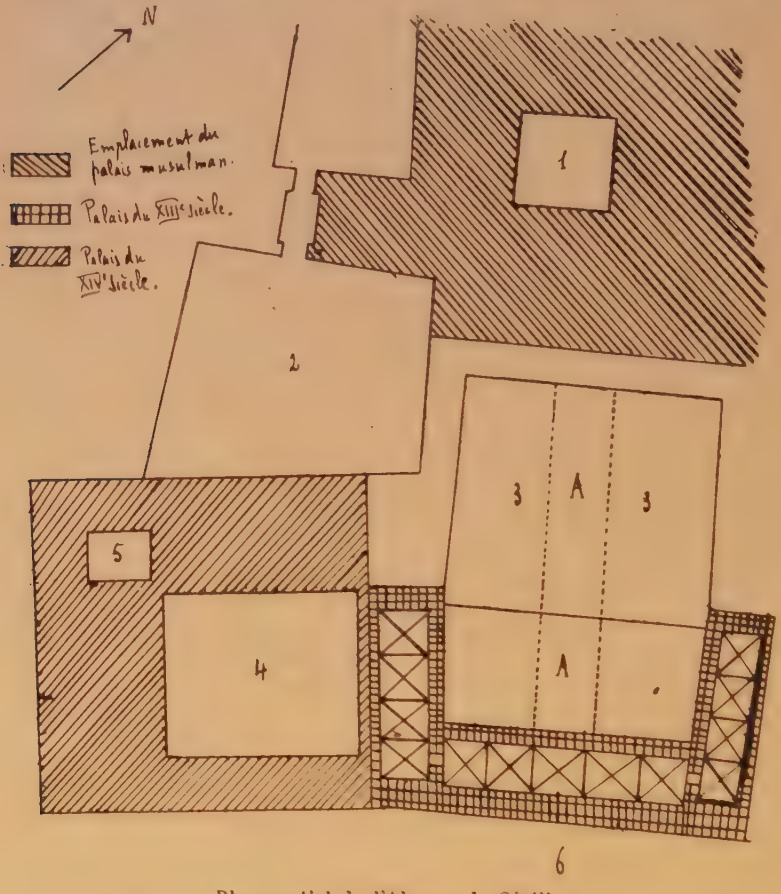
Un certain archaïsme se marque encore dans la forme demi-circulaire des baies qui éclairent sur chacune de ses quatre faces la salle de l'étage du milieu: on en trouverait l'équivalent dans mainte construction gothique de Castille au XIII^e^ siècle. Mais les fenêtres de la salle haute, dont l'arc brisé est garni d'un remplage nettement gothique, sont tout à fait en rapport avec le style déjà avancé de cette partie de la tour. Le donjon est bien tout entier l'œuvre d'un architecte formé dans les chantiers de la région de Burgos et chargé à Séville, quelques années à peine après la Reconquête, d'édifier pour le frère du souverain une véritable forteresse autrement solide et savante que les tours et les portes de l'enceinte almohade qui entourait alors à l'Alcazar la résidence royale.

## IV

Bientôt après, nous semble-t-il, sinon vers le même temps, c'est probablement Alphonse le Sage qui a chargé ce même maître d'œuvres, ou bien plutôt un autre architecte formé dans les mêmes chantiers, de lui construire dans le même style robuste et sobre un palais de dimensions considérables à côté de la résidence musulmane richement décorée, mais combien fragile, dont il subsiste à peine aujourd'hui quelques maigres vestiges à l'intérieur de l'enceinte de l'Alcazar, du côté du *patio del Yeso* et du *patio de las Banderas*. On n'a guère étudié jusqu'ici ce palais gothique de l'Alcazar, dont l'emplacement est à lui seul déjà très parlant entre celui de l'ancienne demeure des souverains musulmans et le palais mudéjar de Pierre le Cruel. On connaît sans doute depuis longtemps, sous le *patio del Crucero* actuel, la longue salle basse voûtée d'ogives dans laquelle la tradition populaire veut voir les bains de la favorite Maria de Padilla, et dont l'architecture nous paraît en réalité antérieure d'un siècle environ à l'époque du roi Pierre. Mais au-dessus de cette salle et des deux galeries qui lui sont perpendiculaires le long des « jardins anciens », il subsiste encore trois grandes salles, qui ont été transformées à l'époque de Charles-Quint au point que l'architecture primitive en est devenue presque méconnaissable, mais dont les voûtes ogivales, à peu près conservées, suffisent à rétablir le plan général de la partie la plus importante d'un palais gothique qui doit remonter, comme la salle basse, au temps d'Alphonse le Sage.

Les prétendus *bains de Maria de Padilla* s'étendent en sous-sol perpendiculairement aux « jardins anciens » par où l'on y accède, dans l'axe du *patio del Crucero* dont les jardins étaient autrefois divisés en quatre par des galeries en croix qui lui ont valu son nom actuel. C'est une longue salle dont le vaisseau central, aujourd'hui occupé par un bassin qu'alimente une fontaine, est couvert de onze croisées d'ogives de profil rectangulaire aux angles abattus. L'architecture

gothique en est très pure; mais une des clefs de voûte, analogue à l'une de celles de Santa Ana de Triana, est ornée d'une étoile à cinq branches, et les autres sont creusées de




Plan partiel de l'Alcazar de Séville.

A, Bains de Maria de Padilla. — 1, Patio del Yeso. — 2, Patio de la Monteria. — 3, Patio del Crucero. — 4, Patio de las Doncellas. — 5, Patio de las Muñecas. — 6, Jardins anciens.

petites coupolettes d'inspiration également mudéjare. Les doubleaux de la voûte sont remplacés en deux endroits par un court berceau brisé; le passage qui donne accès à la salle est également voûté en berceau brisé; et sur les côtés du

vaisseau central dont elles sont séparées par de larges arcades, d'étroites galeries latérales sont couvertes de berceaux transversaux correspondant aux croisées d'ogives de chaque travée et reliés par de petits passages voûtés aussi en berceau brisé. Ce système architectural est évidemment inspiré, à part l'emploi de la voûte d'ogives dans la partie centrale, par celui que l'on trouvait appliqué en France au XII^e^ siècle dans plusieurs églises cisterciennes comme celles de Fontenay ou de Lescale-Dieu. Peut-être le maître de l'œuvre y a-t-il fait appel à des auxiliaires musulmans : en plus de la décoration mudéjare des clefs de voûte, on constate en effet qu'à l'endroit des galeries latérales qui correspond à une plus large séparation entre les croisées d'ogives du vaisseau central, la voûte du berceau brisé est remplacée dans le passage entre les travées par trois petites voûtes d'arêtes juxtaposées sans doubleaux comme dans de nombreuses constructions almohades.

Perpendiculairement à cette salle basse et de part et d'autre du passage qui y donne accès, des galeries également voûtées d'ogives s'étendent en sous-sol sur toute la longueur du côté sud-est du *patio del Crucero ;* et sur les côtés adjacents de celui-ci d'autres galeries évidemment plus récentes ont été ajoutées en retour d'équerre, sans doute lorsque toute cette partie de l'Alcazar a été remaniée au temps de Charles-Quint. C'est cette transformation de l'époque de la Renaissance qui rend aujourd'hui à peu près méconnaissables les salles hautes du palais du XIII^e^ siècle dont les parties basses subsistent au contraire presque intactes.

Ce palais comprenait — c'est du moins tout ce que l'on en peut reconnaître maintenant — trois grandes salles voûtées de belles croisées d'ogives aux profils finement moulurés accusant le XIII^e^ siècle. La salle centrale, qui comprend cinq travées, s'étend au sud-est du *patio del Crucero* le long des « Jardins anciens ». Elle est prolongée à chacune de ses extrémités par la première travée des deux autres salles. Celles-ci lui sont perpendiculaires; elles sont longues chacune de quatre travées; et celle du sud-ouest, qui ser-

vait tout récemment encore de chapelle aux souverains espagnols quand ils résidaient à l'Alcazar, est longée latéralement par un des côtés du *patio de las Doncellas* du palais de Pierre le Cruel.

Le plan très harmonieux des deux étages de cet ensemble de constructions contraste par sa simplicité et sa symétrie avec la multiplicité un peu confuse des nombreuses parties dont se compose le palais mudéjar voisin aménagé pour le roi Pierre Ier une centaine d'années plus tard; et il devait contraster tout autant avec celui des constructions musulmanes antérieures dont il ne reste que quelques vestiges au nord-ouest du *patio de la Monteria* et du *patio del Crucero*. Quand au XVIe siècle les architectes de Charles-Quint transformèrent au goût du jour les bâtiments qui existaient alors autour du *patio del Crucero*, ils n'eurent aucune peine à utiliser les grandes salles hautes du palais gothique du XIIIe siècle pour y aménager des appartements spacieux et symétriquement groupés conformément à l'esthétique de la Renaissance classicisante. Mais ils firent disparaître toute la décoration architecturale, démodée à leurs yeux, de la belle époque de l'art gothique. En 1571 ils détruisirent toutes les retombées des voûtes d'ogives pour les remplacer par des consoles dans le goût classique; et sur les murs latéraux ils supprimèrent entre les travées les sveltes colonnettes qui devaient correspondre à ces retombées pour faire place sur toute la longueur des trois salles à un revêtement d' « azulejos » de couleur qui furent exécutés à Triana en 1577 sous la direction de l'Italien Cristobal de Augusta [1]. C'est cette sorte de rhabillage qui empêche aujourd'hui de reconnaître à première vue que ces salles devaient être sous leur forme primitive à peu près contemporaines de la salle haute du *Torreón de Don Fadrique*. Mais avec les prétendus *bains de Maria de Padilla* elles n'en constituent pas moins encore un magnifique ensemble; et cette œuvre d'une architecture gothique très pure était certainement la plus importante et la plus originale

1. José Gestoso y Pérez, *Sevilla monumental y artistica*, I, p. 560.

construction civile qui ait jamais été édifiée en Andalousie dans le style des monuments élevés au XIII^e^ siècle en Castille sur le modèle de ceux de France.

## V

L'art gothique ainsi importé de toutes pièces à Séville était trop incompatible avec la tradition locale pour pouvoir y être adopté par les constructeurs andalous. Les nécessités du culte chrétien firent conserver du moins dans les églises quelques particularités du plan ou de l'élévation des œuvres de l'architecture ogivale. Dès le XIV^e^ siècle les constructions civiles édifiées pour les rois de Castille et pour leur entourage redevinrent purement mauresques. A côté du *patio de Yeso*, la décoration de la *salle de Justice* fut refaite alors dans un style mudéjar de cour tout à fait semblable à celui des monuments de Grenade; bientôt après ce fut un palais tout entier que Pierre le Cruel se fit aménager sur le modèle de l'Alhambra, avec sa grande façade et ses salles multiples pittoresquement juxtaposées autour d'une cour et d'une courette sur le flanc du palais gothique de son aïeul. Au contraire de celui-ci, le palais mudéjar du roi Pierre était bien dans la tradition locale. Aussi quand Charles-Quint voulut le faire restaurer, il trouva facilement à Séville des artistes capables de s'adapter sans effort à ce que leurs précédesseurs avaient réalisé deux siècles auparavant. Dans les jardins voisins il put même se faire édifier par eux tout un pavillon qui reste lui aussi dans la même tradition. Mais quand au contraire ses architectes entreprirent de remanier le palais gothique d'Alphonse le Sage, le sens de l'art ogival du XIII^e^ siècle, pourtant beaucoup plus proche de celui de la Renaissance italienne, était à tel point perdu en Andalousie qu'ils détruisirent purement et simplement la décoration ancienne; et cette destruction fut si radicale que le souvenir même de l'œuvre primitive avait presque complètement disparu.

E. LAMBERT.

# BULLETIN DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS

(Voir *Revue archéologique*, 1932, I, p. 289-302.)

## SÉANCE DU 3 JUIN 1932

M. René Dussaud fait part à l'Académie des résultats d'un voyage archéologique entrepris dans les régions orientales de la Turquie d'Asie par MM. Albert Gabriel, directeur de l'Institut français de Stamboul, et M. J. Sauvaget. Tant au point de vue des monuments musulmans qu'à celui de l'épigraphie arabe, la moisson a été abondante dans la région de Mardin, celle d'Urfa (Édesse) et celle de Diarbékir (Amida). Il a été notamment reconnu que la grande mosquée de cette dernière ville était entièrement de construction islamique et non byzantine. Le clocher qu'on avait cru reconnaître est un minaret turc.

M. A. de Laborde fait une communication sur un ouvrage du XIV^e^ siècle, peu étudié en France et jamais imprimé, la *Concordantia caritatis*. L'auteur, un moine cistercien d'origine allemande, du nom d'Ulric, est connu. Il composa cet ouvrage entre 1351 et 1358. Aux écrits qui s'efforçaient d'établir une concordance entre l'Ancien et le Nouveau Testament — celui-là annonçant celui-ci — il ajouta une concordance nouvelle, basée sur l'histoire naturelle. Le plan pictural de sa *Concordantia* est établi sans discontinuité au verso de chaque page par trois registres; la page recto vis-à-vis est consacrée à l'explication de ces images avec des références attestant une abondante documentation. Enfin, pour conclure, l'auteur ajoute des considérations d'ordre moral. Plusieurs manuscrits de cette œuvre sont connus; trois sont illustrés de peintures : ceux de l'abbaye de Lilienfeld et de la Bibliothèque nationale — tous deux assez médiocres — et un troisième d'un art beaucoup plus remarquable, conservé à Vienne, dans la bibliothèque des princes Liechtenstein.

Avec la célèbre *Bible des pauvres* et le *Speculum humanæ salvationis*, la *Concordantia caritatis* représente un groupe d'ouvrages, sortes de manuels destinés aux élèves trop pauvres pour se procurer des manuscrits de grand luxe, mais qui y trouvaient des thèmes directeurs pour leurs exhortations aux fidèles. Ils s'adressaient également aux laïques, souvent illettrés, qui ne pouvaient se pénétrer que par la vue des images de la connaissance des vérités chrétiennes.

Chacun de ces exemplaires de la *Concordantia caritatis* renferme un supplément de tableaux, consacrés à divers sujets, tels que l'*Image de la vie*, les *Vertus et les vices*, les *Préceptes moraux*, etc., autant de thèmes pour les prédicateurs.

Pour appuyer sa communication, M. de Laborde fait passer sous les yeux de ses confrères quelques photographies tirées des trois manuscrits précités.

M. Grégoire, doyen de la Faculté des lettres de Bruxelles, présente en son

nom et au nom de son assistant, M. Gossens, une solution du problème du *Rhésus*.

On sait que certains critiques ont mis en doute que le *Rhésus* fût d'Euripide. Cette pièce raconte, d'après Homère, comment le roi Rhésus vint tardivement au secours de Troie assiégée.

L'auteur suit de très près le récit homérique ; toutefois il y ajoute une scène curieuse : Hector reçoit fort mal l'allié thrace, à qui il reproche brutalement le long délai qu'il a mis à venir au secours des assiégés. Les auteurs de cette communication voient là une allusion à un événement contemporain : de 431 à 424, le roi de Thrace Sitalkès fut pour les Athéniens, pendant les guerres du Péloponèse, un allié fantôme, alors qu'ils espéraient tout de son intervention, sollicitée par des ambassades et des présents. Aristophane, comme Euripide, témoigne de la grande déception causée par ses retards. Dans les *Acharniens*, qui sont de 424, on peut voir un ambassadeur revenant de Thrace qui annonce la prochaine entrée en campagne de Sitalkès. L'assemblée l'accueille par des lazzi et des invectives à l'égard des Thraces, qui rappellent textuellement les paroles d'Hector dans le *Rhésus*. C'est donc la date de 425 que M. Grégoire propose pour cette œuvre.

MM. Maurice Croiset, Holleaux et Glotz formulent quelques remarques ; ce dernier apporte son approbation à la thèse soutenue par M. Grégoire.

## SÉANCE DU 10 JUIN 1932

M. Vendryes, par des faits empruntés à tous les parlers, montre que le mot *voir* s'emploie spécialement à l'origine pour désigner la vision, c'est-à-dire la perception des choses et non point pour qualifier l'acte volontaire de la vision. A un stade ultérieur, il exprime plutôt les sentiments favorables.

Enfin, le sens de regarder : jeter un regard, est celui qui se perpétue davantage. Pour l'exprimer, de nombreux vocables ne cessent de naître. M. Vendryes prend à témoin deux termes empruntés à l'argot : *z'yeuter* et *reluquer*.

MM. Ferdinand Brunot, Thomas, Monceaux, Carcopino prennent la parole au sujet de cette communication.

## SÉANCE DU 17 JUIN 1932

M. Abel Lefranc entreprend d'établir les rapports qui existent entre l'*Hamlet* de Shakespeare et les événements de la vie de Marie Stuart. Tout d'abord il se demande d'où vient le thème de cette tragédie. C'est incontestablement le Français François de Belleforest qui remit dans la circulation littéraire, pendant la seconde moitié du XVI^e^ siècle, l'histoire d'Hamlet racontée en latin par le chroniqueur danois du XIII^e^ siècle Saxo Grammaticus, et qu'il inséra en 1570 au tome V de ses *Histoires tragiques*. C'est là que l'auteur anglais a trouvé son sujet.

Or, circonstance fort importante et qui est demeurée jusqu'ici inconnue, Belleforest avait poursuivi un but particulier en donnant une place à cette histoire dans son recueil, et il le dit dans l'argument qui précède le récit : ce sont les rapports frappants qu'il offre avec un drame tout récent auquel ont assisté l'Écosse et l'Angleterre, et qui a fait périr un roi « hors de saison » : C'est, sans aucun doute possible, le meurtre de Darnley, le deuxième mari

de la reine d'Écosse Marie Stuart, mis à mort, le 9 février 1567, auprès d'Édimbourg. La situation est la même dans le récit de Belleforest et dans le drame de la mort de Darnley assassiné par Bothwell, avec la complicité de Murray, frère illégitime de Marie Stuart et de Morson. Des deux côtés, le meurtrier réussit à s'emparer du trône de sa victime et à épouser, peu après, sa veuve, déjà sa maîtresse et, pour cette raison, soupçonnée de complicité.

L'ignorance de ce texte où sont demeurés tous les éditeurs et les critiques de Shakespeare peut s'expliquer par le fait que dans la traduction anglaise de Belleforest, publiée à partir de 1608, ont été supprimées les deux allusions à ce meurtre.

M. Lefranc montre ensuite, point par point, la concordance absolue entre toutes les circonstances rapportées dans la tragédie shakespearienne touchant la mort du père d'Hamlet et celles de la mort de Darnley. Une seule ne se retrouve pas dans ce dernier événement : l'injection du poison par l'oreille. Or, ce fut là, précisément, l'accusation portée contre Marie Stuart à l'occasion de la mort de son premier mari François II, dont on attribue la mort à un empoisonnement par l'oreille. A cette occasion, M. Lefranc rend hommage au « remarquable travail » publié en 1931 par miss L. Winstanley, professeur à l'Université du pays de Galles, qui la première a soutenu les rapports d'*Hamlet* avec le drame écossais. Aux arguments fournis par elle, M. Lefranc en ajoute de nouveaux, qu'il tire notamment de la comparaison des deux *Hamlet* (1603 et 1604).

Ainsi, la figure du personnage principal apparaît sous un jour nouveau. Par de nombreux rapprochements de textes, M. Lefranc établit que le roi Jacques VI a servi certainement de prototype à l'auteur, qui ajoute, apparemment, certains traits de sa propre psychologie à la figure d'Hamlet. Il insiste sur les éléments communs à Claudius et à Bothwell, explique la célèbre scène des portraits et les origines du spectre et annonce tout un plan de recherches nouvelles sur la pièce qu'il espère pouvoir faire connaître assez prochainement. Nul doute que la production d'*Hamlet* ne se rattache, à la fois, au problème de la succession d'Élisabeth, à l'histoire de Marie Stuart et à ce qu'on a pu appeler « le secret du roi Jacques », le fils de cette dernière.

M. Lefranc termine en faisant remarquer que l'exégèse du théâtre shakespearien est à reprendre pour une large part, spécialement en ce qui touche les grandes questions morales, religieuses et surtout politiques de l'époque d'Élisabeth.

## SÉANCE DU 24 JUIN 1932

Le président, M. Michon, annonce le décès de M. Maurice Roy, qui avait été élu en 1929 dans la section des académiciens libres, en remplacement de M. Théodore Reinach.

La séance est levée en signe de deuil.

## SÉANCE DU 1er JUILLET 1932

Le pasteur André Parrot, directeur des fouilles de Tello, rend compte des résultats de la campagne 1931-1932. L'exploration menée sur plus de six mille mètres carrés a amené une découverte particulièrement importante :

celle des tombeaux des « patésis » de Tello, dont deux sur quatre, Ur-Ningirsu et Ug-Mé, ont pu être identifiés grâce aux briques inscrites. Le plan de cette monumentale construction, unique à ce jour, et la plus imposante de toutes celles trouvées à Tello, a été levé par l'architecte de la mission, M. de Jaegher.

Violés dès la plus haute antiquité, ces tombeaux étaient séparés par un couloir dallé, qui fut le centre du culte funéraire. Sur ce couloir, il a été recueilli près de 350 objets, déposés en *ex-voto* par les habitants de Tello à la mémoire de leurs princes déifiés : cylindres, figurines, céramique. La plus belle pièce est une statuette, en stéatite, de taureau androcéphale, portant une inscription au nom de Ur-Gar, patési de Tello (vers 2.500 av. J.-C.). En même temps qu'elle dégageait les tombeaux, qui s'étendaient sur une superficie de 2.600 mètres carrés, la mission a poursuivi l'étude des couches profondes du site. Elle a ainsi recueilli un lot très important d'objets rappelant ceux de Tell-el-Obeid (figurines archaïques, animaux, céramique peinte) et qui, d'après certaines théories, seraient prédiluviens. Toutefois, M. Parrot fait cette réserve qu'à Tello il n'a pas été possible, jusqu'ici, de repérer avec certitude les traces du « Déluge ». Comme l'an passé, les fouilles ont été menées jusqu'aux eaux d'infiltration qui arrêtèrent les recherches. Celles-ci avaient permis d'atteindre, sous la couche d'El-Obeid, une civilisation plus ancienne encore entre 3.500 et 4.000 avant J.-C., caractérisée, elle, par une céramique non peinte.

Les fouilles de la campagne prochaine se reporteront dans la région de l'hypogée, dont le dégagement sera achevé.

M. Edmond Pottier expose les résultats des recherches qu'il poursuit actuellement sur une technique particulière appliquée à la céramique attique du vi^e^ siècle avant notre ère et qui n'a pas encore été signalée ni étudiée. Les traits incisés qui, dans les vases à figures noires, indiquent les détails de la musculature, de la barbe et des cheveux, des plis des vêtements, apparaissent, dans de nombreux spécimens, remplis d'une couleur rouge qu'on ne distingue bien qu'à la loupe. Cette polychromie était de nature à transformer complètement l'aspect des vases tels que nous les voyons aujourd'hui. Après avoir réuni un nombre de documents suffisants, M. Pottier se propose d'en faire une étude générale et d'expliquer les raisons qui ont donné naissance à ce procédé.

## SÉANCE DU 8 JUILLET 1932

M. Montet rend compte des fouilles reprises à son instigation sur le site de Tanis.

Le R. P. Lagrange, directeur de l'École française d'archéologie de Jérusalem, rend compte, au nom du R. P. Savignac, de l'exploration d'un sanctuaire de la déesse Allat au pays de Madian. Il date de l'époque de Rabel II, dernier roi des Nabatéens (70-106).

## SÉANCE DU 13 JUILLET 1932

M. Franz Cumont communique une remarquable inscription grecque découverte cet hiver à Suse, dans les fouilles de M. de Mecquenem et dont

le père Scheil a bien voulu lui confier les estampages et photographies. Ce document unique en son genre est une lettre adressée à la ville de Suse, en décembre 21 après J.-C. par le roi parthe Artaban III pour valider une, élection contestée et arrêter les poursuites contre un trésorier illégalement nommé. Cette lettre, fertile en révélations, nous apprend : 1° que la ville de Suse ne dépendait pas, comme on l'avait pensé, des rois de l'Élymaïde, mais directement des souverains Arsacides; 2° que la chancellerie parthe, héritière de celle des Séleucides, continuait à se servir des formes du style officiel en usage à l'époque hellénistique; 3° que la ville de Suse, ou Séleucie de l'Eulaios, gardait la Constitution que lui avait concédée Séleucus lors de sa fondation, avec sa *boulé*, son assemblée du peuple et son collège d'archontes. Nous apprenons en outre — règle inconnue jusqu'ici — que l'itération des magistratures n'était permise qu'après un intervalle de trois ans.

Cette lecture est suivie d'une discussion à laquelle prennent part MM. Glotz, Croiset et Holleaux, qui font des réserves sur l'interprétation donnée par M. Cumont du texte qu'il a commenté.

## SÉANCE DU 22 JUILLET 1932

M. Merlin donne lecture d'une note du R. P. Poidebard, de l'Université Saint-Joseph, à Beyrouth, dans laquelle l'auteur, continuant ses études sur le *limes* romain dans le désert de Syrie, insiste surtout sur deux points : 1° l'organisation romaine du Wadinah-Miyah en ligne de défense en arrière de Qsar-Swab (vraisemblablement défenses du *limes* extérieur); 2° l'existence, à l'époque romaine, de trois itinéraires différents entre Palmyre et Doura.

Le docteur Contenau, conservateur adjoint au Musée du Louvre, fait une communication sur les fouilles qu'il a dirigées l'automne dernier, dans la région de Nehavend (Perse). Les recherches, effectuées dans une nécropole dont les sépultures datent d'environ 3000 jusqu'à 1100 avant notre ère, ont fait connaître les rites d'inhumation de l'Iran durant cette période. Les morts étaient placés à même la terre, sur le côté et en position contractée; ils portaient leurs parures (diadèmes, colliers, épingles, bracelets) et leurs armes (poignards, haches, javelines); auprès d'eux était disposée une abondante vaisselle destinée à contenir les offrandes de nourriture pour la vie de l'au-delà. Cette céramique présente de grandes affinités, à l'époque la plus ancienne, avec celle qui a été recueillie à Suse. Très variée de formes et de décor, elle subit au cours de sa durée les diverses influences de l'Ouest et du Nord qui se sont exercées à Nehavend, située au centre des routes du plateau de l'Iran. M. Ghirshman, qui accompagnait, l'an dernier, M. Contenau, est retourné à Nehavend pour y continuer les fouilles.

M. Dussaud souligne par quelques observations l'intérêt de ces découvertes.

## SÉANCE DU 29 JUILLET 1932

M. Maurice Dunand entretient l'Académie des fouilles entreprises par le gouvernement libanais à Byblos. Elles ont duré cette année de janvier à juillet. Un édifice que l'on croyait de la haute antiquité et qui n'est, en définitive, qu'une construction de l'époque romaine, a été intégralement dégagé.

Au-dessous, on a mis au jour un nouveau temple qui a déjà livré plusieurs obélisques, dont un porte une dédicace à Reshef. Il a fourni, cette année, deux importants dépôts de fondation. L'un consistait en une jarre bourrée d'objets précieux, quelques-uns en or : ce sont des haches, des statuettes, des figurines. L'autre dépôt qui gisait à même la terre a livré de nombreuses figurines de pâte blanche vernissée. Au-dessous de cet édifice on a pu exhumer une nécropole énéolithique qui a livré quatre-vingt-trois tombes très intéressantes.

M. Dussaud prend la parole pour souligner l'importance des résultats obtenus à Byblos, qui permettent de confirmer la définition de l'art phénicien donnée, autrefois, par M. de Vogüé.

Il commente, à son tour, quelques-uns des documents rapportés par M. Dunand à qui il demande de préciser certains détails.

## SÉANCE DU 5 AOUT 1932

M. P.-J. Chabot présente l'estampage et commente le texte d'une inscription bilingue, palmyrénienne et latine, trouvée à El-Kantara (Algérie), par M. Albertini. C'est la double épitaphe de deux soldats palmyréniens, père et fils, qui servaient dans les troupes auxiliaires syriennes, que les Romains avaient préposées, vers la fin du IIe et au début du IIIe siècle, à la garde de la frontière méridionale de la Numidie.

M. M. Dunand rend compte des fouilles de Tell' Ahmâr, dirigées par M. Thureau-Dangin. Ces fouilles ont mis au jour un palais construit par le roi d'Assyrie, Tiglatphalazar III. Ce palais, qui se trouve sur les bords de l'Euphrate, a été construit entièrement en briques crues; il a livré près de 130 mètres de peintures murales représentant des scènes de guerre et de chasse. Cette découverte, qui est de première importance, ouvre un nouveau chapitre de l'histoire générale de l'art.

Au-dessous de ce palais, les fouilles ont mis au jour une construction de pierre. C'est probablement un édifice hittite détruit, lors de la conquête de Tell'Ahmâr, par le roi d'Assyrie Salmanazar III (852 av. notre ère).

Ce bâtiment lui-même avait été précédé sur le tell par une nécropole qui a dû être en usage vers le XIVe siècle avant notre ère.

## SÉANCE DU 12 AOUT 1932

Au nom de M. S. Reinach, empêché par l'état de sa santé, M. Michon donne lecture d'une notice intitulée : *Un bas-relief inédit cru de Bavai.*

Il s'agit d'un excellent relief du musée d'Édimbourg, représentant un cavalier coiffé d'un pétase d'un style semblable à celui des cavaliers du Parthénon; auprès de lui, un compagnon paraît faire effort pour retenir un cheval emporté, qui l'a peut-être jeté à bas. Ce relief, depuis 1876, a été donné comme provenant de Bavai (Nord), notamment dans le catalogue raisonné des marbres des collections anglaises dû à feu Adolphe Michaelis. M. Reinach établit que le premier savant qui l'ait décrit, en 1857, ne savait rien de cette provenance et que, si elle s'est introduite plus tard dans un catalogue, c'est par suite de quelque confusion de noms. En réalité, cette œuvre d'art a fait partie d'une collection acquise à Rome par le général

Ramsay vers 1850. Il est possible que ce ne soit pas un original grec, mais une de ces bonnes copies un peu froides, quoique exactes, d'œuvres attiques qu'acquéraient volontiers, sous l'Empire, les amateurs romains et qu'on exécutait à leur intention.

M. Glotz présente plusieurs observations.

## SÉANCE DU 19 AOUT 1932

M. Franz Cumont commente quelques inscriptions grecques trouvées cet hiver dans les fouilles de Suse et dont le Père Scheil lui a confié le déchiffrement. Ce sont : 1° une dédicace du général Léon, de ses officiers et soldats, à la fille du chef de la cour royale; 2° une pièce de cinq vers rappelant l'offrande d'une statue à Apollon, qui avait sauvé la femme et la fille d'un certain Chéréas, fils d'Eumène; 3° trois actes de consécration d'hiérodules à la déesse Artémis-Nanaïa; les deux premiers sont relatifs à des filles vouées temporairement aux prostitutions sacrées, le troisième rappelle la donation d'un jeune esclave.

M. Diehl lit ensuite une notice sur un haut fonctionnaire byzantin, le logothète *tôn sekretôn*. Créée en 1081 par Alexis Comnène, cette haute charge disparaît au commencement du XIII^e^ siècle. Le personnage qui l'occupait semble avoir joué un rôle considérable dans l'administration impériale, et par le contrôle qu'il exerçait sur tous les services, par le privilège qu'il avait de contresigner toutes les ordonnances de l'empereur, avoir été souvent comme une sorte de premier ministre. On peut donc croire qu'il devint tout naturellement, dans les derniers temps de l'empire, le haut fonctionnaire le plus élevé dans l'ordre administratif, qui s'appelle le grand logothète.

## SÉANCE DU 27 AOUT 1932

Le comte Begouen signale par lettre la découverte dans la grotte de la Bastide (Hautes-Pyrénées), par son ancien élève M. Casteret — déjà connu par ses découvertes de la caverne de Montespan et des sources de la Garonne — de peintures et de gravures préhistoriques du plus grand intérêt. On y voit, entre autres, un grand cheval polychrome, rouge, avec crinière et museau noirs de toute beauté, rappelant les peintures d'Altamira; une tête de lion rugissant et montrant ses crocs, une frise de grands chevaux tantôt se suivant, tantôt s'affrontant, deux figurations anthropomorphes, l'une entière le corps fléchi en avant, l'autre une figure vue de face, les yeux faits de deux cercles concentriques, les narines ouvertes comme un museau. Un foyer intact avec ses pierres placées en rond occupe le fond d'une galerie.

Les Espagnols ne contestent plus guère que Christophe Colomb ait été un Génois. Ils en ont pris leur parti et observent qu'il suffit, pour leur gloire, que leurs ancêtres aient le vrai mérite de la découverte du Nouveau-Monde et de son entrée dans la civilisation. S'ils ont raison dans une très large mesure, il n'en est pas moins vrai — et M. André-E. Sayous le démontre à l'aide de documents inédits des archives des notaires de Séville — que les Génois ont fourni une très grande partie des capitaux qui ont permis au trafic de l'Espagne avec l'Amérique de prendre rapidement de l'ampleur.

Les Génois restaient généralement à Séville; c'étaient des membres de familles aristocratiques : des Grimaldi, des Cattanei, des Spinola, des Calvi, des Rivarola, des Centuriani, des Rivera, des Doria, un Garibaldo, un de Loreto, etc. Quelques-uns d'entre eux ont fait un voyage, ou sont, comme un Grimaldo et un Italiano, demeurés plusieurs années en Amérique.

Tantôt ils organisaient des envois de denrées et marchandises à vendre dans le Nouveau-Monde par des représentants ou des associés. Tantôt ils vendaient sur place des denrées et marchandises payables à destination. Tantôt ils consentaient des prêts aux propriétaires de bateaux ou à des commerçants faisant le voyage ou établis au loin, tout en acceptant le risque assez grand du voyage. Le plus curieux est que les Génois, qui ont organisé l'assurance maritime pendant la première moitié du XIV^e^ siècle, l'aient assez peu pratiquée près de deux cents ans plus tard dans leurs rapports avec l'Amérique, et aient préféré, pour atteindre le même but, le procédé primitif du prêt maritime.

Dans sa conclusion, M. Sayous montre la similitude de ces méthodes avec celles des commerçants chrétiens pendant les Croisades, et la longue persistance d'une partie de ces procédés assez rudimentaires dans les relations entre l'Espagne et l'Amérique.

A la suite de cette communication, MM. Glotz et Diehl présentent des observations.

## SÉANCE DU 2 SEPTEMBRE 1932

M. Dussaud signale les importantes découvertes de M. Dikaios, conservateur du « Cyprus Museum », sur le site de Vounoi, près Keyrinié, sur la côte nord de l'île de Chypre. Au cours de deux campagnes, en 1931 et 1932, de nombreuses tombes ont été vidées, qui ont fourni de la céramique rouge remontant vers 2000 avant notre ère, souvent décorée de scènes religieuses.

L'interprétation de ces dernières est assez délicate. Cependant M. Dikaios y a reconnu la Terre Mère sous les traits d'une femme tenant un enfant dans les bras, des scènes de mariage divin, ainsi que de nombreuses représentations d'animaux sacrés, la colombe, le taureau et le serpent. La pièce la plus curieuse est un grand plat rond, de 38 centimètres de diamètre, dont les bords relevés simulent un mur percé d'une seule porte. Un grand nombre de figurines en terre cuite représentent des personnages en pleine action cultuelle s'ordonnant devant trois figures debout qui paraissent tenir des serpents.

MM. Paul Monceaux et Adrien Blanchet prennent la parole au sujet de cette communication.

Lecture est donnée d'un mémoire de M. Jérôme Carcopino, qui, utilisant les inscriptions trouvées à El-Kantara, fait l'historique des corps de troupes fournis par les villes de Palmyre et d'Émèse à la Rome impériale pour les besoins de sa colonisation. Commentant les textes fournis par ces inscriptions, s'appuyant en outre sur divers documents, il démontre que ce fut seulement après que Septime-Sévère eut accordé aux cités d'Émèse et de Palmyre le *jus italicum* ou *jus coloniae*, qu'elles fournirent ces troupes d'une façon régulière. Cette thèse est contestée par M. Rostovtzeff, qui invoque des textes trouvés à Doura, Palmyre et Émèse.

## SÉANCE DU 9 SEPTEMBRE 1932

M. Jean Lassus, de l'Institut français de Damas, rend compte des résultats de la première campagne de fouilles entreprise à Antioche. Ces fouilles sont l'œuvre d'un comité qui comprend à la fois l'Université de Princeton, divers musées américains et les musées nationaux de France. Malgré les difficultés spéciales du site habité aujourd'hui et où les ruines sont profondément ensevelies, la mission a pu mettre au jour divers édifices importants. Elle a levé le plan de l'hippodrome, découvert une belle mosaïque du IIe siècle de notre ère et dégagé de grands thermes du IIIe siècle, remaniés au Ve.

Il est permis d'espérer que les campagnes à venir permettront de préciser l'histoire artistique et monumentale de la grande cité hellénique, romaine et chrétienne.

M. Raymond Lantier, conservateur adjoint du musée des Antiquités nationales, présente trois fragments de vases gallo-romains à décor en relief découverts à Vertault et conservés au musée de Châtillon-sur-Seine. On considère généralement cette poterie rouge comme la plus représentative en Gaule des traditions du monde classique. Or, ces tessons, sortis des ateliers de La Gaufesenque, reproduisent des masques d'hommes à barbiche divergente, des aigles aux ailes éployées et des motifs décoratifs dont les prototypes sont à rechercher sur les vases de métal appartenant à la civilisation celtique. On retrouve en effet les mêmes têtes sur le vase de Gundestrup (Danemark) et leur rendu est le même que celui des masques de l'écusson de Marson ou des bracelets de Durckheim et de Rodenbach.

Il existait donc encore au Ier siècle de notre ère, en Gaule, de grands chaudrons de culte dont les potiers gallo-romains ont reproduit avec plus ou moins de bonheur les motifs qui les décoraient. Au point de vue de l'histoire de l'art, de semblables initiatives prouvent la popularité qui s'attachait alors au vieux répertoire des artistes celtiques. Ce conservatisme se retrouve encore d'ailleurs dans un certain nombre des œuvres de la statuaire, à la même époque (buste de Bordeaux, masques d'Évreux et de Compiègne).

## SÉANCE DU 16 SEPTEMBRE 1932

M. Pelliot communique et commente une lettre que lui a adressée un ingénieur hongrois, M. Guillaume de Hevesy. Il s'agit des écritures relevées sur des monuments trouvés dans le bassin de l'Indus depuis quelques années, monuments d'une civilisation fort ancienne puisqu'elle doit être placée entre 2500 et 3000 avant l'ère chrétienne. Ces signes n'ont pu être déchiffrés bien qu'ils aient quelque ressemblance avec les écritures mésopotamiennes les plus anciennes et que quelques spécimens de cette écriture de l'Indus aient été recueillis en Mésopotamie même.

D'autre part, l'île de Pâques, en plein océan Pacifique, célèbre par ses colosses de pierre, a livré, il y a quelque soixante ans, des objets en bois très dur — tablettes, colliers, notamment — couverts d'une écriture demeurée, elle aussi, impénétrable et dont, dès 1873, M. de Longpérier entretenait l'Académie.

Bien qu'on ne voie guère comment on pourrait relier historiquement deux

groupes de monuments aussi éloignés dans l'espace et le temps que le sont ceux de la vallée de l'Indus et ceux de l'île de Pâques, on ne peut manquer de reconnaître l'analogie, parfois même l'identité des deux écritures. Des tableaux fixés aux murs et qui reproduisent les caractères des deux écritures permettent d'en juger et rendent vraisemblable l'hypothèse d'une parenté.

Il convient de remarquer que seule la connaissance de la valeur phonétique des syllabes ou des idéogrammes permettrait de transformer cette hypothèse en certitude, mais, dès maintenant, comme fait remarquer M. Pelliot, la ressemblance des caractères est tellement évidente que le problème de leur parenté se pose.

M. William Seston, maître de conférences à l'Université de Strasbourg, lit un mémoire sur la procédure et les effets de la libération pour les légionnaires romains. Un papyrus publié en 1929 par le savant italien Vitelli tranche définitivement une question longtemps discutée par les épigraphistes et les historiens : les anciens légionnaires ne reçurent jamais ces diplômes de bronze, que nos musées conservent en grand nombre, au nom de leurs camarades des autres corps de troupes. Ils n'en étaient pas moins citoyens de plein droit. Les Antonins proposèrent leur statut comme idéal à l'armée: ils restaurèrent ainsi parmi leurs troupes l'esprit de dévouement à la cité romaine, et maintinrent l'Empire à l'abri des coups d'État militaires pendant un siècle.

M. C. Hopkins fait un rapport sur la cinquième campagne de fouilles effectuée à Doura-Europos en 1931-1932. Le déblayement des remparts a été poursuivi et a amené la découverte de la porte principale de la ville. Un magnifique bas-relief représentant le dieu Hadad assis entre deux taureaux et tenant le symbole de la foudre a été trouvé ainsi que le marché principal et aussi, croit-on, le bureau des archives de la ville.

Plusieurs temples ont été identifiés, notamment un temple d'Artémis, datant des toutes premières années de l'ère chrétienne, qui a livré un bas-relief de la déesse, deux parchemins, dont un d'époque parthe, et une quinzaine de papyrus d'époque romaine, semble-t-il, fragments d'un calendrier.

D'autres découvertes ont été également effectuées; la plus importante est celle d'une église chrétienne du début du IIIe siècle avec son baptistère orné de fresques qui s'apparentent à celles des temples païens et des maisons particulières de la même époque.

## SÉANCE DU 23 SEPTEMBRE 1932

Le secrétaire perpétuel, M. René Cagnat, annonce le décès de M. Maurice Holleaux.

Le président, M. E. Michon, lève la séance en signe de deuil.

En comité secret, M. Jouguet donne lecture d'une notice qu'il a intitulée « Petites villes grecques d'Égypte ».

## SÉANCE DU 30 SEPTEMBRE 1932

Le président, M. E. Michon, rend hommage à la vie et aux travaux de M. Maurice Holleaux, récemment décédé.

M. Espérandieu présente des photographies d'une curieuse sculpture funéraire trouvée dans ses fouilles, sur l'emplacement d'Alésia. Il s'agit d'une table de pierre, haute de 1 m. 20, sur le pied de laquelle sont, par devant, un Attis dans le costume et la pose traditionnels, et, sur chaque face latérale, un enfant nu, debout, tenant une torche renversée. Cette sculpture a été découverte dans le sous-sol d'une habitation.

M. l'abbé Chabot annonce que M. Rodary, inspecteur des eaux et forêts à Soukharas (Algérie), a découvert dans cette région une petite nécropole libyque où il a recueilli six inscriptions; dont il envoie la copie et des estampages.

M. Vendryes donne lecture d'une notice qu'il a consacrée à *la Poésie de cour en Irlande et en Galles.*

## SÉANCE DU 7 OCTOBRE 1932

Étudiant un manuscrit de la Bibliothèque nationale qui avait déjà retenu l'attention des érudits, M. Chabanier est parvenu à interpréter des signes que ses prédécesseurs avaient pris pour de mauvaises copies. Il s'agit d'un cosmographe établi par un moine de l'abbaye de Saint-Victor, Raymond de Marseille, vers 1141. Il a noté sur ces tables la latitude et la longitude du fameux Crac des Chevaliers; il a indiqué des positions sur la route de Chine. On croirait même qu'il connaissait les routes de caravanes du Soudan égyptien ou du Soudan français. M. Chabanier émet l'hypothèse que Raymond de Marseille fit appel, pour son travail, à la collaboration de correspondants.

M. Claude-F.-A. Schaeffer, conservateur du musée préhistorique de Strasbourg, expose les résultats de la quatrième campagne de fouilles qu'il a dirigée au printemps dernier à Ras-Shamra, en collaboration avec M. G. Chenet.

A Minet-el-Beida, le rivage de l'ancien port a été retrouvé et de nombreux restes céramiques du II^e^ millénaire avant notre ère ont été recueillis.

Dans la nécropole royale, située près de ce port, et dans une nouvelle nécropole trouvée sur le tell de Ras-Shamra, des sépultures datant du XV^e^ au XIII^e^ siècle avant notre ère ont été explorées et ont livré des objets variés.

L'un de ces « caveaux de famille » contenait vingt-huit squelettes, une abondante céramique, de nombreux objets précieux en albâtre, ivoire et or — notamment des gobelets et vases en faïence multicolore d'une extrême rareté, par suite de leur fragilité. Ces vases sont ornés de masques féminins en haut-relief de style crétois, avec des accroche-cœur sur le front et les joues. D'autres faïences se rapprochent du style archaïque grec.

La mission a encore mis au jour un ensemble de constructions rituelles, composé de nombreux enclos sacrés — chacun divisé en deux étages. D'ingénieuses conduites et dispositifs spéciaux amenaient les libations de l'étage supérieur, où elles avaient lieu, à l'étage inférieur de l'enclos, où elles s'écoulaient parmi les vases et objets, parfois fort précieux, enfouis à ce niveau.

D'après un texte, découvert par la mission dans la bibliothèque du temple de Ras-Shamra, ce curieux culte était destiné à rendre la terre féconde et à combattre les sécheresses redoutées dans ces pays d'Orient.

Dans la bibliothèque même de Ras-Shamra, la mission a retrouvé plu-

sieurs nouvelles tablettes couvertes de textes cunéiformes, dont le contenu, particulièrement intéressant, sera communiqué ultérieurement à l'Académie.

Mais la découverte principale consiste en fragments de plusieurs sculptures égyptiennes, dont l'une représente un sphinx anthropoïde portant une dédicace du pharaon Amenemhat III, de la XII^e^ dynastie (1849-1801 av. J.-C.). C'est un des envois « diplomatiques » destinés à resserrer les liens entre l'Égypte et les royaumes locaux de la Syrie du nord, en prévision de l'offensive hittite.

Il faut mentionner encore la mise au jour d'une stèle remarquable de calcaire, en parfait état, figurant en bas-relief une divinité combattant, celle de deux grandes statuettes en argent massif, pesant un kilo, revêtues de pagnes et portant des colliers en or d'un style très curieux, enfin la découverte des vestiges de trois villes superposées, dont l'une est antérieure au II^e^ millénaire et dont les murs, construits en briques, se sont conservés à neuf mètres de profondeur.

MM. Pottier et Dussaud font ressortir, par leurs observations, l'importance de ces fouilles.

## SÉANCE DU 14 OCTOBRE 1932

M. Édouard Cuq entretient l'Académie des résultats des fouilles de Suse au point de vue de la connaissance du droit élamite. Les trois cent vingt-sept actes juridiques en caractères cunéiformes que le P. Scheil vient de déchiffrer, traduire et publier, donnent une idée suffisante des institutions juridiques de l'Élam. Le droit élamite, sur lequel on ne savait à peu près rien il y a quelques années et que l'on tendait à confondre avec le droit babylonien, en diffère à plusieurs égards. Les principaux actes juridiques doivent être conclus dans le temps et suivant les rites prescrits. A côté du dieu de la ville, on invoque le nom du prince local. Après la conquête, le nom du délégué du suzerain figure avant celui du roi. Dès lors, les règlements de l'autorité civile remplacent ceux de l'autorité religieuse. La jurisprudence contribue à les étendre en les interprétant, comme les juristes de Rome, par voie d'analogie.

C'est aussi à la jurisprudence qu'il faut attribuer une règle souvent citée, qui exige, pour la validité de certains actes, que celui qui aliène ou qui s'oblige, agisse en pleine santé et en pleine liberté. C'est une règle que Théophraste rappelle à propos de la vente, dans son *Traité des lois*.

La diversité d'origine du droit explique la diversité des sanctions des actes juridiques. Elles sont de deux sortes : religieuse ou civile. La première consiste dans la malédiction des dieux, le contrevenant est voué à la mort. La seconde est une mutilation (mains et langue coupées), suivie ordinairement d'une peine pécuniaire — mais celle-ci est peut-être bien le taux de la rançon à payer pour éviter la peine corporelle.

M. Cuq termine son exposé en signalant les particularités de certaines institutions : l'adoption en fraternité, qui naguère encore existait en Roumanie; les actes au comptant (vente et bail à ferme); le bail à moitié fruits; la société entre un bailleur de fonds et un commerçant; le gage sans tradition sur un immeuble ou sur du petit bétail, le premier sur lequel on plante un piquet, le second que l'on a le droit de saisir dans l'enclos où il est enfermé.

## SÉANCE DU 21 OCTOBRE 1932

M. G. Colin commente les paragraphes 41 à 46 de la troisième Philippique de Démosthène. L'argumentation de l'orateur grec repose, dans ce texte, sur une inscription gravée sur une stèle de bronze de l'Acropole où il est dit qu' « Arthmios de Zélée, fils de Pythonax, soit frappé d'atimie et déclaré ennemi du peuple athénien et de ses alliés, lui et les siens, parce qu'il a introduit dans le Péloponèse l'or apporté par lui de chez les Mèdes ».

M. G. Colin entend démontrer que les faits auxquels se rapporte cette inscription sont postérieurs à l'époque où Démosthène les situe.

M. Colin les date exactement de 456. Il démontre, d'autre part, que l'*atimie* dont fut frappé Arthmios ne doit pas être comprise comme fit Démosthène. Celui-ci a donc commis une double erreur, volontaire pour M. Colin, qui voit là un artifice d'avocat soucieux moins de vérité historique que du succès de sa cause.

M. Glotz, qui prend après lui la parole, admet la date de 456 proposée, mais il discute l'interprétation de l'*atimie* donnée par M. Colin.

## SÉANCE DU 28 OCTOBRE 1932

M. Jérôme Carcopino communique une photographie qu'il vient de recevoir de M. Guido Calza, qui dirige depuis bientôt quatorze ans les fouilles d'Ostie.

Il s'agit d'un fragment épigraphique relatant, année par année : 1° les noms des magistrats d'Ostie; 2° les noms des consuls de Rome; 3° les événements importants qui se sont passés à Rome.

L'inscription concerne les années 108-113 de notre ère. Elle complète les listes consulaires; précise les changements que la mort a amenés dans la composition de la famille impériale; donne la liste des réjouissances que Trajan a offertes au peuple: représentations théâtrales, combats de gladiateurs, naumachies, et précise les inaugurations auxquelles il a procédé, notamment celles de son forum, advenue en janvier 112, peut-être le 25, et celle de sa colonne advenue le 10 mai 113, le même jour que la dédicace de la restauration qu'il avait entreprise du temple de Venus Genetrix sur le forum de César. Le renseignement vient à point nommé éclairer les admirables fouilles poursuivies par le sénateur Corrado Ricci aux forums impériaux et l'on ne saurait trop remercier et féliciter M. Calza de sa dernière et importante découverte.

M. Pierre Jouguet donne lecture d'une lettre du professeur Carlo Anti, de l'Université de Padoue, directeur de la mission archéologique italienne en Égypte, sur la troisième campagne de fouilles qu'il dirige avec M. Bagnani sur le site de Tebtynis, au sud-ouest du Fayoum. Tout un quartier de la ville a été déblayé et un temple du dieu crocodile découvert. On peut suivre l'histoire du monument liée à celle de l'Égypte depuis le VIII^e^ siècle avant J.-C. jusqu'au VIII^e^ siècle après l'ère chrétienne.

M. Raymond Lebègue fait une communication dans laquelle il établit qu'en 1598 ou 1599 Montchrestien soumit à son compatriote Malherbe le texte de sa première tragédie *Sophonisbe*, qui avait été publiée en 1596.

Malherbe lui fit remanier 2.127 vers sur 2.137. Le texte modifié fut publié en 1601. Les changements opérés sur la demande de Malherbe révèlent que dès cette époque — 1599 par conséquent — sa doctrine était déjà constituée.

D'autre part, en 1616, Scipion Du Périer, frère de Marguerite, lui confia le manuscrit d'une harangue qu'il devait prononcer au Parlement d'Aix. Malherbe corrigea ce texte à deux reprises avec un soin extrême.

M. Lebègue constate qu'il s'est intéressé à l'art oratoire et qu'il a travaillé particulièrement à construire les périodes. Balzac qui fut son élève et son ami n'a fait que développer ses principes.

M. Ferdinand Brunot prend la parole au sujet de cette communication. Sans réfuter la thèse de M. Lebègue, qu'il semble, au contraire, disposé à adopter, il propose quelques objections.

## SÉANCE DU 4 NOVEMBRE 1932

Le président, M. Michon, annonce le décès de M. Salomon Reinach, qu'il vient d'apprendre, et lève la séance en signe de deuil.

## SÉANCE DU 9 NOVEMBRE 1932

Le président, M. Michon, qui a dû se borner, lors de la dernière séance, à annoncer le décès de M. Salomon Reinach, survenu le matin même, rend l'hommage traditionnel à l' « éminent confrère » qui vient de disparaître et qui fut sa vie durant un homme de travail, et qui a « dépassé dans le travail la mesure de l'humaine condition ». Le président évoque les études brillantes de M. Salomon Reinach et ses travaux, qui lui valurent d'entrer à trente-huit ans à l'Académie, pour laquelle il témoigna d'un attachement dont M. Michon cite plusieurs preuves. Son érudition s'est exercée dans des domaines divers ; l'archéologie classique lui fut aussi familière que l'archéologie préhistorique ; pour la philosophie, il avait un goût marqué ; bref, il aura été le dernier, peut-être, dont « l'universalité des connaissances s'affirmait partout », et aussi « le dernier à pouvoir traiter *de omni re scibili* ».

La médaille Paul Blanchet est attribuée au docteur Houdart, en récompense de l'intérêt qu'il n'a cessé de porter au développement du musée du Bardo, à Tunis, qu'il a enrichi de nombreux dons importants.

## SÉANCE DU 18 NOVEMBRE 1932

M. Adrien Blanchet signale que M. Germain de Montauzan a découvert, sur la colline de Saint-Irénée, à Lyon, une sépulture romaine dans un coffre de pierre portant un nom d'homme. La forme de ce nom et la notation de l'âge peuvent prêter à des observations.

L'ordre du jour appelle l'élection d'un membre libre à la place devenue vacante par suite du décès de M. Maurice Roy. Sont candidats MM. Courteault, Gaudefroy-Demombynes, Jamot et Mazerolle.

M. Paul Jamot est élu.

# NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

## MAURICE HOLLEAUX (1861-1932).

Né en 1861 à Château-Thierry, Holleaux entra à l'École Normale en 1879, dans la promotion de Doumic, en sortit agrégé d'histoire et fut nommé membre de l'École d'Athènes en 1882, avec P. Paris. Sous la direction de P. Foucart, il se forma à l'épigraphie militante au cours de voyages à Samos, à Rhodes et en Asie Mineure où ses découvertes, faites avec Paris, furent particulièrement importantes. Mais son activité se porta surtout, par un choix heureux de Foucart, sur le sanctuaire béotien du Ptoïon (Acraephiae), où il travailla, avec des intermittences, jusqu'en 1891. Peu de fouilles ont été mieux conduites et plus fécondes; non seulement Holleaux enrichit de pièces capitales le répertoire de la sculpture archaïque, mais il exhuma des textes de premier ordre et les commenta avec une maîtrise qui éveilla tout de suite l'attention. La pièce capitale, publiée avec une pointe d'*humour* alors sans exemple en épigraphie, est le discours prononcé à Corinthe par Néron, rendant la liberté aux Grecs. Revenu en France, Holleaux enseigna longtemps et avec éclat à Lyon, à côté de Lechat et de Bertaux. L'archéologie monumentale avait cessé de l'intéresser, à cause de la multitude des opinions en conflit; il résolut de s'en tenir aux certitudes de l'épigraphie et de l'histoire. Devenu directeur de l'École d'Athènes (1904-1913), il n'en fit pas moins une place égale à toutes les disciplines de l'archéologie et fut un directeur modèle. Mis à l'aise par les libérales contributions du duc de Loubat, il reprit sur un plan plus large les fouilles d'Homolle à Délos; c'est à lui que nous devons le déblaiement méthodique des ruines et les débuts de l'admirable publication de l'*Exploration archéologique de Délos*. Son nom restera indissolublement attaché à ces fouilles, ainsi qu'à celles du Ptoïon.

Chargé de cours à la Sorbonne, puis professeur titulaire (1923), Holleaux quitta l'enseignement pour succéder au Collège de France à Foucart, dans la chaire d'épigraphie grecque créée pour celui-ci par Waddington.

Difficile envers lui-même comme envers les autres, Holleaux ne fut reçu docteur qu'en 1923, alors que ses nombreux articles dans le *Bulletin* et d'autres recueils (y compris *Klio*) lui avaient déjà valu une réputation européenne. Sa thèse principale, *Rome, la Grèce et les Monarchies helléniques au III^e^ siècle*, développa une idée nouvelle et radicale sur la politique incer-

taine (et non méthodique ou prévoyante) du Sénat romain. Elle se retrouve dans d'autres publications d'Holleaux, celles surtout qui lui furent demandées pour les tomes VII et VIII de la *Cambridge ancient History*. Dans les deux domaines de l'histoire hellénistique et de l'épigraphie grecque, il était partout salué comme un maître. L'Académie des Inscriptions l'élut en 1925; son état de santé, depuis assez longtemps précaire, ne lui permit pas, son tour venu, de la présider.

Holleaux avait reçu de la nature un physique très avantageux; il avait vraiment ce qu'on appelle de la prestance. Soit timidité, soit orgueil refoulé, il était d'un abord froid et volontiers ironique; sa parole, du moins en public, était élégante, mais quelque peu affectée. Il gardait pour lui et quelques intimes les sentiments élevés et généreux que ses amis appréciaient d'autant plus qu'il ne les étalait point.

S. R.

## JEAN GENNADIOS.

Diplomate, longtemps ministre de Grèce à Londres, Jean Gennadios est mort en septembre 1932, à l'âge de 88 ans: très lettré, il avait formé une admirable bibliothèque hellénique dont il fit don, en 1928, à l'École Américaine d'Athènes, qui l'installa dans un édifice en marbre de Naxos dit *Gennadeion*. En récompense de ses services politiques, il avait reçu le titre, sans précédent, de Ministre grec à vie (*Times*, 8 sept. 1932).

S. R.

## Hommage à M. L. ROBERT.

Voici en quels termes M. Ad. Wilhelm, le prince des épigraphistes de langue allemande, apprécie son jeune collègue français, L. Robert, dont nos lecteurs n'ignorent pas les étonnantes aptitudes (*Neue Beitr. zur griech. Inschriftenkunde*, Vienne, 1932, p. 48) :

« Il y a peu de temps, le plus compétent des juges, M. Holleaux, signala la maîtrise dont M. L. Robert donne sans cesse des preuves nouvelles dans le traitement d'inscriptions grecques de toute époque et de toute provenance (*C. R. Acad.*, 1930, p. 208). Cette maîtrise est telle que seulement dans des cas très rares un collègue peut ajouter quelque chose à un texte traité par M. Robert. »

Voilà qui console du spectacle trop fréquent des spécialistes qui n'admettent pas de concurrence.

S. R.

## L'Inde et l'Élam.

Que Sumer, vers 2500 avant notre ère, ait été en relations avec l'Inde, cela est prouvé, entre autres, par la découverte d'un sceau indou (avec crocodile et autres animaux exotiques), dans une maison de Tell Ashmar. Maintenant, M. Ernest Mackay signale au *Times* (27 août 1932) la trouvaille en Inde, à Mohenjo Daro, d'un fragment de vase en stéatite tout à fait analogue, par la matière et le décor, à un vase de Suse II (Contenau, *Manuel*, p. 276). Il y a donc tout lieu de croire qu'à la même époque, entre 3000

et 2000, une civilisation de l'ouest de l'Inde était en rapports commerciaux non seulement avec Sumer, mais avec Élam.

S. R.

**La Revue des Études homériques** (I, 1931).

Ce nouveau périodique — un fascicule annuel, Paris, Guill. Budé — est dirigé par M. Ch. Vellay, dont nos lecteurs connaissent les conclusions fermes contre l'identification de la Troie d'Homère avec Hissarlik, malgré les résistances presque héroïques, mais vaines, opposées par MM. Doerpfeld et A. Brückner. On trouvera, dans le présent fascicule, une réfutation détaillée de ces malheureux essais de sauvetage; je regrette qu'il n'y soit jamais question de l'honnête adversaire de Schliemann que fut Bötticher. Un mémoire de M. P. Walter concerne le passage obscur de l'*Odyssée* (xv, 404) sur le solstice. M. Vellay montre que la tradition sur unè première restauration de Troie par des colons d'*Astypalée* est absurde; il s'agit de *vieux habitants* de Troie, revenus de l'exil. Suivent des comptes rendus bibliographiques précis et soignés, qui initieront bien des philologues aux importants travaux de l'homérisme italien.

S. R.

**La draperie dans l'art antique.**

Le tome X de *Genava* (1932) nous apporte, entre autres articles intéressants, un important mémoire de M. W. Deonna « à propos de quelques monuments du Musée de Genève » qui comprend les trois chapitres suivants : 1° exception à la loi de frontalité; 2° poupées à membres mobiles; 3° la draperie dans l'art, invention hellénique. Ce dernier travail doit être particulièrement signalé à titre de synthèse heureuse d'une question difficile; Il est d'ailleurs très bien écrit[1]. Qui dit draperie dit étoffe libre, formant des plis, déterminés tant par la pesanteur de la matière que par les mouvements et le modelé du corps sous-jacent; ce n'est pas un vêtement ajusté, sujet à des modes capricieuses, mais une création sans cesse renouvelée par la forme humaine et ses attitudes. L'art grec est le seul qui ait compris les possibilités esthétiques qu'offre l'emploi de l'étoffe libre, et cela dès le milieu du VI^e^ siècle, mais surtout au V^e^. Partout où l'on rencontre un traitement analogue de la draperie, à Chypre, comme en Inde, c'est que des modèles grecs ont exercé leur influence. « L'Égypte et l'Orient ignorent que la draperie est déplacée par les mouvements » (p. 132), et il ne s'agit pas seulement des mouvements physiques : l'art grec de la belle époque sait rendre, par la draperie expressive, « les significations les plus diverses de l'être intérieur » (p. 141). Rome hérite de cette belle conquête de l'art grec. « Mais quand la régression technique commence avec le III^e^ siècle de notre ère, la science de la draperie disparaît peu à peu comme celle du corps humain et la technique retrouve instinctivement les erreurs et les conventions des

1. Le même sujet a été traité plus brièvement dans son opuscule : *La place de la Grèce dans l'histoire de l'art antique* (extr. de l'*Acropole*, oct.-déc. 1931). Cet opuscule bien compris est excellent.

origines, pour recommencer ensuite, avec le moyen âge occidental, son ascension vers le progrès » (p. 143).

S. R.

### Le Bullettino comunale di Roma.

Pour célébrer le soixantième anniversaire de la *Commissione Archeologica municipale*, le *Bullettino*, qui est son organe depuis 1872, paraît sous la forme d'un gros volume divisé en deux parties avec pagination spéciale. La première contient des articles considérables, copieusement illustrés, parmi lesquels nous signalerons : G. B. Giovenale, *Les portes de l'enceinte d'Aurélien ;* G. Battaglia, *Le camée d'Honorius et Marie* (avec développements inutiles) ; A. Adriani, *Nouvelles répliques de la Melpomène de Milet.* Suivent un précis des fouilles et des découvertes relatives aux antiquités de Rome et du Latium, ainsi que des notices bibliographiques et nécrologiques. La seconde partie est intitulée : *Bulletino del Museo dell' Impero romano* et comprend plusieurs articles : A. Solari, *L'unité historique de l'Émilie*, J. A. Richmond, *Travaux récents sur le Limes britannique ;* L. M. Ugolini, *Portrait de Tibère découvert à Malte ;* N. A. Kajomov, *La vallée du Naron à l'époque impériale ;* R. Andreotti, *L'iconographie de l'empereur Julien* (il me donne raison contre Babelon à l'égard du buste d'Acerenza, mais il n'est pas au courant de toute la controverse, en particulier de l'opinion, adoptée par A. Venturi, qui place ce buste au moyen âge). Suivent des résumés illustrés et rédigés par des auteurs compétents sur les fouilles et découvertes dans toute l'étendue de l'Empire romain.

S. R.

### Une tête de Séléné.

Les fouilles conduites en 1927 à la Porte d'Or de Constantinople par MM. Macridi-bey et St. Casson avaient pour objet principal de retrouver les sculptures mentionnées entre la Porte d'Or et celle des Propylées par les anciennes descriptions de cette partie des murailles, depuis Chrysolaras jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle. D'assez nombreux fragments ont été retrouvés sous les décombres; ce sont des sculptures de la bonne époque romaine, d'un style large, provenant, sans doute, de quelque monument situé ailleurs. Le seul morceau assez bien conservé, d'un réel intérêt, est une tête de Séléné, dont le nez, réparé une première fois dans l'antiquité, manque aujourd'hui [1]. Gylles, Spon et Wheler ont précisément mentionné en cet endroit un groupe d'Endymion et de Séléné.

S. R.

### L' « Adoration des Rois » à Richmond.

On a généralement attribué à Filippo Lippi le merveilleux *tondo* représentant l'Adoration des Rois qui est une des gloires de la Collection Cook à Richmond. M. Berenson, au cours de deux articles du *Bulletino d'Arte* (1932), paraît avoir démontré : 1° que ce *tondo*, esquissé et peint en partie par Fra Angelico, a été seulement *achevé* par Lippi, dont on distingue assez

1. *Archaeologia*, vol. 81, 1931, pl. à la p. 80.

nettement l'apport; 2° que ce tableau ne fut terminé qu'après 1440; 3° que si Benozzo et Pesellino y ont touché aussi, c'est en qualité d'auxiliaires, l'un d'Angelico, l'autre de Lippi. Ce dernier, quand il termina l'œuvre du Frate, n'était plus un écolier, mais un artiste déjà mûr. Son grand et admirable tableau d'autel au Louvre serait de 1437-38.

S. R.

**Une nouvelle Histoire générale de l'Art.**

La librairie espagnole Espasa-Calpe a entrepris récemment sous le titre de *Summa Artis* la publication d'une Histoire générale de l'Art qui doit comprendre 22 volumes. Il en a dès à présent paru, dans un délai assez court, sur l'art des peuples aborigènes, l'art de l'Asie ancienne et l'art égyptien, trois gros volumes très abondamment illustrés. Outre les développements ordinaires sur l'antiquité grecque et romaine, le moyen âge roman et gothique, la Renaissance et l'art moderne, des volumes spéciaux sont prévus sur l'art préhistorique en Europe, sur l'Amérique et l'art maya, inca et aztèque, sur l'Asie et l'art indien, chinois et japonais, sur l'art « primitif chrétien teutonique », et sur l'art « byzantino-arabe ». Ce qui caractérise essentiellement cette œuvre, c'est qu'il n'y est pas fait appel, comme dans la plupart des publications de ce genre, à des spécialistes différents pour chaque pays ou chaque époque, mais que la presque totalité doit en être rédigée par les directeurs de la collection, D. Manuel Cosséo, professeur à l'Université de Madrid, et D. José Pijoan, professeur à l'Université de Chicago. Le programme est énorme et l'entreprise audacieuse. Il importe de signaler que la réalisation en est dès maintenant commencée.

E. Lambert.

# BIBLIOGRAPHIE

**F. W. König.** *Geschichte Elams* (collection *Der Alte Orient*, t. XXIX). Leipzig, Hinrichs, 1931; in-8, 38 pages. — Ce que nous savons des destinées du pays d'Élam, depuis le premier étage révélé par les fouilles de Suse, est à la fois insuffisant et confus. M. König a fait effort pour débrouiller cette histoire et l'a résumée dans un tableau qui embrasse les années 3000 à 640 avant notre ère. Tout cela est encore provisoire et les dates indiquées sont des approximations. L'obscurité de ce sujet se manifeste par celle de l'exposé; ces quelques pages sont d'une lecture difficile. Il n'en faut pas moins remercier l'auteur d'avoir entrepris avec courage une tâche si ingrate.

X.

**Grace Harriet Macurdy.** *Hellenistic Queens.* Baltimore, John Hopkins Press, 1932; in-8, 235 pages avec 12 planches. — Aimable livre, bien informé. Il s'agit surtout de préciser l'influence des princesses macédoniennes, syriennes et égyptiennes sur les destinées de leurs pays respectifs. Les mariages princiers eurent, à cet égard, une certaine importance; l'ambition de certaines reines, exerçant leur pouvoir en l'absence de leur mari occupé à la guerre, est un facteur qui n'est pas à négliger des événements de cette époque. D'ailleurs, sauf en Égypte, aucune reine hellénistique n'exerça un pouvoir égal à celui des rois. L'autrice est, en somme, assez favorable à des princesses que l'amour maternel et les intérêts de la politique inspirèrent plus que leurs passions. L'iconographie est soignée; une tête du IV^e^ siècle est donnée comme celle d'Almastris, épouse de Lysimaque.

H. K.

**A. A. Vasiliev.** *Histoire de l'Empire byzantin.* Paris, A. Picard, 1932; 2 vol. gr. in-8 de IX-498 et 482 pages, avec cartes et gravures. Traduction de P. Brodier et A. Bourguina. Préface de Charles Diehl. — La première édition (russe) de cet important ouvrage a paru en 1917-1925. Une seconde édition, augmentée en anglais, a été publiée en 1928-1929, l'auteur, professeur à l'Université de Pétrograd, ayant occupé, dans l'intervalle, une chaire à Madison (Wisconsin). La présente édition française, également revue et corrigée, rédigée dans un style clair et correct, est donc la troisième. La grande histoire byzantine, commencée par feu Ouspensky, étant nécessairement restée incomplète, nous avons ici, pour la première fois depuis plus d'un siècle, un exposé général et détaillé de ce grand sujet. Qu'une histoire de l'Empire d'Orient, d'un Constantin à l'autre, sans oublier l'Empire de Nicée, où la politique n'est pas plus négligée que les arts, les lettres, la théologie et l'économie politique, soit intéressante et agréable à lire d'un bout à l'autre, c'est ce qui aurait fort étonné Montesquieu et Voltaire, ainsi

que les lecteurs somnolents du vieux Lebeau. M. Vasiliev est familier avec les textes, il a lu tout ce qu'a accumulé l'érudition moderne et, sûr de lui-même, a su donner à sa narration l'allure vive et facile que cherchent en vain les complilateurs, ne se perdant jamais dans les détails des intrigues de cour et des guerres, mais voyant tout d'assez haut. Ceux qui ont étudié de près telle ou telle période trouveront parfois qu'il est trop bref, mais ne relèveront guère d'erreurs dans ses récits animés et captivants. L'ouvrage commence par un intéressant chapitre sur l'histoire des études byzantines, où la part prépondérante des savants français du XVII^e^ siècle, notamment de l'immortel Du Cange, est justement marquée; on eût voulu quelques mots sur le président Cousin et sa série de traductions libres, mais lisibles, d'un bon nombre d'historiens byzantins, qui n'ont pas tous été mieux traduits depuis.

S. R.

**H. Hubert**. *Les Celtes depuis l'époque de la Tène et la civilisation celtique*. Paris, La Renaissance du Livre, 1932; in-8, XVIII-368 pages, avec 3 cartes hors texte. — Grâce au zèle pieux de trois amis de l'auteur, qui en ont préparé et procuré l'édition, le second volume de ce grand ouvrage a pu paraître très peu de temps après le premier (voir *Rev. arch.*, t. XXXV, p. 325). Avec les mêmes qualités de personnalité et de science brève, il est peut-être plus intéressant encore, traitant, comme il le faut, de quelques questions peu étudiées, jusqu'à présent, par les historiens des Celtes, à côté d'autres que le talent de l'auteur a renouvelées. Il y a trois grandes divisions : 1° *L'expansion des Celtes à l'époque de La Tène :* les Celtes en Italie, dans les Balkans, en Asie Mineure, en Italie, en Espagne, en Germanie; 2° *La fin du Monde celtique :* la conquête de la Gaule par les Romains, suivant celle de l'Italie et de l'Espagne, précédant celle de la région danubienne; la conquête de la Bretagne insulaire; les invasions germaniques et scandinaves; 3° *La civilisation des Celtes*, le druidisme, les survivances d'un état antérieur, le droit, les institutions politiques, la propriété, la structure de la société, les cadres de la vie sociale, l'économie, les techniques, l'art et la littérature, la morale. Hubert estimait que le principe même de la vie sociale et morale des Celtes était celui de l'*honneur*. Les traits de morale en action que les historiens ont rapportés des Celtes relèvent de la morale de l'honneur. « Les Celtes ont été de médiocres citoyens, et ce fut un principe de leur faiblesse. Mais il y avait dans ce raffinement de la morale de l'honneur un principe de civilisation qui n'a pas arrêté son développement même lors de la chute politique des Sociétés celtiques. Les Celtes l'ont légué à leur descendance. »

Vue ingénieuse, mais il faudrait, pour la contrôler, recueillir les traits de morale en action attribués par les anciens à d'autres peuples et à eux-mêmes. On ne trouverait peut-être pas grande différence.

Dans sa conclusion sur l'*héritage des Celtes*, l'auteur revient à plusieurs reprises sur l'idée certainement juste de la persistance, même dans la France médiévale, de l'esprit de la race celtique. « Gaston Paris remarquait avec profondeur que le roman de Tristan et d'Yseut rend un son particulier, qu'il expliquait par l'origine celtique de ces poèmes. C'est par Tristan et par Arthur que le plus clair et le plus précieux du génie celtique s'est incorporé à l'esprit européen. »

S. R.

**E. Fehrle et 7 autres.** *Was bedeutet Herman Wirth fur die Wissenschaft?* Leipzig, Koehler et Amelung, 1932; in-8, 94 pages. — La *Revue* a déjà parlé trois fois des extravagances dites *géniales* de M. Wirth (1928, II, p. 341; 1929, II, p. 137; 1931, I, p. 191). Récemment, il a mis au jour les premiers fascicules d'un nouvel ouvrage : *Die heilige Urschrift der Menschheit.* Cela rappelle la *Langue sacrée* de feu E. Soldi et ne paraît pas moins téméraire. Quelques savants allemands s'étant insurgés contre cette pseudo-science (*Herman Wirth und die deutsche Wissenschaft*), le livre que nous annonçons répond à cette protestation par un *symposium* d'éloges, d'ailleurs mitigés. En même temps, on distribue un prospectus à l'éloge de Wirth où l'on me fait dire (29 oct. 1928) que Wirth a eu raison de tenir compte de l'écriture paléolithique Assurément, mais cela n'est pas nouveau depuis Piette ; Déchelette a reproduit quelques inscriptions quaternaires indubitables. S'il avait connu celles de Glozel, qui sont épipaléolithiques, cet honnête savant leur aurait aussi fait la place qui leur revient, tandis que Wirth les a déclarées fausses, jugement qui n'est fondé sur rien. En somme, tout ce qui restera de ce bruyant amateur, c'est une très riche série de dessins; ses thèses sont absurdes.

S. R.

**J. Bøe.** *Felszeichnungen im Westlichen Norwegen.* I. Bergen, Grieg, 1932; in-4, 70 pages et 44 planches. — Chargé par le Musée de Bergen de faire photographier, dessiner et mouler (en partie) les gravures rupestres de l'ouest de la Norvège, l'auteur publie, aux frais du Musée, la première partie de ce grand travail dédié à la mémoire d'Henri Hubert. Pour le moment, nous n'avons que des figures et des descriptions détaillées; les considérations générales viendront plus tard. La plupart de ces nombreuses gravures représentent des Cervidés; la valeur artistique en est absolument nulle. Il est difficile de ne pas postuler un lien indirect entre ces figurations animales et celles de l'époque magdalénienne, continuées, dans l'épipaléolithique français, par celles de Glozel. L'auteur d'un livre sur l'art scythique, M. Borofka, est arrivé récemment à la conclusion (acceptée par M. J. T. Arne) que le style animal scythique a des racines profondes dans les représentations naturalistes d'animaux qui ont prévalu, à l'époque néolithique, dans les régions boisées du Nord de l'Europe et de la Sibérie. Cela nous ramène encore à l'hypothèse de survivances magdaléniennes et M. Rostovtzeff n'est pas loin de partager ce sentiment. Que, pour les Indes, on continue à passer sous silence la survivance de l'art magdalénien à Glozel et au Portugal, cela prouve seulement, comme le disait Basile, qu'il reste toujours quelque chose de la calomnie.

S. R.

**Axel W. Perston.** *The Royal tombs at Dendra near Midea.* Lund, Gleerup, 1931; in-4, 152 pages, avec 36 planches et 86 figures. — Les ruines de Midéa, à l'extrémité est de la plaine d'Argos, sont à 1 kilomètre du village moderne de Dendra. Midéa joue un rôle dans les légendes pré-helléniques, bien qu'il n'en soit pas question dans Homère, peut-être parce que cette ville ne survécut pas à l'époque mycénienne. Pausanias n'y vit plus que des fondations.

Les fouilles entreprises sur cet emplacement par une mission suédoise ont été très bien conduites; les résultats en sont clairement exposés.

La première campagne (1926) rendit au jour une tombe à tholos et à dromos en partie éboulée et qui avait été violée anciennement. Pourtant, dans deux puits funéraires, on fit une ample récolte : grande bague d'or avec chaton gravé, œuf d'autruche monté en argent, coupe d'or plus grande que celles de Vaphio ornée de têtes de taureaux, lampe de stéatite, collier d'or, armes d'apparat, autre grande coupe d'or avec sujets marins (pièce capitale), gobelet d'argent orné de scènes de chasse, etc. Ces objets proviennent de deux puits funéraires, contenant les restes d'un roi et d'une reine. L'auteur croit que les plus beaux objets sont de fabrication crétoise et qu'ils ont été rapportés de quelque expédition de pillage dans l'île.

Au cours d'une seconde campagne (1927) on explora des caveaux funéraires dont l'un contenait une grande collection d'objets de bronze, vases, lampes, miroirs, armes, couteaux; les manches en bois de plusieurs objets sont bien conservés. La tombe était un cénotaphe. Elle contenait, entre autres, deux statues-menhirs (?) de pierre, tenant la place de morts ayant peut-être succombé, vers 1200, dans les guerres des gens du Nord contre l'Égypte (?).

Dans un des appendices, il y a d'autres hypothèses hardies, sinon téméraires; ainsi le motif du lion déchirant un taureau symboliserait la conquête de la Crète par les Mycéniens !

S. R.

**Hortensia Dumitrescu.** *L'età del bronzo nel Piceno* (*Ephem. dacoromana*). Rome, Libreria di Scienze, 1932; in-4, 133 pages, avec 38 figures. — Étude consciencieuse, avec bonne carte et nombreuses illustrations, de l'âge du bronze dans le Picenum (ouest d'Anione). Il n'y a guère eu de fouilles régulières en ces pays, et la plupart des objets conservés dans les collections sont sans provenance précise; il ne peut donc s'agir ici que d'un travail provisoire et d'un déblaiement du terrain. Les conclusions de l'autrice se ressentent nécessairement de la qualité inférieure des matériaux; mais ceux-ci ont été mis en œuvre et classés avec méthode (voir notamment les poignards et les haches). Les analogies avec l'industrie des palafittes sont nombreuses et frappantes. La population du Picenum paraît avoir été de nature conservatrice et s'être attaché longtemps à des types déjà remplacés ailleurs.

S. R.

**Joseph Billiet.** *Cachets et cylindres-sceaux du Musée de Cannes.* Paris, Geuthner, 1932; gr. in-8, 35 pages et 6 planches. — En 1877, le chevalier Lycklama fit donation à la ville de Cannes d'une première collection d'objets antiques et de curiosités diverses; par la suite, il y ajouta des objets funéraires syriens (sarcophages de plomb), des peintures persanes modernes et des séries ethnographiques (Amérique et Polynésie). Le secrétaire du donateur, E. Massenot, avait publié à Bruxelles, en 1871, une notice très sommaire de la première collection. L'ensemble, installé d'abord à la Mairie, fut transporté en 1920 dans un bastion de l'ancien château. Tous ces déménagements furent opérés avec négligence; de nombreux objets furent volés ou perdus. Enfin, en 1928, M. Joseph Billiet, ayant été nommé conservateur, un classement avec inventaire fut institué. En attendant la publi-

cation d'un catalogue général, on nous donne, grâce au concours de MM. Contenau et Christian (de Vienne), le catalogue illustré des cachets et cylindres-sceaux, précédé d'une notice sur ces objets, leur chronologie et leur répartition par peuples (pour aucun la provenance et la date d'achat ne sont connues). Cette collection ne renferme guère de spécimens de premier ordre, mais, telle qu'elle est présentée, avec notices assez développées, elle doit rendre service. L'auteur a droit à nos remerciements pour avoir ainsi réparé les longs méfaits d'une période d'indifférence et d'incurie.

S. R.

**Corpus vasorum antiquorum.** *Great Britain, fasc.* 10 ; *British Museum, fasc.* 7. London, H. Milford, 1932. — Ce fascicule du *Corpus* est dû à M. F. N. Pryce ; il est entièrement consacré aux séries italiques, dont le British Museum possède d'excellents spécimens, depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'époque hellénistique. On distingue trois groupes principaux : 1° la poterie primitive de l'Italie centrale ; 2° le *bucchero* et l'*impasto* étrusque ; 3° les diverses fabriques indigènes de l'Italie méridionale (Apulie, divisée en Messapie, Peucétie et Daunie). La Campanie est représentée par des vases indigènes à figures rouges, médiocres imitations des produits attiques. Au point de vue de l'art, on remarquera les vases d'un goût douteux, mais d'une grande richesse de décoration en ronde bosse, où s'affirme « l'ambition plastique des Dauniens, aux dépens de la céramique rationnelle » ( pl. 19, p. 12). Quelques figures bien dessinées ont été insérées dans le texte; les planches phototypiques ont toute la clarté désirable.

S. R.

**Michele Gervasio.** *Scavi di Ceglie,* Extr. de *Japigia,* t. I. Bari, 1932; in-8, 32 pages, avec 17 figures. — Nos lecteurs n'ont sans doute pas oublié l'important article de M. Wuilleumier sur la céramique de Ceglie, près de Bari (*Revue,* 1929, II, p. 185). Les premières fouilles méthodiques y ont été faites au mois de septembre de la même année; on en trouvera la relation détaillée et illustrée dans la brochure que nous annonçons. Œuvre d'un céramiste expert, elle reprend, avec quelques détails nouveaux, un des sujets traités par notre collaborateur, à savoir l'historique des tentatives faites depuis François Lenormant pour classer les Céramiques apuliennes. Ces vastes nécropoles ayant été jusqu'à présent moins explorées qu'exploitées, il y a encore bien des questions obscures concernant la provenance exacte des vases, si nombreux, dans toutes les collections, que l'on qualifie, d'une manière générale, d'apuliens, ainsi que sur la chronologie relative des différentes séries.

S. R.

**Hans Diepolder.** *Die attischen Grabreliefs des* 5. *und* 4. *Jahrhunderts v. Chr ;* in-4°, 64 pages, 12 figures, 54 planches, H. Keller, Berlin, 1931 (50 mk.). — Il y a beaucoup de choses à louer dans le volume remarquablement illustré de M. H. Diepolder. Nous y voyons que même après la publication du grand recueil de Conze sur les Reliefs funéraires attiques et après tant d'articles relatifs à ces œuvres célèbres, nous avons encore à nous instruire sur un sujet en apparence rebattu. C'est l'œuvre d'un homme qui

connaît bien la sculpture grecque, qui sait en étudier les formes avec finesse et décrire judicieusement les phases de l'évolution accomplie à travers le temps. Il est sensible aussi au sentiment qui se dégage de ces compositions convergeant toutes vers l'idée de la mort et il met en bonne lumière ce qu'elles nous apprennent sur l'idéalisme grec. Enfin, il a choisi heureusement les planches à mettre sous les yeux du lecteur, en réussissant soit à rassembler des types encore inédits ou peu connus, soit à donner aux documents publiés une valeur nouvelle par une meilleure présentation.

Dans son texte, l'auteur s'est attaché spécialement à la chronologie et au classement par époques. C'est un problème difficile, car nous ne disposons pas ici de monuments sûrement datés, en dehors de la stèle de Dexiléos. Il faut donc recourir à des comparaisons avec le style des grands ensembles classiques, comme le Parthénon, le Théseion, la Balustrade de la Nikè Aptère et, dans le genre industriel, les en-tête de décrets dont les dates sont fixées avec certitude. Ce travail constitue, en somme, la partie essentielle du livre. En bien des points, l'auteur aboutit à des conclusions nettement différentes de celles de ses prédécesseurs.

Il distingue deux groupes, l'un pour le v^e^ siècle, l'autre pour le IV^e^. Il ne pense pas que l'Attique ait orné ses tombeaux de stèles sculptées avant les environs de 440; plus tard l'année 317, avec les restrictions somptuaires de Démétrius de Phalère, porta un coup fatal à cet usage. Une courte période de 120 ans environ contiendrait donc l'histoire entière de cette fabrication. Il est naturel que beaucoup des analyses esquissées ici répondent à des impressions personnelles que tous les lecteurs ne partageront pas. Pour ma part, je trouve bizarre l'idée de comparer le beau relief Albani (pl. 9), où la lutte du cavalier combattant se traduit par des mouvements si fougueux, avec le célèbre relief d'Orphée aux lignes pures et tranquilles, tout imprégné de recueillement et de mélancolie pensive; ni dans la composition, ni dans les draperies, ni dans les attitudes on ne saisit des indices de parenté. Mais c'est dans l'ensemble qu'il faut suivre la démonstration de l'auteur et suivre avec lui, pas à pas, l'ordre logique qui conduit des stèles anciennes, influencées par les écoles des Iles et de Béotie, avec leurs architectures étroites et presque géométriques, leurs saillies faibles, leurs figures isolées, aux sortes de chapelles plus larges où les personnages s'installent à leur aise, en général deux à deux, comme pour une visite intime et contemplative. Puis au IV^e^ siècle c'est la série des groupes de famille où s'entassent plus nombreux les parents, les enfants, les serviteurs; c'est l'époque de transformation des draperies qui, abandonnant leur platitude et leur parallélisme régulier, se modèlent sur le nu, se répandent en plis brisés ou bouillonnants; c'est l'époque où les corps, autrefois à peine détachés du fond, se changent en statues de ronde bosse, où les visages inclinés, les bras tendus, les poignées de main révèlent la tristesse secrète, la douleur concentrée. La mélancolie douce et résignée d'autrefois ne disparaît pas, mais elle s'accompagne souvent d'un ton plus tragique. Et cependant, partout et toujours, c'est le même sentiment de mesure, de modération qui reste dominant. L'idéal ne perd pas ses droits, s'élevant au-dessus du réel pour n'envisager que le monde pur des esprits.

Arrivé là, on attend que l'auteur nous dise son avis sur le sens même de ces représentations et qu'il prenne parti entre les diverses théories qui se

sont affrontées : monde élyséen où tout le monde se retrouve et se revoit ? monde terrestre où le mort dit adieu aux siens et reçoit leurs hommages ? divinités protectrices qui viennent protéger et accompagner les défunts ? On est assez déçu en constatant qu'il n'y a pas de réponse à ces questions. Pas un mot, non plus, sur les vases funéraires attiques de la même époque ; rien sur les lécythes blancs qui offrent tant de scènes semblables et les mêmes phases de développement dans leur composition d'abord sobre et impersonnelle, puis plus abondante et plus mouvementée, plus précise dans la représentation des rites funéraires, mettant en scène des acteurs divers, cherchant à son tour les expressions de douleur sur les visages, les gesticulations de deuil, etc. Quelle occasion admirable de nous dire la fraternité de ces deux arts industriels, qui cependant ont suivi chacun leur route propre.

Pour expliquer ce parti pris et ce silence, ne faut-il pas relire le court avertissement que M. Diepolder a placé en tête de son livre et où il nous fait savoir que, par raison d'économie, pour pouvoir imprimer un travail présenté par lui en 1929 sur l'ensemble des ex-voto à reliefs de l'Attique au v^e^ et au iv^e^ siècle, on a dû s'en tenir aux stèles funéraires, et encore sous la forme la plus restreinte ? N'était-ce pas alors le cas d'en prévenir le lecteur en quelques lignes, pour ne pas lui laisser croire que l'auteur restait indifférent à des questions si étroitement liées à son sujet ? Ce que M. Diepolder nous donne ici fait regretter ce qu'il ne donne pas.

E. Pottier.

**Knud Fabricius**. *Das antike Syrakus*. Leipzig, Dieterich, 1932 ; in-8, 30 pages, avec 21 planches et un plan (extr. de *Klio*). — Le patriotisme local des géographes siciliens, depuis la Renaissance, les a portés à exagérer singulièrement l'étendue de l'ancienne Syracuse, et les modernes ont suivi leur exemple. La ville aurait occupé 1.814 hectares, avec un pourtour de 27 kilomètres, c'est-à-dire plus que Rome dans l'enceinte aurélienne. M. Fabricius a étudié avec soin les lieux et les textes pour aboutir à une conclusion toute différente et beaucoup plus modeste. La région dite *les Épipoles* n'était pas une partie de la ville qui ne s'étendait pas sur la terrasse calcaire, mais seulement sur le rivage et sur l'île voisine. Elle avait 6 kilomètres de tour, un peu plus qu'Athènes et un peu moins que Rome, quand elle devint la capitale de l'Italie. Un plan en indique la forme et les limites. Cette dissertation est bien conduite et me paraît concluante ; elle n'est pas sans importance pour les fouilles futures, en délimitant nettement le terrain sur lequel elles peuvent se poursuivre avec fruit.

S. R.

**Francisco Pellati**. *Les dernières découvertes archéologiques en Italie*. Ferrovie dello Stato, 1932 ; in-8, 112 pages, avec nombreuses gravures. — Cette publication des Chemins de fer de l'État italien a pour objet de renseigner les touristes, mais ne sera pas moins utile aux archéologues sédentaires. Le texte, sobre et précis, est illustré d'une foule de zincogravures excellentes, parmi lesquelles figurent des découvertes toutes récentes comme les quais et le port d'Aquilée, les marchés de Trajan à Rome, les nouvelles fouilles d'Ostie, le tombeau de la Vestale à Tivoli, une des galères de Némi, les nouvelles fouilles d'Herculanum, de Sybaris, de Reggio, de Sélinonte, etc.

Les colonies d'Outre-Mer et les îles de la Mer Égée n'ont pas été négligées; restes de la stoa du temple d'Athéna à Lindos, source d'Esculape à Cos, fontaine d'Ialysos. La traduction française de M. C. Belin est, en somme, correcte, mais appellerait quelques retouches, notamment dans la graphie des noms propres.

S. R.

**Charles des Anges et Georges Seure.** *La volière de Varron.* Paris, Klincksieck, 1932; in-8, 78 pages, avec 4 planches (extr. de la *Revue de Philologie*, t. LIX). — Au Salon des Artistes français de 1930, une mention honorable fut accordée aux originaux des 4 planches reproduites ici, exposées avec la légende suivante : « La Volière de Varron. Essai de reconstitution par Charles des Anges, architecte, d'après le texte latin établi, traduit et commenté par G. Seure, ancien membre de l'École française d'Athènes. » L'architecte Des Anges est mort en 1930, sans avoir pu, comme il le désirait, publier son travail; il faut féliciter son collaborateur, notre collaborateur M. Seure, de s'en être chargé. Le texte de Varron est obscur et, par endroits, insuffisant[1]; les restes de la volière, qu'on a voulu distinguer sur le terrain, près de Casinum, sont insignifiants ou inexistants; il fallait donc tout tirer de la description. C'est ce qu'avaient tenté plusieurs savants, en particulier Hirt (1797), mais avec moins de précision et d'évidentes erreurs. Que nous ayons ici la solution définitive du problème, M. Seure serait le dernier à le soutenir, car il s'est heurté à des difficultés redoutables d'interprétation; mais le travail de Ch. Des Anges, complété par le sien, sera le point de départ obligé de toute nouvelle recherche et témoigne d'autant de clairvoyance que d'application.

S. R.

**Claude F. A. Schaeffer.** *Le Casque romain de Drusenheim*; in-8, 39 pages, avec 27 figures et 2 planches. Musée de Haguenau, 1932. — Publication luxueuse et richement illustrée d'un casque de bronze de la 4e légion *Macedonica;* trouvé vers 1900 à Drusenheim (*Castrum Drusi?*), il a déjà souvent appelé l'attention des antiquaires. Les inscriptions au pointillé gravées sur le couvre-nuque sont d'une interprétation difficile (fig. 22); il semble que le casque a été porté successivement par quatre ou cinq soldats. Les nombreuses figures insérées dans le texte suggèrent des comparaisons intéressantes.

S. R.

**Fritz Saxl.** *Mithras. Typengeschichtliche Untersuchungen.* H. Keller, Berlin, 1931; in-4, 125 pages, avec 43 planches. — Comme l'indique le sous-titre, ce volume n'a pas la prétention de remplacer le grand ouvrage de M. Fr. Cumont, « vénérable hiérophante des Mystères mithriaques », suivant l'expression de l'auteur, mais d'étudier, au point de vue de l'histoire de l'art, de l'évolution ou de la survivance des motifs, les représentations variées des scènes symboliques où figurent Mithra et son cortège. Le nombre de ces scènes, déjà considérable, n'a cessé de s'accroître au cours de ces

(1) *Rerum Rusticarum lib.* III, 5, 9-17.

trente dernières années, parfois par des spécimens de premier ordre (Kœnigshofen, S. Maria di Capua Venere); il était naturel que M. Saxl en tînt compte dans son texte comme dans sa riche illustration. Le type principal, celui de Mithra tauroctone, a une longue préhistoire; on peut le suivre dans l'art oriental, dans l'art grec pré-classique et classique, où Niké tauroctone tient aussi une grande place. Tous les éléments des grands bas-reliefs mithriaques peuvent être ainsi ramenés à des aspects antérieurs, sinon à leurs origines. L'auteur définit ainsi son but : fournir des recherches préliminaires en vue d'une histoire typologique de l'art mithriaque. Chemin faisant, il a suggéré quelques corrections aux interprétations de M. Cumont et a insisté sur les parallélismes fournis par d'autres religions, en particulier le christianisme. Aucun chapitre ne manque d'intérêt, mais l'ensemble est assez déconcertant et la composition laisse à désirer.

S. R.

**Luisa Viatli.** *Fonti per la storia della religione Cyrenaica.* Padoue, Milani, 1932; gr. in-8, 167 pages. Prix : 20 lire. — A l'exemple de la collection dirigée par M. Clemen, mais avec plus de développement, l'autrice nous donne ici une liste raisonnée, pourvue des références nécessaires (textes, inscriptions, sculptures, monnaies), de toutes les divinités de la Cyrénaïque. C'est l'objet de la première partie de son travail, qui est surtout une statistique. La seconde comprend des dissertations, d'importance nécessairement inégale, sur l'histoire des cultes de ces divinités et leurs mythes. Voilà qui est fait une fois pour toutes; il ne restera plus qu'à enregistrer, en suivant le même plan, les résultats des fouilles ultérieures que poursuivent, avec tant de succès, les savants italiens. P. 56, *s. v. Hermes*, je ne trouve pas l'indication d'un groupe statuaire inédit, dont le moulage se voyait au pavillon italien de l'exposition de Vincennes, représentant Hermès emportant dans une course rapide le jeune Dionysos; c'était une des sculptures dont on ne pouvait pas obtenir de photographie. En général, l'indication des monuments figurés semble moins précise que celle des textes; il est singulier que l'autrice ne connaisse pas les volumes du *Répertoire de la statuaire* qui ont paru depuis 1910.

S. R.

**M. Defourny.** *Aristote, Études sur la politique.* Paris, Beauchesne, 1932; gr. in-8, 560 pages. — Faisant abstraction des doctrines bien connues d'Aristote sur les formes de gouvernement, l'auteur étudie avec détail d'autres théories avancées ou discutées dans les huit livres de la *Politique ;* théories économiques, de l'éducation, de l'évolution sociale. Ce sont, sinon les premiers balbutiements, du moins les premiers exposés quelque peu méthodiques de ce qu'on appelle aujourd'hui l'économie politique, la pédagogie et la sociologie. Il fallait bien, dans un pareil ouvrage, se fier au texte traditionnel, que M. Defourny qualifie à bon droit d'*anarchique*, tant les lacunes, les contradictions et les répétitions y sont nombreuses; mais on sait que *Notre* Aristote n'est pas, comme *Notre* Platon, un legs à peu près intact du IVe siècle. Même quand Aristote réfute Platon, il semble viser son enseignement plus que ses écrits authentiques. Ces réserves faites, avec d'autres qui portent sur une rédaction parfois barbare, on ne peut qu'admirer la perspicacité d'un commentaire qui a dû tirer des idées nettes de

ce qui ressemble souvent à un fouillis. L'importance du travail de M. Defourny tient surtout à sa connaissance précise de l'histoire grecque du IVe siècle; il a expliqué Aristote non seulement par les idées, mais par les circonstances politiques et économiques de son temps, que l'étude de l'art et de la littérature nous présente souvent sous de trop riantes couleurs.

S. R.

**Taddeo Zielinski.** *Vergilio e la tragedia della maternita.* Milan, Vita e Pensiero, 1931; in-8, 18 pages. — L'Université catholique du Sacré-Cœur (Milan) a institué une série de conférences à l'occasion du bi-millénaire de Virgile; le professeur Zielinski (Varsovie), chargé de l'une d'elles, a trouvé du nouveau à dire sur un sujet si profondément exploré. Le fond de sa thèse est le parallèle de la Didon de Virgile et de celle de l'*Héroïde* d'Ovide. La première parle en héroïne, acceptant avec fierté la conséquence possible de sa faute (*saltem si qua mihi*, etc.); la seconde parle en femme timide, en *puella*, qui en redoute la suite déshonorante. Déjà Homère, dans l'épisode de Tyro, et Sophocle qui s'inspirait de lui, avaient montré, en pareille matière, la voie de l'héroïsme, distincte de celle de la sagesse ordinaire; mais Virgile, avec le *parvulus Æneas* dont Didon regrette de ne pas devenir mère, a le premier senti et exprimé ce que M. Zielinski appelle « la tragédie de la maternité ». L'auteur pense à la *Deipara*, mais ne le dit point.

S. R

**R. Crozet.** *L'abbaye de Noirlac et l'Architecture cistercienne en Berry.* Paris, Leroux, 1932; gr. in-8, 151 pages et 79 figures. — La règle cistercienne, au XIIe et au XIIIe siècles, jouit d'une grande faveur en Berry. L'abbaye de Noirlac, non loin de St-Amand, est de la seconde moitié du XIIe; elle subit bien des dévastations et réparations. En 1822 on y installa une fabrique de porcelaine qui sauva en partie les ruines que le département du Cher acheta en 1910. L'église, voisine du monastère, est d'un type cistercien sévère et très pur. Les restes, ainsi que ceux des bâtiments conventuels, ont été décrits avec beaucoup de précision par l'auteur; la plus belle partie est la salle capitulaire; le réfectoire a subi de déplorables transformations au XVIIIe siècle, mais peut être rétabli par la pensée. Cette savante monographie se termine par un chapitre sur les autres abbayes cisterciennes de la région, sœurs de Noirlac, toutes beaucoup plus mal conservées.

S. R

**Jean Sauvaget.** *Poteries Syro-Mésopotamiennes du XIVe siècle. Documents d'études orientales*, t. I. — Institut français de Damas, in-4°. Texte de 26 pages, 59 pl., 11 fig. Paris, Leroux, 1932 (75 fr.). — Il est tellement rare de pouvoir étudier des pièces ou des déchets de fabrication céramique appartenant à un atelier dont l'emplacement est connu, que nous devons féliciter M. Jean Sauvaget d'avoir entrepris la publication des poteries qui ont été trouvées par des paysans près de Damas, à Salhiyé, au cours des années 1925-1926. Ces poteries acquises par M. de Lorey furent déposées au petit palais Azem; d'autres, ayant la même provenance, furent recueillies par le Musée national syrien.

Il est regrettable qu'en raison du caractère clandestin des fouilles, il ne

nous soit rien resté en ce qui concerne la disposition de l'atelier et l'architecture des fours.

Les motifs héraldiques dont sont ornées bon nombre de poteries découvertes à Salhiyé se retrouvent en Égypte qui, au XIVe siècle, était, comme la Syrie, sous la domination des Mamelouks. Il est évident qu'il n'y a là qu'une rencontre et non une imitation : les blasons des conquérants étaient fabriqués dans n'importe quel atelier avec des éléments totalement différents suivant les régions. C'est ainsi qu'en Égypte les blasons de l'époque mamelouk se trouvent sur des terres vernissées ou sur des faïences siliceuses décorées sous couverte [1]. Pour ma part, je n'en ai jamais rencontré en Égypte qui ne soient recouverts d'un enduit vitreux.

Il semble donc que, dans ce genre particulier, l'emploi de la terre cuite non rehaussée d'un enduit vitreux appartienne en propre à l'atelier de Salhiyé.

Le motif héraldique de l'oiseau de chasse bicéphale paraît dû, d'après M. J. Sauvaget, dans la majorité des cas, à une simple fantaisie d'ornemaniste. Les artistes musulmans se seraient heurtés à la difficulté de réunir les attitudes les plus décoratives du corps (vu de face, les ailes éployées) et de la tête (vue de profil) de l'oiseau, d'où une série d'essais plus ou moins heureux qui devaient tout naturellement aboutir au bicéphalisme de l'oiseau, seule solution permettant en outre d'obtenir une symétrie rigoureuse [2].

Ici, nous ne pouvons suivre l'auteur. Le bicéphalisme de l'oiseau aux ailes éployées était l'héritage d'une tradition lointaine et non la résultante d'une série d'essais. L'aigle hittite bicéphale aux ailes éployées se trouve sur les rochers de Cappadoce à Pterium [3] et à Euiuk [4] et il eut comme prototypes l'aigle chaldéen à tête de lion du vase d'Entéména (Musée du Louvre) [5] et celui de Sirpourla [6].

Au moyen âge les murailles des places fortes des émirs portaient l'emblème de l'oiseau bicéphale [7] que nous retrouverons dans l'iconographie des Byzantins [8].

Les monnaies des princes turcomans qui au XIIIe siècle régnaient sur le Moyen Euphrate et en Syrie sont ornées du même oiseau qui est une réplique de ceux qui se trouvent sculptés sur les rochers de la Cappadoce septentrionale [9].

Enfin, après avoir symbolisé la puissance guerrière en abritant sous ses

---

1. Max Herz Bey (Céramique), *Catalogue du Musée national de l'art arabe*, 2e édition, p. 249-250, vitrine H. — Aly Bey Bahgat et Félix Massoul, *La céramique musulmane de l'Égypte*, pl. XLVI et XLIX. — Comparer le n° 104 de la pl. 30 avec la fig. 2 de la pl. XLVI et avec les fig. 6 et 9 de la pl. XLIX de la *C. M.* ; le n° 115 de la page 21 avec la fig 1 de la pl. XLIX de la *C. M.* ; le n° 117 de la pl. 34 avec la fig. 8 de la pl. XLVI et avec la fig. 4 de la pl. XLIX de la *C. M.*; le n° 126 de la pl. 37 avec la fig. 2 de la pl. XLIX de la *C. M.* ; les nos 144-146 de la pl. 44 avec les fig. 5 et 7 de la pl. XLVI de la *C. M.*
2. J. Sauvaget, *op. cit.*, p. 24.
3. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'Art*, t. IV, pl. VIII.
4. Perrot et Chipiez, *op. cit.*, t. IV, fig. 343
5. Heuzey, *Catalogue des antiquités chaldéennes*, fig. 218.
6. Heuzey, *Les armoiries chaldéennes de Sirpourla* (*Monuments Piot*, t. I, p. 19).
7. Perrot et Chipiez, *op. cit.*, t. IV, p. 682.
8. Heuzey, *Monuments Piot*, t. I, p. 19.
9. Perrot et Chipiez, *l. c.*

ailes les peuples les plus divers, l'aigle bicéphale décora les étendards de la Russie et de l'Autriche [1].

Néanmoins, l'ouvrage de M. J. Sauvaget apporte une contribution importante à la céramographie moderne de la Syrie. Nous espérons que grâce à de nombreuses monographies dont celle-ci peut servir de modèle, l'histoire de la céramique arabe deviendra beaucoup moins obscure qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Félix Massoul.

**Seymour de Ricci.** *A handlist of manuscripts in the library of the Earl of Leicester at Holkham Hall abstracted from the catalogues of W. Roscoe and Fr. Madden and annotated.* Oxford, University Press, 1932; gr. in-8, 64 pages. — 770 manuscrits, dont beaucoup ornés de miniatures, composent la célèbre bibliothèque du château de Holkham, appartenant à Lord Leicester, héritier du premier collectionneur Sir Edw. Coke (1552-1634). Grâce à la libéralité des possesseurs successifs, ce trésor a déjà fait l'objet de nombreuses publications, en particulier du beau volume illustré de Léon Dorez sur les manuscrits à miniatures (1908). M. Seymour de Ricci nous apporte ici un catalogue complet de la bibliothèque, avec notices sommaires, mais amples et précises références. Parmi les manuscrits latins, ceux de Tite-Live sont particulièrement nombreux et importants. A propos du n° 744 (*Accounts of works of art bought in Rome by Matt. Brettingham*, 1746), un renvoi aux *Ancient marbles* de Michaelis (p 302) n'aurait pas été inutile.

S. R.

1. Ed. Pottier, *Histoire d'une bête* (*Revue de l'Art ancien et moderne*, Déc. 1910, p. 240).

# REVUE DES PUBLICATIONS ÉPIGRAPHIQUES
## RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE

## 1932

### 1° PÉRIODIQUES.

ÆVUM, IV, 1930.

P. 129-133. A. Calderini. Inscription d'Aquilée (église de S. Egidio), trouvée en 1901.

1) V ⊄ F
L · HERENNIVS · M′ · F
FABER · ACIARIVS
M′ · HERENNIO · C · F · PATRI
COELIAE · C · F · QVARTAE · MATRI
C · HERENNIO · M′ · F FRATRI
P · HERENNIO · M′ · F · FRATRI
HERENNIAE · M′ · F · TERTVLLAE · SORORI
CAECILIAE · Q · L · PRIMAE · CONIVGI
HERENNIAE PRIMIGENIAE · LIB
HERENNIAE · CALLISTE · LIB
L · FABRICIO VERECVNDO
FABRICIAE · L · LIB · VENVSTAE
IVLIO · PANCARPO · AMICIS
A · PETRONIO · LAETO · VITRICO
ASINIAE · FVSCAE · CONIVG · CARISS
ANN XXXI · MENS · VII · DIEB · V
L · HERENNIVS · L · F · VITALIS
LIB ⊄ LIBQ

L. 1 : *V(ivus) f(ecit)* ; l. 19 : *lib(ertis) lib(ertabus)q(ue).*

AMERICAN JOURNAL OF ARCHAEOLOGY, 1932, 2e fasc.

P. 99 et suiv. G. Mac Cracken. Inscriptions de la campagne romaine.

P. 100. A Morena.

2)

D M
P · SEPTIMI · GETIANI · FILII
DVLCISSIMI · QVI · VIXIT · ANNIS IIII
[illegible] DIEBVS · XI
CELADV · CAESARIS ARK
ET SIBI SVISQVE · PROPRIIS · ET · EVTYCHI
AVg. n. l. praeposito? uNCTORVM

AMERICAN JOURNAL OF PHILOLOGY, 1931.

P. 232-262. A. Cameron. Liste des mots latins qui se trouvent cités dans les inscriptions grecques d'Asie Mineure.

THE ANTIQUARIES JOURNAL, 1932.

P. 437-439. G. C. Dunning. A Londres, cachet d'oculiste :

3)

*a*) C SILVI TETRICI DIAMI
SVS AD DIAΓES Ε CIACT

L. 2 : *ad diathes(es) et cicat(rices).*

*b*) C SILVI TETRICI BIPROSO
.PVM AD IMPE

L. 1-2 : *biprosopum*, forme latine du grec διπρόσωπον, préparation pouvant être usitée sous deux formes ; l. 2 : *ad impe(tum).*

*c*) C SILVI TETRICI EVODES
AD ASPRITVDINES

*d*) C SILVI TETRICI PENCILL
AD IMPET LIPPITVDIN

L. 1 : *pencill(um)*, onction appliquée avec un pinceau ; l. 2 : *ad impet(um) lippitudin(is).*

P. 438-439. Même provenance. Fragment du col d'un flacon ; en lettres cursives :

4) *Gai sum*
*peculiaris*

Voir la liste des graffites sur poteries trouvées à Londres dans *Roman London*, p. 176-177.

Ἀρχαιολογικὸν Δελτίον, XI, 1927-1928.

P. 56. N.-J. Giannopoulos. A Larissa.

5) IMP · CAESAR
DIVI · F
AVGustVS
CXIII

P. 25. D. Euangelidès. A Chios.

6)

Ο ΔΗΜΟΣ
ΛΕΥΚΙΟΝ ΔΟΜΙΤΙΟΝ
ΑΗΝΟΒΑΡΒΟΝ ΤΟΝ ΠΑΤΡΩΝΑ
ΤΗΣ ΠΟΛΕΩΣ

P. 27. Même provenance. Autres dédicaces à des Romains.

*Ibid.* :

7) . . . . . ο ΔΗΜΟΣ
. . . . ΟΝ ΟΥΙΝΙΚΙΟΝ
. . . ΑΝΘΥΠΑΤΟΝ Κα[ι
πατρῶνΑ ΤΗΣ ΠΟΛΕΩ[ς

Atti del Reale Istituto veneto di scienze, lettere ed arti, 1931-1932, Parte seconda.

P. 51-64. L. Zancan. Sur l'inscription de Nazareth relative aux violations de sépulture (*Ann. épigr.*, 1930, n° 130) : la tient pour l'œuvre d'un faussaire.

Atti dell' Accademia di archeologia di Napoli, 1932.

P. 171-181. Della Corte. Étude d'ensemble sur les inscriptions de Pompéi, annonçant la prochaine publication d'un nouveau supplément au *C. I. L.*, IV.

Atti della pontificia Accademia Romana di archeologia. Rendiconti, vol. VI, 1927-1929 (paru en 1930).

P. 135. Marucchi. Provenance exacte inconnue.

8)

P · CELERIO · P · F[illegible]
AMANDO[illegible]
DEC · DECRETO
ADLECTVS · HVNC
DEC · FVNERE · PVBL
PERFERENDVM · CENSVERVNT
EIQVE
DECREVERVNT · IMPENSAM
REMISIT ANN · XXIX
MENSIBVS DIEBVS
SCANSSA · ANTANVA
FECIT ·

Id., vol. VII, fasc. 1 (1929-1931).

P. 7 et suiv. De Sanctis. Le rescrit impérial de Nazareth (*Ann. épigr.* 1930, n° 130) doit être rapporté à l'empereur Claude.

Atti della R. Accademia delle scienze di Torino, 1932.

(Tirage à part). L. Zancan. Sur le caractère de la possession de l'*ager publicus* ; discussion du texte de la loi agraire de 111 (*C. I. L.*, I², n° 585) ; les terres légitimement occupées par des particuliers seraient devenues par cela même *ager privatus* et la loi de 111 n'aurait fait que leur confirmer ce caractère.

BONNER JAHRBÜCHER, 136-137, 1932.

P. 1-216. H. Lehner et W. Bader. Recherches sur l'histoire de la construction de la cathédrale de Bonn, d'après les fouilles récentes. Réédité, avec des compléments nouveaux, p. 136 et suiv., quelques-unes des inscriptions du sanctuaire des *Matronae Aufaniae* reproduites dans l'*Ann. épigr.*, 1931, nos 11-29. Quelques fragments inédits.

P. 144.

9) *imp. antoni*NO P F AVG II *et* SACERD*ote* II *cos.*

Date : 219 p. C.

P. 147.

10) . . . . . .
. . . . . .
C V M S V I S
L M MAXIMO
*e*T VRBANO
C O S

Date : 234 p. C.

P. 148.

11) . . . . . .
. . . . . VICTOR
BF COS·PRO SE

*Ibid.*

12) . . . . . .
P·P·LEG·*i.m.*?
V·S·L·M

L. 1 : *p(rimus) p(ilus).*

BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE DU COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES, 1928-1929 (paru en 1932).

P. 659. Ch. Saumagne. A Carthage, plateau de la Malga. Deux funéraires.

P. 665-682. P. Davin. La voie romaine de Carthage à Théveste entre *Atticillae* et *Agbia*. Milliaires et fragments.

P. 681. Sur le Djebel-Tounga, à 1 kilomètre environ au sud de *Thignica*.

13)
Q·CAECILIVS
Q·F·QVI LATRO
CIVITATE·DON·CVM
LIBERIS·SVIS·PIVS·VIX
ANN·LXXX·H·S·E
O·T·B·Q·T·T·L

P. 683-699. Ch. Saumagne. Inscriptions de la plaine du Krib (Tunisie); la plupart funéraires; 12 numéros.

P. 683. A Henchir-Aïn-Guéliane :

14)

1. *Florentissimo statu dominorum prin*[*cipum nostrorum, imperatorum*]

2. *Valentiniani et Valentis, perpet(uorum) Aug(ustorum), fo*[*rum vetustate et longa incuria dirutum ?*]

3. *restitutum atque perfectum est, disponen*[*te Julio Festo Hymetio c(larissimo) v(iro) proconsule*]

4. *provinciae Africae, iudice sacrarum cogni*[*tionum, administrante Fabio Fabiano c(larissimo) v(iro)*]

5. *legato suo, curante L(ucio) M(?) Respecto Lucilio fl(amine) p(er)p(etuo) cu*[*ratore reipublicae*].

Julius Festus Hymetius fut proconsul d'Afrique en 366-367; Fabius Fabianus est le seul légat de Numidie dont le nom soit associé au sien.

P. 688. A Aïn-Téki. Fragment.

15)
MINERV
IMPP · CAES
ANTONINI
PATROCLO·AVG
AVGG·VERN·DISP

Inscription du temps des Sévères. Patroclus est mentionné dans l'inscription d'Aïn-el-Ouassel avec le titre d'*Aug(ustorum) lib(ertus) proc(urator)*, qu'il devait porter ici aussi.

P. 694. A Sidi-bou-Beker

16)
D · M · S
IVLIA · RVFINI · CONIVNX · RVFINA
SACERDOS
CONDITVR HOC TVMVLO CON*te*
GITVRQVE SOLO
*sa*NCTA PVDICA CASTISSI
MA MATRONARVM
V · A · LVII

ID., COMPTES RENDUS DES SÉANCES, 1932.

Mai.

P. VII. Espérandieu et Lizop. A Montauban de Luchon.

17)
I L V N I
D E O
T · RVFVS
BONI
V · S · L · M

P. XVII. Truillot. A Tébessa.

18)
Q · P · C · R E S C
E N S · M E D I C V S
N O M I N A T V S
PER·ORBEM·TER*ra*
RVM · V · A · LXX · M · II
FILI PA·R̄·FEC·H·S·E

Id. Poinssot. Nombreuses inscriptions funéraires de la Tunisie centrale.

P. XXXVIII. A Bou Ftis.

19) *d* D N N IMP P
*c*ONSTANTIO ET
[illegible]
*a*VGG MVNICI
PIVM AVITTA
DEVOT·N·EOR

P. XXXIX. Saumagne. A Testour.

Nouvel exemplaire de l'inscription qui indiquait le tracé de la *Fossa regia*.

Juin.

P. XVI à XL. Marrou. Nombreuses funéraires de Timgad.

P. XLI et suiv. Poinssot et Saumagne. Dans diverses ruines de Tunisie.

P. XLVII. A Henchir-Haouli.

20)

FLACOTIVS STORACIS
SILANIVS POLIONIS
FELIX QVI ET GODDOS
MARSVS F·IADERIS SCRIPSI
ASMVN FAVSTI
ROGATVS MAMONS
LOCTA·VI VICTOR
COCCEIVS BARGBARIS
CELER HILARI

L. 1 : *Fl(avius) Aco(n)tius ;* l. 7 : *L. Octavi(us).*

BULLETIN DE CORRESPONDANCE HELLÉNIQUE, 1930.

P. 376-391 et pl. XVII. P. Collart. A Sélian-Mésoréma, à l'est de la plaine de Philippes. Au-dessous d'une scène de banquet funéraire, inscription latine en lettres grecques.

21)

ΑΛΙΟΥΠΑΙΒΕC·ΖΕΙ
ΠΑ ΛΑΙ ΥΞΩΡΙ ΤΕΡ
Τ·ΙΕ COΥΕ·ΦΗΚΥΤ·ΑΝ
·Χ·Ο·CΕΚΟΥC ΦΥΡΜΙ
ΦΕΙΛΙΑ ΡΕΛΙΚΥΤ ΒΙΚΑΝΙ
ΒΟΥC CΑΤΡΙΚΗΝΙC ✕ ΡΜ
ΟΥΤ Μ Ι ΔΕΚΙΜΟΥ ΚΑ
ΛΑΝΔΑC ΠΑΡΕΝΙΗΤΟΡ

*Aliupaibes Zeipa Ali (filius) uxori tertie sue fecit an(no) X o(bitae). Secus Firmi filia reliquit vicanibus (sic) Sa[r]tricenis ✕ CXL ut m(ensis) I(unii) decimo kalendas (sic) parentetur.*

L. 1 : *Aliupaibes*, nom thrace jusqu'alors inconnu, mais régulièrement formé; l. 4 : *Secus*, nom thrace de femme déjà connu; l. 5-6 : mention des habitants du *vicus* de *Sa[r]trika ;* l. 7-8 : il s'agit d'une fondation destinée à assurer la célébration des *rosalia*, fête des morts par excellence dans la région de Philippes.

P. 490. Y. Béquignon. A Ithaque, baie de Polis, dans une grotte-sanctuaire. Sur un morceau de tuile triangulaire :

22)

EPAPHRODITVS · NOVI
VNGENTARIVS · DESA
CRA VIA · HIC · FVIT ·
K · OCT · QVO · ANNO ·
L · CORNVFICIVS ·
SEX · POMPEI
VS · COS · FVE
RVNT ·

Date : 35 av. J.-C.

Id., 1931.

P. 201 et 203. P. Collart et V. Devambez. A Cavalla, funéraires.

P. 438-449 et pl. XVIII. P. Roussel. La population de Délos à la fin du IIe siècle av. J.-C. d'après une inscription inédite de 119/118 donnant la liste complète des éphèbes de cette année.

Bulletin de la Société des Antiquaires de France, 1931.

P. 100. A. Blanchet. A Soissons.

23) D · M · ET M · AVITE
*m* ISCVRONIS · F

L. 1 : *D(is) m(anibus) et m(emoriae) Avit(a)e.*

P. 108-115. J. Carcopino. Nouvelle lecture d'une inscription de Carthage, *C. I. L.*, VIII, n° 24585 *a* :

24) *m. seruii* LIVS · NONIANVS · VII · VIR
*epulon.* COS · PRO · COS · PATRON MVN DEDIC

M. Servilius Nonianus, consul en 35 ap. J.-C., est connu par plusieurs textes littéraires.

Bulletin de l'Institut archéologique bulgare, VI, 1930-1931.

P. 117 et suiv. Kazarow. Ex-voto au cavalier thrace.

P. 135. Dimitrov. A Stara Zagora.

25)

(*sic*) ΤΟΝ ΘΕΙΟΤΑΤΟΝ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑ Μ ΑΥΡΗΛΙΟΝ
ΑΝΤΩΝΕΙΝΟΝ ΑΥΓΟΥΣΤΟΝ
βε!ΘΥΣ ΘΡΑΚΑΡΧΗΣ ΠΡΩΤΑΡΧΗΣΑΣ

Le θραχάρχης est le président du χοινόν de Thrace.

P. 140. *Ibid.*

26)

ΑΥΡ ΝΙκΩΝ ΜΑ▨▨▨Ν
ΘΕΩ ΑΥΛΑΡΧήΝω υΠΕρ
ΑΥΤΟΥ▨▨▨▨▨▨.

P. 142 et suiv. Andréev. A 5 kilom. au sud-ouest de la ville de Breznik. Diplôme militaire.

Face intérieure.

27) IMP VESPASIANVS CAESAR AVG TRIB
POTEST COS II
CAVSARI QVI MILITAVERVNT IN LEG II
ADIVTRICE PIA FIDELE QVI BELLO IN
VTILES FACTI ANTE EMERITA STI
PENDIA EXAVCTORATI SVNT ET DIMISSI
HONESTA MISSIONE QVORVM
NOMINA SVBSCRIPTA SVNT IPSIS
LIBERIS POSTERISQVE EORVM
CIVITATEM DEDIT ET CONVBIVM
CVM VXORIBVS QVAS TVNC HABV
ISSENT CVM EST CIVITAS IS DATA AVT
SI QVI CAELIBENS ESSENT CVM IS *(sic)*
QVAS POSTEA DVXISSENT DVMTAXAT
SINGVLIS SINGVLAS
IMP VESPASIANO AVG II CAESARE AVG F COS
NQN MARTIS DISCRIPTVM ET RECOGNI
TVM EX TABVLA AENEA QVAE FIXA EST
ROMAE IN CAPITOLIO AD ARAM GEN
TIS IVLIAE LATERE DEXTRO ANTE SI
GNVM LIBERI PATRIS TABVLA I PAG I
LOCO XXV
DALE DATVI F NATIONE BESSVS

La face extérieure reproduit le même texte sur une des tablettes; sur l'autre, se lit le nom des témoins qui ont certifié l'exactitude du texte :

| | |
|---|---|
| P CARVLLI·P F | GAL SABINI DEC PHI LIPPIENSIS |
| C VRTIDI C F VOL | RASINIANI DEC PHI LIPPIENSIS |
| L NOVELLI CRIS. | PI VETERANI PHILIPP |
| P LVCRETI P F VOL | APVLI MIL COH IX PR PHILIPPIENSIS |
| TI IVLI PVDENTIS | PHILIPPIENSIS |
| M PONTI PVDEN | TIS VETER |
| C IVLI AQVILE | APRENSIS |

On remarquera que la constitution impériale est datée du 7 mars 70, jour de naissance de la légion.

P. 246 et suiv. T. Nikolov et D. Tsontchev. A Paskalévets nouveaux ex-voto au cavalier thrace.

P. 302. Welkow. Environs de Sofia.

28)

ΑΓΑΘΗ ΤΥΧΗ
ΥΠΕΡ ΤΟΥ ΜΕΓΙΣΤΟΥ ΚΑΙ θειοτ
ΑΤΟΥ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ ΜΕΣΣ κου
ΙΝΤΟΥ ΤΡΑΙΑΝΟΥ ΔΕΚΙΟΥ ΚΑΙ ΤΑΣ
ΣΕΒΑΣΜΙΟΤΑΤΗΣ ΑΥΓΟΥΣΤΑΣ Ε
ΡΕΝΝΙΑΣ ΕΤΡΟΥΣΚΙΛΛΑΣ ΣΕΒ ηγεμ
ΟΝΕΥΟΝΤΟΣ ΤΗΣ ΘΡΑΚΩΝ ΕΠΑΡΧΕΙ
ΑΣ Τ ΙΟΥΛ ΠΡΕΙΣΚΟΥ Η ΣΕΡΔων
ΠΟΛΙΣ ΤΟ ΜΙΛΙΟΝ ΕΥΤΥΧΩΣ

P. 303. A Liliatché.

29)

SILVANO ET SILVESTRI
Cavalier thrace.
VLP EPTEZENVS·P·D·LEG
Ī ITAl V·P·

L. 2 *p(e)d(es)*.

P. 306. A Tchertchélan.

30)

D *m*
M IVNIVS M[illegible]
MONTANVS[illegible]
MIL COH XXII[illegible]
COH Ī PR[illegible] LEG I[illegible]
Ī MINE [illegible] V[illegible] R
AVG < LE[illegible]
VIX *annis* LXII[illegible]
CONIVN [illegible]ET[illegible]
PIISSIMO EX TESTA[illegible]
F C

Bulletin trimestriel de la Société de géographie et d'archéologie d'Oran, 1931 (fasc. 189).

P. 371. Courtot. A Lamoricière.

31)

DEANAE·NEMORE·T
IVL·GERMANVS·DEC·ALAE
THRAC·PRAEP·COH·SARDOR/

Cf. une dédicace à Nemesis par le même personnage (*C. I. L.*, VIII, 21721) datée de l'année 208.

P. 374. Albertini. A Palissy. Sur la panse d'un dolium (facsimilé; lettres cursives).

32) *Cun deo rogare dolia si prosuntur.*

*Prosuntur* serait une forme barbare pour *prosunt*. A moins qu'il ne faille lire, comme le propose M. Carcopino, *pro[ba]ntur*.

BULLETTINO COMUNALE DI ROMA, LVII, 1929.

P. 136-148. A. Silvagni. Sur un groupe d'inscriptions du IVe et du Ve siècles appartenant à la basilique Vaticane; textes intéressant l'église de Sainte-Anastasie, déjà publiés et étudiés par Mgr Duchesne dans les *Mélanges de Rome*, 1887, p. 387 et suiv.

P. 149-160. G. Dobias. Sur l'inscription de Rutilius Pudens Crispinus (*Ann. épigr.*, 1920, n° 158).

P. 269-326. O. Marucchi. Sur les plus importants monuments de la collection chrétienne du Capitole; sculptures et inscriptions (funéraires chrétiennes, pour la plupart déjà publiées).

BULLETTINO DEL MUSEO DEL IMPERO ROMANO, 1931.

P. 73-185. P. Romanelli. Fouilles, découvertes et études récentes relatives à l'Empire romain; la plupart des inscriptions nouvelles signalées dans cet article sont reproduites ici d'après les *Notizie degli Scavi*, *Germania*, etc.

P. 88. P. Barocelli. A Chieri (Ligurie).

**33)**

QVATTVOR·SEPVLCRVM
TERMINIS·CLVSI·MEVM
IN·FRONTE·PEDIBVS·DVO
DECEM

CLASSICAL PHILOLOGY, 1931.

P. 322-323. J. A. O. Larsen. Sur le titre de *quinquennalis perpetuus* (*C. I. L.*, X, n° 7599).

ID., 1932.

P. 59-65. Gertr. Grether. Les *ministri* de Pompéi, d'après les inscriptions (*C. I. L.*, X, nos 884-923); comparaison avec Tibur et Délos.

CLASSICAL WEEKLY, XXV, 1931-1932.

P. 112-118. S. L. Mohler. Traces de féminisme dans le *C. I. L.*

COMMENTATIONES HUMANARUM LITTERARUM (SOCIETAS SCIENTIARUM FENNICA), III, 1, 1932.

P. 3-103. H. Gummerus. La condition des médecins dans l'Empire romain d'après les inscriptions.

COMPTES RENDUS DES SÉANCES DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, 1932.

P. 69. L. Poinssot. A Henchir-Fradis.

34) P · M E S S I O · S A T V R N I N O
P · V · T R E C E N A R I O · A D E C L A
M A T I O N I B · L A T I N I S · F · A · S A C R I · A V D I
T O R I · A · S T V D I S · C E N T E N A R I O · E T · S E X A G E N A R
5 P R A E F · A L A E · C · R · T R I B · L E G · S E C V N D A E · A D I V T R I C I S · E T
P · M E S S I O · A V G V S T I N O · M A E C I A N O · C · P ·
E Q V E S T R I S · T R I B · H O N O R I B · F V N C T O · C V R I A E · V N I
V E R S A E · C I V I B V S · E T · P A T R O N I S ·

L. 2 *p(erfectissimo) v(iro)* ; l. 3 *f(isci) a(dvocato) sacri auditori* ; l. 5 *praef(ecto) alae c(ivium) r(omanorum)* ; l. 6 *c(larissimo) p(uero)*.

P. 77 et suiv. Albertini et Leschi. A Tipasa.

P. 79.

35) D M S
I V V E N A L I · V E R N A
C V L O · M E R C V R I · V I
X I T · A N N O · E T · M · V (*sic*)
D · I I I S T T *l*

P. 87.

36) M E M O R I A · B E R I
I C O S I T A N I · Q
E T I O M N I
N I

*Beri* = *Veri*.

*Ibid.*

37)
M E M O R I A V F N V S T I N
E C O T I A N I I S M E S A R F E I
T E N S I S F I D E I I S H I C I N P A C E
R E Q V I F S C I T I A N V A R I V S F I
L I V S E I V S F E C I T I N D E O L T
D C D I F F A L N O V N I

L. 1 *V[e]nusti* ; l. 2 *negotian[t]is Mesarf[el]tensis* ; l. 6 *d(e)c(essit) die K(al)endarum) Nov(embrium) an(norum) LX.*

*Mesarfelta*, aujourd'hui El-Outaya.

Egyetemes Philologiai Közlony, LV, 1931.

P. 70-73. C. Kerenyi. Nouvelles observations sur l'épitaphe de l'affranchi C. Julius Faustus.

Ephemeris Dacoromana, V, 1932.

P. 57-122. C. Daicovici. Les Italiques dans la province de Dalmatie : relevés onomastiques, d'après les inscriptions. A la fin, tableaux récapitulatifs, dans l'ordre alphabétique des provenances, avec indication des dates approximatives et des lieux d'origine.

Germania, 1931.

P. 261. L. Nagy. A *Aquincum*.

38) A D · H O C · S E
P V L C R V M
C O N T V L E R
C I V E S · A G R I
P I N E N S · X L X X
I I

Autres mentions d'*Agrippinenses* à *Aquincum* : *C. I. L.*, III, nos 10508 et 10548

P. 286, Hagen. A Kierdorf, près de Bonn.

39) A·VOLSONIVS·A F
CLA PAVLVS VEI (*sic*)
EX·LEG·I
H S E
VIMPA C . . . . .
D . . . . . .

L. 2 : *ve[t(eranus)]* ; l. 3 : *ex leg(ione) I.*

P. 293. Steiner. A Trèves; tablette votive en bronze.

40)
LENO MARTI ET VICTORIAE
Q·ASICIVS
CENTAVRVS
V S L M

*Ibid.* Même provenance.

41)
M A T R O N I S
M·VAL·CRESCENS EQVES LEG·VI VIC
C O R N I C V L A R I V S
P·A*bulei* L V C V L L*i*
. . . . . .

P. 297. Paret. A Rottenburg.

42)
I O M
B· · · NV· · · · ·
*ex* VOTO *pos*

Id., 1932.

P. 45-52. P. Thaddaüs-Kessler. Trouvaille de Weinsheim (voir ci-dessous, n° 44).

P. 62. Fr. Wagner. Couteau romain avec inscription (quelques lettres, de sens obscur), trouvé à Reichling.

P. 104-108. H. Lehner. Sur les stations douanières de la Rhénanie à l'époque romaine, d'après les inscriptions de Bonn reproduites dans l'*Ann. épigr.*, 1930, n° 29 (le *portus Lirensis* n'a rien de commun avec le Liris-Garigliano; c'est une station de la circonscription germanique de la *Quadragesima Galliarum*) et 1931, n° 26 [à la l. 4 les lettres *p. p. L.* signifieraient *p(raepositus) p(ortus) L(irensis)*].

P. 115-120. P. Gœssler. A Hagenbach, dans la vallée du Neckar.

43)
D E O M E R C V R I O
AVITIVS·MAIIORNS
ET·AVITIVS·APOLLINA
RIS·DC·AR·G·S·EX·VOTO
P O S V E R V N T

L. 2 : *Maiiorinus* ; l. 4 : *d(ecuriones) c(ivitatis)*. G... S..., ces deux dernières lettres étant les abréviations de noms de peuple, de fleuve ou de montagne qui permettaient de dis-

tinguer cette *civitas Aurelia* de ses homonymes; des compléments tels que *G(ermaniae) S(uperioris)* ou *G(ermanorum) S(ueborum)* ne semblent pas possibles.

P. 120-120. Aug. Oxé. Sur un vase trouvé à Weinsheim.

44) ESCIPE QVE FERIMVS MANIBVSQVE
LIBENTES FELICITER

Cf. *C. I. L.*, XIII, nos 10018 81-82, etc.

P. 204. P. Gœssler. A Cannstatt.

45) I · O · M ·
PATERN
APRILIS
CRESCENS
V · S · L · L · M

L. 2 : *Paterni(us)*.

P. 221-222. O. Kunkel. Brique romaine trouvée sur le Gnitz.

46) COH·IIII AINC

*Coh(ors) IIII Vinde(licorum)*
Cf. *C. I. L.*, XIII, nos 12464 sq.

P. 234. Sprater. A Spire, dans les fondations du chœur.

47) I · O · M ·
IVL·SEXTO EX
V · AMANDI
ET AMATORIS
NOMINATORIS
V · SS · L · L · M

L. 6 : *votum s(olverunt)*.

P. 236. Paret. A Gräfenhausen.

48) IN·H·D·D·
DEAE
DIANE
AVITVS
CANDID
V · S · L · L · M

Hermes, 1932.

P. 237-240. R. Laqueur. Sur l'interprétation du deuxième édit cyrénéen d'Auguste (*Ann. épigr.*, 1927, n° 166) : attitude de l'empereur dans une affaire de délation.

P. 241-243. St. Brassloff. Sur une inscription funéraire de Vénafre (*C. I. L.*, X, n° 4917) : cas d'un esclave qui n'a pu être affranchi par application de la loi *Aelia Sentia*.

Historia, 1932.

P. 123-153. A. Neppi Modona. Troisième bulletin d'épigraphie romaine.

Jahrbuch des deutschen archaeologischen Instituts, 1931. Archaeologischer Anzeiger.

P. 173-210. Arif Müfit. Inscriptions nouvellement entrées au musée d'antiquités de Stamboul. Funéraires.

ID., 1932.

P. 260. K. Bittel. A Angora. Milliaire.

49) IMP CAESAR
M AVRELIVS
SEVERVS
ANTONEINVS
AVG·PIVS FE
LIX PARTHICVS
BRITANNICVS
MAX·PP TRIB
PVT·XV COS· (*sic*)
IIIIVIAMFIERIIVSIT (*sic*)
M P III

JAHRESHEFTE DES ÖSTERREICHISCHEN ARCHAEOLOGISCHEN INSTITUTS IN WIEN, XXVII, 1931, BEIBLATT.

P. 21-22. J. Keil. A Éphèse. Nouvel exemplaire d'un fragment d'un texte publié par Heberdey, *Forsch.*, II, n° 24. Reconstitution des 15 premières lignes, d'après les deux exemplaires :

50) ... ει]κοσιν ηρξαντο δε αυτων οι λογισμοι τυγχανειν εξετασεως, [τον λογιστην αυ]τον τουτους περαινειν και τουτο ομοιως μεν φυλαττειν επι των ζωντων], ομοιως δε επι των τετελευτηκοτων· των δε τεθνηκοτων ουκ ει ηρξε]ν προ ετων δεκα, ετελευτησεν δε εντος των δεκα, ανυπευθυνος εστ]αι, αλλα ει τις προ των δεκα ετων ετελευτησεν, τουτου οι κληρονομοι] τους λογισμους ουχ υφεξουσιν· ει μεντοι τας καλουμενας λοιπογραφας] εαυτοις προσηψαν, ειτε των ζωντων τινες ειτε των τετελευτηκο]των, ταυτα δηλονοτι ως οφλημματα ο λογιστης απαιτησει. Επει δε οιδα εν] τω τοιουτω ραδιως τινας επι τας επικλησεις απαντωντας ενποδιζει]ν τους λογισμους, ενετειλαμην και τουτο, οπως μηδενος επικλησεις απο πρ]οφασεως λαμβανοι, αριστα δε ποιησουσιν και οι τας ευθυνας οφειλοντε[ς ευθυς δο]ντες τους λογισμους, ινα αυτοι τε θαττον απαλλαγειεν των πραγ[ματων, η τε πο]λις κομισαιτο τα αυτης ο τε λογιστης θαττον επεδειξαιτο μοι τα δι[ο]ικονομηθεν]τα υπ' αυτου. δηλον γαρ οτι ευχειρισθεις υπ' εμου. . . . . της πρωτης κα]ι μεγιστης μητροπ[ολεως της Ασιας προστασιαν παρεξεται τινα σπουδην, ωστε . . . . . .

Lettre adressée par un empereur, sans doute Antonin le Pieux, aux habitants d'Éphèse, à la suite d'une ambassade de la ville. Il s'agit de la reddition de comptes des magistrats municipaux devant le λογιστής (*curator*) nommé par l'empereur. Les comptes des vingt dernières années seront soumis au contrôle; les héritiers des magistrats morts depuis dix ans au moins ne seront pas tenus pour responsables, etc.

P. 73-96. Ad. Wilhelm. Méde-

cins du Pont, de Lycie et d'Égypte dans les inscriptions grecques. Textes déjà connus, d'époque hellénistique et d'époque romaine; nouveaux compléments.

P. 113-114. A. Barb. Sur *Diadumenus*, nom d'esclave, dans une inscription d'Obernburg (*Ann. épigr.*, 1929, n° 106). rapprochée d'une inscription de *Carnuntum* (*Ann. épigr.*, 1929, n° 193).

P. 115-124. G. I. Kazarow. Monuments de la Bulgarie septentrionale. Funéraires.

P. 119. A Steklen *(Novae)*, près de Svistov.

51)
. . . . . C
F PAPIRIA SE
VERVS OESC
VET LEG I ITA
MARCELLAE
CONIVGI F
H M P IN FR P LXXX
IN AGR P LXXX H
N S

L. 2 : *Oesc(i)* ; l. 7 : *h(oc) m(onumentum) p(ositum?)* ; l. 8 : *h(eredem) n(on) s(equetur)*.

P. 121. Même provenance.

52)
D M
C·IVL FAB AN
CYRA MAG
NO VET LEG I
ITAL VIX AN
. . . . . .

*Ibid.* A Svistov, provenant vraisemblablement de Steklen.

53)
. . . . . .
I N V I C T *o*
C · I V L I V S
M A X I M V S
PRAEF CASTR
L E G I I T A L

P. 122. A Steklen.

54)
I O M
C · IVLIVS
C A S T I
N V S
L D

L. 5 : *l(ibens) d(edicavit)*.
*Ibid.* Même provenance.

55)
. . . . *v* . . . .
V M
L·CVLIIV
S · S I G

L. 2 : *v(otum) m(erito)* ; l. 4 : *sig(nifer)*.

JOURNAL DES SAVANTS, 1932.

P. 168-171. F. Cumont. Le testament de Ptolémée le Jeune, roi de Cyrène, d'après G. Oliverio (ci-dessous, n° 80).

P. 273-276. R. Cagnat. Un nouveau diplôme militaire de Bulgarie, d'après Andréev, *Bull. de l'Inst. archéol. bulgare*, VI, p. 142 (ci-dessus, n° 27).

THE JOURNAL OF ROMAN STUDIES, 1931.

P. 256-264. G. C. Whittick.

Notes sur les lingots de plomb estampillés provenant des mines de Grande-Bretagne.

Id., 1932.

P. 24. Anderson et Ramsay A Laodicée.

56) μ ΟΝΑΦΡΥΓΙΑΣΤΕ ⊀ Καριας
πρ ΕΣΒΕΥΤΙΝ ⊀ ΑΝΤΙΣΤΡατηγον
ΤΩΝΣΕΒΑΣΤΩΝ ΥΠΑΤΟΝαν
ΔΡΕΙΑ ⊀ ΑΡΕΤΗ ⊀ ΔΙΚΑΙΟσυνη

A ce sujet, étude sur la genèse de la réorganisation provinciale de Dioclétien.

P. 55 et suiv. Eric Birley. Les garnisons romaines dans le nord de l'Angleterre, d'après la *Notitia Dignitatum* et les inscriptions.

Klio, XXV (N. F. VII), 1932.

P. 197-225. A. von Premerstein. Sur les divisions et la présentation des *Res gestae divi Augusti* à Rome et à Antioche de Pisidie.

P. 423-427. W. M. Ramsay. Sur une inscription suspecte de Konia (*Ann. épigr.*, 1912, n° 274).

Id., 27. Beiheft (N. F. XIV), 1932.

Fr. Leifer. Sur les hypothèses de Stroust, *Philol.*, 1931, p. 460, et de Graffunder, notes manuscrites de 1914, relatives à l'inscription archaïque du Forum romain.

Em. Goldmann. Nouvel essai d'interprétation du même texte.

Listy filologiske, 1931.

P. 1-19. J. Dobias. Sur l'inscription de Palmyre reproduite dans l'*Ann. épigr.*, 1931, n° 54.

P. 373-381. A. Salac. Sur l'inscription de Pouzzoles relative à la restauration des villes d'Asie (*C. I. L.*, X, n° 1624).

Mélanges de l'Université Saint-Joseph, à Beyrouth, t. XVI, 1931, fasc. 3.

P. 88. Mouterde. A Mourik.

57) στελλατεινΑ ΡΟΥΦΩΙ ΒΕΝΕφικ
αΝΤΙΣτρα ΣΤΑΤΩΙ ΠΡΩΤΩΙ ΛΕΓΙΩνος
Τ ΣΙΔΗΡΑΣ ΚΟΙΝΤΟΣ ΑΝΑΤΙΟΣ ΓΑ···
ΩΝ ΤΗΛΑΑΤΕΙΝΑ ΠΑΥΛΟΣ ΠΡΕιμο
ΠΕΙΛΑΡΙΟΣ ΛΕΓΙΩΝΟΣ ΤΗΣ ΑΥΤΗς
ΙΔιωι ΑΔΕΛΦΩΙ ΜΝΗΜΗΣ ΕΝΕκεν

L. 2 : Αντιστ(ρατήγου) ἀστάτωι.

MEMOIRS OF THE AMERICAN ACADEMY IN ROM, X, 1932.

P. 69 et suiv. A. Sanders. A Rome. Funéraires.

P. 79.

58) DIS · MANIBVS
EVPROSITVS
AVG · LIB
PROC · FISCORVM
TRANS MARINOR
ELPIDI · LIB
OPTIME
DE SE MERITAE
FECIT

MNEMOSYNE, 1930.

P. 160-165. A. G. Roos. Sur l'inscription latine de Corinthe au nom d'Erastus (*Ann. épigr.*, 1930, n° 118).

P. 329-338. C. Brakman. Sur quelques épitaphes métriques (en particulier, nos 563, 861, 1873, 1978, 2054, 2183 de Buecheler et de Lommatzsch).

ID., 1931.

P. 249-265. G. Vollgraff. Sur les inscriptions d'Utrecht publiées dans les *Medeelingen der kön. Akad. van Wetenschaften* de 1930.

NOTIZIE DEGLI SCAVI DI ANTICHITÀ, 1931 (IX).

P. 20. Aurigemma, A Bologne.

59) T · EBORELLIVS · T · F ·
LEM · SIBI · ET
BENIGNAE · CONCBIN
OPTATO · L · PRIMAE · L'
POLITYCHE · L
Q · Q · V · P · XII

L. 3 *conc[u]bin(ae)*; l. 6 : *q(uo)q(uo) v(ersus) p(edes)*. *Eborellius*, gentilice nouveau.

P. 22. Aurigemma. A Brisighella. Milliaire de la *via Faventina*, colonne dont le texte a été défiguré par des retouches. On devait lire primitivement :

60)
IMP · CAES · DN · FL · VALENTI
PIO · FELICI · SEMPER · AVG
IMP · CAES · DN · FL · GRATIANO
PIO · FELICI · SEMPER · AVG
IMP · CAES · VALENTINIANO
PIO FEL · AVG · DIVI ·
VALENTINIANI AVG FILIO

P. 24. Aurigemma. A Rimini.

61) P · TITIVS P L'HILAR
NVMMVLARIVS
VIVOS · FECIT
IN · FRONT · P · XII
IN AGR · P XIIII

P. 26. Même provenance.

62) P P ACCIVS
P · L · GAMVS
HOMO · FRVG
IN FRON · P XII
IN AGR · P XIIII

P. 119. Taramelli. A Porto-Torres. Cippe représentant au centre un serpent couronné d'une fleur de lotus. Au-dessus :

63) CN·CORNELVS
CLADVS I·V·S

L. 2 : *I(sidi) v(otum) s(olvit).*

P. 155. Ghislanzoni. A Padoue. Cippe.

Cheval

64) ÆGYPTO
INTRO
IVGO
PRIMO

Tombe d'un cheval de course.

P. 157. Du même. Même provenance. Sur un tuyau de plomb :

65) PVB·M·PA

*Pub(licum) m(unicipii) Pa-t(avii).*

P. 161. A Vérone.

66) FORTVNAE
ADIVTRICI

P. 162. Id. A Sambonifacio.

67) I·O·M
EVTYCHVS
V·S·L·M

P. 292. Lucia Morpurgo. Dans les ruines du théâtre de Nemi :

68) VOLVSIA·Q·F·CORNELIA THEATRVM
VETVSTATE CORRVPTVM RESTITVIT ET EXCOLVIT

P. 313 et suiv. Romanelli. Rome, Via Paola.

69) NVMINI
SILVANI
SANC EX VISO
M·VLPIVS
AVG·LIB
AMPLIATVS
CVSTOS·HVIVS·LOCI
SIGNVM·CVM·BASI
POSVIT
DEDICAVIT·Q

P. 322 et suiv. Du même. Même provenance. Nouveaux fragments des Actes des Jeux séculaires de Septime-Sévère.

70) .....*ali...p*
.....*lla Valeri C[res]centis, Vicenn*
.....*|ulia Taria Strat[o]nice Laber[i..... mana....*
*nia.....ana Ulpi Pompeia[ni], Domitia Flaccill[a] Ulpi Antonin[i,.....*
*... uellia Caesenni Seruili,*
*... Ta...a Cornelia Asiana Nummi Faustiniani. C[l. D]ryantilla Platonis*
*Corneli Optati,..... E]questres : Iulia Suem[ia Vari Marcelli,.....*
*... Virbiana [F]laui Drusiani, Caesennia Tusidiana Liui Rogati, Claudia [Val]entina Aquili Agre[stis.....]elia Flauiana Tarroni.....*
*... Campani trib., Octauia Athenais Flaui Clementis trib., Semproni[a Sp]oletina Corneli Fel[icis.....] ali trib., Maria Passen[ia.....*
*...i, primipil., Aelia Gemellina Armeni Iuliani, Antonia Tironilla Iuli Max[imi, A]elia Marciana Cossin[i.....tri] [illegible]tern.....*
*...a eodem more per easdem matronas habita. Item XV uiri s[ortiti] sunt de praesessio[ne ludorum.....tes]seris in urnam co[mmissis.....*
*...onus pr., Aiacius Modestus, Ofilius Macedo, Nonius Arriu[s M]ucianus.....*
*Pompeius Rusonianu[s mag.....] Cassius Pius Marc[ellinus q. d.,.....*
*.....Sae]uinius Proculus, Fuluius Granianus q. Augg., Gargil[ius] Antiq[uus, — Manil]ius Fuscus, Venidiu[s Rufus cur. aluei Tiberis.....] Tunc a.....*
*...eru..... interfuerunt. [Edictum propositum est de ludorum ho]norariorum in[dictione : Imp. Caes., Diui Marci Antonini P]ii Germ. Sar[m. filius,*
*Diui Commodi frater,*
*Diui Pii] nep., Diui Hadriani p[r]onep., [Diui Tr]aiani [Parthic. abnep., Diui Neruae adnep., L. [Septimius Seu]erus Pius Pert[inax Aug. Arab. Adiab. Parth. max. pont. max., t]rib. pot. XII, imp. [iii, cos. iii et Imp. Caes. M. Aurelli*

*us Anto]ninus Pius Aug. trib. p[o]t. VII, cos* [redacted] *Imp. Caes. L. Septimi Seuer[i Pii Pertinacis A]ug. Arab. Adia[b. Parth. max. filii, Diui Marci Pii Ger]manici Sarm. nepo[tes, Diui Antonini Pii pronep., Divi H]adriani abnepotes, Diui Tra(ia)ni Parth. et Diui Neruae adnep., cum ceteris XV uir[is s. f. dicunt. Pera]ctis ludis [sollemnibus ludos honor]arios quoque per [..... dies adiciemus. Prid. non. easde]m item nonarum die et VIII' id. easdem theatris tribus, ligneo, pompeiano, odi[o.....spect]acula quae s[u]mus [edituri.....]is fr..... ...VII Iduum earumde[m] cir[cen]sium spectacula in circo maximo dabimus. [Ordo missuu]m : miss(u) primo quad[rigas exhibebimus : .....qui uicerit accipiet hs....n, secundo hs...n. ...tert]io hs IIII n ; secun[d]o quoque missu quadrigarum eadem praemia dabuntur ; m[issu tertio q]ui bigam uicerit [a]ccipiet [hs...n, secundo hs.....n.] tertio hs...n ; .....quarto missu accipiet] qui uicerit hs VI n. secund. hs II n. tertio hs ∞ n. Post meridie quinto missu bigas m.....ad hs X n serva[t]a pollicit[atione..... s·]x[to mi]ssu desult[ores..... accipiet qui ui cerit hs VI n. secundo hs II n., tertio hs [∞] n. ; septimo quadr[ig]as exhibebimus percepta[.....primo pa]ri ac secundo tertioque..... d[aturos... polli]citi sumus. Postqu[am circenses erunt perfecti uenati]onem parabimus fer[a]rum septingentarum. Cupiente[s] machinarum eventum proui[.....q]uanquam securit[a]ti uestrae p[roui]derimus [alacr]i manu ubique uos..... ...se]ctemini : munificen[tia] nostra leones lea[e] leopardi ursi bison(t)es onagri str[uthiones] centeni erunt, Proponi uolumus [o]rdo ludorum honor[ariorum.*

*Pridie non. iun., die primo in th|eatro ligneo commis[s]io noua in qua p[ant]om[imus P]ylades, item die primo in odi[o commiss]io noua in qua pa[nt]omimus Apolaustus, item [die primo i]n theatro Pompei co[mmissio noua in qua pantomimus Ma]rcus ; nonis iun., die secundo in theatro ligneo pantomimus Marcus, item [die secund]o in odio pantomimus Pylades, item in th[eatro Pompe]i pantomimus Apo[laustus ; VIII id. iun., die tertio in the]atro ligneo pantomimus Apolaustus, item die tertio i[n] odio pantomimus Marcus, it[em die te]rtio in theatro Pom[p]ei pantomimus [Pyl]ades. Nocte tertia[..... ...]oc[Imp. Seuerus et Antoni]nus Aug[g.] cum pr. pr. et ceteris XV uir. praetextati coronatique de Pal[atio in Te]rentum uenerunt ibique Seueru[s Au]g. apud [aram] tertiam ligneam [te]mporalem [.....sacrum pr aec]ante Imp. Antonino [Aug.] filio suo ture uinoque fecit ; dein posita praetexta sum(p)ta tun[ica fimb]riata adsistenti[bus] .....]isp.....atus per publicos XV virum m[..... ...l]aeua retinens cu[ltrum potor.] dicatum et pateram cum uino retinente precatione immol]auit Terrae matri [suem] pl[enam] graeco a(chiuo) r(itu) prodigiuam hac pr[e]c[atione) : Ter[ra mater uti tibi in illi]s libris scriptum es[t qu]arumque <rerumque>rerum er[go] quodq. melius siet p. r. Q. uti [tibi s]u(e) plena propria [prodi]giua sa[crum f]iat, te quaeso precorque uti tu imp[e]rium maiestate[mque p. r. Q. duelli d]omique auxis utiqu<a>e [sem]per latinus obtemperassit, cetera ut supra. Ordinem sacrifici [secutus e]odem modo sicut [prima] nocte Moeris, sacrificioque perfec[to] posita tuni[c]a fimbriata su[mpta.....*

*.....is et ceteris XV uir. ludis nocturnis interfuerunt. Iulia Aug. mater castr[or]um et matronae CVIIII sel[lister]nia habuerunt Iunoni ac Dianae. III n[on. ivn.*
*Impp. Se*
*uerus et Antoninus Aug[g. cum* [illegible] *et pr. pr. et ceteris X[v uir.....*
*ad aede]m Apollinis Pa[l]atini praete[xtati co]ronatique processerunt*
***ibique Seueru[s A]ug. [apud a]ram ligneam tempor[alem***
*.utam in area Apollinis ante tetrastylum Aug. qui [..... praeeunte] Antonino Aug. filio suo a[dsistent]ibus Geta Caes. et pr. pr. et ceteris X[v uir.] ture et uino honorario rem diuinam f[ecit;*
*Se]uerus Aug. [Apo]llini ac [D]ianae libis nouenis po[pan. nouenis pthoib. nouen. dein sac]rificauit hac prec[a]tion[e quam le]git ipse : Apollo uti tibi in illis*
***libris scriptum est cuiusq. rei ergo quodq. meliu[s siet***
*p. r. Q. u]ti t[ibi nouem libis n]ouem popanis n[ouem pthoib. sacrum fiat, te quaeso pre]corque uti tu [imperium maiestat]emque p. r. Q [d]uelli domique auxis*
***utiqu<a>e semper Latinus obtemperassit, cetera[ut su-***
*pra..... Ordinem sacrifici] secutus [eo]d[em modo sicut prima die [Ioui.....]*
*Similite[r..... Dianae sacrificauit, perfectoque sacrificio ludos Augg. in scaena cui theatrum adiect[um non*
*est.....]nt t.....nt aquas p..... Tunc aliis coronis sumptis in pronao aedis*
***Apollinis adscenderunt ibique clar[issi-***
*mi pueri.....] puellae.....t praetex[tati..... et puel]lae palliolatae cum discriminalibus, manibus contexis, ca[rm]en [cecinerunt; id c]ompo[suit*
*.....ibus tibicinibus..... Ph[oebe dies P(h)oebeia noctes reddite Cymaeo signantur..... ro quae doc.....*
*.....a laurigeri procer.....us canimus mulcent[es] inlice cantu numina*

*pro.....i dum pro gentis hon[o]re.....*
*.....um uotisque.....re superbo de grege natoru[m u]estrae cos.....*
*.....C]ynthia mitis adest puer[i]s.....*
*.....aruicolas..... tuque latin[e se]u Lucin[a.....*
*.....quae Romam nuper caelo.....*
*.....tqua ce..... .....c]erudent.....a.....er.....*
*.....omtex..... .....primaeue uocem turmae.....*
*.....a.....fando..... .....mina nosset imperiique oras urbesq[ue.....*
*.....nda.....aede..... .....ras auratis fundere campis Bacchum pa.....*
*.....imitum ioa..... ...ne terras [et] Neptunia glauca cauis findantur aratris e.....*
*.....ant spirantia... ...m castrisque Mart[e q]uieto condat secretis uictricia postibus.....*
*.....iter aeriaqu..... ...as nostrosque duces[qu]e sos[pi]te dextra protege et armigerum uic.....*
*.....borem occup..... ...et tibi.....cornic]inum aeneatorum et tubicin[u]m translatum et togatorum.....*
*.....a]sinariorum..... et tiro[n]umque ludionum quadr[igarum..... et bi]garum binarum item desultorum cu[rsor]umque factionu[m.....*
*.....publicis et.....i]ntercede.....o per [uia]m sacram forumque romanu[m] arcum Seue[ri et Antoni]ni Aug[g.[illegible]] pueros pue[llas]que [fr]equentes.....*
*.....des praece[debant.....]raiatuaque tegebant impp. Seuer[us] et Antoninus Aug[g. [illegible]] cum pr. pr. sub.....s pueros puellasque sustinente [pom]pa in Capitolio cum.....*
*.....ue]nerunt..... ad aedem Ioui]s [O.] M. an[t]e cuius pronaum ut in Pa-*

*lat[i]o carm[e]n conte[x]is manibu[s pue]ri puellaeque dix[erunt ch]orosque hab[u]erunt. Quos perfe[cto] sacrificio Augg. hon[orauerunt*
*.....n. VIIII lances arge[nteas.....] reliquis [c]um troiam lusissent item puell[i]s t. .u[ela s[e]rica et pra[emium] sollemne<m> ; acc[eptis dati]sque omnibus se receperunt. I]nde Seuerus et Antoni[nus Augg.....*
*.....cum[ pr. p[r. e[t o.....process[er]un[t] ad ludos saeculares consummando[s] in thea[trum.....]eo pompa[..... sac[rificalis in tri[bunal in cir[co tempora[i] circu[m Mur[cia(e) est ludisque saecularibus.....*
*.....in.....p]almatis sump[t]is et scipionibus aebornei[s] ad circum [temp]oralem.....c]arceres se. mc.....consedit Imp. Antoninus Aug.....*
*.....oit m.....Seuerus Aug. missu primo quadrigas singul[a]s e factioni]bus.....]s.....i cursor[e]sque [e] metis Murciis misit Ulpius So[ter.....*
*.....leno.....e similibus antiqui moris spectaculi con[c]urrentibus.....*
*busque..... esu.....ulenta pete.....ium Seuerus et Antoninus Augg.....*
*.....um co.....ores et solens fearsiis tunc Seueru[s.....mse.....*
*dit ant[e.....car]ceres sedit et post...pi.....nos missus misit ; m[i]ssu V misit bigas si.....*
*.....miss[u.....qu]adrigas praemia autem consecutis.....pin.....undo act....rant ex i(i)s frugibus quas [popul]us romanus contulerat, [id] est quadrigae.....*
*.....em [fru]gibus d[edera]nt reliquiae frugum apparitioni[bus.....] secun[dum*
*.....pe[rpetua.....E]adem die Iulia Aug. m[ater] castrorum et matro]nae ce]ntum noue[m habuerunt sellistern]ia sua sicut praec[eden]ti biduo, porcilias immolauerunt [et] eisdem cena[uerunt.....] uau[.....pueri] senatores item puellae mat[ro]nae carmen*

*cecinerunt quorum no[mina infra s. s.....*
*.....s Maximus, I[ul]iu[s F]austinus, Iulius Cresceus, Iul. Ca[s]sius Paulinus,*
*Clo[dius..... m..... Alfius Avitus, Opratius Ta[ti]anus, Flauius*
*Iulius Latro, N.....*
*.....anus, Umbilius [Ma]ximinus, Claudius Pacatianus, Iulius Sa[ty]rus Dryan[s,*
*.....r Maxim[us.....]us Ulpius Attianus iun., Laberius Pompeianus,*
*Caltius Cleme[ns.....*
*.....u]anius, Baebius M[arcellinus, Aelius Antipater, Corfin[iu]s Felix, Cor-*
*[nelius..... ]eq. r., Licinius Aemil[ia]nus; ingen. puellae : Manilia*
*Lucana, P.....*
*.....lia Crispina Arrian[a, Ru]fia Vesti[na] Maxi[ma, Fla]uia Poss[essa],*
*Varia Non..... V]aleriana, Aemilia Iunia C[lemen]tina, Flauia*
*Romana, Antonia.....*
*.....Maxima Iuniania, Flauia [A]ntonia..... ynic.....ia Casta Si.....nilla,*
*Arria.....r... Clementina, Cor[neli]a Claudia Pia.....nia Pacata,*
*[B]aburia V.....*
*.....Nepotiana, Domitia Diotim[a G]r(a)ecina Au[g]urina. [Pr.] non. iun. Impp.*
*[Se]uerus Antoninus Augg. [illegible] p. p. et ceter. [x]V u. pr.....*
*.....processe[runt in theatro ligno, lu[dis] latin[is comm]issis, in odio se tra[ns]-*
*tulerunt, ibique [lu]dis graecis commissis in theatro Pompeian[o ueneru]nt,*
*ibiq[ue.....*
*.....Augg. nn. et cet[eri.....]bus suis[.....ibi]que ludos pers[pect]a-*
*uerunt; XV uir. autem tribunali praet[orio.....] urst.....*

P. 363. Italo Sgobbo. Graffite de Pouzzoles.

71)

*c o* M P I T A N I S
*da*PINENSIBVS·VNCVM
*scripsi*T · VOLVMNIVS · >

Cf. *C. I. L.*, IV, nº 2183 : *uncum Pompeianis.*

P. 170. Guido Libertini. A Catane.

72)

S A N *c* T I S S I M A E
C O I V G I Z O S I M E
IIDEL·QVE BIXSIT
A *n* N XXVI ET DE
CESSIT XI KAL·OCTO
B R I S A M A N T I O
ET ALBINO CONSS

Date : 345 ap. J.-C.

PHILOLOGISCHE WOCHENSCHRIFT, 1932.

P. 1171-1178. E. Kornemann. Les personnages associés aux diverses magistratures dont Auguste fut investi, d'après les *Res gestae.*

PHILOLOGUS 1931.

P. 460-491. J. Stroux. Sur l'inscription archaïque du Forum romain.

PROCEEDINGS OF THE SOCIETY OF ANTIQUARIES OF SCOTLAND, 1930-1931.

P. 432 et suiv. G. Macdonald. Liste par ordre alphabétique de tous les potiers dont on lit les noms sur des vases ou fragments céramiques découverts en Écosse.

RENDICONTI DELL' ACCADEMIA DEI LINCEI, SCIENZE MORALI, 1931.

P. 388-437. N. Festa. L'héroon d'Atilia Pomptilia à Cagliari; lecture très améliorée des inscriptions reproduites au *C. I. L.*, X, nºs 7563-7578.

RENDICONTI DELL' ISTITUTO LOMBARDO, LXIII, 1930.

P. 786-790. A Calderini. Trois inscriptions funéraires récemment découvertes à Milan.

ID., LXIV, 1931.

P. 1185. Du même. Même provenance.

73) G E N · E T · H O N
M · CELSI · ARTEMAT
VI·VIR·SEN·COLL
EX·COLL·NAVTAR
C O M *e n s i u m*

L. 1 : *Gen(io) et hon(ori)* ; l. 2 : *Artemat(is)* ; l. 3 et 4 : *VI vir(i) sen(ioris) coll(egiati) ex coll(egio).*

P. 1187. Du même. Autre épitaphe de Milan, très mutilée.

REVISTA ISTORICA ROMANA, 1932.

P. 267-288. Vas. Christescu. Stèle funéraire de Casei.

74) D *m*
· IVL · CRES*cens*
VET · EX *benef.?*
AN · LX . . . . . .

REVUE ARCHÉOLOGIQUE, 1931, II.

P. 123-125. J. Mouquet. Sur l'inscription de Cassis reproduite dans l'*Ann. épigr.*, 1931, n° 100.

P. 209-210. Seymour de Ricci. Vive critique des lectures des inscriptions d'Utrecht proposées par Vollgraff dans les *Medeelingen der kön. Akad. van Wetenschaften* de 1930.

REVUE BELGE DE PHILOLOGIE ET D'HISTOIRE, 1931.

P. 87-95. H. van de Weerd. Sur l'inscription latine de Corinthe au nom d'Erastus (*Ann. épigr.*, 1930, n° 118), conteste l'identification de ce personnage avec l'ami de saint Paul : la lecture [*Ep*]*erastus* est possible; rien ne prouve que l'inscription soit du milieu du 1er siècle; l'ami de saint Paul s'intitule οἰκονόμος, et non ἀγορανόμος ou αἰδίλης.

REVUE CELTIQUE, 1931.

P. 312-324. P. Æbischer. Sur le culte de la déesse Uroica en Suisse romande; cf. Espérandieu, *Inscr. latines de Narbonnaise*, p. 29, n° 87.

REVUE DES ÉTUDES ANCIENNES, 1932.

P. 139-158. Ph. Fabia. D'après l'épitaphe tiburtine de Ti. Plautius Silvanus Ælianus (*C. I. L.*, XIV, n° 3068), reconstitution d'un passage des livres perdus des *Annales* de Tacite.

P. 159-181. Dr Doranlo. Sur les limites de la *civitas* des *Lexovii;* interprétation de la borne milliaire de Frenouville (*C. I. L.*, XIII, n° 8990).

P. 265-187. E. Linckenheld. Détermination sur le terrain des limites entre la *Belgica* et la *Germania* en Lorraine; utilisation des inscriptions : marque de carriers, *C. I. L.*, XIII, n° 5989; autel de frontière, *ibid.*, n° 5992; bornes entre *ager privatus* et *ager publicus*, *ibid.*, nos 11645 et 11646.

REVUE HISTORIQUE DE DROIT, 1932.

P. 109-126. Ed. Cuq. Le rescrit d'Auguste relatif aux violations de sépulture (*Ann. épigr*, 1930, n° 130). Discussion des

différentes hypothèses proposées à son sujet. M. Cuq le tient pour authentique et adopte, en la complétant, la théorie de M. Carcopino.

RHEINISCHES MUSEUM, 1932.

P. 178-180. M. Boas. Sur un passage de l'inscription d'Allia Potestas (*Ann. épigr.*, 1913, n° 88) rapproché d'un distique de Caton.

P. 188-192. Ch. Huelsen. Sur la forme du nom propre *Bonifatius*, à propos d'une inscription de la catacombe de Sainte-Agnès mentionnant une *Malifatia*.

P. 301-303. A. Oxé. Sur l'inscription que porte un cercle de bronze trouvé près de Budenheim et déjà publié par J. Curschmann, *Schumacher-Festschrift*, 1930, p. 32 :

**75)** PONIS AVT PIDICO TE

RIVISTA DI FILOLOGIA, 1932.

P. 59-67. G. de Sanctis. Le testament de Ptolémée le Jeune, roi de Cyrène, en faveur des Romains (ci-dessous, n° 80).

P. 87-91. A. Degrassi. Inscription du musée de Pola, qui proviendrait de Monsalice, près de Parenzo.

**76)** *m* INERVAE
*fl* ANATICAE
*s a* CRVM
····DIVS BASSVS
*ex. u.* QVOT·A·DEA·PE
*tit* · CONSECVTVS

Cf. Plin., *Nat. hist.*, III, 19, 129, et *Tab. Peut.* : le *sinus Flanaticus*, golfe de Carnaro; Plin., *ibid.*, VI, 21, 139, et *C. I. L.*, V, 60; les *Flanates*, habitants de Fianona, en Istrie.

RIVISTA INDO-GRECO-ITALICA DI FILOLOGIA, LINGUA, ANTICHITÀ, XVI, 1931.

P. 50. F. Ribezzo. Nouvelle lecture du *C. I. L.*, IX, n° 855.

P. 105. Du même. Inscription inédite du temple de la Venus Caelestis de Baies, conservée à Naples.

**77)** HOC LOCVM A VETERIBVS BENE POSITVM
TEMPLVM ꝺ QVOD NEGLEGENTIA OPERANTE
VISV FOEDO ESSE VIDEBATVR ꝺ NVNC TVRRE
NIVS CAELERINVS PASTOR ꝺ SACRIS DEAE
VENERIS CAELESTIS ꝺ ET CVLTOR DEORVM
SVMPTV PROPRIO RESTAVRAVIT

Cf. Martial, XI, 80 : *litus beatae Veneris aureum Baias.*

SITZUNGSBERICHTE DER PREUSSISCHEN AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN, PHILOLOGISCH-HISTORISCHE KLASSE, 1931.

P. 772-789. U. Wilcken. Sur les paragraphes des *Res gestae divi Augusti* relatifs aux *Impensae*.

P. 829-844. L. Wickert. Rapport sur un second voyage en Espagne en vue de la préparation d'un nouveau supplément au *C. I. L.*, II.

P. 831. Inscription de Cordoue, publiée dans un journal local en 1893.

**78)**

C · DILLIO L · F · A · N ·
SER · APONIANO
*t*RIB · MIL · LEG · *ii*
*m*AC · III · VIR · CA*pi*
*ta*LI QVESTO*ri* P*ro*
*ui* NC · SICILIAE · TRIB *pl*
*p*RAETORI LEG*ato*
*imp* · CAESARIS VESPA*siani*
*au*G · LEG · III GALLI*cae*
*consuli* LEG PRO PR ·
. . . . . .

Personnage connu par Tacite (*Hist.*, III, 10 et suiv.).

P. 835-838. Sur les tables d'Aljustrel.

ID., 1932.

P. 225-246. U. Wilcken. Sur les conditions de la composition des *Res gestae divi Augusti ;* discussion des hypothèses d'E. Kornemann.

P. 317-336. Du même. Le testament de Ptolémée de Cyrène de l'année 155 av. J.-C. (cf. ci-dessous, n° 80).

SYRIA, 1931.

P. 318-323. H. Seyrig. Notes épigraphiques.

P. 320-321. Inscription de Béryte, au *C. I. L.*, III, n° 6689, corrigée d'après les *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr.*, 1925, p. 153 : au lieu de [*la*]*brum* [*l*]*acus*, lire [*L. f.*] *Brum*[*i*]*acus*.

P. 322. A Palmyre, nouvelle lecture d'une inscription publiée par M. Cantineau, *Inscr. palmyréniennes*, 1930, p. 33, n° 49 :

**79)** υπερ σωτηριας και νεικης των κυριων η[μων αυτοκρατο]ρων και
Καισαρων και της . . . . . ετελεσθη το Διοκλητιανον
βαλανιον Ϟ διασημοντος ταμ . . . . . .
. . .του διασημ β και σπουδη Σοσσιανου Ιερ[οκλεους.....] Σεραπιω[νος
. . . Υ. Αντων. . . . . .

Dédicace de thermes par Sossianus Hierocles, gouverneur de Phénicie sous Dioclétien, à qui est due aussi l'inscription

dédicatoire du *castrum* de Palmyre (Cantineau, *Inventaire des inscr. de Palmyre*, fasc. 6, n° 2).

TRANSACTIONS AND PROCEEDINGS OF THE AMERICAN PHILOLOGICAL ASSOCIATION, LXXI, 1930.

P. 165-171. G. Depue Wodworth. La date des *Megalesia* sur les *Fasti Maffeiani :* le 4 et le 10 avril, et non du 4 au 10.

WIENER STUDIEN, 1931.

P. 157-161. Edm. Groag. Notes de prosopographie (L. Venuleius Apronianus : nouveaux compléments au *C. I. L.*, XI, n° 1525; Q. Vaternius Pollio, d'après une inscription de Thespies, *Bull. de corresp. hell.*, 1926, p. 443, n° 81).

P. 161-162. Stef. Brassloff. Notes d'épigraphie. Observations sur le *C. I. L.*, III, n° 387.

ZEITSCHRIFT DER SAVIGNY-STIFTUNG, ROMANISTISCHE ABTEILUNG, LII, 1932.

P. 352-355. E. Levy. Deux inscriptions relatives au jurisconsulte Maecianus, trouvées récemment à Ostie (*C. I. L.*, XIV, n$^{os}$ 5347 et 5348).

## 2° PUBLICATIONS RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE

ALB. VON BLUMENTHAL. DIE IGUVINISCHEN TAFELN, TEXT, UEBERSETZUNG, UNTERSUCHUNGEN. Stuttgart, 1931.

CORPUS INSCRIPTIONUM LATINARUM, EDITIO ALTERA, VOL. I, PARS POSTERIOR, FASC. 2. Berlin, 1931.

Ce fascicule (p. 717-830) contient les *Addenda*, le relevé des inscriptions monétaires de l'époque républicaine et les tables générales du I$^{er}$ volume. Il a pour auteur M. C. Lommatzsch.

DEUXIÈME CONGRÈS NATIONAL DES SCIENCES HISTORIQUES (ALGER, 1930). Alger, 1932.

P. 27-30. Pr. Alquier. Les limites du territoire de Cirta au temps de Sittius (46-40 av. J.-C.), d'après les inscriptions funéraires.

ERN. DIEHL. INSCRIPTIONES CHRISTIANAE LATINAE VETERES, III. Berlin, 1931.

Les deux premiers tomes, parus en 1925 et 1927, contenaient le texte de 5.000 ins-

criptions classées par catégories. Le troisième et dernier renferme les tables détaillées de ce très précieux instrument de travail.

V. Federici. Epigrafi Pompeiane (extrait de l'*Archivio paleografico*, 1932).

Recueil de planches en fac-similé.

J.-G. Février. Essai sur l'histoire politique et économique de Palmyre. Paris, 1931.

P. 29-42 : commentaire de la loi fiscale, inexactement appelé tarif douanier de Palmyre (Dittenberger, *Orientis graeci inscr. selectae*, n° 629).

Fouilles de Delphes. III. Épigraphie, par G. Colin, 4e fasc., 1re partie, p. 29-178. Paris, 1930.

Inscriptions figurant sur les monuments élevés en l'honneur de Paul-Émile et de Prusias. 51 numéros, dont 9 inédits. Le texte le plus important est la loi romaine contre la piraterie (*Ann. épigr.*, 1923, n° 55). M. Colin maintient les conclusions de son article de 1924 dans le *Bull. de Corresp. hellénique ;* la loi est de 101 et elle prépare pour Marius un grand commandement en Orient.

R. Lizop. Le Comminges et le Couserans avant la domination romaine. Toulouse et Paris, 1931.

P. 110-112 : l'onomastique de l'Aquitaine, et p. 195-224, les dieux pyrénéens, d'après les inscriptions.

R. Lizop. Les Convenae et les Consoranni, histoire de deux cités gallo-romaines. Toulouse et Paris, 1931.

Grand usage des inscriptions, en particulier p. 53, 55, 57-66, institutions municipales; p. 115-116, milliaires; p. 183-304, noms de personnes; p. 291-302, la langue; p. 305-334, les cultes.

F. Oswald. Index of potter's stamps on terra sigillata. Nottingham, 1931.

G. Oliverio. La stele di Tolemeo Neoteros, re di Cirene (*Documenti antichi dell' Africa italiana*, I, *Cirenaica*). Bergame, 1932.

Stèle découverte à Cyrène, sur la place de la Fontaine d'Apollon.

P. 14 et pl. III et IV.

80) ΕΤΟΥΣ ΠΕΝΤΕ ΚΑΙ ΔΕΚΑΤΟΥ ΜΗΝΟΣ ΛΩΙΟΥ
ΑΓΑΘΗΙ ΤΥΧΗΙ ΤΑΔΕ ΔΙΕΘΕΤΟ ΒΑΣΙΛΕΥΣ
ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΣ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ
ΚΑΙ ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΚΛΕΟΠΑΤΡΑΣ ΘΕΩΝ
ΕΠΙΦΑΝΩΝ Ο ΝΕΩΤΕΡΟΣ ΩΝ ΚΑΙ ΤΑ ΑΝΤΙΓΡΑΦΑ
ΕΙΣ ΡΩΜΗΝ ΕΞΑΠΕΣΤΑΛΤΑΙ ΕΙΗ ΜΕΝ ΜΟΙ
ΜΕΤΑ ΤΑΣ ΤΩΝ ΘΕΩΝ ΕΥΜΕΝΕΙΑΣ ΜΕΤΕΛΘΕΙΝ
ΚΑΤΑΞΙΩΣ ΤΟΥΣ ΕΥΣΤΗΣΑΜΕΝΟΥΣ ΕΠΙ ΜΕ
ΤΗΝ ΑΝΟΣΙΟΝ ΕΠΙΒΟΥΛΗΝ ΚΑΙ ΠΡΟΕΛΟΜΕΝΟΥΣ
ΜΗ ΜΟΝΟΝ ΤΗΣ ΒΑΣΙΛΕΙΑΣ ΑΛΛΑ ΚΑΙ
ΤΟΥ ΖΗΝ ΣΤΕΡΗΣΑΙ ΜΕ ΕΑΝ ΔΕ ΤΙ ΣΥΜΒΑΙΝΗΙ
ΤΩΝ ΚΑΤΑΝΘΡΩΠΟΝ ΠΡΟΤΕΡΟΝ Η ΔΙΑΔΟΧΟΥΣ
ΑΠΟΛΙΝΕΙΝ ΤΗΣ ΒΑΣΙΛΕΙΑΣ ΚΑΤΑΛΕΙΠΩ
ΡΩΜΑΙΟΙΣ ΤΗΝ ΚΑΘΗΚΟΥΣΑΝ ΜΟΙ ΒΑΣΙΛΕΙΑΝ
ΟΙΣ ΑΠ ΑΡΧΗΣ ΤΗΝΤΕ ΦΙΛΙΑΝ ΚΑΙ ΤΗΝ
ΣΥΜΜΑΧΙΑΝ ΓΝΗΣΙΩΣ ΣΥΝΤΕΤΗΡΗΚΑ
ΤΟΙΣ Δ ΑΥΤΟΙΣ ΠΑΡΑΚΑΤΙΘΕΜΑΙ ΤΑ ΠΡΑΓΜΑΤΑ
ΣΥΝΤΗΡΕΙΝ ΕΝΕΥΧΟΜΕΝΟΣ ΚΑΤΑ ΤΕ ΤΩΝ ΘΕΩΝ
ΠΑΝΤΩΝ ΚΑΙ ΤΗΣ ΕΑΥΤΩΝ ΕΥΔΟΞΙΑΣ ΕΑΝ ΤΙΝΕΣ
ΕΠΙΩΣΙΝ Η ΤΑΙΣ ΠΟΛΕΣΙΝ Η ΤΗΙ ΧΩΡΑΙ ΒΟΗΘΕΙΝ
ΚΑΤΑ ΤΗΝ ΦΙΛΙΑΝ ΚΑΙ ΣΥΜΜΑΧΙΑΝ ΤΗΝ
ΠΡΟΣ ΑΛΛΗΛΟΥΣ ΗΜΙΝ ΓΕΝΟΜΕΝΗΝ ΚΑΙ ΤΟ
ΔΙΚΑΙΟΝ ΠΑΝΤΙ ΣΘΕΝΕΙ
ΜΑΡΤΥΡΑΣ ΔΕ ΤΟΥΤΩΝ ΠΟΙΟΥΜΑΙ ΔΙΑ ΤΕ ΤΟΝ
ΚΑΠΕΤΩΛΙΟΝ ΚΑΙ ΤΟΥΣ ΜΕΓΑΛΟΥΣ ΘΕΟΥΣ
ΚΑΙ ΤΟΝ ΗΛΙΟΝ ΚΑΙ ΤΟΝ ΑΡΧΗΓΕΤΗΝ ΑΠΟΛΛΩΝΑ
ΠΑΡΩΙ ΚΑΙ ΤΑ ΠΕΡΙ ΤΟΥΤΩΝ ΑΝΙΕΡΩΤΑΙ ΓΡΑΜΜΑΤΑ
ΤΥΧΗΙ ΤΗΙ ΑΓΑΘΗΙ

Testament par lequel le roi Ptolémée jeune laisse son royaume aux Romains. Date du monument : 155 av. J.-C.

Em. Panaitescu. Monumente inedite din Largiana (extr. de l'*Anuarul comisiunii monumentelor istorice, sectia pentru Transilvania*, 1930-1931).

P. 7 du tirage à part. A *Largiana* (*Tab. Peut.*), aujourd'hui Zutor, dans les ruines du camp romain.

81) D M
AELIA PRISOSTA VI
X*it* ANN XXXIII A'
R*el*IA BASSINA
FILIA VIX ANN VII
AVREL DENZI VIX
ANN LXXX AVREL
BASSVS SIGN $\bar{N}$
$\bar{M}$ O CONIVGI ET
FILIS B M P

L. 7 : le chiffre LXXX est

invraisemblable, il doit y avoir là une erreur du lapicide; l. 8-9 : les lettres *N M O*, déjà rencontrées sur des tuiles militaires à *Largiana* (*C. I. L.*, III, n° 1633, 6, *a* et *b*), ont été interprétées par von Domaszewski : *n(umeri) m(ilitum) O(srhoenorum)*.

Povodom pedesetgodisnjice jubileja (Recueil publié à l'occasion du 50e anniversaire du *Bulletin d'archéologie et d'histoire dalmate*, 1878-1928, par Mgr F. Bulic), Split, 1931.

P. 55-57. Notes sur le municipe *Rider*, à la suite de la réimpression de l'article du P. Delehaye concernant l'*Aurelius civitatis Riditionis episcopus* (*C. I. L.*, V, n° 6183 *a*), publié dans les *Bulletins de l'Acad. de Belgique*, 1929.

P. 63-68. A Rupotina, funéraires.

P. 98. A Narona.

**82)** A E S C V L A P I O
S A C R V M
M · C A E S I V S · M · L
P R I M V S
S E X · H E R E N N I V S
SEX · SEX · L · EROS
IIIIII VIRI
M · M · O B · H ·

*ML.* 6-7 : *seviri m(agistri) (ercuriales) ob h(onorem)*.

J. Serra Vilaro. Excavaciones en Tarragona (*Junta superior de excavaciones y antigüedades*, mem. n° 116), Madrid, 1932.

P. 109 et pl. XLV.

**83)** *im*P · CAES · M · *Aurelio*
*pro*BO · PIO · F*elici*
. . . . *tr* · B · POT . . .

P. 110-111 et pl. XLIV, 1.

**84)** . . . . . .
. . . E C I O T A V R *o*
*g* A L G A L L O
*am* I C · G A L B · I M P
*et* I M P · V E S P C A E S
*au*G · P E R P E T V O E X D D
. . . M · P · H · C · Q V A *estori*
*p*R O V I N C · B A E *ticae*
*t*R I B · P L E B · P R A E *tori*
S O D A L I · A V G *ustali*
. . . M I N A T I V S . . . . . .
O P T I M O E T P R A *estantiss*I M O
A M I C O

L. 1 et 2 : peut-être [*h(oc) m(onumentum) f*]*eci* [*Q.*] *Taur*[*o*]; l. 7 *...p(rovinciae) H(ispaniae) C(iterioris)*.

P. 111 et pl. XLVII.

**85)** I · O · M
P · A E L · A V G · L
V I C T O R · A
C O M M · X X
H · P · H · C
E X · V O T O

L. 3-5 : *a comm(entariis) (vicesimae) h(ereditatium) p(rovinciae) H(ispaniae) c(iterioris)*.

P. 112 et pl. XLVII.

86) L·VAL·Q·M
L·VII·G·F·
APOL·V·L·M

L. 1-2 : *L(ucius) Val(erius) q(ui) m(ilitavit) leg(ione) VII G(emina) F(elice) Apol(lini).*

Arth. Stein. Rœmische Inschriften in der antiken Literatur. Prague, 1931.

Relevé, par catégories, de toutes les mentions d'inscriptions qui se trouvent dans les textes littéraires antiques.

Lily Ross Taylor. The Divinity of the Roman Emperor. Middleton, Connecticut, 1931.

Étude sur les origines du culte impérial au temps de César et d'Auguste. En appendice, p. 267-283, petit *Corpus* des inscriptions latines et grecques mentionnant l'octroi d'honneurs divins à César, à Antoine, à Auguste et à sa famille.

Union académique internationale. Emploi des signes critiques, disposition de l'apparat dans les éditions savantes de textes grecs et latins. Paris, 1932.

Règles pour unifier les procédés d'édition des textes épigraphiques et papyrologiques, en attendant qu'il soit possible de les étendre aussi aux textes littéraires. Principale innovation proposée : la suppression en épigraphie des crochets obliques pour indiquer les interpolations et leur remplacement par de doubles crochets carrés.

Allen Brown West. Corinth. VIII, 2, Latin Inscriptions, 1896-1926. Cambridge, Mass., 1931.

Recueil général des inscriptions latines découvertes à Corinthe, au cours des fouilles de l'*American School of classical Studies at Athens*, jusqu'en 1926. En tout 226 numéros, classés méthodiquement, la plupart déjà publiés dans l'*Amer. Journ. of archaeol.* et reproduits dans l'*Ann. épigr.* Les textes sont accompagnés de commentaires développés; tous ceux qui présentent quelque intérêt sont reproduits en fac-similé. Des *Indices* détaillés, sur le modèle de ceux du *C. I. L.*, terminent le volume. Parmi les inédits, beaucoup de fragments.

P. 35-37, nº 55.

87) C CARISTANIO
*c. f. ser.* IVLIANO·PROCOS
*trib. mil. leg.* XII FVLM·PR·AI AE
. . . . . *praetori inter ciuis*
ET *ciuis et peregr*INOS·ET INTER
PER*egr*INOS·LEG·*pro*PR·PROVINC
. . . . . AE

Personnage connu, appartenant à une famille de Pisidie dont plusieurs membres ont servi dans la *legio XII Fulminata*; il fut proconsul d'Achaïe sous Trajan. — L. 4 : le nom de l'aile est effacé.

P. 66-69, n° 82.

88) C · RVTILIO · L · F
AEM FVSCO ISAGOGI
TIBEREON CLAVDIEON
CAESAreon sebaSTEON
*agonothetae l.* RVTILI
L · F. . . . . *p*ATRIS
. . . . . .

L. 2 : les fonctions d'*isagogeus* étaient confiées à un enfant ou à un jeune homme, subordonné à l'agonothète qui présidait aux jeux; l. 3-4 : première mention de ces jeux à Corinthe.

R. Cagnat et M. Besnier.

# TABLES ANALYTIQUES

## DE LA REVUE DES PUBLICATIONS ÉPIGRAPHIQUES

### 1° Table des périodiques et ouvrages cités.

#### A. — Périodiques.

*Ævum*, IV, 1930.
*American journal of archaeology*, 1931 ; 1932, p. 1 à 248.
*American Journal of philology*, 1931, depuis la p. 105.
*The Antiquaries Journal*, 1931 ; 1932.
Ἀρχαιολογικὸν Δελτίον, 1927-1928.
*Atti del Reale Instituto veneto di scienze, lettere ed arti*, 1931-1932.
*Atti dell' Accademia di archeologia di Napoli*, 1932.
*Atti della pontificia Accademia romana di archeologia. Rendiconti*, VI, 1927-1929 ; VII, 1929-1931, 1.
*Atti della Reale Accademia delle Scienze di Torino*, 1932.
*Bonner Jahrbücher*, CXXXVI-CXXXVII, 1932.
*Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques*, 1928-1929.
*Id., Comptes rendus des séances*, 1931, juin à décembre ; 1932, janvier à juin.
*Bulletin de Correspondance hellénique*, 1930, depuis la p. 245 ; 1931.
*Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, 1931.
*Bulletin de l'Institut archéologique bulgare*, VI, 1930-1931.
*Bulletin trimestriel de la Société de géographie et d'archéologie d'Oran*, 1931.
*Bullettino comunale di Roma*, LVII, 1929.
*Bullettino del Museo dell'Impero romano*, 1931.
*Classical philology*, 1931 ; 1932, p. 1 à 76.
*Classical weekly*, XXV, 1931-1932.
*Commentationes humanarum litterarum* (*Societas Scientiarum Fennica*), III, 1, 1932.
*Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1931, depuis la p. 301 ; 1932, p. 1 à 128.
*Egyetemes philologiai közlony*, LV, 1931.
*Ephemeris dacoromana*, V, 1932.
*Germania*, 1931, depuis la p. 137 ; 1932, p. 1 à 256.
*Hermes*, 1932, p. 1 à 244.
*Historia*, V, 1931, depuis la p. 532 ; 1932, p. 1 à 178.
*Jahrbuch des deutschen archäologischen*

*Instituts, Archäologischer Anzeiger*, 1931-1932, p. 1 à 288.
*Jahreshefte des österreichischen archäologischen Instituts in Wien*, XXXVII, 1931, *Beiblatt*.
*Journal des Savants*, 1932, p. 1 à 288.
*Journal of Roman Studies*, 1931, depuis la p. 173; 1932, p. 1 à 134.
*Klio*, N. F., VII, 1932.
*Id.*, 27. *Beiheft*, 1932.
*Listy filologiske*, 1931.
*Mélanges de l'Université Saint-Joseph à Beyrouth*, XVI, 3, 1931.
*Memoirs of the American Academy in Rom*, X, 1932.
*Mnemosyne*, 1930; 1931.
*Notizie degli Scavi di antichità*, 1931.
*Philologische Wochenschrift*, 1931; 1932, p. 1 à 1240.
*Philologus*, 1931.
*Proceedings of the Society of Antiquaries of Scotland*, 1930-1931.
*Rendiconti dell' Accademia dei Lincei, scienze morali*, 1931.
*Revista istorica romana*, 1932.
*Revue archéologique*, 1931, II.
*Revue belge de philologie et d'histoire*, 1931.
*Revue celtique*, 1931.
*Revue des Études anciennes*, 1931, depuis la p. 321; 1932, p. 1 à 240.
*Revue historique de droit*, 1932, p. 1 à 204.
*Rheinisches Museum*, 1932, p. 1 à 304.
*Rivista di filologia*, 1931; 1932, p. 1 à 144.
*Rivista indo-greco-italica di filologia, lingua, antichità*, XVI, 1931.
*Sitzungsberichte der preussischen Akademie der Wissenschaften, philologisch-historische klasse*, 1931; 1932, p. 1 à 342.
*Syria*, 1931, depuis la p. 193.
*Transactions and proceedings of the American philological Association*, LXXI, 1930.
*Wiener Studien*, XLIX, 1931.
*Zeitschrift der Savigny-Stiftung, Romanistische Abteilung*, LII, 1932.

## B. — Publications relatives a l'antiquité romaine.

A. von Blumenthal, *Die Iguvinischen Tafeln.*
*Corpus inscriptionum latinarum*, I², 2, 2.
*Deuxième Congrès national des Sciences historiques.*
E. Diehl, *Inscriptiones christianae latinae veteres*, III.
V. Federici, *Epigrafi pompeiane.*
J.-G. Février, *Essai sur l'histoire politique et économique de Palmyre.*
*Fouilles de Delphes*, III, *Épigraphie*, 4, 1.
R. Lizop, *Le Comminges et le Couserans avant la domination romaine.*
R. Lizop, *Les Convenae et les Consoranni.*
F. Oswald, *Index of potters' stamps on terra sigillata.*
G. Oliverio, *La stele di Tolemeo Neoteros, re di Cirene.*
Em. Panaitescu, *Monumente inedite din Largiana.*
*Povodom pedesetgodisnjice jubileja.*
J. Serra Vilaro, *Excavaciones en Tarragona.*
A. Stein, *Rœmische Inschriften in der antiken Literatur.*
Lily Ross Taylor, *The divinity of the Roman Emperor.*
*Union académique internationale, Emploi des signes critiques.*
Allen Brown West, *Corinth*, VIII, 2 *Latin inscriptions*, 1896-1926.

## 2° Table des provenances.

N. B. — Les nombres qui suivent chaque article renvoient, non aux pages, mais aux numéros (en caractères gras) qui accompagnent les inscriptions.


### I. Rome.

Via Paola, 69, 70.
Provenance incertaine, 58.

### II. Italie.

Aquilée, 1.
Baies, 77.
Bologne, 59.
Brisighella, 60.
Catane, 72.
Chieri, 33.
Milan, 73.
Morena, 2.
Némi, 68.
Padoue, 64, 65.
Porto Torres, 63.
Pouzzoles, 71.
Rimini, 61, 62.
Sambonifacio, 67.
Vérone, 66.

### III. Péninsule ibérique.

Cordoue, 78.
Tarragone, 83-86.

### IV. Gaule.

Montauban de Luchon, 17.
Soissons, 23.

### V. Grande-Bretagne.

Londres, 3, 4.

### VI. Germanie.

Bonn, 9-12.
Budenheim, 75.
Cannstatt, 45.
Gnitz (sur le), 46.
Grafenhausen, 48.
Hagenbach, 43.
Kierdorf, 39.
Rottenburg, 42.
Spire, 47.
Trèves, 40, 41.
Weinsheim, 44.

### VII. Provinces danubiennes.

1. *Dalmatie.*

Monsalice, 76.
Narona, 82.

2. *Pannonie.*

*Aquincum*, 38.

3. *Mésie.*

Breznik (près de), 27.
Liliatchè, 29.
Sofia (près de), 28.
Stara-Zagora, 25, 26.
Steklen (*Novae*), 51, 52, 54, 55.
Svistov, 53.
Tchertachélan, 30.

4. *Dacie.*

Casei, 74.
*Largiana*, 81.

### VIII. Grèce et îles.

Chios, 6, 7.
Corinthe, 87, 88.
Ithaque, 22.
Larissa, 5.
Sélian-Mésoréma, 21.

### IX. Asie.

1. *Lydie.*

Ephèse, 50.

2. *Phrygie.*

Laodicée, 56.

3. *Galatie.*

Angora, 49.

4. *Syrie.*

Mourik, 57.
Palmyre, 79.

X. **Afrique.**

1. *Cyrénaïque.*

Cyrène, 80.

2. *Tunisie.*

Aïn-Téki, 15.
Bou-Ftis, 19.
Carthage, 24.
Djebel Tounga, 13.
Henchir-Aïn-Guéliane, 14.
Henchir-Fradis, 34.
Henchir-Haouli, 20.
Sidi-bou-Beker, 16.

3. *Algérie.*

Lamoricière, 31.
Palissy, 32.
Tébessa, 18.
Tipasa, 35-37.

Provenance inconnue, 8.

## 3° Table des Matières.

### I

### NOMS ET SURNOMS

P. Abulleius Lucullus, 41.
Aelia Gemellina, 70.
Aelia Marciana, 70.
Aelia Prisosta, 81.
Aelius Antipater, 70.
P. Aelius Aug. L. Victor, 85.
Aemilia Junia Clementina, 70.
Aiacius Modestus, 70.
Alfius Avitus, 70.
Aliupabes Zeipa Ali f., 21.
Amandus, 47.
Amator, 47
Q. Anatius... Stell. Paulus, 57.
Annia Fusca, 1.
Antonia, 70.
Antonia Tironilla, 70.
Apolaustus, 70.
Aquilius Agrestis, 70.
Armenius Julianus, 70.
Arria ...r... Clementina, 70.
Q. Asicius Centaurus, 40.
Asmun Fausti, 20.
Aurelia Bassina, 81.
Aurelia Denzi, 81.
Aurelius Bassus, 81.
Aur. Nicon, 26.
Avita Miscuronis f., 23.
Avitius Apollinaris, 43.
Avitus Candidus, 48.
Avitus Maiiorinus, 43.
[B]aburia V..., 70.
Bachius Marcellinus, 70.
Bassus, 76.
Bithus, 25.
Caecilia Q. l. Prima, 1.
Q. Caecilius Q. f. Qui Latro, 13.
Caesennia Tusidiana, 70.
Caesennius Servili, 70.
M. Caesius M. l. Primus, 82.
Campanus, 70.
C. Caristanius C. f. Ser. Julianus, 87.
P. Carvilius P. f. Gal. Sabinus, 27.
Cassius Pius Marcellinus, 70.
Casta Si...nilla, 70.

Cattius Cleme[ns], 70.
Celadus, 2.
Celer Hilari, 20.
P. Celerius P. f. Amandus, 8.
M. Celsus Artemas, 73.
Cl. Dryantilla Platonis, 70.
Claudia Valentina, 70.
Claudius Pacatianus, 70.
Clo[dius], 70.
Cocceius Bargbalis, 20.
Coelia C. f. Quarta, 1.
Corfinius Felix, 70.
Cornelia Asiana, 70.
Cor[nelia] Claudia Pia, 70.
Cor[nelius]..., 70.
Cn. Cornelius Cladus, 63.
Cornelius Felix, 70.
Cornelius Optatus, 70.
Cossini[us...], 70.
Q. P. Crescens, 18.
Crispina Arriana, 70.
L. Cultius, 55.
Dale Dati f., 27.
C. Dillius L. f. A. n. Ser. Aponianus, 78.
Dómitia Diotima, 70.
Domitia Flaccilla, 70.
L. Domitius Ahenobarbus, 6.
T. Eborellius T. f. Lem., 59.
Elpis lib., 58.
Epaphroditus Novi, 22.
Euprositus Aug. lib., 58.
Eutyches Aug. n. l., 2.
Eutychus, 67.
Fabius Fabianus c. v., 14.
Fabricia L. lib. Venusta, 1.
L. Fabricius Verecundus, 1.
Felix qui et Goddos, 20.
Flavia Antonia, 70.
Flavia Poss[essa], 70.
Flavia Romana, 70.
Flaviana, 70.
Fl. Acontius Storacis, 20.
Flavius Clemens, 70.
Flavius Drusianus, 70.
Flavius Julius Latro, 70.
Fulvius Granianus, 70.
Gargil[ius] Antiq[uus], 70.
Graecina Augurina, 70.
Herennia Calliste lib., 1.
Herennia Primigenia lib., 1.
Herennia M. f. Tertulla, 1.
C. Herenius M'. f., 1.
L. Herennius M'. f., 1.
M'. Herennius C. f., 1.
P. Herennius M'. f., 1.
Six. Herennius Sex. l. Eros, 82.
L. Herennius L. f. Vitalis, 1.
Januarius, 37.
Julia Rufini conjux Rufina, 16.
Julia Suemia, 70.
C. Julius Aquila, 27.
Jul. Cassius Paulinus, 70.
C. Julius Castinus, 54.
Julius Crescens, 70, 74.
J[ul]iu[s F]austinus, 70.
Julius Festus Hymetius c. v., 14.
Jul. Germanus, 31.
C. Julius Fab. Magnus, 52.
Julius Max[imus], 70.
C. Julius Maximus, 53.
Julius Pancarpus, 1.
T. Julius Priscus, 28.
T. Julius Pudens, 27.
Julius Sa[ty]rus Dryans, 70.
Jul. Sextus, 47.
M. Junius Montanus, 30.
Juvenalis, 35.
Laberius, 70.
Laberius Pompeianus, 70.
Licinius Aemilianus, 70.
Livius Rogatus, 70.
P. Lucretius P. f. Vol. Apulus, 27.
Manilia Lucana, 70.
Manilius Fuscus, 70.
Marcella, 51.
[M]arcus, 70.
Maria Passenia, 70.
Marsus f. Iaderis, 20.
Maxima Juniana, 70.
Maximus, 70.
P. Messius Augustinus Maceianus c. p., 34.
P. Messius Saturninus p. v., 14.
Minatius, 84.
Nepotiana, 70.
Nonius Arrius Mucianus, 70.
L. Novellius Crispus, 27.

Nummius Faustinianus, 70.
Octavia Athenais, 70.
L. Octavius Victor, 20.
Ofilius Macedo, 70.
Opratius Tatianus, 70.
Pacata, 70.
P. Paccius P. l. Gamus, 62.
Paternius Aprilis Crescens, 45.
Patroclus Augg. verna, 15.
A. Petronius Laetus, 1.
Polityche, 59.
Pompeius Rusonianus, 70.
M. Pontius Pudens, 27.
Pylades, 70.
L. M... Respectus Lucilius, 14.
Rogatus Mamonis, 20.
[Ru]fia Vestina Maxima, 70.
... Stell. Rufus, 57.
T. Rufus Boni, 17.
C. Rutilius L. f. Aem. Fuscus, 88.
[Sae]vinius Proculus, 70.
Scanssa Antanua, 8.
Secus Firmi filia, 21.
Sempronia Spoletina, 70.
P. Septimius Getianus, 2.
M. Servilius Nonianus, 24.
... C. f. Pap. Severus, 51.
Silanius Polionis, 20.
C. Silvius Tetricus, 3.
Sossianus Hierocles, 79.
Tarronius, 70.
Q. Taurus Gal. Gallus, 84.
P. Titius P. l. Hilarus, 61.
Turrenius Caelerinus, 77.
M. Ulpius Aug. lib. Ampliatus, 69.
Ulpius Antoninus, 70.
Ulpius Attianus Jun., 70.
Ulpius Eptezenus, 29.
Ulpius Pompeianus, 70.
Ulpius Soter, 70.
Umbilius Maximinus, 70.
C. Urtidius C. f. Vol. Rasinianus, 27.
Valeriana, 70.
L. Valerius, 86.
Valerius Crescens, 70.
M. Val. Crescens, 41.
Varia Non...., 70.
Varius Marcellus, 70.
Venidius Rufus, 70.
Venustus, 35.
Verus, 36.
Vicenn[ia], 70.
Victor, 11.
Vinicius, 7.
Virbiana, 70.
A. Volsonius A. f. Cla. Paulus, 39.
Volumnius, 71.
Volusia Q. f. Cornelia, 68.
Zosima, 72.

*Nom de cheval.*

Aegyptus, 64.

## II

### DIEUX, DÉESSES, HÉROS

Aesculapius, 82.
Apollo, 70, 80, 86.
Apollo ac Diana, 70.
Aularchenus deus, 26.
Bacchus, 70.
Diana, 48, 70.
Diana Nemore[nsis], 31.
Domus divina, 48.
Fortuna adjutrix, 66.
Helios, 80.
Ilunis deus, 17.
Isis, 63.
Juno ac Diana, 70.
Jupiter Capitolinus, 80.
Jupiter Optimus Maximus, 42, 45, 47, 54, 67, 85.
Lenus Mars et Victoria, 40.
Lucina, 70.
Mars, 70.
Matronae, 41.
Mercurius, 43.
Minerva, 15.

Minerva Flanatica, 76.
Moerae, 70.
Phoebeia, 70.
Phoebus, 70.
Silvanus sanctus, 69.
Silvanus et Silvester, 29.
Terra mater, 70.
Venus Caelestis, 77.

## III

### PRÊTRES ET CHOSES RELIGIEUSES

1° *Sacerdoces païens.*

Cultor deorum, 77.
Custos loci, 69.
Flamen perpetuus, 14.
Isagogeus Tibereon, Claudieon, Caesareon Sebasteon (à Corinthe), 88.
Mag[ister], 70.
Quindecemviri, 70.
Sacerdos, 16.
Septemvir epulonum, 24.
Seviri Magistri Mercuriales, 82.
Sodalis Augustalis, 84.

2° *Particularités du culte païen.*

Ara lignea temporalis, 70.
Carmen, 70.
Graecus a[chivus] ritus, 70.
Ludi circenses, 70.
Ludi graeci, 70.
Ludi honorarii, 70.
Ludi latini, 70.
Ludi saeculares, 70.
Ludi scaenici, 70.
Pompa sacrificalis, 70.
Sellisternia, 70.
Templum, 77.

3° *Antiquités chrétiennes.*

Inscriptions chrétiennes, 36, 37.
Fidelis in pace, 37.

## IV

### NOMS GÉOGRAPHIQUES

Agrippinenses cives (à *Aquincum*), 38.
Ancyra, 52.
Aprensis, 27.
Aurelia G... S... civitas, 43.
Avitta municipium, 19.
Bessus, 27.
Cymaeus, 70.
Cynthia, 70.
Daphnenses compitani, 71.
Hispania citerior (*provincia*), 84, 85.
Icositanus, 36.
Latinus, 70.
Mesarfeltensis negotians, 37.
Oescus, 51.
Patavium municipium, 65.
Philippienses (*decuriones*), 27.
Roma, 70, 80.
— (*Aedes Apollinis Palatini, Aedes Jovis Optimi Maximi, Arcus Severi et Antonini Augg., Capitolium, Circus Maximus, Circus Murciae, Circus temporalis, Forum romanum, Odeum, Palatium, Terentum, Theatrum ligneum, Theatrum Pompeianum, Via sacra*), 70.
— (*Capitolium, ara gentis Juliae*), 27.
Romanus populus Quiritium, 70.
Sartriceni vicani, 21.
Serdica, 28.

## V

### EMPEREURS, PRINCES ET PRINCESSES

1° *Empereurs romains.*

Imp. Caesar Divi f. Augustus, 5.
Imp. Caes. Vespasianus Aug., 78.
Imp. Vespasianus Caesar Aug. trib. pot. cos. II, 27.
Imp. Caes. Divi M. Antonini Pii Germ. Sarm. f., Divi Commodi frater, Divi Pii nep., Divi Hadriani pronep, Divi Traiani Parth. abnep., Divi Nervae adnep. L. Septimius Severus Pius Pertinax Aug. Arab. Adiab. Parth. max., pont. max. trib. pot. XII, imp. III, cos. III, et Imp. Caes. M. Aurelius Antoninus Pius Aug. trib. pot. VII, cos... Imp. Caes. L. Septimi Severi Pii Pertinacis Aug. Arab. Adiab. Parth. max. fili, Divi M. Pii Germ. Sarm. nepotis, Divi Antonini Pii pronep., Divi Hadriani abnep., Divi Traiani Parth. et Divi Nervae adnep., 70.
Imp. Caes. Antoninus, 15.
Imp. M. Aurelius Antoninus Aug., 25.
Imp. Caes. M. Aurelius Severus Antoninus Aug. Pius Felix Parthicus Britannicus max. p. p. trib. pot. XV, cos. IIII, 49.
Imp. Messius Q. Traianus Decius et Herennia Etruscilla Aug., 28.
Imp. Caes. M. Aurelius Probus Pius Felix... trib. pot...., 83.
Dd. nn. Impp. Constantius et ... Augg. 19.
Impp. Valentinianus et Valens perpetui Augg., 14.
Imp. Caes. d. n. Fl. Valens Pius Felix semper Aug., Imp. Caes. d. n. Fl. Gratianus Pius Felix semper Aug., Imp. Caes. Valentinianus Pius Felix Divi Valentiniani Aug. f., 60.

2° *Personnages de la famille impériale.*

Geta Caes., 70.
Julia Augusta mater castrorum, 70.

3° *Rois étrangers.*

Cleopatra, 80.
Ptolemaeus, 80.

## VI

### POUVOIRS PUBLICS

1° *Consulats.*

L. Cornuficius Sex. Pompeius cos. (35 a. C.), 22.
Imp. Vespasiano Aug. II Caesare Aug. f. cos. (70 p. C.), 27.
Imp. Antonino P. f. Aug. II et Sacerdote II cos. (219 p. C.), 9.
Maximo et Urbano cos. (234 p. C.), 10.
Amantio et Albino cos. (345 p. C.), 72.

2° *Fonctions supérieures.*

A declamationibus latinis, 34.

A studiis, 34.
Advocatus fisci sacri auditori, 34.
Amicus Galbae imp. et imp. Vespasiani Caesaris Aug., 84.
Centenarius, 34.
Clarissimi pueri, 70.
Consul, 24, 56.
Consul designatus, 70.
Curator alvei Tiberis, 70.
Eques romanus, 70.
Equestres, 70.
Equestris tribus honoribus functus, 34.
Ἡγεμονεύων τῆς Θρᾴκης ἐπαρχείας, 28.
Ἡγεμὼν Φρυγίας καὶ Καρίας, 56.
Judex sacrarum cognitionum, 14.
Legatus proconsulis, 14.
Legatus pro praetore, 56, 78, 87.
Praefectus praetorio, 70.
Praetor, 70, 78, 84.
Praetor inter cives et cives et peregrinos et inter peregrinos, 87.
Proconsul, 7, 24, 87.
Proconsul (en Afrique), 14.
Quaestor, 70.
Quaestor (en Sicile), 78.
Quaestor provinciae Baeticae, 84.
Sexagenarius, 34.
Trecenarius, 34.
Tribuni, 70.
Tribunus plebis, 78, 84.
Triumvir capitalis, 78.

3° *Fonctions inférieures.*

Augusti liberti, 2, 58, 69, 85.
Augustorum verna, 15.
Dispensator, 15.

4° *Fonctions financières.*

A commentariis vicesimae hereditatium (*Hispania citerior*), 85.
Caesaris arkarius, 2.
Procurator fiscorum transmarinorum, 58.

## VII

### CORPS DE TROUPES

1° *Légions.*

Leg. I (*veteranus*), 39.
Leg. I Italica (*pedes*), 29.
— (*praefectus castrorum*), 53.
— (*veterani*), 51, 52.
Leg. I Minervia (*primus pilus*), 12.
Leg. II Adjutrix (*tribunus*), 34.
Leg. II Adjutrix Pia Fidelis (*causarii*), 27.
Leg. III Gallica (*legatus*), 78.
Leg. IV Macedonica (*tribunus militum*), 78.
Leg. VI Ferrata (*hastatus primus, primipilarius*), 57.
Leg. VI Victrix (*eques, cornicularius*), 41.
Leg. VII Gemina Felix, 86.
Leg. XII Fulminata (*tribunus militum*), 87.

2° *Ailes.*

Ala civium Romanorum (*praefectus*), 34.
Ala Thracum (*decurio*), 31.

3° *Cohortes.*

Cohors Sardorum (*praepositus*), 31.
Coh. IV Vindelicorum (brique), 46.
Coh. XXII... (*miles*), 30.

4° *Garnison de Rome.*

Coh. II pr., 30.
Coh. IX pr. (*miles*), 27.

5° *Corps divers.*

Numerus militum Osrhoenorum, 81.

6° *Grades et emplois.*

Beneficiarius consularis, 11.
Beneficiarius legati pro praetore, 57.
Centurio, 30.
Praefectus alae, 87.
Primipilus, 70.
Signifer, 55.
Veterani, 27.
Veteranus ex benef., 74.

7° *Particularités.*

Diplôme militaire, 27.
Honesta missio, 27.

## VIII

### ADMINISTRATION PROVINCIALE ET MUNICIPALE

Adlectus (*inter decuriones*), 8.
Curator reipublicae, 14.
Curia, 94.
Decuriones, 8, 43.
Λογιστής, 50.
Patronus, 6, 7, 34.
Patronus municipii, 24.
Reddition de comptes des magistrats municipaux (à Éphèse), 50.

## IX

### COLLÈGES

Θιασάρχης, 25.
Unctores, 2.
Collegium nautarum Comensium (*sevir senior collegiatus*), 73.

## X

### PARTICULARITÉS DIGNES D'ÊTRE SIGNALÉES

Actes des jeux séculaires de Septime-Sévère, 70.
Asinarii, 70.
Basis, 69.
Bigae, 70.
Bisontes, 70.
Bornes milliaires, 5, 49.
Cachet d'oculiste, 3.
Carceres, 70.
Chori, 70.
Civitas, 27.
Civitate donatus, 13.
Concubina, 59.
Conubium, 27.
Cornicines aeneati et tubicines, 70.
Desultores, 70.
Dioclétianae thermae (à Palmyre), 79.
Faber aciarius, 1.
Forum, 14.
Homo frugi, 62.
Inscriptions en cursive, 4, 32.
Inscription sur brique, 46.

Inscription sur le col d'un flacon, 4.
Inscription sur tuyau de plomb, 65.
Inscription sur un cercle de bronze, 75.
Inscription sur un dolium, 32.
Inscription sur vase, 44.
Lances argenteae, 70.
Leae, 70.
Leones, 70.
Leopardi, 70.
Lettre impériale à la ville d'Éphèse 50.
Liba, 70.
Ludiones, 70.
Machinae, 70.
Matronae, 70.
Medicus, 18.
Metae, 70.
Negotians, 37.
Nummularius, 61.
Onagri, 70.
Pantomimus, 70.
Phtoes, 70.
Popana, 70.
Porciliae, 70.
Praesessio, 70.
Praetexta, 70.
Puellae palliolatae, 70.
Quadrigae, 70.
Scaena, 70.
Sepulcrum, 33, 38.
Signature du graveur, 20, 71.
Signum, 69.
Struthiones, 70.
Spectacula, 70.
Testament de Ptolémée Neoteros, roi de Cyrène, léguant son royaume aux Romains, 80.
Theatrum, 68.
Tirones, 70.
Tribunal praetorum, 70.
Tunica fimbriata, 70.
Uncum (acclamation), 71.
Ungentarius de sacra via, 22.
Ursi, 70.
Vela serica, 70.
Venationes, 70.
Vernaculus, 35.
Via, 49.
Vitricus, 1.

# TABLES

## DU TOME XXXVI DE LA CINQUIÈME SÉRIE


Pages.

Les données numériques fondamentales de la géographie antique, d'Ératosthène à Ptolémée, par André Berthelot . . . . . 1

Plaques du culte de Sabazios provenant d'Ampurias, par Adrien Bruhl. . 35

Célèbres visages inconnus, par Frederik Poulsen . . . . . 44

Les Péléiades, par Alexander Haggerty Krappe . . . . . 77

*Variété :* Le Congrès archéologique de France, par Jean Verrier . . . . 94

*Nouvelles archéologiques et Correspondance :* Henri Gaidoz. — Joseph Destrée. — M. Roy. — P. Alphandéry. — G. H. Hallam. — Edward Prior. — Baldwin Brown. — Hommage à Nicolas Jorga. — Hommage à Luigi Cantarelli. — « Préhistoire ». — L'« interpénétration ». — A Samarie. — Les inscriptions sémitiques du Sinaï. — La question d'Ithaque. — Découvertes à Sykea. — Un « Apollon » archaïque à New-York. — Le Rubicon. — Les Mémoires de l'Académie américaine de Rome. — L'anneau de Polycrate. — Le buste de César au British Museum. — A Saint-Bertrand de Comminges. — A l'Université de Bruxelles. — Conférences annoncées par les Instituts des études islamiques et d'histoire de l'art. — Une nouvelle loi grecque des Antiquités. — Projet d'un règlement international sur le surmoulage (Atelier du Louvre) . . . . . 97

*Bibliographie :* Irma A. Richter. — Archivo de Prehistoria levantina. — P. Dahlgren. — N. Aberg. — M. Colani. — R. P. Azais et R. Chambard. — M. A. Murray. — Ch. Boreux. — R. Forrer. — R. Dussaud, P. Deschamps, H. Seyrig. — V. Bérard. — H. Hörmann. — O. Broneer. — W. de Grüneisen. — W. Scott Ferguson. — Alda Levi. — W. Kraiker. — M. Freiherr von Oppenheim. — M. Croiset. — H. Peyre. — P. Couissin. — C. A. Robinson. — A. N. Zadoks J. Jitta. — G. Delayen. — M. Camaggio. — P. Y. C. Baur, M. I. Rostovtzeff et A. R. Bellinger. — Harald Ingholt. — G. A. S. Snijder. — K. Baedeker. — L. Halphen. — G. Bertram Lewis. — A. Mahr. — E. Male. — L. Dorez. — R. Crozet. — B. Berenson. — G. Isarlov. — J. Shryock. — G. Kato. — J. Turmel. — P. Lefèvre. — L. Chalancon. — P. Monceaux. — A. Vayson de Pradenne. — H. Brocher . . . . . 107

Salomon Reinach, par E. Pottier . . . . . 137

L'art gothique à Séville après la reconquête, par E. Lambert . . . . . 155

*Bulletin de l'Académie des Inscriptions* . . . . . 166

*Nouvelles archéologiques et Correspondance :* Maurice Holleaux. — Jean Gennadios. — Hommage à M. L. Robert. — L'Inde et l'Élam. — La Revue des Études homériques (I, 1931). — La draperie dans l'art antique. — Le

Pages.

« Bullettino comunale di Roma ». — Une tête de Séléné. — L' « Adoration des Rois » à Richmond. — Une nouvelle Histoire générale de l'Art. . . . . 180

*Bibliographie :* F. W. König. — Grace Harriet Macurdy. — A. A. Vasiliev. — H. Hubert. — E. Fehrle et 7 autres. — J. Boe. — Axel W. Perston. — Hortensia Dumitrescu. — Joseph Billiet. — Corpus Vasorum antiquorum. — Michele Gervasio. — Hans Diepolder. — Knud Fabricius. — Francisco Pellati. — Charles des Anges et Georges Seure. — Claude F. A. Schaeffer. — Fritz Saxl. — Luisa Viatli. — M. Defourny. — Taddeo Zielinski. — R. Crozet. — Jean Sauvaget. — Seymour de Ricci. 185

*Revue des Publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine*, par R. Cagnat et M. Besnier . . . . . 197

## II. — TABLE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS


Pages

Berthelot (A.). — Les données numériques fondamentales de la géographie antique, d'Ératosthène à Ptolémée . . . . . 1

Besnier (M.). — Revue des Publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine . . . . . 197

Bauhl (A.). — Plaques du culte de Sabazios provenant d'Ampurias . . . 35

Cagnat (R.). — Revue des Publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine . . . . . 197

Haggerty Krappe (A.). — Les Péléiades . . . . . 77

Lambert (E.). — L'art gothique à Séville après la reconquête . . . . . 155

Pottier (E.). — Salomon Reinach . . . . . 137

Poulsen (F.). — Célèbres visages inconnus . . . . . 44

## III. — TABLE DES PLANCHES

*Hors-texte.* — Portrait de Salomon Reinach, page 137.

*Le Gérant :* NAILLARD.

7369-33. — Tours, Arrault et Cie, imprimeurs.

T 02.814

# REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

E. POTTIER ET S. REINACH

MEMBRES DE L'INSTITUT.

CINQUIÈME SÉRIE. — TOME XXXVI

JUILLET-OCTOBRE 1932

PARIS

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

28, RUE BONAPARTE (VI°)

1932

Tous droits réservés.

# SOMMAIRE DE LA LIVRAISON


Pages.

Les données numériques fondamentales de la géographie antique, d'Ératosthène à Ptolémée, par André Berthelot . . . . . 1

Plaques du culte de Sabazios provenant d'Ampurias, par Adrien Bruhl . . . 35

Célèbres visages inconnus, par Frederik Poulsen. . . . . 44

Les Péléiades, par Alexander Haggerty Krappe. . . . . 77

*Variété:* Le Congrès archéologique de France, par Jean Verrier. . . . . 94

*Nouvelles archéologiques et Correspondance :* Henri Gaidoz. — Joseph Destrée. — M. Roy. — P. Alphandéry. — G. H. Hallam. — Edward Prior. — Baldwin Brown. — Hommage à Nicolas Jorga. — Hommage à Luigi Cantarelli. — « Préhistoire ». — L'« interpénétration ». — A Samarie. — Les inscriptions sémitiques du Sinaï. — La question d'Ithaque. — Découvertes à Sykea. — Un « Apollon » archaïque à New-York. — Le Rubicon. — Les Mémoires de l'Académie américaine de Rome. — L'anneau de Polycrate. — Le buste de César au British Museum. — A Saint-Bertrand de Comminges. — A l'Université de Bruxelles. — Conférences annoncées par les Instituts des études islamiques et d'histoire de l'art. — Une nouvelle loi grecque des Antiquités. — Projet d'un règlement international sur le surmoulage (Atelier du Louvre). . . . . 97

*Bibliographie :* Irma A. Richter. — Archivo de Prehistoria — P. Dahlgren. — N. Aoberg. — M. Colani. — R. P. Azaïs et R. Chambard. — M. A. Murray. - Ch. Boreux. — R. Forrer.— R. Dussaud, P. Deschamps, H. Seyrig. — V. Bérard. — H. Hörmann. — O. Broneer. — W. de Grüneisen. — W. Scott Ferguson. — Alda Levi. — W. Kraiker. — M. Freiherr von Oppenheim. — M. Croiset. — H. Peyre. — P. Couissin. — C. A. Robinson. — A. N. Zadoks J. Jitta. — G. Delayen. — M. Camaggio. — P. Y. C. Baur, M. I. Rostovtzeff et A. R. Bellinger — Harald Ingholt. — G. A. S. Snijder. — K. Baedeker. — L. Halphen. — C. Bertram Lewis. — A. Mahr. — E. Male. — L. Dorez. — R. Crozet. — B. Berenson. — G. Isarlov. — J. Shryock. — G. Kato. — J. Turmel. — P. Lefeuvre. — L. Chalancon. — P. Monceaux. — A. Vayson de Pradenne. — H. Brocher . . . . . 107



## Conditions de l'abonnement pour l'année 1932

Pour Paris. Un an..... 100 fr. » Pour les départements. Un an. 100 fr.
Un numéro..... 30 fr. » Pour l'étranger. Un an..... 125 fr.

*On s'abonne chez tous les Libraires des Départements et de l'Étranger.*

**Les Éditeurs rachètent les numéros des années écoulées.**

### AVIS IMPORTANT AUX ABONNÉS

*Les demandes en duplicata des numéros non arrivés à destination ne pourront être admises que dans un délai maximum de 15 jours après réception du numéro suivant.*

# REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

E. POTTIER ET S. REINACH

MEMBRES DE L'INSTITUT

CINQUIÈME SÉRIE. — TOME XXXVI

NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1932

PARIS

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

28, RUE BONAPARTE (VI^e^)

1932

Tous droits réservés.

Publication périodique trimestrielle.

# SOMMAIRE DE LA LIVRAISON


Pages.

Salomon Reinach, par E. Pottier . . . . . 137

L'art gothique à Séville après la reconquête, par E. Lambert . . . . . 155

*Bulletin de l'Académie des Inscriptions* . . . . . 166

*Nouvelles archéologiques et Correspondance :* Maurice Holleaux. — Jean Gennadios. — Hommage à M. L. Robert. — L'Inde et l'Élam. — La Revue des Études homériques (I, 1931). — La draperie dans l'art antique. — Le « Bollettino comunale di Roma ». — Une tête de Séléné. — L'« Adoration des Rois » à Richmond. — Une nouvelle histoire générale de l'Art. . . . . 180

*Bibliographie :* F. W. König. — Grace Harriet Macurdy. — A. A. Vasiliev. — H. Hubert. — E. Fehrle et 7 autres. — J. Bøe. — Axel W. Persson. — Hortensia Dumitrescu. — Joseph Billiet. — Corpus vasorum antiquorum. — Michele Gervasio. — Hans Diepolder. — Knud Fabricius. — Francisco Pellati. — Charles des Anges et Georges Seure. — Claude F. A. Schaeffer. — Fritz Saxl. — Luisa Viatli. — M. Defourny. — Taddeo Zielinski. — R. Crozet. — Jean Sauvaget. — Seymour de Ricci. 185

*Revue des Publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine*, par R. Cagnat et M. Besnier . . . . . 197

*Hors-texte :* Portrait de Salomon Reinach. . . . . 137



## Conditions de l'abonnement pour l'année 1932

Pour Paris. Un an..... 100 fr. » Pour les départements. Un an. 100 fr.
Un numéro..... 30 fr. » Pour l'étranger. Un an..... 125 fr.

*On s'abonne chez tous les Libraires des Départements et de l'Étranger.*

**Les Éditeurs rachètent les numéros des années écoulées.**

**AVIS IMPORTANT AUX ABONNÉS**

*Les demandes en duplicata des numéros non arrivés à destination ne pourront être admises que dans un délai maximum de 15 jours après réception du numéro suivant.*

## LES ÉDITIONS RIEDER

R. DE SAINT-PÉRIER

# L'ART PRÉHISTORIQUE

Un volume in-4° pot avec 60 planches en héliogravure.

Broché : **20** fr. Relié : **25** fr.

**7, Place Saint-Sulpice, 7 — PARIS-VI°**

## LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

**28, rue Bonaparte, PARIS-VI°**

Téléphone : **Danton 05-07** R. C. Seine 226-007 B **Chèq. post. Paris 1024-92**

ÉTUDES D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE
publiées sous la direction de Henri FOCILLON

Henri DAVID

## DE SLUTER A SAMBIN

**Essai critique sur la sculpture et le décor monumental en Bourgogne aux XV° et XVI° siècles**

### LA FIN DU MOYEN AGE

Un volume (20 × 26 cm.), XX-400 p., 144 fig. dans le texte et hors texte (1933) . . **200** fr.

### LA RENAISSANCE

Un volume (20 × 26 cm.), XXXII-496 p., 138 fig., 1 carte (1933) . . . . . **200** fr.

Françoise HENRY

## LA SCULPTURE IRLANDAISE

**PENDANT LES DOUZE PREMIERS SIÈCLES DE L'ÈRE CHRÉTIENNE**

Deux volumes (25 × 32 cm.), 236 p., 145 fig., 171 pl. hors texte, (1933 . . . . . **500** fr.

Françoise HENRY

## LES TUMULUS DU DÉPARTEMENT DE LA COTE-D'OR

Un volume (20 × 26 cm.), 196 pages, 51 fig., 1 carte hors texte (1933) . . . . **180** fr.

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX
28, rue Bonaparte, PARIS-VI·
Téléphone : Danton 05-07 R. C. Seine 226-007 B Chèq. post. Paris 1024-92

# DOCUMENTS D'ÉTUDES ORIENTALES
DE
# L'INSTITUT FRANÇAIS DE DAMAS

TOME I

## POTERIES SYRO-MÉSOPOTAMIENNES DU XIV[e] SIÈCLE

PAR

Jean SAUVAGET
de l'Institut de Damas

Description d'une importante collection provenant de fouilles clandestines effectuées par les habitants de Salhiyé. Cet ouvrage reproduit 163 pièces du plus haut intérêt pour l'histoire des arts mineurs en Syrie.

Un volume (22 × 28 cm.), 26 pages avec figures dans le texte et 163 fig. sur 49 planches hors texte . . . . . 75 fr.

TOME II

## LA MAISON SYRIENNE
### DANS LA PLAINE HAURANAISE LE BASSIN DU BARADĀ ET SUR LES PLATEAUX DU QALĀMUN

PAR

R. THOUMIN

L'auteur s'occupe de la maison en tant que « fait géographique » dans la plaine du Hauran, le bassin du Baradā et les plateaux du Qalāmun. La documentation photographique et les plans mettent en évidence les caractères de cette dépendance qui unit l'habitation au milieu physique.

Un volume (22 × 28 cm.), 40 pages, 35 pl. et une carte hors texte. 75 fr·

7369-33. — Tours, Imprimerie ARRAULT et Cie.

APR 2 4 1933